

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE ET DE LA FON

DE

L'EMPIRE ANGLAIS

DANS L'INDE,

PAR LE BARON

BARCHOU DE PENHOËN.



TOME SIXIÈME.

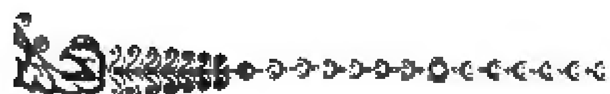


PARIS.

LIBRAIRIE DE LADI

QUAI DES AUGUSTINS, 19.

1841.



HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION

DE

L'EMPIRE ANGLAIS

DANS L'INDE.



TOME VI.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION

DE

L'EMPIRE ANGLAIS

DANS L'INDE,

PAR LE BARON

BARCHOU DE PENHOËN.

TOME SIXIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE LADRANGE,
QUAI DES AUGUSTINS, 19.
1841.

LIVRE XXI.

SOMMAIRE.

Situation politique de Bhopal. — Le marquis de Hastings renforce l'armée. — Tumulte à Hyderabad. — De l'État du Guickwar. — Négociation de cet État avec le peschwah. — Assassinat de l'ambassadeur du Gguickwar. — Le peschwah refuse de livrer Trimburkjee, auteur du meurtre. — Symptômes de rébellion dans les États du peschwah. — Situation de Nagpoor. — Commencement du règne de Apa-Saheb. — Situation de Jeypoor. — Trimburkjee est livré aux Anglais, mais s'échappe. — Le corps auxiliaire au service de Nagpoor se porte sur le Nerbudda. — Les Pindarries. — Résolution du gouverneur-général. — Le peschwah fait de nombreuses levées de troupes. — Note d'Elphinstone. — Les affaires tombent; une crise à Poonah. — Un nouveau traité est présenté au peschwah. — Discussion de ce traité. — Composition et répartition de l'armée anglaise. — Combinaison politique de Hastings. — Système général de sa politique. — Négociation avec Scindiah. — Négociation avec Ameer-Khan, ainsi qu'avec les États de Keroub, de Jaloor, Segur et Bhopal. — Situation des Pindarries. — Première opération contre les Pindarries. — Événement de Poonah. — Le peschwah rompt tout-à-coup avec les Anglais. — Bataille de Poonah ou de Kirkee. — Le peschwah prend la fuite. — Prise de possession de Poonah par les Anglais. — Le choléra-morbus dans l'armée anglaise. — Dispersion des Pindarries au-delà de la Chombul. — Nouvelle position de l'armée anglaise. — Les Pindarries se dirigent vers le midi. — Rapports des Anglais avec le rajah de Nagpoor. — Bataille de Nagpoor. — Opérations subséquentes. — Nouveau traité avec Apa-Saheb. — État des choses à la cour de Holkar. — Bataille du Mahdipoor. — Nouveau traité de paix avec Holkar. — Réduction considérable de son pouvoir.

(1817—1818.)



LIVRE XXI.



Visir-Mahomet agréait les conditions principales du traité dont nous venons de parler ; la cession d'une forteresse et le partage des frais de guerre étaient les seuls articles contre lesquels il fît des objections. Mais le résident à la cour de Scindiah, considérant l'adhésion de Visir-Mahomet aux conditions générales comme une certitude que le traité serait promptement signé, en donna avis à Scindiah, qui protesta violemment. Il nia tout droit d'intervention de la part des Anglais dans les affaires de Bhopal ; il soutint que cet État dépendait de lui ; que les Anglais s'étaient formellement engagés à ne jamais se mêler de ses relations avec les États placés dans cette situation. Les résidents anglais aux autres cours mahrattes firent la même déclaration

aux princes auprès desquels ils se trouvaient. Le rajah de Nagpoor demanda du temps pour méditer sa réponse; il finit par consentir à ce que le corps auxiliaire prît position sur son territoire. Cependant une correspondance secrète commença alors entre le rajah de Nagpoor et Scindiah : les intrigues précédemment commencées se renouèrent. Instruit des dispositions des Anglais à l'égard de Bhopal, le peschwah s'en montra hautement satisfait. Il en résultait pour lui une grande sécurité au sujet d'un certain nombre de jaghires appartenant à ses vassaux. Toutefois une grande confédération était en train de se former contre les Anglais. La haine de l'étranger se ranimait plus ardente que jamais au cœur des nations indigènes; Mahrattes, Afghans, Pindarries, semblaient pour un moment avoir oublié leur rivalité mutuelle. La guerre du Népaul, où les Anglais se trouvaient alors engagés, réveillait toutes leurs espérances d'affranchissement; ils ne doutaient pas, à en juger par les mauvais succès de ces derniers au début de cette guerre, qu'elle n'entraînât leur ruine totale. Tous, quoiqu'aucun plan ne fût encore convenu entre eux, croyaient le moment d'agir avec énergie contre la domination européenne. A l'époque des désastres des Anglais dans le Népaul, le marquis de Hastings put donc croire arrivé le moment de la crise.

Les préparatifs faits pour soutenir la négociation avec Bhopal n'intimidèrent pas Scindiah. Loin de là; il exprima sa ferme résolution de ne point ces-

ser les hostilités à l'égard de cette principauté. L'armée rassemblée à Madras reçut en conséquence l'ordre de se tenir prête à entrer tout entière en campagne, sous les ordres de Thomas Hislop. La présidence de Bombay envoya de nouveaux renforts dans le Guzarate. Malheureusement la guerre avec le Népaul tenait engagée la plus grande partie des troupes anglaises et du matériel de guerre. A cette époque, les opérations de cette guerre n'occupaient pas moins de 45,000 hommes; or, l'établissement ordinaire du Bengale suffisait à peine, en temps ordinaire, pour défendre ses frontières. Toute la partie de cette frontière à l'est de Mirzapoor se trouvait alors absolument sans protection : l'incursion des Pindarries en 1812 en avait suffisamment démontré la faiblesse, la vulnérabilité. Ces circonstances suggérèrent au marquis de Hastings, plusieurs mesures fort importantes. Jusqu'à ce moment les fonctionnaires civils se servaient, dans l'exercice de leurs fonctions, de détachements de l'armée; aussi celle-ci se trouvait-elle brisée, éparpillée; ils furent autorisés à lever des corps particuliers pour leur service. On arrêta en même temps la création de corps provinciaux; les grenadiers des régiments qui n'étaient point en ce moment en campagne furent séparés des corps auxquels ils appartenaient et réunis en bataillons; des compagnies supplémentaires prirent leurs places dans les corps; mesure qui ajouta sept bataillons à l'effectif des troupes

dejà existant. De nombreuses levées d'infanterie et de cavalerie irrégulière furent en outre autorisées; enfin lord Hasting ajouta trois régiments permanents à l'armée régulière. Ces nouveaux régiments ne pouvaient guère se trouver en état de servir dans la saison actuelle; mais on profita de la circonstance pour augmenter l'état militaire reconnu insuffisant. Par suite de ces diverses augmentations l'armée se trouva portée à 80,000 combattants. Avec ces moyens, lord Hastings se crut en mesure de faire face à la crise, attendue alors de jour en jour, mais qui n'éclata d'ailleurs que trois ans plus tard.

En offrant la protection du gouvernement anglais à la principauté de Bhopal, lord Hastings s'était proposé pour principal objet de préserver cet État de la destruction; il s'agissait en effet de prévenir toute coalition contre lui, entre Scindiah et le rajah de Nagpor. L'avantage à tirer de cette alliance contre l'agression des Pindarries n'était qu'une considération fort secondaire: or ce second objet pouvait être tout aussi bien atteint par une négociation qui laisserait pourtant les choses dans l'état actuel. Dans ce but, le marquis Hastings fit remettre à Scindiah et au rajah de Nagpoor une note dans laquelle il exprimait le droit qu'avait dans son opinion la principauté de Bhopal, en tant qu'État indépendant, de contracter des alliances; il requérait Scindiah de se désister des préparatifs de guerre jusqu'à ce que la question fût résolue. Scindiah répondit par

l'exposition des droits que lui-même se supposait à la principauté de Bhopal, par des reproches au gouvernement anglais sur l'intervention de celui-ci dans ses démêlés avec un État tributaire. D'un autre côté le gouvernement anglais sommait d'ailleurs en même temps le nabob de Bhopal de fournir la preuve de son indépendance. Mais ce dernier, satisfait des démarches du gouvernement anglais auxquelles il devait son salut, ne se trouvait plus pressé de terminer une négociation dont la conclusion l'aurait mis dans une sorte de dépendance plus explicite de ce gouvernement. En conséquence les dernières négociations furent tout-à-coup rompues dans le mois d'avril 1815. Ce résultat fut communiqué par les résidents britanniques aux différentes cours auprès desquelles ils se trouvaient. Le gouvernement anglais fit dès lors signifier en même temps à Scindiah et au rajah de Nagpoor qu'aucun motif n'avait été allégué par ceux-ci de nature à l'empêcher s'il ne était jamais besoin, de prendre Bhopal sous sa protection. Les deux cours ne firent aucune réponse à cette dernière communication. Il se crut donc autorisé à conclure ou du moins à dire, le cas échéant, que ce silence annonçait la reconnaissance implicite des prétentions énoncées dans ces notes.

Tous ces événements nous ont conduits jusqu'au mois de juin 1815. La saison des pluies commençait alors, signal ordinaire dans l'Inde de la cessation de toute hostilité. Cependant, même durant cette

saison, on ne fut pas sans quelque inquiétude. Les fils du nizam avaient été autorisés à vivre à Hyderabad. Autour d'eux s'était rassemblée une multitude de vagabonds qui avaient organisé, de l'aveu de ces princes, un vaste système de pillage et d'oppression. Les meurtres se commettaient avec impunité, en plein jour, au milieu de la ville; la faiblesse et la timidité du ministre Bajabe-Chundoo-Lal leur laissait le champ complément libre. Dans plus d'une occasion, le résident britannique s'était trouvé forcé de faire des représentations à ce sujet. Dans le mois d'août, ces mauvais sujets s'emparèrent d'un de ses serviteurs, avec le projet d'en tirer de l'argent; le résident, nommé M. Russell, porta immédiatement plainte au nizam; et celui-ci, dans le but de lui donner satisfaction, résolut de s'emparer de la personne des jeunes princes. Il donna l'ordre à un détachement de son infanterie, commandé par le capitaine Hare, de mettre des sentinelles autour de leur maison. En exécution de cet ordre, cet officier se rendit à la résidence de Moobaris-ul-Dowla, l'un d'eux. Une décharge de mousqueterie partie de quelques unes des maisons voisines accueillit son arrrivée; quelques hommes furent blessés; un officier de la garde du résident tué. Les maisons d'où le feu était parti furent emportées, ceux qui s'y trouvaient en armes passés au fil de l'épée. Le capitaine Hare poussa alors jusqu'au palais; les portes étaient fermées et il s'y faisait d'actifs pré-

paratifs de résistance. Hare enfonça une des portes principale; mais comme le nombre des rebelles s'accroissait indéfiniment, il devint évident qu'une plus longue persistance de sa part à exécuter ses ordres n'aurait pour résultat que d'amener le soulèvement complet de la population. Hare se retira dans la maison du ministre Raja-Chundoo-Lal pour attendre de plus amples instructions. Le résident réunit auprès de lui pendant ce temps toutes les troupes des environs. Il trouva cependant la brigade trop faible pour agir contre la ville, et, craignant que l'agitation du moment ne conduisît à une révolution complète, il envoya l'ordre au colonel Doveton de se porter immédiatement sur Hyderabad. Les choses demeurèrent en attendant dans le même état, ce qui donna aux princes le temps de réfléchir sur leur conduite inconsidérée; ils en craignirent les conséquences, se laissèrent persuader de s'en remettre à la clémence du nizam, et se réfugièrent dans son palais. Le résident insista sur la nécessité de les soumettre à une stricte réclusion, et ils furent effectivement enfermés dans la forteresse de Golconde. Les principaux chefs de l'émeute passèrent à un jugement, et subirent la peine de mort. Avant la fin de septembre (1815), la tranquillité se trouvait parfaitement rétablie.

Des événements d'une nature plus grave se passaient alors à Poonah. Dans le traité de Bassein, il était spécialement stipulé que le gouvernement britannique demeurerait arbitre entre Poonah et l'État

de Guiekwar, dans le cas où leurs différents ne pourraient s'arranger à l'amiable. Or de cette disposition du traité naquirent des discussions qui devinrent fatales aux Mahrattes. La naissance de l'État de Guickwar, dans le Guzerate, est contemporaine de celle du grand pouvoir du peschwah à Poonah. Le fondateur de la famille, Pillajee-Guickwar, était dans l'origine, potail (maire, bourgmestre) d'un village auprès de Poonah. Il entra au service de la dynastie de Satara, qui, après la conquête de Guzerate, s'opposa, les armes à la main, à l'élévation des premiers peschwahs. Guickwar s'éleva bientôt auprès de cette dynastie, comme le peschwah lui-même l'avait fait à Poonah. Ses descendants maintinrent leur indépendance dans la province contre les tentatives du peschwah, qui voulut les réduire par force. Les armes ayant échoué, les négociations furent tentées dans le but d'amener la reconnaissance de la suprématie de Poonah. Pendant ce temps, Damajee-Guickwar s'engagea dans un complot contre le pouvoir du peschwah. Il fit marcher ses troupes dans le Deccan pour qu'elles fussent à même de soutenir les conspirateurs. Lui-même, saisi pendant un armistice, fut emprisonné par Balajee-Row. Il ne fut relâché qu'à la condition de résigner la moitié de ses possessions dans le Guzerate, de reconnaître qu'il ne tiendrait le reste qu'en qualité de fief dont la suzeraineté appartiendrait au peschwah; enfin, d'unir ses forces à celles de Balajee dans

une expédition pour la réduction de Ahmedabad, alors possédé par les Mogols. Cette place, une fois conquise, devait rester dans les mains de Guickwar, aux mêmes conditions que ceux de ses domaines qui lui avaient été laissés. Ahmedabad fut conquise par ces armées réunies en 1753. Depuis ce temps, Damajee-Guickwar devint un fidèle feudataire du peschwah. Il assistait à la bataille de Paniput en 1761; il aida le régent pendant la minorité de Madahoo-Row. Il obtint, en échange de ce service, le don de Guzerate à perpétuité, avec plusieurs titres honorifiques. Dans les discussions qui s'élevèrent entre l'oncle et le neveu, il prit le parti du premier; mais le neveu, l'ayant emporté, le châtia en lui imposant un tribut annuel de 5 lacs un quart de roupies et un contingent de 5,000 chevaux. Damajee mourut cinq années après, en 1768. Sa succession fut disputée par ses deux fils. Le peschwah en profita pour augmenter le tribut qui lui était dû en vendant sa protection au plus offrant; et ce fut Futty-Singh qui s'engagea à payer 70 lacs de roupies. Avec le secours des Anglais, il chassa son rival. Dès lors, il paya ou ne paya pas son tribut, selon que le peschwah avait ou non les moyens de l'y contraindre. Le traité de 1782, conclu entre lui et les Anglais l'obligeait à payer à l'avenir au peschwah le même tribut que précédemment.

En 1792, Amud-Row, un de ses successeurs, reçut une force auxiliaire britannique. Dans le but de rembourser les dépenses d'une expédition

envoyée de la présidence de Bombay pour le défendre contre Mulhar-Row-Holkar, il fit au gouvernement anglais la cession de quelques territoires. En 1803, Amud-Row céda un territoire du revenu de 7 lacs de roupies en remplacement du subside. La force auxiliaire ayant été augmentée, l'étendue des territoires concédés s'accrut dans la même proportion. Le gouvernement britannique, à l'époque du traité de Bassein, prit sous sa protection cet État de Guickwar et il en administra depuis lors la plus grande partie; l'ensemble des concessions successivement obtenues par lui ne montait pas, en 1814, à moins de 13 lacs un quart de revenu. Pendant que l'influence anglaise s'établissait ainsi sans bruit et peu à peu dans le Guzerate, les droits du peschwah devenaient de moins en moins respectés. Pendant les années qui suivirent sa restauration, ce dernier s'occupa surtout de réduire à l'obéissance, à l'humiliation même, les grandes familles mahrattes qui lui faisaient quelque ombrage. Cette politique réussit au point de consolider plus qu'elle ne l'avait jamais été l'autorité du peschwah, dans toute l'étendue de sa domination. Uniquement occupé de cet objet, les affaires étrangères n'attirèrent que modérément son attention; mais, son but atteint, il tourna les yeux de ce côté. Il s'occupa de certaines prétentions à faire valoir sur le nizam, entre autres celle du chout sur presque toute l'étendue des États de ce prince, droit qui provenait d'une concession faite dans un

moment désespéré par le nizam Ulee-Khan. Par le traité de Bassein, le gouvernement britannique s'était engagé à conclure un arrangement entre eux. Ce ne fut qu'une douzaine d'années après que Bajee-Row réclama pour la première fois l'exécution de cette promesse. Le gouvernement anglais nomma une commission, chargée d'examiner les droits réciproques des deux parties. Depuis ce moment, le peschwah cessa lui-même d'en parler, soit qu'il se défiât de l'arbitrage britannique, soit qu'il répugnât à voir ses droits fixés d'une manière définitive. A la suggestion du gouvernement britannique, Bajee-Row s'était décidé à accorder au Guickwar sa part dans les revenus d'Ahmedabad pour dix années. La rente de cette ferme lui fut en effet régulièrement payée pendant cette période de temps. Mais alors Bajee-Row signifia son intention de prendre lui-même l'administration de ce terrritoire et de ne pas en renouveler le bail.

Quatre ans avant la conclusion du traité de Bassein, le Guickwar, poussé par la crainte que lui inspirait Scindiah, agréa de payer tous les arrérages des engagements pris par Futty-Singh, et qui se montaient à une somme énorme; il devait en outre 56 lacs pour sa propre investiture. C'est sur cette base que Bajee-Row prétendait que les différends fussent ajustés. Les arrérages s'étaient accumulés de façon à monter à 3 crores de roupies. Deux crores provenaient des arrangements de Futty-Singh; le reste de réquisitions faites par Damajee

après la capture d'Ahmenabad, puis les 56 lacs d'investiture, et enfin 31 lacs comme liquidation d'anciennes dettes; engagement évidemment fort supérieur aux ressources de l'État de Guickwar. A la suggestion du résident britannique, un des ministres de Guickwar, Gungadhur-Shastree, vint à Poonah pour l'exposer au peschwah; il essaya aussi, mais sans succès, d'obtenir le renouvellement du bail de Ahmenabad. Le gouvernement de ce dernier territoire avait été donné à un certain Trimburkjee-Dainglia, qui s'était élevé des plus bas emplois jusqu'à cette situation éminente. Gungadhur-Shastree ne réussit pas davantage sur les autres points en discussion. La cour de Poonah se montrait parfaitement résolue à ne faire aucune concession. A cette époque elle faisait tous ses efforts pour faire remplacer Shastree, qu'elle supposait dans les intérêts anglais, par un autre ministre qui eût été dans les siens; Sectam-Ram était le nom de ce candidat. Les premiers revers éprouvés par les Anglais dans la guerre avec les Goorkhas donnèrent une nouvelle énergie à toutes ces intrigues. Sectam-Ram envoya à diverses époques des agents à la cour de Poonah. M. Elphinstone, le résident britannique, insista pour qu'ils fussent arrêtés ou du moins immédiatement renvoyés, comme conspirant contre un gouvernement placé sous la protection de l'Angleterre. Il demandait aussi le prochain renvoi, avec une réponse définitive, du ministre en mission, Gungadhur-Shastree, afin de mettre celui-ci à même d'aller défendre ses in-

térêts à Brodera. Le peschwah continuait à refuser toute concession; toutefois, il laissait voir certaine velléité de renouer une nouvelle négociation sans l'intermédiaire du gouvernement britannique. Le résident anglais le somma d'abandonner toute poursuite directe dans ses prétentions sur Guickwar; à cette seule condition il consentirait, disait-il, à employer en sa faveur l'influence britannique. Dès ce moment, le peschwah, jusqu'alors ennemi de Shastree, changea de manière à son égard. Il essaya de le gagner à ses intérêts; il alla jusqu'à offrir sa fille au fils aîné de ce dernier. La négociation continua sans l'intervention du résident britannique sur cette base nouvelle, la cession par Guickwar d'un territoire d'un revenu de 7 lacs de roupies.

Dans le mois de mai 1815, le peschwah forma le projet d'accomplir un certain nombre de pèlerinages. Le premier eut lieu à Nassick, auprès de la source de la Godavery. Les négociations pour le mariage dont nous venons de parler étaient alors tellement avancées, qu'il y conduisit sa famille. Des préparatifs furent même commencés pour la célébration, en cet endroit, de l'union projetée. La cession territoriale en question rencontrait à la cour de Guickwar une répugnance invincible, à laquelle Shastree ne s'attendait nullement. Se flattant de la surmonter à la longue, il n'en parla pas, mais entra, vis-à-vis le peschwah, dans un système d'évasion ayant pour but de gagner du temps. La même raison lui faisait différer de jour

en jour le mariage, qu'il se proposait de ne conclure qu'en même temps que l'arrangement territorial, cet arrangement qui devenait de jour en jour plus difficile à terminer. D'un autre côté, Shastree n'avait pas voulu permettre à sa femme de rendre visite à celle du peschwah, dont la conduite passait pour être fort déréglée. Toutes ces circonstances, d'autres encore d'une importance moindre, introduisirent peu à peu un grand changement dans les dispositions réciproques des deux parties. Trimburkjee, auteur du projet d'alliance, ne tarda pas à s'en repentir. Le peschwah, d'un caractère altier et vindicatif, jura de son côté de se venger. La résolution de faire assassiner Shastree fut dès lors arrêtée entre lui et Trimburkjee, et à compter de ce moment poursuivie avec une profondeur de dissimulation de nature à étonner la duplicité mahratte elle-même. Pendant les cinq ou six semaines d'intervalle qui séparèrent le projet de l'exécution, Shastree ne conçut pas une seule fois le moindre soupçon. Le pèlerinage à Nassick achevé, il se laissa persuader d'accompagner la cour à Pimdurpoor avec une très petite escorte; il envoya le reste de sa suite, par un autre chemin, l'attendre à Poonah. La seule difficulté ne consistait plus dès lors qu'à éloigner le résident britannique. Le peschwah et son ministre affectèrent à son égard de la gêne, de la froideur, de la contrainte. Piqué de ces manières, le résident, sous prétexte de visiter les ruines d'Ellora, prit congé; il retourna

à Poonah. Au commencement de juillet, le peschwah et son ministre se mirent eux-mêmes en route; Shastree, envers lequel ils redoublaient depuis quelque temps de prévenance, les accompagna.

Depuis long-temps des bruits sinistres, et dont on ignorait la source, circulaient en tous lieux. On parlait d'un complot formé contre la vie du peschwah, on signalait des assassins afghans, qui, disait-on, s'étaient engagés à ce meurtre. Toutes les précautions possibles étaient prises à la cour de ce dernier, et avec beaucoup d'ostentation, contre ce danger. Tout accès auprès de sa personne devenait de jour en jour plus difficile; ses plus fidèles serviteurs eux-mêmes ne pouvaient plus l'approcher; une nombreuse escorte ne le perdait pas de vue un seul instant, ni jour, ni nuit. A l'arrivée de la cour à Punderpoor, ces précautions redoublèrent. Un agent de Seetam-Ram, ayant alors été reçu par le peschwah, Shastree s'en plaignit, mais d'ailleurs n'en demeura pas moins dans la sécurité la plus complète. Il rentre chez lui le 14 juillet, après avoir assisté à un divertissement donné par le peschwah, et ne se trouvant pas en fort bonne disposition de santé, se décide à ne pas aller au temple. Il donne ordre à ses gens de le dire à ceux du peschwah et de Trimbukjee, dans le cas où on viendrait lui en faire l'invitation de la part de l'un ou de l'autre. Un serviteur de Trimbukjee reçut effectivement cette réponse. Le message est répété; mais Shastree, qui ne se sentait pas en meilleures

dispositions, fit le même refus; néanmoins il envoya pour le remplacer deux de ses officiers. Trimbukjee leur dit : « J'ai envoyé prévenir deux fois Shastree que c'était en ce moment le meilleur moment pour prier, mais il a refusé ; je voudrais que vous essayassiez de nouveau de l'y engager. » Shastree craignit d'offenser Trimbukjee en refusant encore; il se rendit donc au temple, accompagné de sept serviteurs sans armes. Sur le chemin, des inconnus se présentèrent; l'un d'eux fait cette question : « Quel est Shastree? » On le lui désigna, et ils s'éloignèrent sans que cette question, faite dans la foule, eût éveillé le moindre soupçon. Les dévotions accomplies, Shastree laissa dans le temple trois de ses gens et se mit en marche pour s'en retourner, accompagné des Cipayes de Timbukjee. A peine a-t-il fait quelques pas qu'il s'élève un tumulte derrière lui; trois hommes se précipitent en criant : *Place! place!* Arrivés près de Shastree, l'un d'eux le frappe par-derrière d'un coup de sabre; les autres l'avaient dépassé, mais se retournent, l'attaquent de front, blessent et mettent en fuite ses quatre serviteurs. Revenant du temple avec les trois autres serviteurs, le gourou rencontra le cadavre de Shastree horriblement défiguré. Les amis et serviteurs de celui-ci se hâtèrent de demander que les assassins fussent recherchés et punis. Trimbukjee s'y refusa, donna des raisons vagues, se désignant ainsi en quelque sorte lui-même comme l'auteur du crime. Bientôt défense

fut faite d'en parler d'une manière quelconque, sous les peines les plus sévères.

Le résident anglais, M. Elphinstone, se trouvait à Ellora lorsqu'il apprit ce qui venait de se passer; il comprit la nécessité de prendre promptement un parti décisif. Shastree était le ministre avoué d'un État allié; il n'était venu à Poonah que sous la garantie spéciale du gouvernement anglais, et dans le but de conclure un arrangement où ce gouvernement, sans s'y trouver directement intéressé, agissait cependant comme arbitre. Le résident écrivit donc sur-le-champ au peschwah pour demander une sévère investigation sur l'assassinat, l'arrestation et la punition de ses auteurs. Il offrit sa protection aux officiers et compagnons de Shastree, en ce moment fort effrayés; enfin voulant se mettre en mesure de faire face à tout événement, il appela la force subsidiaire cantonnée à Jalna. Lui-même, quittant Ellora, se dirigea sur Poonah, où il arriva le 6 août. Tout le long de la route, la voix publique accusait Trimbukjee de l'assassinat. Shastree était un brahme de la plus haute caste, en grande réputation par sa science et la sainteté de son caractère. Les circonstances de sa mort, arrivée au milieu d'une ville sainte, dans l'accomplissement d'un pèlerinage, au milieu d'une foule de dévots qui s'y trouvaient rassemblés, toutes ces choses contribuèuait à inspirer à la multitude une horreur extrême de l'attentat. Les pèlerins, en se dispersant, rapportèrent cette nouvelle dans leurs patries diverses,

la semèrent tout le long de la route ; aussi eut-elle promptement une publicité immense, et presque sans exemple dans un pays où les moyens de communication sont très bornés. Cependant le peschwah et Trimbukjee, très effrayés de la demande d'information faite par le résident, commencèrent à lever des troupes de tous côtés ; ils prirent toutes les précautions possibles pour leur sûreté personnelle. Trimbukjee se dirigea en toute hâte vers Poonah, le peschwah l'y rejoignit deux jours après. C'était un jour de fête, où des milliers de brahmes se trouvaient réunis dans la ville ; il était d'usage que le peschwah leur fît de grandes largesses ; jusque là il n'avait jamais manqué de présider à leur réunion. Toutefois, chose inouïe, il arriva de nuit en palanquin, observant le plus strict incognito. Ce retour imprévu et caché jeta dans une sorte d'étonnement et de stupeur toute la ville ; on s'attendait à quelque chose d'extraordinaire. Au milieu de la terreur générale, les gens de la suite du guiekwar demeurèrent isolés ; personne n'osait leur adresser la parole, seulement les approcher ; on les considérait comme autant de victimes dévouées à une mort assurée.

Le 11, le résident demanda une audience au peschwah ; celui-ci refusa sous prétexte d'indisposition. La demande, renouvelée, fut refusée par la raison qu'une de ses filles, enfant en bas âge, venait de mourir. Le résident se décida alors à envoyer une note écrite qui elle-même fut repoussée, sous

divers prétextes imaginaires. En revanche, deux agents confidentiels du peschwah se présentèrent à Elphinstone. Celui-ci leur fit comprendre que Trimbukjee seul, et non le peschwah, était en question dans cette note. Il avait compris en effet la nécessité de ne pas s'attaquer à ce dernier s'il voulait parvenir à quelque chose. Dès ce moment l'obstacle principal qui empêchait la réception de la note se trouva levé; elle fut reçue. Dans cette note, après avoir rappelé toutes les présomptions qui s'élevaient contre Trimbukjee, il sollicitait du peschwah l'emprisonnement de celui-ci, du moins jusqu'à ce que la chose fût éclaircie; il l'avertissait du danger qu'il y avait à conserver le coupable auprès de lui; il lui donnait avis de cesser toutes relations avec le gouvernement britannique jusqu'au moment où les mesures indiquées par ce dernier auraient été prises; il finissait en lui donnant l'assurance formelle de n'intervenir en rien dans le choix qu'il pourrait faire du successeur de Trimbukjee. Dans toute cette note, M. Elphinstone affectait de considérer le peschwah comme entièrement étranger au meurtre, mais seulement l'ignorant, et par cette raison ne punissant pas le coupable. Cette conduite habile avait pour but de lui donner l'idée de tenter de se disculper lui-même aux dépens de son favori.

Le lendemain le peschwah, après quelques indécisions, envoya au résident un messager lui demander une entrevue. Le régent s'en montra fort

désireux; cependant il ne voulait pas, disait-il, se rendre au palais, s'il existait la moindre chance d'y rencontrer Trimbukjee. Quant à ce dernier, il se jetait dans les paroles évasives, et le peschwah n'osait prendre un parti décisif. Pendant ce temps, les personnes de la mission de Guickwar qui avaient accompagné Shastree se trouvaient dans une position fort critique; ils s'acheminaient vers la présidence avec une escorte dévouée à Trimbukjee. Elle se révolta la veille de l'arrivée, et ne voulut pas aller plus loin jusqu'à ce qu'elle eût été payée. Le résident songea d'abord à envoyer des troupes anglaises à leur secours : c'était les dévouer à une mort assurée, aussi finit-il par adopter seulement le parti d'envoyer sa garantie pour l'argent que le chef de cette mission voudrait promettre. Ce dernier parvint par ce moyen à se concilier une partie de l'escorte. Le 20 août, apprenant que les troupes de nouvelles levées arrivaient de toutes parts, le résident déclara que, dans le cas où cette mesure ne serait pas suspendue, il se verrait dans l'obligation de faire venir à Poonah la force auxiliaire. Il s'était entouré pendant ce temps de témoins unanimes dans leurs dépositions sur les circonstances du meurtre. Des tentatives furent faites par le gouvernement mahratte soit pour éloigner ces témoins, soit pour les intimider. Le peschwah faisait, en outre, grand nombre d'objections aux instances réitérées d'Elphinstone, qui ne cessait de demander qu'on s'assurât immédiatement de la personne de Trimbukjee.

Il était contraire, disait-il, même aux lois anglaises d'emprisonner un accusé avant le jugement; aucune preuve, ajoutait-il, n'établissait d'une manière certaine que les assassins fussent au service de Trimbukjée, encore moins qu'ils eussent agi par ses ordres. Il offrit plus tard d'éloigner Trimbukjee pendant l'instruction du procès et de lui enlever son emploi. Elphinstone repoussa tous ces arguments, n'accepta aucune de ces offres.

Les choses en étaient là, lorsqu'arrivèrent les instructions du gouverneur-général; Elphinstone s'était, en effet, hâté de le consulter sur ce qui se passait. Lord Hastings considérait comme absolument indispensable la mise en jugement de Trimbukjee; mais il autorisait le résident à répondre dans ce cas de la vie du coupable au peschwah, à l'assurer qu'une prison perpétuelle serait la peine la plus forte qui pourrait l'atteindre. Si le peschwah refusait de livrer son favori au jugement; s'il tentait d'empêcher la procédure ou d'annuler le jugement, Elphinstone devrait alors considérer celui-ci comme complice et responsable du meurtre commis. Il devrait interrompre aussitôt toute communication avec ce dernier, prendre toutes les mesures nécessaires pour l'empêcher de quitter sa capitale; il devait s'assurer, même au besoin, de sa personne. Le gouverneur-général envoyait au peschwah par le même courrier, copie de ses intructions au résident. Ainsi assuré de l'appui du gouverneur-général, ce dernier délivra, le 4 septembre, une nouvelle

note au peschwah en même temps que la lettre du gouverneur-général; il terminait en demandant la remise de Trimbukjee au gouvernement britannique. Or, jusque là il s'était contenté de demander sa mise aux arrêts par le peschwah lui-même; mais cette nouvelle exigence lui parut être devenue tout-à-fait nécessaire. La cour se montra, en effet, disposée à rendre toute autre enquête superflue, toute autre procédure inutile. Jusqu'à la remise de cette seconde note, le peschwah semblait flotter au hasard dans une mer d'incertitudes; il n'osait ni rompre avec le gouvernement anglais ni abandonner ouvertement son favori. Cette note lui ouvrit enfin les yeux sur le danger personnel auquel il se trouvait immédiatement exposé. Mais ses craintes et son embarras redoublèrent bientôt. Elphinstone lui fit dire que, si Trimbukjee n'était pas saisi dans le cours de la journée du lendemain, il considérait cette conduite comme un refus définitif de sa part d'obtempérer aux demandes du gouvernement britannique.

Le peschwah, après avoir passé la nuit en délibération avec ses principaux affidés, essaya d'un nouveau subterfuge; il fit arrêter Trimbukjee dès le lendemain, puis le fit emprisonner dans un fort sous sa garde; il se flattait qu'Elphinstone se contenterait de cette réparation ; il n'en fut rien. Ce dernier exigea que le prisonnier fût livré aux mains des Anglais. Des levées de chevaux et d'hommes s'effectuaient alors dans toutes les provinces. Le

peschwah avait, dit-on, le projet, et paraît l'avoir eu en effet, de s'enfuir au fort de Wye, et là de lever l'étendard de l'empire mahratte. Elphinstone résolut de n'attendre pas plus long-temps pour faire venir les troupes auxiliaires de Seroor. Il en donna avis au peschwah. Ce dernier fit faire de nouvelles remontrances; Elphinstone renouvela ses demandes, et les accompagna des protestations les plus propres à les faire accepter. Cette reddition, peut-être encore quelque dédommagement en faveur de la famille de Shastree, seraient les seules choses exigées; le gouvernement britannique ne demanderait rien audelà; d'un mot, d'un seul mot, le peschwah pourrait donc, concluait Elphinstone, remettre toutes choses sur l'ancien pied; s'il s'y refusait, au contraire, s'il tentait de quitter Poonah, toute conciliation en viendrait impossible. Le peschwah se laissa enfin persuader. Trimbukjee, tiré de sa prison, fut remis aux mains du résident anglais et aussitôt envoyé par ce dernier au fort de Ranna, sous la garde d'un bataillon d'infanterie légère et d'un régiment de cavalerie. La crise qui fut un moment sur le point de devenir fort dangereuse, se trouva ainsi définitivement terminée; on peut la considérer comme un événement fort heureux pour les intérêts britanniques. L'inconduite de Trimbukjee, l'ignorance qu'il affectait de la situation politique où se trouvait le peschwah, avaient déjà donné lieu à plusieurs infractions aux traités existants. Le gouvernement anglais se serait presque infailliblement trouvé plus tard

dans la nécessité de solliciter son éloignement de la cour; mais, pour l'obtenir, les circonstances n'auraient jamais été aussi favorables que celles qui viennent d'être racontées.

La mort de Shastree excita une sensation extraordinaire dans tout le Guzarate. Futty-Singh et ses partisans, tout en regrettant sa mort, se laissèrent pourtant aller assez vite à l'espérance d'en tirer bon parti; ils se flattèrent que son sang paierait leurs dettes à Poonah. Le parti opposé, celui de Seeta-Ram, se flattait également d'en profiter; il ne doutait pas d'effectuer facilement, à l'aide du peschwah, une révolution complète dans le gouvernement de Brodera. L'arrangement à l'amiable survenu à Poonah éteignit à la fois ces espérances ou ces prétentions contraires. La question de la compensation à donner à Guickwar pour le meurtre de son ambassadeur ne tarda pas à se présenter. D'abord le peschwah n'en voulut pas entendre parler; avoir livré l'accusé, c'était prouver, selon lui, sa non-participation au crime; on ne pouvait donc exiger autre chose. Sur les instances du résident il accorda cependant certains dédommagements à la famille de Shastree, mais sans paraître y avoir été contraint, comme mû par un sentiment de générosité personnelle. Peu à peu la négociation pour l'arrangement des affaires de Poonah et de Guickwar fut renouée au point où elle avait été rompue, comme si le meurtre n'eût pas eu lieu : le peschwah y donnait d'ailleurs peu d'attention. Dès lors il

s'occupait en effet des moyens de réunir en une vaste confédération les princes mahrattes contre le gouvernement britannique. Dans le courant des négociations ayant trait à Trimbukjee, Elphinstone avait déjà pu entrevoir la trace de ce dessein. Il en fit quelques observations au peschwah, qui se récria fortement, car le jour n'était pas encore venu pour lui de se déclarer ouvertement.

L'époque où tout cela se passait était précisément celle des troubles et des discussions de l'État de Holkar : aussi cette principauté se tint-elle en dehors de ce mouvement. Deux autres événements eurent encore lieu dans ce temps, tous deux également favorables aux intérêts britanniques : la mort de Visir-Mahomet à Bhopal, qui, comme nous l'avons dit, s'était montré opposé à la conclusion de l'alliance avec les Anglais; l'autre, celle du rajah de Nagpoor. Le successeur de celui-ci, nommé Raghoojee, se trouvait de toutes façons au-dessous de cette situation. D'un caractère léger, dénué de talent, impatient de toute contrainte, incapable d'application, il était en outre privé de la vue et de l'usage d'un bras. Par suite de cette faiblesse d'esprit, ou de ces infirmités physiques, il donna au bout de peu de temps de nombreuses preuves de démence; il semblait le plus souvent étranger à ce qui l'entourait, à ce qui se passait autour de lui. Pendant la cérémonie des funérailles de son père, il ne cessa de se plaindre de leur longueur; il accusa publiquement les brahmes de

vouloir attenter à sa vie en le retenant de la sorte. Quelques gouttes d'eau bouillante lui étant tombées sur le corps, il accusa sérieusement l'auteur de l'accident d'avoir voulu l'assassiner. La nécessité d'une régence fut dès lors universellement sentie à Nagpoor. L'héritier du trône se trouvait être Apa-Saheb, fils d'un frère de Raghoojee-Bhousla. D'un âge mûr, d'un caractère modéré, il jouissait de la considération générale; il se présentait naturellement comme la personne à qui les fonctions de régent devaient revenir. Dans les derniers temps la bonne intelligence n'avait pas toujours existé entre lui et son oncle; à son lit de mort cependant Raghoojee, comprenant l'incapacité de son fils, témoigna le désir de lui confier la régence; mais les ministres, qui avaient été les instruments, sinon les auteurs des divisions existant entre le rajah mourant et son neveu, n'étaient pas disposés à voir celui-ci prendre ainsi immédiatement possession du pouvoir. Il se forma un fort parti contre ses prétentions à la régence. Le chef de ce parti était Dhermajee-Bhoosla, long-temps le favori du rajah décédé, qui jouissait d'une grande popularité parmi les Arabes mercenaires, qui avaient de nombreux partisans à la cour. Les principaux officiers du dernier rajah se joignirent à lui, et tous formèrent le projet d'élever à la régence Bulka-Behe, la femme favorite du dernier rajah.

Leur première démarche fut de vouloir empêcher Apa-Saheb de conduire le deuil du nabob dé-

cédé. Celui-ci protesta qu'il aurait plutôt recours à la force que de souffrir cet outrage. Dhermajee, n'étant point préparé à en venir aux extrémités, fut obligé de céder. Apa-Saheb remplit aux funérailles les fonctions auxquelles sa naissance lui donnait droit. Les deux partis opposés prétendaient d'ailleurs également à l'appui des Anglais. Apa-Saheb, le premier, fit faire des ouvertures directes au résident, M. Jenkins; il proposa d'accepter les conditions jadis offertes par le gouvernement britannique à Raghoojee, c'est-à-dire de prendre à son service et de payer un corps de troupes auxiliaires; il demandait en échange l'appui du gouvernement anglais contre ses ennemis. Le résident n'osa pas d'abord se mêler à toutes ces intrigues; en revanche il ne perdit pas de temps pour instruire de ce qui se passait le gouverneur-général, dont il sollicita les instructions. L'occasion était belle pour établir à jamais l'influence anglaise à Nagpoor. Les deux partis qui se disputaient le pouvoir la recherchaient également, tandis que le rajah demeurait lui-même parfaitement désintéressé dans la question. On ne pouvait hésiter; au défaut des Anglais, Scindiah ou le peschwah n'eussent pas manqué d'exploiter la circonstance à leur profit. Prenant donc son parti, le résident accepta la proposition d'Apa-Saheb, et se fit le champion de la cause de celui-ci, qui à vrai dire avait le droit de son côté, puisqu'il était héritier du rajah. Le gouvernement mit en avant ce principe, qu'une ma-

ladie du rajah le mettant hors d'état d'administrer par lui-même les affaires de l'État, le résident se trouvait autorisé à traiter avec l'héritier présomptif. Les seules instructions du résident consistaient à n'agir qu'avec grande circonspection, de l'assurer si les droits d'Apa-Saheb étaient bien réellement reconnus par la loi mahratte. Les troupes auxiliaires cantonnées d'Hyderabad, alors à Ellichpoor, furent mises à la disposition de Jenkins.

Les termes de l'alliance étaient les mêmes que ceux déjà proposés au précédent rajah. L'État de Nagpoor entrait dans la ligue déjà existante entre le gouvernement britannique, le Nizam et le peschwah, ligue ayant pour objet la défense du Deccan. Il s'engageait à recevoir une force auxiliaire britannique, et à tenir un contingent toujours prêt à agir en coopération avec cette force. La force auxiliaire britannique était fixée à quatre bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie et de l'artillerie en proportion; elle devait être cantonnée dans le voisinage de la Nerbudda; le rajah s'engageait à supporter une partie de la dépense. La cour de Nagpoor s'engageait en outre à ne jamais entamer de négociations d'aucune sorte, à moins que ce ne fût de concert avec le gouvernement anglais, à s'en remettre à son arbitrage, dans ses contestations avec les autres pouvoirs. Au reste, c'étaient là les conditions ordinaires de toutes alliances des Anglais avec les pouvoirs indigènes. Celle-ci différait cependant des autres par un point; c'est qu'au lieu de se

faire livrer, comme de coutume, une certaine portion de territoire, pour subvenir à l'entretien des troupes, le gouverneur demandait que le subside fût payé en argent tous les mois. Le corps auxiliaire devait entrer immédiatement en campagne contre les Pindarries. C'était donc chose sage que de ne pas lui donner en outre le soin de défendre le territoire qui eût été concédé, d'après l'usage ordinaire.

Assuré de l'appui du gouvernement anglais, Apa-Saheb ne tarda point à prendre un parti. Le moment lui sembla favorable pour s'emparer des affaires et s'assurer de la personne de ses adversaires; il n'hésita pas. Un détachement de ses partisans s'introduisit dans le fort de Nagpoor; Dhermajee fut capturée sans aucune difficulté, ses richesses particulières et le trésor public tombèrent en même temps dans les mains de son rival. C'était le 11 avril 1816. Le rajah montra plus de décision dans cette occasion qu'on n'en aurait attendu de lui : il se prononça avec énergie en faveur de son cousin. Trois jours après eut lieu l'intronisation de ce dernier. Le même jour, Apa-Saheb fut solennellement investi par lui de l'administration des affaires, sous le titre de Naëb-o-Mokhtar, c'est-à-dire député avec pleins pouvoirs. Malgré cette investiture légale, il n'en demeurait pas moins entouré de nombreuses difficultés; la plus grande partie des emplois publics étaient encore remplis par des officiers du rajah précédent, dont le plus grand nombre se trou-

vait ses adversaires, ce qui acheva de le mettre dans la dépendance des Anglais. Il voulait les éloigner des places importantes et les remplacer par ses partisans. Bientôt il fit faire des ouvertures au résident anglais. Apa-Saheb, déjà héritier présomptif, avait été appelé à la régence par la nomination du rajah, il était ainsi vraiment reconnu le chef de l'État; le résident entra dès lors sans hésiter en conférence avec un de ses agents confidentiels; quelques autres entrevues suivirent. La convention fut conclue dans les termes précis de la minute envoyée par le gouverneur-général; seulement, sur la demande d'Apa-Saheb, la force auxiliaire fut portée à six bataillons au lieu de quatre auxquels elle avait été primitivement fixée; son propre contingent demeura fixé à 3,000 chevaux et 2,000 hommes d'infanterie. Outre ces conditions, en quelque sorte générales, le gouverneur promettait son appui à ce dernier tant que le rajah continuerait de se trouver dans le même état d'incapacité. Apa-Saheb vit ainsi son autorité définitivement reconnue et assurée. Le négociateur, traitant en son nom, insista pour obtenir la condition qu'il ne serait tué ni bœufs ni vaches dans l'intérieur du territoire de Nagpoor; on refusa de l'insérer dans le traité, comme contraire à l'usage; l'assurance fut seulement donnée par les Anglais de n'abattre aucun de ces animaux dans la cité, mais seulement à une certaine distance. Apa-Saheb apposa sa signature sur le traité, la nuit du jour

où il fut conclu ; on ne voulait pas lui donner de publicité avant l'arrivée de la force auxiliaire. C'était l'acte le plus important, par rapport aux relations des Anglais avec les pouvoirs indigènes, qui eût eu lieu depuis une dizaine d'années, c'est-à-dire depuis l'époque où ces relations avaient été définitivement réglées. L'État de Nagpoor se trouvait détaché à jamais de la confédération mahratte ; en même temps l'acquisition était faite d'un territoire important pouvant servir de point de départ à des opérations contre les Pindarries. Un exprès se rendit immédiatement au corps auxiliaire pour lui donner l'ordre de se mettre en marche. Le colonel Doveton, qui le commandait, était au courant de la négociation : aussi un détachement, de la force stipulée par le traité, se trouvait-il tout prêt à agir ; sous les ordres du capitaine Walker, ce détachement quitta les environs d'Ellichpoor le 1er juin, et arriva le 8 aux environs de Nagpoor. Le corps principal fit halte en ce lieu. Deux bataillons, sous le commandement du lieutenant-colonel Scott, entrèrent le surlendemain dans Negpoor. Le traité y avait été publié la veille. Le 18, un cantonnement fut fixé dans les environs pour la brigade qui devait y séjourner. Bientôt de nouvelles agitations survinrent : les uns se prononçaient contre la conclusion du traité ; d'autres, beaucoup plus nombreux, sans rien objecter au traité en lui-même, se plaignaient seulement du mystère qui leur en avait été fait. Ceux-ci accusaient le régent

de dissimulation, de perfidie. La violence de ces reproches et de ces inimitiés fut poussée à l'extrême. Craignant le poignard d'un assassin, et n'osant pourtant pas s'entourer d'une garde anglaise, Apa-Saheb prit le parti de s'éloigner de Nagpoor. Il se réfugia à une maison de campagne toute voisine du cantonnement de la brigade, seul endroit où il se crût en sûreté.

L'alliance avec Nagpoor n'était pas, au reste, le seul objet qui provoquât la sollicitude de lord Hastings. A l'époque de la guerre avec le Népaul, il s'était déjà occupé d'une alliance avec Jeypoor; il s'en occupa davantage lorsque cette guerre eut été terminée. Des négociations, commencées avec cet État de 1803 à 1806, étaient demeurées suspendues depuis ce temps; mais l'occasion devenait tout-à-coup plus favorable que jamais pour les reprendre. Dans le mois de septembre 1815, Ameer-Khan rassemblait en effet toutes ses forces, et tout annonçait sa résolution d'attaquer le rajah de Jeypoor dans sa capitale. Or, deux motifs entre autres devaient rendre une alliance avec cet État avantageuse aux Anglais; elle ajoutait à leurs forces dans le cas d'un conflit avec les Pindarries, conflit que chaque jour rendait de plus en plus imminent; elle enlevait à ceux-ci tout espoir de secours de la part de cette principauté. Deux corps d'armée de 9,000 hommes chacun furent assemblés dans le but de soutenir les négociations dans le voisinage de Mutra et de Rewaree, tous deux à la disposition du résident

anglais à Delhi. Le territoire de Jeypoor, tout entier au nord et à l'ouest de la Chumbul, ne se trouvait pas au nombre de ces États, qu'aux termes de leurs traités avec Holkar et Scindiah, les Anglais s'étaient engagés à respecter. Les négociations commencèrent; mais il devint bientôt évident que les négociateurs de Jeypoor, bien que convaincus de la nécessité d'avoir recours à la protection anglaise, n'étaient nullement jaloux d'amener les choses à une prompte issue. On en sut bientôt le motif. Ameer-Khan, qui déjà menaçait le territoire de Jeypoor au commencement des négociations, en assiégeait la capitale, pendant leur durée. Les envoyés de Jeypoor négocièrent avec lui en même temps qu'avec le résident anglais, et ils réussirent plutôt de ce côté; sur la promesse d'un paiement stipulé pour le rachat de la ville et de la principauté, qu'il consentait à épargner, Ameer-Khan se retira.

Les négociateurs de Jeypoor montrèrent alors de nouvelles prétentions. Les places de Tuck et de Rampore, prises sur Holkar dans la guerre de 1805, appartenaient alors à Ameer-Khan; mais elles avaient jadis fait partie de la principauté de Jeypoor, et les négociateurs de celle-ci demandèrent qu'elles y fussent annexées de nouveau. Cette prétention tout-à-fait inattendue suspendit pendant quelque temps toute négociation. En général, les princes de l'Inde ne se soumettaient qu'à contre-cœur et pressés par la nécessité à ces alliances avec les Anglais; la perte de leur indépendance en était, au fait, le

résultat presque immanquable. La constitution intérieure de Jeypoor ajoutait encore à ces difficultés ordinaires. Cet État se trouvait divisé en petits fiefs, aussi indépendants du rajah que pouvaient l'être au moyen-âge nos grands vassaux de la couronne. L'alliance anglaise, en prêtant des forces au pouvoir central, devait tendre à substituer à cet état de choses un système plus régulier, mais où se serait perdue l'indépendance de ces petits États. Or cette aristocratie, qui de fait possédait le pouvoir, en ce moment même enorgueillie de succès récents, devait se montrer moins que jamais disposée à se soumettre. Les négociations, au bout d'un certain temps, furent cependant reprises; mais de nouvelles difficultés s'élevèrent cette fois à propos de la quotité du subside en argent. Il ne tarda pas à devenir évident que la cour de Jeypoor n'avait pas pour objet de conclure, mais seulement de tenir des négociations ouvertes.

Pendant ce temps, la fortune était devenue plus favorable à Apa-Saheb. Saisissant une occasion heureuse, il sortit de l'asile où nous l'avons vu se réfugier, rentra en ville et parvint à se saisir de quelques uns de ses plus dangereux adversaires. A compter de ce moment, son autorité cessa d'être contestée. Jaloux toutefois de l'affermir davantage encore, il exprima le désir d'avoir à son service un bataillon discipliné et commandé par des officiers anglais, sur le modèle des troupes du nizam; le gouverneur-général acquiesça volontiers à cette

demande, et nomma les officiers de ce bataillon. Scindiah n'avait fait aucun effort pour tourner à son profit les dissensions de la cour de Nagpoor; ce chef ne se mêla pas davantage des affaires de Bhopal. Le jeune nabob retint les conseillers de son père, continua de faire tête aux Pindarries et entretint en même temps des relations avec les agents anglais. Il paraissait désireux de devenir ou du moins de paraître un des feudataires de la puissance anglaise. De son côté, Scindiah ne tentait rien non plus contre les Pindarries. Ses meilleures troupes se trouvaient alors employées sous le colonel Baptiste au siége du fort de Raghoogur, appartenant à Rajah-Jysingh; après la prise de la place, le rajah, par une suite d'escarmouches, continua à occuper et à tenir en alerte ces mêmes troupes. Les négociations des Anglais avec Jeypoor parurent cependant réveiller Scindiah. Il offrit au rajah des secours contre les Pindarries, ce qui était se mettre en concurrence avec les Anglais; mais le rajah eut l'art de l'amuser ainsi que ceux-ci, sans en venir à aucune conclusion. A Poonah les choses continuaient sur le même pied; toute la conduite du peschwah était une alternative de concessions et de réclamations, de soumission et de tentatives d'indépendance. Il passait sans cesse de l'une à l'autre de ces dispositions avec une mobilité de nature à déjouer la plus habile pénétration. A la vérité plusieurs intrigues se poursuivaient activement à cette époque dans l'Indostan et

dans le Guzerate. Il s'y formait une vaste coalition contre les Anglais, à laquelle les Mahrattes étaient fréquemment invités à se joindre. Le résident britannique, à la recherche de toutes ces menées, parvenait de temps à autre à en saisir la trame; elle lui échappait le plus souvent. Le 12 septembre, à la surprise générale, Trimbukjee s'échappa de sa prison, tout étroitement gardé qu'il fût; d'actives recherches furent faites pour le découvrir, mais sans succès. Il était parvenu à pratiquer un trou dans les lieux d'aisances, où ses gardiens avaient l'habitude de le voir entrer sans la moindre défiance.

En octobre 1816, le lieutenant-colonel Walker se mit en mouvement à la tête du corps auxiliaire de Nagpoor; il vint prendre position sur la rive méridionale de la Nerbudda. Le 25 de ce mois, il avait achevé sa ligne de défense. Malgré tout l'avantage d'un terrain favorable, ce corps, qui ne consistait qu'en cinq bataillons d'infanterie et un régiment de cavalerie, ne pouvait être en mesure de défendre une frontière fort étendue; le contingent fourni par le rajah n'était pas encore en état de fournir le moindre secours. Toutefois, la seule apparition d'une armée anglaise dans les vallées de la Nerbudda répandit la consternation parmi les Pindarries. Chettoo, qui occupait un cantonnement un peu plus bas, sur la rive septentrionale de la rivière, fit ses dispositions pour battre en retraite sur Malwa; il abandonna des préparatifs d'invasion

déjà commencés. Les différents durrahs s'enhardirent bientôt cependant par l'inaction des troupes anglaises; ils en vinrent à la résolution de pousser de petits partis entre les postes du colonel Walker et sur ses flancs. Le 4 novembre, un de ces détachements passa la rivière près de Hindia, puis se partagea en deux divisions; l'une se dirigea sur Boorampoor, l'autre sur Tamboornee. Le colonel Walker se mit immédiatement en mouvement avec un petit corps, dans le but d'intercepter ces routes. Le premier de ces détachements lui échappa; en revanche, il réussit à atteindre le second pendant qu'il bivouaquait dans un jungle, lui fit éprouver une perte considérable, et repassa précipitamment la rivière. Plusieurs tentatives du même genre se succédèrent; mais alors les Pindarries mirent à exécution un plan qu'ils avaient long-temps médité. Le durrah de Chettoo continua à demeurer en force à l'ouest; pendant ce temps de nombreux corps détachés se mirent en mouvement vers l'est. Cinq mille et quelques cents chevaux passèrent la rivière en vue des postes d'infanterie, à l'extrême droite du colonel Walker. De cette façon, le passage fut effectué en nombre suffisant pour former deux *lubhurs*; c'est le nom donné par les Pindarries aux détachements qu'ils chargent d'expéditions de ce genre. L'une de ces expéditions se dirigea à l'est, et pénétra au nord de Neypoor; celle-là fut promptement repoussée. L'autre s'avança jusqu'à vingt milles de Nagpoor avec impunité; mais, parvenu là, fut attaqué

toutefois dans la matinée du 15 janvier. Les Pindarries se trouvaient dans une sécurité si complète que les troupes anglaises avaient déjà pénétré au centre de leur camp avant qu'ils se fussent doutés de rien. Leur dispersion fut complète. Un autre détachement, celui-là même qui avait tourné la position du colonel Walker, prit la route de Boorhanpoor; il menaça la frontière du peschwah. Un détachement anglais, sous les ordres du major Lusinghon, le surprit et le dispersa. Un dernier détachement, composé presque entièrement d'hommes du durrah de Wasil-Mahomet, s'était dirigé sur Gaujoor; il avait passé la frontière dans le milieu de décembre, puis pris la route de Kimmedy. Dans ce lieu se trouvait un petit poste anglais, commandé par un lieutenant, qui, ne se croyant pas en force pour résister, fit un mouvement rétrograde. Par cette apparence de succès, les Pindarries attaquèrent la ville, et parvinrent à en piller, à en brûler une partie; d'ailleurs, surpris le lendemain, ils se virent obligés de battre promptement en retraite. Ce fut la fin de leurs expéditions de cette saison (1816-17).

L'année suivante, les dévastations des Pindarries s'étendirent sur un territoire plus vaste que jamais. Ils parcoururent la Péninsule d'un rivage à l'autre. Sir Thomas Hislop, dans un rapport au gouverneur-général, faisait monter leurs forces à 23,000 chevaux. Le gouvernement anglais avait dû augmenter considérablement l'effectif de ses

troupes pour leur tenir tête; les forces mises sur pied par la seule présidence de Madras eussent suffi aux entreprises les plus considérables, et toutefois demeuraient à peu près sans utilité dans le système de défense suivi jusque là. La facilité avec laquelle les Pindarries traversèrent l'année précédente les lignes du colonel Walker en avait fourni la preuve évidente. Toutes ces considérations modifièrent la résolution d'abord prise par le gouverneur-général; il s'était proposé, en premier lieu, d'attendre des instructions de Londres sur la conduite à tenir dans ces circonstances difficiles; il résolut alors à prendre d'énergiques et promptes mesures contre les Pindarries. Vers la fin de janvier 1816, il donna communication à ses subordonnés de sa ferme résolution d'entrer en campagne de sa personne : il voulait, disait-il, ne rien épargner pour parvenir à l'extermination des Pindarries, et il atteindrait ce but en dépit de tous les obstacles, malgré tous les ennemis avérés ou cachés des Anglais. Les dispositions de Scindiah étaient encore douteuses; on ne pouvait prévoir s'il céderait aux sollicitations des Anglais ou aux menaces des différents durrahs. L'opposition d'Ameer-Khan, ou au moins de ses Afghans mercenaires, était prévue d'avance. On s'attendait aussi à une opposition au moins secrète de la part du peschwah; mais les troupes du nizam et celle de Nagpoor, ajoutées aux troupes anglaises, laissaient néanmoins peu de chances de craindre

un échec. La résolution du marquis de Hastings n'en était pas moins éminemment hardie sous d'autres rapports. Il prenait ces grandes mesures qui devaient embrasser l'Inde entière sous sa propre responsabilité; il ignorait absolument ce qu'en penseraient les autorités anglaises.

Nagpoor et Poonah devenaient pendant ce temps le théâtre d'événements importants. Apa-Saheb était d'un esprit inquiet, remuant; il aimait l'intrigue et le changement; il montra bientôt de la prédilection pour les conseils et les conseillers qui se trouvèrent d'accord avec ces dispositions. Au lieu de donner son attention à la réforme de son administration intérieure, ce dont le pressaient les hommes modérés qui l'approchaient, il se mit à faire des projets pour la concentration de tous les pouvoirs dans ses propres mains ou dans celles de ses adhérents. Nagoo-Punt, un des chefs de Nagpoor, était de ces derniers; à la tête d'un parti opposé à la mise en pratique de ce système politique se trouvait Nuragum-Pundit. Ce dernier fut bientôt soupçonné d'avoir pour les Anglais plus d'attachement qu'il ne convenait à Apa-Saheb. Cependant, tant que Pursajee vivait, le régent se sentait dans la dépendance; il n'osait pas s'aventurer à rompre définitivement avec Nuragum ou ceux de cette opinion, car celui-ci jouissait, dit-on, de toute la confiance du gouvernement britannique. Il n'en désirait que plus ardemment de s'en débarrasser. Il voulait également se débarrasser

d'un certain Suddeek-Ali-Khan dont il craignait l'opposition à ses volontés : c'est par celui-ci qu'il commença l'exécution de ses projets. Ce Suddeek-Ali était préposé à la solde, à l'entretien, au recrutement des corps auxiliaires, qu'aux termes des derniers arrangements Nagpoor s'était engagé à fournir au gouvernement britannique. Ce corps auxiliaire, en partie par son incapacité, se trouvait fort au-dessous de l'effectif fixé. Apa-Saheb ne douta pas que, dans le mécontentement qu'en devait éprouver le résident anglais, celui-ci ne lui prêtât avec empressement son appui contre le coupable. Tout en se débarrassant de cette façon d'un homme qu'il considérait comme son ennemi, il se flattait de jeter sur les Anglais tout l'odieux de sa mort. En exécution de ce plan, quittant Nagpoor, en janvier 1817, il se rendit à la forteresse de Chanda, située à environ soixante-dix milles au midi de la capitale. Immédiatement après ce départ, Nagoo-Punt se rendit chez le résident anglais, et l'engagea à s'emparer de Suddeek-Ali-Khan au moyen des troupes auxiliaires. A l'entendre, le départ d'Apa-Saheb avait eu précisément pour but de favoriser cette arrestation, et il montrait un écrit de la main du régent, confirmant jusqu'à un certain point ce qu'il venait de dire. Le résident hésita long-temps à donner son intervention directe dans ces affaires d'intérieur. Les confidents d'Apa-Saheb redoublèrent leurs sollicitations. De son côté Suddeek-Ali-Khan, informé de ce qui se tramait

contre lui, commença à fortifier sa maison, à faire différents préparatifs de défense; choses dénoncées par ses ennemis comme preuves de ses desseins hostiles. Après mûres réflexions, le résident se résolut néanmoins à ne pas faire une démarche de cette importance sans une réquisition du régent lui-même. Il répondit donc aux ministres d'exécuter cette arrestation avec leurs propres gens, les assurant de son appui s'il devenait nécessaire, mais voulant qu'avant tout ils prissent ostensiblement la responsabilité de cet événement. Nagoo-Punt n'était point préparé à cette réponse; il savait bien que, tout en désirant la ruine de Suddeek-Ali-Khan, le régent ne voulait pas en prendre sur lui la responsabilité apparente; il cessa donc ses sollicitations, et se rendit auprès de son maître à Chanda. Suddeek-Ali-Khan demeura sans avoir souffert d'autres dommages pour le moment.

Le rajah Pursajee semblait jouir d'une bonne santé; on ne l'avait entendu se plaindre d'aucune maladie, même d'aucune indisposition passagère; tout-à-coup il fut trouvé mort dans son lit le 1er février. Le bruit se répandit que cette mort avait été amenée par des moyens violents. Le résident fit quelques recherches à ce sujet, elles ne le menèrent à aucune découverte; il en conclut que ce bruit était de ceux qui ne manquent jamais de courir dans l'Inde, et même ailleurs, à la mort de tout grand personnage; il n'y donna pas plus d'attention. Mais plus tard le libre accès de l'appartement

ayant été permis aux serviteurs et aux femmes de l'intérieur, ceux-ci constatèrent que Pursajee avait dû périr pas strangulation sur les deux heures après minuit; il parut de plus qu'une tentative avait été faite un peu auparavant pour l'empoisonner avec des feuilles de bétel préparées pour cet objet; Pursajee les avait rejetées, les trouvant trop amères. Un domestique de l'intérieur, Mun-Bhut, qui fit plus tard une grande fortune, était l'auteur ou l'instrument du crime. Le rajah, à l'époque de sa mort, était âgé de trente-neuf ans. Son corps fut brûlé le 10 février; l'une de ses femmes l'accompagna sur le bûcher où elle périt en le tenant embrassé. Apa-Saheb succéda immédiatement, sous le nom de Moodajee-Boosla. Habile dans la pratique des ruses politiques, le nouveau rajah s'empressa non seulement de rassurer sur sa propre sûreté Suddeek-Ali-Kan, il le reçut même avec des égards et la faveur la plus marquée. En revanche il ne témoigna qu'éloignement et froideur à Nagoo-Punt, ce zélé serviteur dont nous venons de parler. Le temps montra que les dispositions du rajah à l'égard du premier n'étaient point changées : seulement il sentait le besoin de le ménager. Quant à Nurayum, contre lequel il se croyait aussi quelques griefs, il n'avait aucun intérêt à dissimuler ses nouvelles dispositions. En conséquence il cessa immédiatement d'en faire l'intermédiaire de ses communications avec le résident anglais, pour remettre cet emploi aux mains d'un nommé Purseram-Rae, des dispositions intrigantes

duquel lui-même s'était plaint autrefois au résident. Ce dernier fit des objections à ce choix; le rajah y cédant à demi; mais, ne voulant pas revenir à Nurayum, confia cet emploi à Ramchundur-Wagh. Le rajah ouvrait ostensiblement à la même époque des négociations avec les agents du peschwah, de Scindiah et de Holkar. Certaines circonstances, dont nous allons parler dans un moment, placèrent alors le peschwah sur un pied d'hostilité déclarée avec le gouvernement anglais; toutefois les conférences n'en devinrent que plus fréquentes entre le rajah et le wackel de Holkar, et le sujet de ces conférences, en dépit du traité, fut soigneusement caché au résident anglais. Les motifs de la conduite d'Apa-Saheb se laissaient d'ailleurs facilement deviner. En pleine et assurée possession des honneurs et de l'autorité de rajah, l'alliance lui devenait inutile : il commença dès lors à en sentir les inconvénients et le côté honteux. Il était humilié de se montrer aux yeux des Mahrattes comme le premier de sa dynastie qui eût fait volontairement le sacrifice de son indépendance politique. D'un autre côté, si cette alliance ne l'avait encore gêné d'aucune façon, quant à ses arrangements d'administration intérieure, il ne laissait pas que de pressentir qu'elle ne pouvait manquer d'avoir un jour ce résultat. Sous l'empire de ces appréhensions, il prêtait volontiers l'oreille aux suggestions des autres princes mahrattes qui le pressaient à l'envi de s'unir à eux contre l'in-

fluence anglaise. La situation personnelle du rajah devait en outre le pousser fortement à ce parti : après avoir vécu dans la plus étroite dépendance des Anglais, pendant toute la durée de sa carrière politique, il ne pouvait manquer d'éprouver une vive satisfaction d'amour-propre à voir son alliance recherchée avec empressement par les princes ses voisins ; à la voir considérée par eux comme nécessaire au succès de la coalition. Il se laissa donc aller peu à peu aux suggestions de Bajee-Row. Au moment même où menaçait d'éclater la rupture définitive de ce dernier avec les Anglais, les assurances les plus formelles de secours mutuels, de garantie réciproque étaient échangées entre les cours de Nagpoor et du peschwah.

Nous avons déjà raconté l'évasion de Trimbukjee de sa prison. Sa retraite demeura long-temps cachée. Dans les premiers moments qui le suivirent, cet événement ne sembla pas avoir altéré les relations amicales du peschwah et du gouvernement anglais ; le peschwah témoigna, au contraire, le désir de s'unir aux Anglais dans les opérations que ceux-ci devaient diriger contre les Pindarries dans la prochaine saison. Il témoigna aussi l'envie de rabattre beaucoup de ses prétentions par rapport au Guickwar. Au reste, ces démonstrations, dont les événements montrèrent la fausseté, n'étaient probablement pas le résultat d'un système de dissimulation bien arrêté; c'était plutôt un reste d'habitude et de déférence pour les Anglais. Pendant ce temps, le complot dont

il avait ourdi les fils n'en touchait pas moins au dénouement. Dès le mois de janvier et de février 1817, le résident anglais entendit parler de mouvement, d'agitation populaire au midi de la Nicza, à cinquante milles au sud-est de Poonah. Il en parla au peschwah, qui envoya tout aussitôt des troupes pour étouffer l'insurrection, protestant du reste de son ignorance absolue de ce qui se passait Le détachement revint sans avoir rencontré aucun homme armé, quoiqu'il eût campé dans le voisinage du temple de Mohadeo, qu'on disait au centre de ce mouvement. On apprit toutefois, peu après, la présence de Trimbukjee dans cette partie du pays; on sut de plus qu'il y faisait de nombreuses levées de troupes. Le peschwah et ses ministres continuaient à nier formellement l'existence de toute insurrection; ils affirmaient qu'aucune troupe armée n'avait paru dans le voisinage de Mohadeo. Incertain lui-même du véritable caractère des événements, embarrassé des rapports contradictoires qui lui en étaient faits, le résident anglais ne savait que penser; il inclinait même à considérer l'insurrection comme dirigée tout autant contre le peschwah que contre les Anglais. C'est sur cette supposition que portaient toutes ses communications au durbar. De nouveaux incidents ne tardèrent pas cependant à lui montrer les choses sous un point de vue tout différent. Il devint évident que l'auteur, ou du moins le véritable complice de l'insurrection, était le peschwah lui-même. Le mois de mars se passa

en remontrances de la part d'Elphinstone, de celle du peschwah en protestations de fidélité à l'alliance anglaise, en offres multipliées d'envoyer ses troupes partout où celui-ci le jugerait convenable. Mais devenu plus exigeant de jour en jour, Elphinstone demandait d'autres preuves encore de la bonne foi du peschwah : l'arrestation des parents et des adhérents connus de Trimbukjee, la discontinuation des enrôlements pour l'armée, le licenciement des nouvelles levées, la cessation de réparation et d'approvisionnement des forteresses qui se faisaient dans toute l'étendue de la domination du peschwah, etc. Ces exigences, malgré leur nombre et leur dureté, ne rencontrèrent pourtant aucune répugnance dans le peschwah. Les parents de Trimbukjee furent arrêtés et emprisonnés par ses ordres, et les promesses les plus formelles faites sur tout le reste. Pendant ce temps, l'insurrection de Trimbukjee prenait de jour en jour plus de consistance dans le midi; différents corps de troupes mahrattes arrivaient incessamment prendre position dans les environs de Poonah. Le résident se décida à avoir recours à la force auxiliaire, et à la tenir prête à agir soit contre l'insurrection, soit contre Poonah, dans le cas où les circonstances l'exigeraient.

Le 10 avril, le peschwah continuait encore ses préparatifs : de nombreux attelages de bœufs pour son artillerie étaient rassemblés; ses bijoux, son argent, ses effets précieux avaient été envoyés

dans la forteresse de Rygurh. Elphinstone prit la résolution de ne pas différer plus long-temps d'agir. Dans une note remise au peschwah, après avoir récapitulé les nombreux symptômes des dispositions hostiles de ce dernier à l'égard des Anglais, il lui notifiait son intention d'employer le corps auxiliaire à la protection des intérêts britanniques; et cela, non seulement contre tout mouvement populaire, mais au besoin contre lui-même. La bonne intelligence jusque là subsistant entre les deux gouvernements, touchait, disait-il, à son terme. Un moyen, mais un seul moyen de la rétablir, ajoutait-il, existait encore : c'était de désarmer sur-le-champ, d'attendre la détermination du gouverneur-général; lui promettant qu'aucun acte d'hostilité n'aurait lieu pendant ce temps de la part des Anglais, le cas seul excepté de son départ de Poonah qui serait regardé comme une déclaration de guerre. La brigade en garnison à Poonah se tint prête à entrer en campagne; le reste du corps auxiliaire se mit en marche vers le midi pour opérer contre les insurgés. Le major Mac-Dowell, de retour d'une expédition contre les Pindarries, et qui se trouvait alors dans les environs de Bîdur, reçut l'ordre de se joindre à ces dernières troupes; un autre corps d'armée, sous les ordres du lieutenant-colonel Thompson, fut rappelé pour le même objet de la présidence de Madras. A la vue de tous ces préparatifs, Bajee-Row se montra grandement alarmé; il envoya son ministre assurer le résident

de ses bonnes dispositions à faire tout ce qui dépendrait de lui pour remettre toutes choses sur l'ancien pied. Le mois se passa en vagues négociations. La cour mahratte montrait tantôt l'envie de se soumettre, tantôt celle de résister; souvent elle prit la résolution de partir de Poonah, mais l'indécision et la timidité naturelle du caractère de Bajee-Row l'y retenaient comme enchaînée. L'incertitude où il se trouvait sur la nature et l'étendue des demandes qui lui seraient faites par les Anglais, des garanties que ceux-ci voudraient exiger pour l'avenir, lui faisait éprouver à lui-même les plus douloureuses anxiétés. Un rapport sur les derniers événements avait été envoyé depuis quelque temps au gouverneur-général; sa réponse était journellement attendue, et jusqu'à son arrivée, Elphinstone ne pouvait plus prendre d'engagement en son propre nom. Au lieu de désarmer, le peschwah continuait d'ailleurs ses préparatifs avec la plus grande activité.

Pendant la durée de ces négociations, l'insurrection avait pris de plus en plus de consistance. Un parti de rebelles, composé de nouvelles levées, s'empara hardiment du village de Junta, dans le voisinage de troupes anglaises. Le colonel Smith, qui les commandait, bien que fort inférieur en nombre, n'hésita pas à les attaquer; il les dispersa, fit leur chef prisonnier, et se mit à leur poursuite. Mais les atteindre n'était pas chose facile. Au fond du cœur les habitants faisaient des vœux pour

les rebelles; les Anglais ne pouvaient obtenir aucune information sur les lieux où ceux-ci se rassemblaient, sur leur nombre, sur les routes qu'ils suivaient, etc. A l'approche des troupes, ils s'étaient hâtés d'évacuer le pays avec l'intention de transporter le théâtre de la guerre dans le Kandeish. En se retirant, ils rencontrèrent un détachement commandé par un lieutenant d'artillerie qu'ils égorgèrent; eux-mêmes furent ensuite attaqués par un corps de 4,000 chevaux, sous les ordres du colonel Smith: après une faible résistance, ils se retirèrent avec une perte de 50 à 60 hommes. Dans le Kandeish, un des parents de Trimbukjee, Godajee-Daniglia, se trouvait à la tête de l'insurrection et activement employé à lever des troupes. Le capitaine Sydenham, agent politique à Aurengabad, ayant appris les opérations de Godajee, détacha le capitaine Davies, à la tête de 600 chevaux de la cavalerie, et d'un petit détachement de l'infanterie du nizam. Les instructions de cet officier étaient d'attaquer sans plus ample information, de disperser immédiatement tout rassemblement de troupes mahrattes qu'il rencontrerait. L'occasion se présenta bientôt. Après s'être rapidement avancé jusqu'à cinquante milles dans le Kandeish, le capitaine Davies réussit à surprendre un corps de 2,000 insurgés, dont 300 environ étaient de l'infanterie arabe, commandés par Godajee lui-même. A la vue du détachement du capitaine Davies, ils prirent une bonne position, et parurent vou-

loir résister. Ce dernier n'avait en ce moment avec lui que de la cavalerie; toutefois il se décida à charger sans attendre son infanterie. Le succès fut complet, les insurgés se dispersèrent, en laissant 400 des leurs sur le champ de bataille. Le capitaine Davies eu 64 hommes tués ou blessés; lui et le capitaine Pedlar furent tous deux blessés. Dans les guerres de ce genre les officiers doivent payer de leur personne; la force et l'adresse du bras y comptent pour autant que l'intelligence et l'habileté.

A Poonah, les affaires marchaient rapidement à une crise définitive. Le 20 avril, Elphinstone appela le colonel Smith avec une division légère. A la vérité, il donnait ce même jour à Bajee-Row l'assurance que, en dépit de ce renfort, rien ne serait tenté contre lui avant l'arrivée des instructions demandées au gouverneur-général. La discussion fut en conséquence reprise comme par le passé entre le résident et les ministres du peschwah, mais n'amena pas davantage de résultat. Une insurrection récemment éclatée dans la province de Cuttack, interrompant les communications entre Calcutta et Poonah, retarda de beaucoup l'arrivée de ces instructions. Le colonel Smith, arrivé à Poonah le 26 avril, prit position au village de Kirkee. Le 2 mai, le résident apprit l'insurrection de Calcutta et la rupture des communications. Quatre jours après, Elphinstone, n'ayant pas reçu les nouvelles instructions qu'il attendait, se décida à agir

d'après les anciennes. Il communiqua au peschwah, dans une audience particulière, les nouvelles conditions auxquelles il consentirait à traiter encore du rétablissement de la paix; c'était : 1° la reddition de Trimbukjee dans un délai donné; 2° des preuves de sa bonne foi dans l'engagement qu'il prendrait à cet égard. Bajee-Row refusa positivement toute négociation sur ces préliminaires; non seulement il ne mit pas en avant son inhabilité à se saisir du coupable, mais ne voulut faire aucune promesse d'agir contre le rebelle. Le lendemain, une note écrite lui fut présentée, contenant les mêmes propositions, mais plus spécifiées; elle demandait 1° la promesse sous serment de rendre Trimbukjee dans un délai donné; 2° la reddition des forts de Singhur, Poorundur et Ryghur. Un simple délai de vingt-quatre heures était laissé au peschwah pour faire connaître sa résolution définitive; la communication demeura sans réponse. Le 8, les troupes quittèrent leur cantonnement et se mirent en marche. D'après un plan déjà arrêté, elles devaient investir la ville aussi complétement que faire se pourrait. Alors la peur l'emporta sur les indécisions du peschwah. Parmi ses conseillers, deux seulement se prononcèrent pour en appeler immédiatement aux armes : l'un, le commandant de son artillerie; l'autre, un certain Gokla, homme de tête et de cœur. A dix heures donc le peschwah envoya chez Elphinstone : il promettait d'agréer aux termes et de rendre les forts immédiatement; les

troupes anglaises en prirent effectivement possession ce jour et le lendemain. A ces conditions le peschwah obtint d'attendre, sans crainte d'aucune entreprise, les conditions du gouverneur. Toutefois Elphinstone lui fit entendre de ne pas se flatter de voir renouveler purement et simplement le traité de Bassein.

Le 10 mai, arrivèrent les instructions du gouverneur-général. Elles portaient sur trois cas, faisaient trois suppositions : 1° la reddition immédiate de Trimbukjee, ou les efforts sincères du peschwah pour s'en saisir avant l'arrivée des présentes dépêches; 2° l'inaction de ce prince jusqu'à ce moment; 3° son refus, ou de nouvelles évasions d'arrangement quelconque. Dans le premier cas, les relations du traité de Bassein devaient être rétablies, et toutes choses remises sur le pied de l'arrangement fait en 1815, à l'époque de la première remise de Trimbukjee. Dans le second cas, la reddition de ce dernier dans un délai donné, et la remise d'otages pour l'exécution de cette promesse devaient être le préliminaire indispensable de tout arrangement; des garanties de sécurité plus positives que celles stipulées par le traité de Bassein étaient en outre stipulées pour l'avenir. Dans le troisième cas, lord Hastings donnait au résident l'ordre de se saisir immédiatement de la personne du prince; il l'autorisait à faire ensuite un arrangement provisoire pour l'administration intérieure des États de ce dernier. Les garanties qu'il s'agis-

sait d'obtenir dans le second cas étaient : 1° la cession d'un territoire comprenant le fort d'Ahemdunggur, jusqu'à concurrence d'un revenu de vingt-neuf lacs de roupies, argent qui serait employé à l'entretien d'un force de 5,000 chevaux et de 3,000 hommes d'infanterie; 2° la cession au gouvernement britannique de toutes ses prétentions sur le Guzerate, le Bundelcund et l'Indostan, en général une renonciation à toute suprématie sur l'empire mahratte; 3° le renouvellement de la ferme d'Ahmenabad au Guickwar. Elphinstone, aussitôt ses instructions reçues, se mit en mesure de les mettre à exécution; il y avait lieu de croire que le délai d'un mois accordé pour la capture de Trimbukjee expirerait avant qu'elle ne fût effectuée.

Le peschwah n'avait fait, en effet, jusque là aucun effort sincère pour s'emparer de Trimbukjee; tout au contraire, on eut connaissance de préparatifs faits un jour pour sa propre fuite. Dans sa conduite tout semblait indiquer la ferme résolution de rompre avant peu et définitivement avec les Anglais. Mais le 20 mai, en dépit de toutes les déceptions précédentes, il parut avoir tout-à-coup changé d'avis. Il fit resserrer l'emprisonnement des membres de la famille de Trimbukjee; une proclamation émanée de lui promit une récompense de deux lacs de roupies et d'un village du revenu de mille roupies à quiconque le livrerait : aussi, comme preuve de sa bonne foi, le peschwah fit remettre à Elphinstone grand nombre de copies de

cette proclamation, qu'il l'engageait à répandre. Ces mesures parurent à Elphinstone la preuve de la bonne volonté du peschwah de maintenir la paix. Il se hâta de lui faire communiquer par le major Forde la teneur des dernières instructions de lord Hastings. Peu après, il se présenta lui-même à la cour pour achever ces explications de sa propre bouche; il expliqua article par article un projet de traité minuté par lui-même, d'après la base fixée par le gouverneur-général; toutefois avec cette modification que le revenu des territoires demandés se trouvait porté de 29 à 35 lacs de roupies. Il s'agissait de couvrir certaines dépenses d'équipement des troupes, etc., oubliées dans la minute de lord Hastings. Le peschwah et ses ministres firent tous leurs efforts pour obtenir quelque adoucissement à ces exigences. Le peschwah, au dire de ses ministres, ne méritait pas ce traitement. Quand bien même l'offense dont se plaignaient les Anglais eût été prouvée, ceux-ci exigeaient une fidélité aux engagements pris à leur égard qu'on ne pouvait attendre d'un souverain indigène; qu'il était pour ainsi dire absurde de vouloir l'exiger. Ils en appelaient à la générosité britannique, etc., etc. Elphinstone n'en continua pas moins à exiger l'adoption de tous les articles ci-dessus énoncés. Le 7 juin, le délai d'un mois donné pour la capture de Trimbukjee étant expiré, il somma le peschwah de signer le traité, seule preuve qu'il pût désormais donner de ses bonnes intentions à l'égard du gou-

vernement britannique. Le 13, après quelques jours passés en discussions inutiles, un traité, fondé sur les bases que nous venons d'indiquer, fut enfin signé; il fut ratifié le mois suivant par le marquis de Hastings.

Ce traité ajoutait au territoire anglais aux dépens d'un allié. De ce côté il avait jusqu'à un certain point pour résultat d'ajouter aux alarmes que provoquait déjà l'ambition si souvent manifestée de ce gouvernement. Mais les circonstances faisaient d'un autre côté une loi impérieuse au gouvernement anglais d'agir de la sorte : au moment d'entreprendre l'extirpation des hordes de Pindarries, il devait de toute nécessité prendre quelques précautions contre le peschwah dont les dispositions hostiles n'étaient point douteuses. Des esprits plus hardis allaient plus loin; ils auraient même voulu que ce prince fût privé de toute son autorité; on ne pouvait douter, selon eux, que le sentiment de son orgueil blessé ne le portât à profiter de toutes les occasions de nuire aux Anglais. Toutefois, l'éloigner du pouvoir en ce moment, c'était s'exposer à beaucoup de trouble et de confusion; peut-être à faire éclater tout aussitôt les germes de révolte existants déjà au sein de la nation mahratte. Ces considérations déterminèrent le gouverneur-général à ne point franchir la limite où il s'arrêta. Le traité signé, le corps auxiliaire s'en retourna à Seroor pour se préparer à prendre part aux opérations devant avoir lieu la saison suivante. Le

peschwah songea de son côté à s'éloigner de Poonah; la veille de son départ il donna audience à Elphinstone, et ce jour là il parut triste et abattu. Il se rendait, dit-il, à Purdopoor, lieu de pèlerinage où il allait régulièrement tous les ans. Ses ministres demeuraient chargés des arrangements de détail qui devaient suivre le traité. Avant son départ il congédia tous les wackels des princes mahrattes qui se trouvaient à Poonah, voulant par là donner une preuve de sa ferme résolution de n'avoir plus d'autres relations diplomatiques qu'avec les Anglais; néanmoins, comme parmi ces wackels plusieurs étaient de ses sujets, ceux-ci purent continuer à demeurer à Poonah, malgré leur renvoi officiel. Il était donc impossible d'empêcher la continuation des intrigues entamées; d'ailleurs les agents ne pouvaient manquer dans une cause vraiment nationale. L'article 4 du traité interdisait à la vérité de tenter ces communications, il était impossible de l'observer à la rigueur; mais il fournissait cet avantage au gouvernement anglais, qu'il le mettait en mesure de se plaindre de toute communication avec des émissaires étrangers, sans être tenu d'en démontrer la culpabilité. Toute machination hostile aux Anglais devenait donc essentiellement difficile et dangereuse pour Bajee-Row; enfin cet article du traité faisait plus encore, il plaçait aux yeux de toute l'Inde le peschwah dans un état de dépendance complète du gouvernement britannique; il l'annulait en quelque sorte dans

sa qualité de chef de l'empire mahratte ; il achevait de lui enlever toute importance politique. Ce traité aussitôt signé fut d'ailleurs exécuté sans délai par le peschwah. Les trois forts dans le voisinage de Poonah et les districts cédés, furent livrés sans retard aux Anglais : le renvoi des wackels des princes étrangers avait précédé ces mesures.

Le traité de Poonah remettait à Guickwar tous les droits et les tributs dont il était redevable au peschwah ; il lui valut aussi le bail d'Ahmedabad à des conditions plus favorables. L'ensemble de ces différents avantages pouvait être évalué à 20 lacs de roupies par an. Jalouse de partager ce bénéfice d'un voisin, la présidence de Bombay sollicita le consentement de Futty-Singh pour un accroissement de la force subsidiaire chargée de la défense du Guzerate ; cette addition devait consister en 1,000 hommes d'infanterie et deux régiments de cavalerie indigène. Lord Hastings approuva ce projet, à condition que l'exécution en serait goûtée par Futty-Sing. Les délais d'usage dans toutes les négociations avec les Mahrattes retardèrent d'ailleurs jusqu'à l'année suivante la conclusion de cet arrangement. L'acceptation d'un corps de troupes à leur service et la promesse de les payer ne constituaient auprès des princes de l'Inde que la portion la plus facile de ce genre de négociation. Après cela restait encore à déterminer la portion de territoire dont le revenu serait affecté à la solde et à

l'entretien de cette force, et c'était son côté vraiment difficile.

Lord Hastings s'embarqua sur le Gange le 8 juillet 1817; il arriva à Cawpoore en septembre. Il reçut là une députation de Katmandoo, envers laquelle il était politique de montrer de la déférence. Son plan d'opérations embrassait le cercle entier des possessions de Scindiah et de Holkar, et une grande partie du Rajpootana; mais c'étaient en même temps les limites où il voulait autant que possible resserrer la guerre. Différents corps, partis de points différents, devaient converger au même centre. Du côté de l'Indostan, l'armée se trouvait partagée en quatre divisions : la 1re division ou celle du centre, sous le commandement du major-général Brown, composée de trois brigades d'infanterie et d'une brigade de cavalerie; la 2e division, ou celle de droite, sous le commandement du major-général Donkins, composée d'une brigade d'infanterie et d'une brigade de cavalerie; la 3e division se composait de deux brigades d'infanterie et d'une brigade de cavalerie; la 4e enfin, ou division de réserve, sous les ordres du major-général Ochterlong, composée de deux brigades d'infanterie et d'une brigade de cavalerie. La division du centre dut se rassembler sur la Jumna entre Kalpee et Etawa; la division de droite à Agra; celle de gauche à Kalinjar dans le Bundelcund. Deux autres corps d'observation devaient en outre se trouver sur cette frontière : l'un au midi de Mirzapoor et de Benarès,

sous les ordres du major-général Hardyman ; l'autre plus à l'est, à l'extrémité méridionale du Bahar, sous ceux du brigadier-général Tom.

L'armée du Deccan se trouvait formée de cinq divisions actives et d'une autre de réserve; chacune de ces divisions de force semblable à celles de l'armée de l'Indostan. Elle devait être sous le commandement général de sir Thomas Hislop. La 1re division, ou division d'avant-garde, sous le commandement personnel de sir Thomas, était composée d'une brigade d'artillerie légère, d'une brigade de cavalerie, d'une brigade d'infanterie légère et de deux brigades d'infanterie; la 2e, ou division d'Hyderabad, sous le commandement du brigadier-général Doweton, d'une brigade de cavalerie, de quatre brigades d'infanterie; la 3e sous les ordres du brigadier-général sir John Malcolm, d'une brigade d'artillerie légère, du 1er régiment de cavalerie légère, de deux régiments d'infanterie indigène; la 4e, ou division de Poonah, sous le commandement du brigadier-général Smith, de trois brigades d'artillerie à cheval, d'une brigade de cavalerie, trois brigades d'infanterie; la 5e, ou division de Nagpoor, de trois brigades d'infanterie; quelque cavalerie et quelque infanterie indigène; la division de réserve, sous les ordres du brigadier-général Munro, d'un détachement d'artillerie de Madras, d'une brigade de cavalerie et d'une brigade d'infanterie. Dans le Guzerate, un autre corps d'armée fut organisé pour agir au nord-

est. Le gouverneur-général prenait sous son commandement personnel l'armée de l'Indostan; il établit son quartier-général, avec la division du centre de cette armée, sur la Jumna, entre Kalpee et Etewa. Sir Thomas Hislop fut revêtu de tous les pouvoirs politiques et militaires: il avait auprès de lui, comme agent politique, le colonel sir John Malcolm. Récemment arrivé d'Angleterre, ce dernier avait été mis par le gouverneur-général au fait de la totalité du plan de campagne, il alla tout aussitôt s'entendre avec les résidents anglais dans les différentes cours. Le général sir Thomas Hislop, qui s'était mis en mouvement le 21 juin, s'occupa pendant ce temps des détails militaires.

Pendant l'exécution de ces divers préparatifs militaires, les négociations diplomatiques continuèrent avec activité; il ne s'agissait de rien moins, en effet, que d'une réforme complète dans le système politique de l'Inde entière. Lord Hastings, depuis long-temps persuadé de la nécessité de ce changement, saisissait avec empressement, dans la guerre qu'il préparait contre les Pindarries, l'occasion de le réaliser; c'était là l'objet qu'il était le plus jaloux d'atteindre; l'anéantissement de ceux-ci ne venait que bien en arrière. Ce projet consistait à réunir toutes les puissances de l'Inde dans une vaste confédération dont le gouvernement anglais aurait été le protecteur. Certaines règles établies pour les rapports de ces États

entre eux, certaines conventions une fois promulguées, il aurait été chargé d'en maintenir l'existence, d'en surveiller l'exécution. La situation politique des différents États serait ainsi demeurée dans l'avenir ce qu'elle était dans le présent; toute acquisition de territoire, c'est-à-dire toute guerre, eût été prohibée. Pour la mise en pratique de ce plan, lord Hastings comptait sur les familles de Holkar et de Scindiah, qui ne pouvaient qu'y gagner; par ce moyen, la domination usurpée, et par cela même précaire, qu'elles possédaient sur de vastes territoires, se trouvait assurée à leurs descendants. Les grands officiers de Holkar pouvaient, d'un autre côté, se montrer les adversaires les plus sérieux de ce plan. Chacun d'eux avait à se flatter de se créer une petite souveraineté au milieu du désordre, de la confusion qui régnaient dans les États de cette famille. Toutefois, lord Hastings se flattait de les gagner en leur offrant la garantie pour l'avenir de ce qu'ils possédaient déjà. Il devait offrir de même cette garantie, et sur-le-champ, à Ameer-Khan; celui-ci se trouvait d'ailleurs, de fait, tout-à-fait indépendant depuis la mort de Jeswunt-Row. Quant aux grands officiers de Scindiah, lord Hastings était décidé à ne traiter avec eux qu'autant que Scindiah lui-même se déclarerait contre le projet.

L'existence des Pindarries menaçant également tous les États indépendants, lord Hastings mit en avant les principes de cette confédération; il somma

tous ses États de se réunir au gouvernement anglais pour leur extirpation, et, pour achever de les décider, annonça la résolution de ne pas reconnaître de neutralité. Il s'était proposé d'attendre que toutes les forces anglaises fussent rassemblées pour appuyer toute négociation préliminaire. Mais les mouvements de ces troupes jetèrent l'inquiétude dans les esprits; mille bruits alarmants se répandaient çà et là sur des projets de conquêtes et d'agrandissement qu'on prêtait aux Anglais. Toutes ces circonstances déterminèrent le marquis de Hastings à commencer les négociations. Celles avec Holkar, Ameer-Khan, Jeypoor, Joudpoor, Odeypoor, furent confiées au résident de Delhi, M. Metcalfe; celles avec Scindiah, au capitaine Close; celles concernant les chefs dépendants du peschwah et quelques autres chefs du voisinage, à M. Wauchope. Le résident de Nagpoor dut offrir au rajah les mêmes conditions qu'en 1814 et 1815; Nazurgurh était toujours demandée comme place de sûreté. Les arrangements de détail étaient d'ailleurs laissés à sir Thomas Hislop, qui ne pouvait pas tarder à arriver sur la Nerbudda. En agissant de la sorte, lord Hastings dépassait les vues de la cour des directeurs; il le savait, mais n'hésitait pas à prendre sur lui cette responsabilité.

Dès le mois de septembre, le résident anglais auprès de Scindiah donna au durbar la nouvelle de la marche des troupes anglaises du Deccan vers la Nerbudda, par la route de Boorhanpoor; il de-

manda, comme affaire de forme, les ordres de Scindiah à ses officiers, pour qu'ils eussent à fournir aide et secours à des alliés. A ce moment, le désordre régnait dans l'armée de ce dernier : elle réclamait ses arrérages. On savait le dessein de Bajee-Row de rompre avec les Anglais; les soldats voulaient que Scindiah se joignît à lui contre les Anglais. C'était un reste de sentiment de nationalité qui se réveillait. Le durbar répondit que Scindiah n'avait pas abandonné le projet de prendre lui-même des mesures contre les Pindarries; il demandait que la marche des troupes anglaises fût provisoirement arrêtée, jusqu'au moment où celui-ci aurait eu le temps de se décider. Le résident refusa. Les lettres ou ordres de laisser passer furent en conséquence expédiées par le durbar aux différents fonctionnaires. Entre le 10 et le 15 octobre, les vues du gouverneur-général furent enfin pleinement développées à Scindiah. Dans la note qui lui fut remise, lord Hastings lui mettant sous les yeux les ravages faits par les Pindarries sur le territoire britannique, ses relations avec eux, ses promesses toujours renouvelées, mais jamais exécutées, de les arrêter, lui déclarait qu'il regardait cette conduite comme emportant la dissolution du traité, surtout dans la partie de ce traité qui le laissait libre et indépendant dans ses relations avec Malwa, Mewur et Marwar. Effectivement, du moment qu'il s'avouait incapable de repousser les hostilités venant de ce côté, il était naturel que les

Anglais rentrassent dans le droit de se protéger eux-mêmes. La note disait encore que le gouvernement britannique ne se proposait aucun objet d'intérêt particulier, mais seulement la totale extinction des Pindarries. On demandait la coopération de Scindiah, c'est-à-dire la coopération d'une partie de ses troupes, comme auxiliaires; on lui signifiait que tout asile donné aux Pindarries, toute réception d'eux dans les rangs de son armée, seraient considérés comme autant d'actes d'hostilité. Le gouvernement britannique lui offrait ses propres troupes pour réduire ses officiers, s'il n'en avait pas le moyen. Quant aux garanties qui lui étaient demandées pour gages de la continuation du traité, c'étaient l'emploi de ses troupes à l'entière disposition du gouvernement britannique; des fonds pour le paiement d'un corps d'armée mis à la disposition du gouverneur-général, et montant à 5,000 chevaux, pendant trois ans; sa résidence à Gwalior, ou dans tout autre point qui serait indiqué. Enfin on exigeait encore, comme garantie de sa bonne foi, l'occupation par les Anglais des forts d'Aseerghur et de Hindia, pendant la durée de la campagne.

Scindiah consentit sans grande difficulté à tout ce qui lui était demandé. La reddition d'Aseerghur, l'une des forteresses les plus importantes de l'Inde, fut le seul point sur lequel il éleva des difficultés; c'était à la vérité une clef du Deccan. D'abord il mit en avant l'humiliation qu'il y aurait pour lui à faire cette cession. Le résident combattit cette ob-

jection en lui donnant l'assurance que l'ostensible possession lui en serait toujours conservée, et, comme preuve de cette possession, que son drapeau continuerait en outre à flotter sur la ville. Elle serait occupée par une garnison, un killedar que lui-même nommerait. Scindiah mit alors en avant un autre prétexte, il affirma ne pas être certain de l'obéissance du commandant de la place, dans le cas où il lui ordonnerait de la rendre aux Anglais. Il demandait que dans ce cas la propriété du fortne lui en fût pas moins conservée; ce qui lui fut accordé. La discussion porta ensuite sur qui paierait les frais du siége dans le cas où il faudrait le réduire de force. Le résident insistait sur ce point, parce qu'il semblait certain que des ordres avaient été envoyés par Scindiah au killedar de résister à tout hasard : il fut enfin convenu que la dépense serait prise sur le fonds déjà fixé pour le paiement des troupes, ce qui équivalait à la faire porter sur les Anglais qui avaient déjà la disposition de ce fonds. Hindia, nullement forte en elle-même, n'avait d'importance qu'en tant qu'elle commandait quelques uns des meilleurs gués de la Nerbudda. Aucune difficulté ne fut faite à son sujet. Elle se rendit à la première sommation. Les événements qui vont suivre empêchèrent lord Hastings de pouvoir s'occuper immédiatement du siége d'Asseerghur; mais le rôle qu'elle joua dans le reste de la guerre prouve qu'il avait bien jugé de son importance. Au reste, c'était déjà beaucoup

que le consentement de Scindiah, rendu public, de la livrer. En ce moment, Scindiah était en effet tout occupé de menées et de trames secrètes avec Bajee-Row et les Pindarries d'un côté, et de l'autre avec la cour de Katmandoo. Mais Scindiah était pressé par les Anglais; leur armée se trouvait à proximité; on avait découvert une partie de sa correspondance avec les Goorkhas; on avait saisi une lettre de lui, par laquelle il les engageait à se joindre à la confédération formée contre les Anglais: d'un moment à l'autre les conditions qu'il s'agissait de lui imposer allaient devenir plus dures. Il dut donc se résigner à apposer sa signature au traité, le 6 novembre.

Le 16 octobre, le gouverneur-général s'était mis en campagne de sa personne; le 20, il était arrivé au quartier-général de la division du centre, établi sur la Jumna, à Seconda. Le jour suivant cette force fut passée en revue. Le 26, il passa la Jumna sur un pont de bateaux construit tout exprès; il marcha dans la direction de Gwalior, par la route de Jaloun et de Seconda. La division de droite, sous les ordres du général Donkins, quitta Agra pour cheminer dans la même direction. Ces deux divisions devaient se diriger simultanément sur Gwalior, si les négociations entamées avec Scindiah n'eussent point réussi. Mais leur approche mit fin aux indécisions de Scindiah : il agréa aux termes de l'arrangement proposé, et que nous venons de raconter. Le gouverneur-général en donna immé-

diatement connaissance à l'armée par un ordre du jour. Des officiers furent envoyés aux différents corps de l'armée de Scindiah : le major Brown fut envoyé au quartier du colonel Baptiste, mais ce dernier s'était réfugié à Gwalior; le major Ludlow se rendit à Aimer, le capitaine Caulfield au camp de Jeswunt-Rao-Bhao. Mais aucun de ces corps d'armée ne se trouvait en état de rejoindre d'ici quelque temps. Au reste, quoique Scindiah eût signé le traité, on ne pouvait se flatter de le voir se joindre volontairement aux Anglais. Cinq ou six semaines après cette signature, il n'avait fait encore aucun effort pour rassembler les 5,000 chevaux auxiliaires qu'il s'était engagé à leur fournir ; il n'avait manifesté aucune autre disposition de coopération réelle. Il voulait, selon toute apparence, connaître le parti que prendraient les autres puissances de l'Inde, avant d'en prendre un lui-même.

Ameer-Khan ne tarda pas à suivre l'exemple de Dowlut-Row-Scindiah. Un de ses agents entra en négociation, dès le commencement de novembre, avec le résident anglais à Delhi. Ce résident lui donna communication d'un traité dont les principales conditions avaient été fixées par le gouverneur-général : ce dernier offrait à Ameer-Khan la garantie des territoires possédés par celui-ci dans les États de Holkar à titre de donation ou autrement ; il demandait en échange que les Afghans fussent licenciés, qu'il livrât son artillerie tout entière moyennant une somme d'argent ; de plus, sa

coopération contre les Pindarries ; enfin, comme garant de sa fidélité, qu'il envoyât son fils comme otage à Delhi. Un mois était laissé à Ameer-Khan pour l'acceptation ou le refus de ces conditions. Il est vrai qu'il y avait pour lui matière à hésitation : son propre intérêt devait sans doute le porter à s'assurer une domination indépendante le plus tôt possible ; mais, d'un autre côté, cet avantage ne lui était accordé qu'au prix du sacrifice de toute son armée. Ameer-Khan flotta long-temps entre ces considérations diverses, mais l'approche d'un corps d'armée anglais mit enfin un terme à ces indécisions ; il signa le 9 novembre. Depuis ce jour, il se montra tout dévoué aux intérêts anglais. Le jour de la signature, le rajah de Keroub, jusque là feudataire du rajah, cessait de l'être en signant un autre traité avec les Anglais ; il mettait ses moyens à leur disposition en échange de leur protection. La veille, Gowind-Rao, rajah de Jaloun, avait racheté le tribut et le service militaire dû par lui autrefois au peschwah, et qu'il devait alors au gouvernement anglais, par la cession d'une pergunnah de quarante-trois villages sur la frontière du Bundelcund, et de quatre autres villages sur les bords de la Jumna. Le rajah de Bhopal acceptait, de son côté, avec empressement l'alliance du gouvernement anglais. Il est vrai qu'à la même époque le rajah de Sâgur se refusait énergiquement à toute négociation avec ce gouvernement. A cette époque la campagne était, au reste, déjà commencée contre les Pindarries ; Bajee-Row

et Apa-Saheb avaient hardiment pris les armes.

Les Pindarries formaient trois corps ou durrahs, commandés par Chettoo, Kurreem-Khan et Wâsil-Mahomet. Il était généralement connu dans le durrah que les Anglais méditaient des opérations offensives contre eux dans la saison; Kurreem-Khan avait en conséquence fait tous ses efforts pour recruter sa durrah et faire des levées d'infanterie. Il désirait aussi convenir des mesures générales de défense à prendre avec les chefs des autres durrahs : une rencontre fut fixée pour cela au 15 septembre; mais il existait une trop forte inimitié entre Chetoo et ce dernier chef pour qu'ils pussent s'entendre. Des assurances de secours arrivèrent à ces chefs de toute la province; cependant aucun prince indigène n'osait prendre ouvertement leur parti, ou donner asile à leurs familles dans quelques unes de leurs forteresses. La saison des pluies se passa ainsi en négociations inutiles; les durrahs ne purent parvenir à se désencombrer de leurs familles ou de leurs bagages. Un de leurs chefs les plus aventureux, Sheick-Dulboo, avait témoigné son intention de rejoindre Trimburkjee, de chercher fortune dans une autre expédition dans le Deccan; le reste des Pindarries, chefs et soldats, étaient incertains et divisés sur le parti à prendre : ils inclinaient, en général, à attendre l'effet que produirait la levée de boucliers des Mahrattes. Le feu ayant pris le 17 septembre dans le cantonnement de Kurreem-Khan, fit de grands ravages; l'effet moral qu'il

produisit fut encore pire : ils furent tous enclins, dans leur superstition, à voir dans ce malheur un présage de mauvaise fortune dans la lutte qui allait s'engager. Les trois durrahs étaient placés comme il suit : à la droite et à l'ouest le durrah de Chetoo, à Ashta ; au centre, le durrah de Kurreem-Khan (au nord de Bhopal) : à la gauche, celui de Wâsil-Mahomet, à Gaspoor. Le durrah de Chettoo consistait en 7,000 chevaux et fantassins, et 10 pièces d'artillerie ; celui de Kurreem-Khan en 8,000 cavaliers et fantassins, et 6 canons ; le durrah de Wâsil-Mahomet en 8,000 cavaliers et fantassins, et 5 pièces de canon.

A la fin d'octobre, une entreprise hardie fut tentée par le durrah de Wâsil-Mahomet à Garspoor. Un hardi *lubhur* en partit en se dirigeant au nord-ouest pour piller la province anglaise du Bundelcund ; il ravagea les territoires d'un grand nombre de chefs, et pénétra jusque dans les environs de Mow, auprès de Raneepoor. Repoussés de Mow, ils prirent à l'est, et on conçut de grandes alarmes à Banda, la station civile du Bundelcund, en ce moment dépourvue de toute protection. Le marquis de Hastings apprenant cette entreprise le 1er novembre, envoya sur-le-champ un détachement couvrir Banda, dans le cas où elle serait menacée. Mais le lubhur avait entendu parler de ce mouvement, il se garda bien de se compromettre avec ces troupes, et s'empressa au contraire d'aller déposer son butin dans ses cantonnements.

Pendant ce temps, la division de gauche de la grande armée de l'Indostan s'était assemblée le 10 octobre à Malingur, elle était commandée par le major-général Marshall. Elle se mit immédiatement en marche pour Sagur, où elle arriva le 28. De là elle se rendit à Rylie. Ce même jour, le général sir Thomas Hislop arrivait à Hurda, et prenait le commandement de la première division de l'armée du Deccan. Tout fut alors disposé pour le mouvement combiné contre les Pindarries. Le corps d'armée du Guzerate s'avança pour leur couper le passage à l'ouest : il prit position à Dohut. Lord Hastings ayant achevé ses négociations avec Scindiah, se mit aussi en mouvement, se disposant à leur couper la retraite par le nord ou l'est. Le général Donkins gardait, de son côté, la rive gauche de la Chumbul; une des divisions du général sir Thomas Hislop devait pénétrer en Malwa en marchant droit sur Ashta; une autre division, plus à l'ouest. Mais au moment de l'exécution de ce plan, la nouvelle arriva d'événements importants arrivés à Poonah, et dont nous allons parler dans un instant. Le lieutenant-général confia alors cette expédition à sir John Malcom, avec la troisième division renforcée par une brigade de troupes régulières. Il voulait non seulement se porter au secours des troupes laissées à Poonah, mais s'assurer avant tout de la reddition d'Asserghur, au besoin d'en faire même le siége. Sir John Malcom poursuivit donc son mouvement contre les Pindarries avec sa divi-

sion et une division commandée par le colonel Adam; ce mouvement était combiné avec d'autres mouvements du général Marshall. Ces trois points, Ashta, Bassein et Ratgurh, furent occupés le 22 novembre; trois autres points un peu plus tard: Tullain, Bairseah et Basonda. Les Pindarries se virent chassés de leurs retraites ordinaires; leurs agents, au fur et à mesure que les divisions avançaient, étaient expulsés des villes et des villages qu'ils habitaient; tout ce qui appartenait à Bhopal ou à Scindiah fut immédiatement délivré aux agents de ces chefs. Les Pindarries s'éloignaient cependant de plus en plus avec leurs bagages et leurs familles; les durrahs ne s'étaient point encore rejoints, mais ils tendaient à le faire en convergeant l'un vers l'autre dans leur retraite. Peu après, Kurreem-Khan et Wâsil-Mahomet effectuèrent cette jonction à Seroni; ils se retirèrent par la route de Gwalior. Chettoo se dirigeait à l'ouest, vers l'armée de Holkar qui venait d'entrer en campagne.

Le marquis de Hastings avait reçu, le 14 novembre, la nouvelle d'événements importants arrivés à Poonah: il comprit la possibilité qu'en les apprenant sir Thomas suspendît sa marche vers Malwa; il envoya aussitôt les ordres les plus stricts de continuer l'exécution du plan adopté. Lord Hastings croyait les troupes anglaises à Poonah assez fortes pour tenir tête à Bajee-Row; il croyait aussi que le brigadier-général Doveton se-

rait en mesure d'agir contre le rajah de Nagpoor en cas de défense de la part de celui-ci; il insistait enfin pour que la première division vînt au secours de sir John Malcom. En recevant ces instructions, le lieutenant-général Hislop commença immédiatement un mouvement rétrograde; il marcha sur Oojein, et donna l'ordre à sir John Malcom de se diriger aussi sur ce point.

Depuis l'entrée en campagne des troupes anglaises, Poonah avait été en effet le théâtre de grands événements. Au commencement de la campagne le peschwah montra beaucoup de zèle contre l'ennemi commun, les Pindarries. Il fit de nombreuses levées de cavalerie et d'infanterie, auxquelles il accorda une solde plus forte que celle habituelle. Satisfait de ces dispositions, le gouvernement britannique lui rendit les forteresses de Ryeghur, Singhur et Poorundur. Toutefois, la conduite du peschwah ne laissa pas de paraître étrange par certains côtés. Il témoignait une répugnance extraordinaire à laisser le moindre détachement de son armée s'éloigner de la capitale, pour aller prendre position sur la frontière. Il mettait, d'un autre côté, de nombreux obstacles à toutes levées de troupes faites par le gouvernement britannique. Mais ce n'est pas tout, une autre circonstance parut plus significative encore : la désunion se mit tout-à-coup dans l'armée de Bombay qui se recrutait principalement dans les États du peschwah, et, en recherchant la cause, les chefs de corps apprirent qu'elle avait été fo-

mentée par des émissaires de celui-ci; aussi, grâce à toutes ces manœuvres, se trouvait-il à la tête de 25,000 cavaliers et de 10,000 hommes d'infanterie. Le résident anglais ne douta plus que les affaires ne touchassent à une crise. Les troupes du brigadier-général Smith, cantonnées au nord de la Godavéry, reçurent l'ordre de se mettre immédiatement en marche vers Poonah. Elles observèrent, pendant la durée de cette marche, qu'une grande exaspération subsistait parmi la population. Un officier anglais s'étant écarté de quelques pas de la colonne, fut aussitôt massacré par les cavaliers du peschwah.

La brigade cantonnée à Poonah alla prendre une meilleure position à trois milles de la ville, laissant un petit détachement à la garde de son cantonnement; mesure fort bien entendue. La position qu'elle quittait se trouvait entourée et dominée de tous côtés; de plus, elle établissait des rapports forcés, et qui pouvaient être dangereux, entre les soldats indigènes et de ceux du peschwah. La nouvelle position s'appuyait à sa gauche au pont de Kirkee, sur la rivière Mootta, et à sa droite au village du même nom. Un peu trop étendue peut-être pour le nombre de troupes qui l'occupait, cette position avait néanmoins de grands avantages : d'abord les communications étaient faciles avec la présidence; en outre, elle commandait à la fois la rivière et les grandes routes de Seroor et de Bombay. La brigade reçut, le 30 octobre, un renfort d'un ré-

giment d'infanterie et de quelques troupes d'artillerie de Bombay. Le 5 novembre le résident anglais était encore à Poonah ; cependant il avait jugé convenable d'augmenter sa garde et de la porter à quelques centaines d'hommes. Ce jour-là un grand tumulte éclate tout-à-coup dans la ville ; il envoie s'en informer auprès des ministres du peschwah : on lui répond que ce prince se rend à Parbuttee, pagode fort célèbre dans l'Inde et située dans le voisinage, et que le bruit qu'il entend n'est autre chose que le rassemblement des troupes qui doivent l'accompagner. Mais si ce subterfuge avait pu tromper le résident, ce n'eût pas été pour long-temps. A deux heures après midi, un officier se présente à la résidence de la part du peschwah, porteur d'une lettre de son maître : le peschwah demandait l'éloignement des troupes européennes, la réduction de la brigade indigène, et son cantonnement dans un lieu qui lui serait plus tard désigné. Elphinstone répondit qu'il ne pouvait s'écarter des arrangements tracés par le gouverneur-général. Il déplora le mouvement qui portait le peschwah à de semblables demandes L'officier s'éloigna, mais non sans laisser de menaçants adieux. Elphinstone comprend qu'il est devenu dangereux d'occuper la résidence ; il se met à la tête de sa garde avec laquelle il effectue sa retraite sur Kirkee. A peine est-il sorti de son palais, que les soldats du peschwah l'envahissent, dévastent les jardins, brisent les meubles, et finissent par y mettre le feu.

A la distance d'environ trois milles de Poonah se trouvaient quelques collines peu élevées, entre lesquelles passait la route de Bombay : c'est la position qu'occupaient depuis le matin les troupes du peschwah, attendant d'un moment à l'autre l'ordre d'attaquer les Anglais. Deux milles tout au plus séparaient les deux armées. A la droite de l'armée du peschwah, à la gauche de celle des Anglais, coulait la rivière Mootta, qui tournait autour de l'armée britannique de manière à la couvrir par-derrière; plusieurs ravins bordaient la rivière, de nombreux ruisseaux venaient s'y jeter, ce qui rendait impossible tout mouvement des flancs le long des rivages. L'armée mahratte occupait un terrain élevé, commandant tout le pays d'alentour; en face se trouvait un petit ruisseau et quelques jardins entourés de murailles. Sa droite s'appuyait à la résidence anglaise, ses derrières étaient protégés par une chaîne de montagnes; l'infanterie et l'artillerie au centre; la cavalerie séparée en deux corps répandus sur les ailes; elle était sous les ordres de Gokla. Le peschwah s'était retiré au sommet de Parbuttee, pour avoir, dit épigrammatiquement ou sérieusement un officier anglais, une vue élevée et distante de l'action. Le premier ministre, Meer-Diskshut, plus renommé jusque là comme homme d'État que comme soldat, avait pourtant un commandement considérable. Pendant que M. Elphinstone effectuait sa retraite, le colonel Burr se porta en avant, sur une ligne oblique à la position qu'il quittait à environ un mille. Il se forma

en bataille, pour attendre un bataillon de Poonah cantonné à Dapoore, amené par le capitaine Ford, et qui ne devait plus être qu'à deux ou trois milles; c'est là qu'il fut rejoint par le résident. Au centre des Anglais se trouvait le régiment d'infanterie européenne de Bombay et l'escorte du résident; à droite et à gauche un bataillon du 7e régiment; deux canons aux deux extrémités.

A quatre heures après midi, le bataillon de Dapoore se montra dans la plaine. Le colonel Burr qui n'attendait que ce moment se met aussitôt en mouvement et se dirige à sa rencontre. En ce moment un feu très vif d'artillerie partit du centre de l'armée ennemie; sa cavalerie se précipita en masse sur la droite et la gauche des Anglais; elle cherchait à les tourner pour se placer entre eux et la rivière; celle-ci décrivant, comme nous l'avons dit, un demi-cercle derrière l'armée anglaise. Le bataillon de Dapoore était encore à un millier de verges de la droite du colonel Burr; un corps de cavalerie manœuvrait pour les couper avant qu'il eût rejoint la droite du corps anglais. Cette tentative hardie était dirigée par Meer-Dishshut. Quelques épigrammes de Gokla sur ses premières habitudes de nature pacifique, sur la prédilection qu'on lui supposait pour les Anglais, l'y avaient excité. Le feu de trois pièces de canon placées à la droite de ce bataillon le force à rétrograder. Il se dirigea sur le corps du colonel Burr qui le reçoit avec de la mitraille; atteint lui-même à la bouche, il tombe

de cheval, et ses cavaliers se dispersent. Une attaque plus décisive avait lieu dans ce même moment sur le flanc gauche. Un corps d'infanterie de 3,000 Arabes arrive en bon ordre sur l'aile gauche, mais ne parvient pas à la rompre; un feu qui l'accueillit à quelques pas le força de se retirer. Par malheur quelques soldats anglais, tentés par le désordre de cette retraite, veulent poursuivre les fuyards, et la promptitude de ce mouvement entraîne quelque désordre. Un corps d'élite de la cavalerie ennemie entourant le *zeereeput* ou le grand drapeau de l'État, se jette en avant pour couvrir la retraite de cette infanterie; il enfonce d'abord le bataillon du 7e; heureusement qu'un secours de quelques compagnies permet à celui-ci de se reformer; et cette attaque est définitivement repoussée. Le bataillon de Dapoore avait enfin rejoint la droite du colonel Burr; l'arrivée de son artillerie permet de faire passer au centre les deux pièces qui se trouvaient à cette aile. Quelques compagnies légères sont détachées pour s'opposer aux démonstrations que pourrait faire l'ennemi sur les derrières de l'armée. Le colonel Burr se porte de nouveau en avant; l'infanterie légère qui le précède débusque peu à peu les Mahrattes de quelques jardins où ceux-ci s'étaient retranchés. Après avoir cédé pas à pas le terrain, l'armée ennemie se trouvait alors avoir repris sa première position; le champ de bataille était demeuré aux Anglais. Cependant comme la nuit s'approchait, le colonel Burr ne ju-

gea pas convenable de tenter une nouvelle attaque; il fit rentrer les troupes dans leur camp de Kirkee, et renvoya le bataillon de Dapoore à ses cantonnements séparés. La perte des Mahrattes avait été de 500 hommes tués ou blessés, celle des Anglais de 86, officiers et soldats. Ce fut Elphinstone qui conseilla, dit-on, le mouvement offensif du corps d'armée. Dictée par des considérations politiques, cette mesure eut les meilleurs résultats militaires. Le petit corps anglais, en attaquant une armée beaucoup plus nombreuse, la frappa d'une terreur qui lui ôta toute audace dans les jours suivants.

Cependant la 4ᵉ division avait quitté les bords de la Godawery le 6 novembre; elle atteignit Ahmednuggur sans difficulté en trois jours de marche. Le 8 elle prit possession du pettah, où elle se grossit d'un parc d'artillerie et d'un convoi de vivres considérable prudemment laissé sur ce point. Elle continua sa route dans la direction de Poonah; mais elle cheminait au milieu d'une plaine unie, favorable aux attaques de la cavalerie; elle-même en était dépourvue; elle était en outre encombrée de bagages, ce qui la contraignait à ne s'avancer qu'avec beaucoup de précautions. L'infanterie légère et la cavalerie irrégulière quittèrent Kirkee le 12 au soir pour se porter à sa rencontre; arrivée le 13 à Poonah, elle prit aussitôt position entre le pont de Kirkee et une petite colline sur la rive gauche de la rivière. Comme cette colline dominait un gué, elle fut occupée, et un canon de six y fut placé dès le

14. Le pont de Kirkee était sur la Mootta; le gué qui coulait au bas de la rivière, sur la Mootta-Moolla, c'est-à-dire sur la rivière formée par la Mootta et la Moolla, qui se réunissent tout près de Poonah. Les Mahrattes avaient de leur côté pris position de l'autre côté de la Mootta-Moolla, à Garpeer, à un ancien cantonnement de la brigade anglaise, qu'ils avaient soigneusement fortifié sur les deux flancs. Leur batterie principale était à leur gauche; ils avaient pourtant quelques pièces répandues le long de la ligne. Leur droite était protégée par un bois et un fossé; une partie de leur ligne se trouvait sous la portée d'une pièce de 18, placée sur la petite colline dominant le gué. Outre ce gué, il y en avait deux autres, l'un auprès de la ville de Poonah, dans le voisinage de l'ancienne résidence, appelé Sungum et situé à un mille et demi du camp anglais; l'autre appelé gué de Yelloura, situé auprès de la petite colline, n'était éloigné de ce camp que d'un quart de mille seulement. Le 14, le régiment d'infanterie de Bombay et deux corps d'infanterie indigène quittèrent la station de Kirkee et rejoignirent le quartier-général anglais. Des préparatifs furent faits pendant la nuit pour attaquer la position de l'ennemi au point du jour.

Les Anglais se mirent effectivement en mouvement avant le lever du soleil. Ils tentèrent le passage de la rivière au gué de Yelloura; il se trouva impraticable pour l'artillerie; il fallut différer cette tentative, tandis que les pionniers y travaillaient.

Pendant la journée de nombreuses escarmouches eurent lieu sur ce point, toutefois sans importance; en revanche le lendemain l'ennemi parut décidé à faire tous ses efforts pour faire cesser le travail des Anglais. D'abord un nombreux détachement isolé, puis plusieurs corps considérables se présentent successivement vers le milieu de la journée pour disputer ce passage que les Anglais paraissaient résolus à tenter. Après un combat de quelques heures, la gauche et une partie de l'artillerie, sous les ordres du colonel Milnes, parvinrent toutefois à l'exécuter. L'ennemi attaqua ce corps à différentes reprises; de fréquents renforts arrivaient du camp à ceux qui étaient déjà engagés. Les Mahrattes semblaient en effet attacher une fort grande importance à empêcher le reste de l'armée anglaise d'effectuer cette opération. Ses efforts furent inutiles : il furent repoussés dans toutes leurs attaques et obli és de quitter le champ de bataille. Le lendemain, c'est-à-dire le 17, le reste de la 4e division, sous les ordres du brigadier-général Smith, se mit aussitôt en mouvement. Elle alla traverser la rivière au gué de Sungum. Au point du jour, Milnes, qui avait passé la veille, et Smith, suivi par la cavalerie irrégulière, se mirent simultanément en mouvement pour prendre l'offensive, mais le peschwah n'avait aucune intention de défendre ce terrain. Dès la veille, les Mahrattes avaient deviné l'attaque du lendemain; au point du jour, ils étaient déjà bien loin de Sungum; leur camp était encore

tout dressé; d'ailleurs à peine quelques centaines d'Arabes avaient-ils été laissés pour maintenir l'ordre dans la ville. Les Anglais purent donc s'en emparer sans essuyer de résistance; le pavillon britannique fut arboré sur le palais du peschwah. Une brigade anglaise fut cantonnée à Garpur, le reste de la division campa près du gué de Sungum, à cheval sur la grande route de Poonah à Bombay. Le peschwah et Gokla prirent la route de Poorundur, le reste de l'armée celle de Sunghur. Un détachement commandé par le capitaine Turner fut envoyé à la poursuite le lendemain, de quatorze pièces de d'artillerie et de leurs caissons. Trop faible en nombre pour pouvoir emmener cette riche proie, il dut se borner à enclouer les canons, mettre les munitions hors de service. Le brigadier-général aurait voulu se mettre immédiatement à la poursuite du peschwah, mais il lui fallut d'abord songer à s'établir solidement à Poonah, à connaître et à utiliser les ressources de la ville, soins importants et qui l'occupèrent les jours suivants.

La position du marquis de Hastings sur le Sind était fort bien choisie pour la conservation des avantages obtenus de Scindiah. Mais bientôt une maladie pestilentielle terrible ravagea le camp de la division du centre. Cette maladie ressemblait, par ses traits généraux, à celle connue sous le nom de choléra-morbus : elle aussi était une épidémie. Comme toutes les maladies du même genre, sa source, son point de départ est demeuré inconnu,

quoique la marche qu'elle suivit ait été distinctement tracée. Elle fut d'abord observée dans le delta du Gange, vers le commencement de la saison pluvieuse, en 1817; dès le commencement de septembre elle éclata à Calcutta, où pendant longtemps elle n'emporta pas moins de 200 personnes par jour. Suivant alors le cours du Gange et des eaux tributaires de ce fleuve, elle atteignit le camp du brigadier-général Hardyman, vers le commencement d'octobre. Le camp de ce dernier était situé au milieu d'un pays très sain; le corps qu'il commandait consistait en deux bataillons, l'un européen, l'autre indigène, et un régiment de cavalerie. Les ravages de la maladie furent déjà graves au milieu de cette petite troupe; toutefois ils devaient le devenir bien davantage encore. Le fléau, continuant sa marche à l'ouest, s'abattit avec une violence redoublée sur le corps d'armée commandé par lord Hastings en personne. C'était une année de disette; le grain, peu abondant et de mauvaise qualité, n'avait été rassemblé qu'avec peine; l'armée occupait une partie du Bundelcund fort malsaine; les eaux, à l'exception de celles courantes, se trouvaient de fort mauvaise qualité. On était à cette époque de l'année où l'extrême chaleur du jour forme un contraste dangereux pour la santé avec la fraîcheur glacée des nuits.

Les grandes masses d'hommes offrent, comme on sait, un aliment de plus à ces maladies, qui n'exerceraient pas les mêmes ravages sur le même

nombre épars sur une grande surface. Toutes ces circonstances donnèrent à l'épidémie, aussitôt qu'elle éclata, une force qu'on ne lui avait jamais vue. En moins de huit jours le camp ne fut plus qu'un vaste hôpital. D'après les calculs les plus modérés, un dixième de l'armée succomba. Européens et indigènes, soldats et marchands souffraient également; cependant la multitude qui suivait le camp, étant en général plus mal habillée et plus mal nourrie, souffrit davantage. On remarqua que chez les Européens les cas de maladie étaient plus rares que chez les indigènes, en revanche plus souvent mortels. En général, la mort arrivait au bout de quelques heures de souffrances. Le 10 novembre, lord Hastings se mit en marche pour aller gagner des lieux plus sains. Il se dirigea à l'est, avec le projet d'atteindre Betwa, contrée assez élevée et réputée tout-à-fait salubre. Pendant cette marche, ce fut un triste spectacle que celui de l'armée; elle s'avançait péniblement, lentement, en une immense colonne, laissant derrière elle une longue traînée de morts, de mourants et de malades. Les moyens de transport se trouvaient tout-à-fait insuffisants. Un homme se sentait-il atteint par la maladie, il s'efforçait de continuer sa route; ses camarades essayaient de le soutenir quelques instants encore, puis l'asseyaient sur le bord de la route, d'où le malheureux ne devait plus se relever. Ceux qu'épargnait la maladie, frappés moralement, se montraient dénués de toute énergie contre la fatigue ou le danger. Cette armée naguère si

florissante, si animée, si belliqueuse, n'était plus qu'une ombre d'elle-même.

Les symptômes et le cours de la maladie se reproduisaient presque invariablement les mêmes. Une faiblesse, un malaise général se manifestait soudain sans que rien ne l'eût fait pressentir ; le malade perdait presque immédiatement toute force ; des nausées, des vomissements, un dévoiement que rien n'arrêtait, ne tardaient pas à survenir ; puis c'étaient des crampes ; puis un froid glacial aux extrémités, qui rapidement se glissait jusqu'au cœur. Une soif brûlante tourmentait le malade ; il demandait à grands cris un peu d'eau ; toutefois, à peine en avait-il pris quelques gouttes qu'il la rejetait aussitôt. Il conservait ses facultés intellectuelles jusqu'au dernier moment. Vingt-quatre heures, rarement quarante-huit, formaient la durée la plus ordinaire de la maladie. De ceux qui se trouvaient atteints par ce fléau, il n'en réchappait pas un sur vingt, et ceux-ci demeuraient dans un état de faiblesse dont aucun remède ne pouvait les guérir. Le malade était à peine expiré, que son cadavre exhalait aussitôt une très forte odeur. Les hommes de l'art ne surent point découvrir le siége de la maladie, encore moins son remède. L'opium et le laudanum calmaient l'irritation intérieure ; le calomel, spécifique universel de l'Inde, et d'autres stimulants ranimaient quelquefois le malade quand celui-ci tombait d'épuisement ; la saignée pratiquée après la première attaque réussit quelquefois, ja-

mais après les crampes. Les bains chauds eurent aussi quelques succès, mais seulement aux premières périodes de la maladie; après cela venaient quelques autres remèdes qu'on pourrait appeler de fantaisie, nous voulons dire dont l'action n'était point uniforme, dont la manière d'agir demeurait inexplicable.

Le 20 novembre, le quartier-général et la division du centre de la grande armée prirent position auprès d'Érich, où ils demeurèrent jusqu'à la fin du mois. Pendant ce temps, lord Hastings fut informé à diverses reprises de menées secrètes pratiquées par Scindiah. S'exagérant les désastres de l'armée anglaise, ce dernier prenait déjà ses mesures, en effet, pour rompre le dernier traité. A cette époque, les Pindarries étaient attaqués et poursuivis dans le midi de Malwa; il les fit engager à se retirer à Gwalior par une route particulière, s'engageant à les rejoindre dès qu'ils seraient à une certaine distance. D'ailleurs lord Hastings ne pouvait se dissimuler la mauvaise volonté de Scindiah. Une correspondance très active entre lui et les Pindarries avait été interceptée; il ne faisait rien pour organiser le corps de 5,000 chevaux qu'il s'était engagé à fournir; on le savait aussi en correspondance avec les Goorkhas. Tel était l'état des choses de ce côté lorsque les Pindarries furent expulsés du midi de Malwa par les divisions de la Nerbudda et du Bundelcund. La fuite des deux durrahs s'exécuta dans la direction qui leur avait été indiquée

par Scindiah, la route leur demeurant ouverte en raison du mouvement de la première division sur Erich. En apprenant cette nouvelle, lord Hastings, malgré les ravages de l'épidémie, hâta son retour sur le Sind. Un détachement, composé d'une brigade de cavalerie sous les ordres du colonel Philpot, et d'un bataillon d'infanterie indigène, avait été formé et séparé du quartier-général pour les mouvements qui deviendraient nécessaires. Ce détachement était arrivé le 24 novembre à Burwasaghur; il y resta jusqu'au 3 décembre où il reçut l'ordre de se porter sur le Sind, et puis, dans le cas où il recevrait là quelques nouvelles de la fuite des Pindarries vers Gwalior, de passer cette rivière et de les attaquer. Ce détachement vint en conséquence prendre une position qui commandait la seule route existant entre Narwur et Gwalior, c'est-à-dire à Cheemuck; un second détachement, sous le major Cumming, prit position à Tecarree; un troisième à Dholpoor, pour garder les gués de la Chambul. La division du centre se porta elle-même au gué de Sonari, à vingt-huit milles seulement de Gwalior. Le passage des montagnes à l'ouest, auprès de la Chambul, aussi bien que le gué de Dholpoor, se trouvaient en même temps, en raison des dispositions prises par lord Hastings, gardés par la division de droite; les gués de la Jumna par des détachements. Au moyen d'une avant-garde de la division du centre au gué de Sonari, puis en occupant une position sur une petite rivière, l'un des

affluents du Sind, lord Hastings était parvenu à intercepter toute communication entre les Pindarries et Scindiah. Les opérations du reste de la campagne devaient dépendre du parti qu'en ce moment allait prendre Scindiah. Aussi tous les yeux étaient-ils tournés de ce côté.

En raison du traité de paix conclu avec Scindiah, la présence de la division de droite à Dholpoor ne parut plus nécessaire. Le général Donkins reçut l'ordre de remonter la rive gauche de la Chambul, et de laisser à ce gué un détachement d'un bataillon et de quelque cavalerie irrégulière; le reste de la division se porta à Oodye, à deux milles de Kooshulghur. Là elle attendit de nouvelles instructions. Un messager se présenta de la part d'Ameer-Khan; il offrait ses bons offices pour les communications de la division, qui passait nécessairement par son territoire. Le major-général Donkins, après avoir établi un dépôt à Kooshulghur, continua sa marche le 2 décembre. Le 8, il atteignit Dubblanna par des marches forcées; il s'arrêta le 9, en conséquence de nouvelles qu'il reçut. Se remettant en marche sur Thekeira, il passa la Chumbul le 13, au-dessous de Kotah. Le 14, ce corps d'armée se divisa : une partie resta en ce lieu; l'autre, légèrement équipée, se porta en toute hâte à Sooltanpoor, où l'on croyait atteindre les Pindarries.

Les durrahs de Kurreem-Khan et de Wâsil-Mahomet, lorsqu'ils se retirèrent devant la division du colonel Adams, opérèrent leur mouvement dans la

direction de Kolarus et Narwur. Tout en les poursuivant, les troupes du midi entrèrent en coopération immédiate avec la seconde division. Le major-général Marshall, quittant Seronjee, arriva à Nyasery ; il partagea sa division en deux corps, l'un qu'il laissa en ce lieu sous le commandement du colonel Price, l'autre légèrement équipé, avec lequel il continua sa route dans la direction de Kolarus. Divers mouvements exécutés par les Pindarries donnaient lieu de croire qu'ils se dirigeaient à cette époque vers le nord. Mais, après avoir passé le Sind, il marcha sur Bigrawum, ayant reçu des nouvelles certaines de leur mouvement vers l'ouest. Ce changement de direction dans la marche des Pindarries était le résultat de l'arrivée à Cheemuck du colonel Philpot à la tête de son détachement. Les Pindarries arrivèrent en effet jusqu'à Narwur; mais trouvant la route interceptée, ils se dirigèrent au sud-ouest. Les Pindarries se trouvaient alors pressés par trois corps de l'armée britannique : l'un acharné à leur poursuite, un autre interceptant la route de Gwalior, un troisième ayant pris position à Sooltampoor, et tout prêt à les attaquer en flanc.

Le 8 décembre, les durrahs unis de Kurreem-Khan et de Wâsil-Mahomet abandonnèrent Poore; ils atteignirent le lendemain Beetulghur, avec le projet d'y laisser leurs familles, d'y déposer le butin, qui ne pouvaient que les embarrasser dans leur marche. Ils échouèrent dans ce projet; ils ne purent forcer un passage à l'est de Poore, qui était

gardé par les troupes de Kotah. Ils rétrogradèrent, et, suivant la direction des montagnes, atteignirent un passage à Laddanah, près de Seersee, le 12 de ce mois. Malgré une résistance fort vigoureuse des troupes de Kotah, ils forcèrent le passage et campèrent le jour suivant à Beechee-Tal. Le général se trouvait alors à vingt-deux milles de là, à Bigrawum. Il se mit en mouvement dans la nuit du 13, mais il n'arriva qu'à deux heures du jour suivant, en raison du mauvais état des routes. Les Pindarries étaient encore dans leur même position, à Bechola : apprenant la marche des troupes anglaises, ils se mettent eux-mêmes en mouvement, laissant un corps de mille chevaux pour couvrir leur retraite. La cavalerie du général Marshall gravit rapidement les montagnes au milieu desquelles campait l'ennemi ; elle est suivie d'un bataillon d'infanterie qui traîne à la prolonge quelques pièces de campagne. A cette vue, les Pindarries prennent la fuite ; leur arrière-garde se trouve seule engagée avec l'avant-garde anglaise qui lui tue une cinquantaine d'hommes ; le reste échappe en se dispersant dans toutes les directions. La cavalerie les poursuit pendant environ dix milles, et revint à Beechee-Tal, n'ayant perdu que trois hommes et quelques chevaux. Le lendemain et le jour suivant, le général Marshall continua sa poursuite jusqu'à Parbuttee, il y rallia toute sa division à l'exception du détachement laissé à Nyaserie. Or, le quartier-général de la division de droite, commandé par le général

Donkin, se trouvait à Sootlanpoor le 14 : il apprit l'attaque des Pindarries exécutée par le général Marshall que nous venons de raconter ; il se hâta de les faire poursuivre, dès que leur fuite fut connue, par une brigade légère. Ceux-ci n'ayant rien su du voisinage des troupes du général Donkin, cette brigade put arriver, avant d'avoir été découverte, jusqu'au milieu de leurs bivouacs. La famille, la femme, les éléphants de Kurreem-Khan, tombèrent aux mains des Anglais.

Trouvant de la sorte tout accès fermé vers le Chumbul, les Pindarries tournèrent au midi ; ils dirigèrent leur course entre le Sind et la Parbuttee, vers Gogul-Chuppra, abandonnant à ceux qui les poursuivaient tout ce qui pouvait retarder leur marche. Cette voie de salut devait aussi leur être fermée. Le colonel Adams était arrivé le 15 à Gogul-Chuppra : il détacha sa cavalerie, sous les ordres du major Clarke, à leur rencontre ; la cavalerie irrégulière du major voltigea autour d'eux sans oser ou sans pouvoir les entamer ; lui-même, en dépit de tous ses efforts, ne put réussir à les atteindre avec sa cavalerie régulière. Les habitants de la campagne, pour être plus tôt débarrassés des Pindarries, favorisaient leur fuite. Ils se refusaient à donner des renseignements sur la route suivie par eux ; aussi le major se voyait-il réduit à faire sans résultat des marches et contre-marches continuelles. S'il parvenait à les atteindre, tout se bornait à leur tuer quelques hommes, car ils ne ten-

taient nulle part de résistance sérieuse. Désunis, battus, découragés, les durrahs arrivèrent enfin le 21 à Bajghur-Pattum. Le major Clarke se rejoignit ce jour-là au reste de sa division. Quelques escarmouches eurent lieu les jours suivants, toujours au désavantage des Pindarries, qui laissaient sur la place huit ou dix fois autant de morts et de blessés que ceux qui les poursuivaient. Les deux durrahs continuèrent leur fuite vers Augur. Là, ils apprirent la défaite de l'armée de Holkar, et les événements que nous allons raconter dans un instant; ils rétrogradèrent alors dans la direction de Gogul-Chuppra. Ils firent une halte à Oornuddy, où ils essayèrent de rassembler divers détachements; puis, par un détour, se portèrent à Gungraur, d'où ils passèrent la Chumbul pour s'aller joindre aux débris de l'armée de Holkar. Le colonel Adams arriva lui-même dans ce dernier endroit le 6, avec l'intention d'y attendre ses bagages et ses approvisionnements. Malgré les poursuites obstinées dont ils étaient l'objet, les Pindarries n'avaient fait jusqu'alors que des pertes assez peu considérables. La connaissance du pays, leur intelligence avec les habitants, la rapidité de leurs mouvements, pourvus qu'ils étaient de chevaux infatigables; tout cela les mettait à même de se jouer des troupes régulières. Craignant, en outre, d'être attaqués d'un moment à l'autre par quelque corps mahratte, les Anglais se voyaient obligés de traîner après eux de l'artillerie, ce qui retardait démesurément leur marche.

Jusqu'au commencement de novembre, les relations du résident anglais avec Apah-Saheb, le rajah de Nagpoor, avaient continué sur le pied le plus amical. Cependant des symptômes inquiétants, quant au maintien de la paix, ne laissaient pas que de se manifester. On parlait d'une correspondance régulièrement entretenue entre le rajah, Scindiah et le peschwah. Le rajah avait envoyé, ajoutait-on, ses trésors dans une forteresse, où lui-même manifestait l'intention de se rendre avant peu. Un corps de 8,000 hommes de cavalerie et autant d'infanterie se trouvait en ce moment rassemblé à Nagpoor et dans les environs. Toutefois de nouvelles levées continuaient d'être faites avec grande activité. Les levées aussitôt rassemblées étaient mises immédiatement sur le pied de guerre. La plupart des grands officiers éloignaient leurs familles de Nagpoor, comme s'ils eussent craint qu'elles ne s'y trouvassent pas en sûreré. Dans le mois de septembre, Apah-Saheb avait reçu des envoyés de Chettoo, et à leur départ leur avait remis un vêtement d'honneur pour ce dernier. C'est dans cet état de choses que furent connus les événements de Poonah. Le rajah ne cacha pas sa joie en apprenant la rupture du peschwah et des Anglais. Le résident anglais, appelé à la cour, fut questionné sur ce sujet par Apah-Saheb en plein durbar. Les expressions du rajah, quoique calculées pour être encore amicales, ne laissèrent pas que d'éveiller quelques soupçons dans l'esprit du résident. Il se hâta, à peine rentré

chez lui, de faire donner l'ordre au détachement du colonel Scott de se porter immédiatement sur Nagpoor. Ce détachement, bien que peu considérable, formait cependant les seules troupes dont il pût disposer. À la même époque, un killaut d'honneur envoyé par le peschwah arriva à Nagpoor. Ce killaut était parti de Poonah avant les derniers événements. Aussi le résident protesta-t-il contre sa réception, comme contradictoire aux conditions de l'alliance du rajah avec les Anglais. Apah-Saheb fut sourd à ces représentations; il reçut le killaut en plein durbar et dans la forme ordinaire. Le jour suivant il se rendit de plus à son camp, situé aux environs de la ville, et là se fit recevoir avec les honneurs de serropultee, c'est-à-dire de général en chef dans les armées mahrattes; tel était en effet le grade qui venait de lui être conféré par le killaut. Apah-Saheb, pendant long-temps, s'était laissé séduire par les avantages positifs que lui offrait l'alliance anglaise; en ce moment, il se livrait tout entier à l'espérance de devenir l'un des restaurateurs de l'empire mahratte. On le voyait au moment d'imiter la levée de boucliers du peschwah. Le résident n'eût plus qu'à achever de prendre les précautions convenables.

La brigade du colonel Scott vint prendre possession de la double colline de Seetabuldee, qui formait un poste assez fort dans le voisinage de la résidence. Il n'y avait plus de temps à perdre pour prendre cette mesure : un parti d'Arabes se diri-

geait vers la même position au moment où elle fut prise par les Anglais. Cependant, alors même, le rajah, fidèle à son système de dissimulation, parlait encore de son désir de demeurer en paix avec les Anglais, de cultiver leur amitié; il demandait un entretien avec le monshee du résident. M. Jenkins lui communiqua la défaite du peschwah; il en reçut un compliment de félicitations. Toutefois, loin de se laisser abuser par ces démonstrations, le résident fit donner au général Doveton l'avis d'arriver aussitôt que possible à Nagpoor, à la tête de sa division. Les collines de Seetabuldee sont situées entre la résidence et la ville; elles consistent en deux monticules, distants l'un de l'autre d'environ trois cents verges; l'un, à gauche, et celui qui regarde Nagpoor, est beaucoup moins élevé que l'autre; elles sont séparées de la ville par un grand étang. L'infanterie anglaise occupa les sommets des collines; la cavalerie fut placée en réserve derrière la résidence, qui de ce côté communiquait à la plaine. Sur le front et les flancs de la position se trouvaient grand nombre de huttes en terre construites au pied des collines. On aperçut l'ennemi s'y rassembler en grand nombre, et cette manœuvre, combinée avec l'approche de cinq canons, ne laissa plus de doute qu'on dût s'attendre à d'imminentes hostilités. Le soir venu, le colonel Scott, occupé de mesures de précaution, alla placer quelques sentinelles au bas de la colline du côté de la ville. Les troupes du rajah, qui l'aperçurent, com-

mencèrent le feu. Après avoir répondu, le colonel regagna le sommet de la colline. A ce moment, un détachement des troupes du rajah, pour qui la fusillade qui venait d'avoir lieu avait été un signal, dirigea une attaque sur le côté opposé de la colline; il engagea un feu très vif qui dura une partie de la nuit; en même temps il amena du canon et acheva ses dispositions offensives.

Au point du jour, les Anglais, toujours au sommet des deux collines, se trouvaient cernés de tous côtés, menacés sur plusieurs points par des batteries qui venaient d'être achevées. Le détachement anglais occupant l'éminence de gauche la moins élevée avait beaucoup souffert pendant la nuit; il reçut du renfort. En raison de son petit nombre, le colonel Scott lui fit en même temps recommander de se borner à défendre le sommet seulement de l'éminence. Après quelques instants de repos, l'ennemi, à neuf heures du matin, renouvela avec plus d'acharnement que jamais l'attaque de la veille. Les Arabes au service du rajah se faisaient remarquer entre tous les autres par leur intrépidité. Ils gravirent, ils escaladèrent avec une résolution que rien n'arrêtait les pentes de la petite colline; souvent repoussés, ils n'en revenaient qu'avec plus d'audace à la charge. Un autre détachement des troupes du rajah menaçait en ce moment même la résidence; aussi la position des Anglais, dont les rangs s'éclaircissaient fort rapidement, devint alors fort critique. Mais le capitaine Fitz-Gerald qui commandait la cavalerie de

ce détachement prit alors une résolution hardie; en dépit des ordres formels du colonel Scott, de ne pas quitter le sommet de la colline, il se précipita avec son escadron au milieu des masses confuses de la cavalerie ennemie. Surprise par ce choc inattendue, celle-ci se disperse en tous sens. Il attaque avec le même succès l'infanterie, s'empare de quelques pièces de canon qu'elle soutenait et les fait aussitôt tourner contre les fuyards. En voyant le succès de cette manœuvre, le colonel Scott résolut de la poursuivre; à la tête de son infanterie il attaque l'ennemi avant que celui-ci ait eu le temps de se reformer et achève de le faire descendre la pente de la colline. Un caisson sautant en ce moment parmi les assaillants compléta leur désordre; l'éminence fut définitivement reprise, les troupes du rajah absolument repoussées. Les vainqueurs les poursuivirent jusque dans le village et la plaine où ils s'emparèrent de deux pièces de canon. Dispersées, non découragées, les troupes du rajah, les Arabes surtout, n'en revinrent pas moins à la charge, mais ce fut toujours sans succès : leur feu commença peu à peu à s'affaiblir, et bientôt cessa tout-à-fait. La perte de l'ennemi, quoique fort considérable, n'a pas été évaluée avec exactitude; celles des Anglais monta à 377 hommes tués ou blessés, c'est-à-dire au quart des combattants. L'action n'avait pas duré moins de dix-huit heures.

Le lieutenant-colonel Gahan arriva le 29 à Nagpoor; le brigadier-général Doveton, le major Pet-

man, qui commandait un détachement de troupes du nizam, l'y rejoignirent peu après; d'autres renforts étaient aussi partis d'ailleurs; mais Apa-Saheb ne semblait pas disposé à recommencer la lutte. Loin de là, il se hâta d'éloigner la plus grande partie de ses troupes, et surtout son artillerie, du voisinage de la brigade anglaise. Il s'était mis dès le lendemain de l'affaire en rapport avec le résident anglais, et demandait à traiter. Ce dernier éluda toute négociation, pour donner à la brigade du général Doveton le temps d'arriver. Le 15 décembre, tous les magasins et bagages furent envoyés au pied des collines de Seetabuldee, pour renforcer la position. Ces préparatifs achevés, le résident envoya les conditions suivantes comme base de tout traité : « Que le rajah reconnût que sa défection avait placé ses États à la merci des Anglais, et dissous l'alliance existante entre eux et lui; qu'il livrerait son artillerie; qu'il licencierait les Arabes et autres troupes mercenaires; qu'il se présenterait de sa personne à la résidence britannique, et s'y constituerait prisonnier jusqu'à l'entière exécution de la condition; que la réponse du rajah serait donnée le lendemain à quatre heures, terme de rigueur, qu'autrement les Anglais attaqueraient sans autre déclaration. » Nurayum-Pundit, qui depuis le commencement d'hostilité servait d'intermédiaire entre le rajah et les Anglais, continua ce rôle dans ces circonstances. Il sollicita un plus long délai. Sur sa demande, M. Jenkins consentit

à retarder de trois heures, c'est-à-dire jusqu'à sept, le terme fixé. A six heures, Nurayum-Pundit se présenta de nouveau. Les Arabes et les autres troupes mercenaires ne voulaient pas permettre, disait-il, qu'Apah-Saheb se constituât prisonnier des Anglais; ils menaçaient de s'insurger. Le négociateur demandait en conséquence un délai de deux ou trois jours, qui pût permettre au rajah de triompher de ces dispositions; il promettait, au nom de celui-ci, que les conditions seraient acceptées au bout de ce temps. Le résident ne céda point, et se contenta de prolonger de deux heures le terme fatal. Neuf heures arrivèrent, et il se trouva que rien n'était fait.

Le général Doveton, se portant alors en avant, vint prendre position au midi de la ville. A cette vue, Apah-Saheb se laissa aller à des craintes personnelles; il monta à cheval, puis accompagné de ses ministres et d'une suite peu nombreuse, vint se livrer lui-même aux Anglais. Avis en fut immédiatement donné au général Doveton qui fit halte. On s'occupa aussitôt de l'exécution des conditions précédemment proposées. Le résident, dans la crainte que quelques pièces d'artillerie ne fussent secrètement éloignées, insistait pour en être mis en possession sur-le-champ; le rajah ne fit pas d'objection. Un des ministres retourna auprès des troupes pour leur donner avis de ce qui se passait et prendre les mesures convenables. L'artillerie devait être livrée à midi; il revint à onze heures et

demie annonçant que tout était prêt. Le général eut l'idée d'envoyer un détachement se saisir des canons; mais sur quelques informations qui lui arrivèrent, ce dernier conçut des soupçons. Au lieu d'envoyer un détachement, il marcha lui-même avec toute sa brigade, ployée en colonne par divisions. Plusieurs accidents de terrain, des maisons et des plantations d'arbres masquaient le front de l'ennemi; il appuyait sa gauche à un étang, et sa droite à Nagpoor, des remparts de laquelle on voyait tout ce qui se passait. Ses avant-postes étaient placés au-delà des maisons et des plantations dont nous venons de parler; 14 pièces de canon les défendaient. Le général Doveton s'empara facilement de cette première batterie que l'ennemi n'était pas préparé à défendre; mais s'engageant dans les plantations qui se trouvaient au-delà, il essuya un feu très vif de mousqueterie. Il les traversa cependant, continua d'avancer, déboucha dans la plaine, se forma en bataille en face des autres batteries d'où partait un feu très vif. Il chargea délibérément les batteries de la gauche dont il s'empara; l'infanterie et la cavalerie qui les défendaient se rabattirent sur la droite. La batterie du centre et de la droite tombèrent de la même façon dans les mains des Anglais. L'ennemi fit d'ailleurs une assez vigoureuse résistance; sa cavalerie essaya de charger, mais elle fut tenue à distance par une batterie d'artillerie à cheval. 41 éléphants et 64 pièces de canon tombèrent aux mains des Anglais. Leur

perte n'avait été que de 141 hommes, tant tués que blessés.

Les véritables causes qui amenèrent ce conflit entre les Anglais et les troupes de Nagpoor sont encore inconnues. On ne sait si, en refusant de livrer l'artillerie, celles-ci obéirent à leur propre sentiment, ou bien à des ordres secrets du rajah. Quoi qu'il en soit, cette journée n'en eut pas moins des suites importantes pour le gouvernement anglais. A compter de ce jour, l'armée de Nagpoor fut officiellement licenciée par le rajah. Des chefs importants continuèrent à demeurer à la tête des troupes qui tentèrent de résister; un corps considérable de cavalerie, rassemblé à Ramteak, entra immédiatement en campagne; enfin un autre corps de 5,000 Arabes et Indous, formant la garnison de Nagpoor, refusa d'obéir à l'ordre du lieutenant du rajah. C'est en vain que celui-ci solda leurs arrérages, leur fit promettre toute sécurité pour leur retraite, ils refusèrent obstinément à se soumettre. La tranchée fut ouverte devant la citadelle par le brigadier-général Doveton. Le 20, une batterie d'obusiers était déjà construite sur la plus élevée des collines de Seetabuldee. Le jour suivant, une batterie de brèche, composée de toutes les pièces récemment capturées sur l'ennemi, et dont la portée parut suffisante, commença son feu. Deux jours après, la brèche étant jugée praticable, tout fut disposé pour l'assaut. Quatre compagnies du bataillon du Bengale, une compagnie du 22e, une

d'Écossais, des sapeurs et des mineurs, s'avancèrent vers la porte Jooma; ils avaient ordre de s'y loger dans le cas où ils ne pourraient emporter la place. Une autre attaque devait être faite en même temps par le colonel Scott sur un jardin appelé Tolsee-Bagh, au midi de la ville, situé entre la rivière et la ville. Le major Pytman, à la tête d'un détachement de l'infanterie du nizam, devait se porter où besoin serait. La porte battue en brèche était tellement commandée par les murailles intérieures de la ville, que l'ensemble en constituait un véritable retranchement. Les assaillants, après avoir perdu quelques hommes en essayant d'y pénétrer et de s'y établir, se trouvèrent enfin obligés de se retirer après une perte de 90 hommes tués et 179 blessés. Le général Doveton demeura convaincu que la place ne pourrait être prise sans une artillerie de siége plus considérable; il résolut d'attendre l'arrivée de celle qu'il avait déjà demandée à Akola avant de renouveler ses opérations. Mais les Arabes comprirent qu'entièrement dénués d'espérance de secours, leur reddition était inévitable; en conséquence, ils proposèrent de se retirer avec leurs familles, leurs bagages, leurs propriétés particulières et leurs armes. La proposition fut acceptée, la garnison évacua le fort le 30 décembre; un détachement anglais l'escorta jusqu'à l'extrême frontière de Nagpoor.

En moins d'un mois les opérations militaires contre Nagpoor furent ainsi terminées; il restait à

s'occuper des nouveaux arrangements politiques qui naissaient nécessairement de ces événements. Le rajah, toujours à la résidence, était impatient de rentrer dans son palais; il voyait son armée détruite, ses finances ruinées, mais il ne désespérait pas de se créer en peu de temps de nouvelles ressources. D'un autre côté, ce qui venait de se passer disposait fort le régent à empêcher que cela ne fût possible au moins de sitôt, il comptait bien profiter de la circonstance pour achever de mettre la principauté dans la dépendance absolue du gouvernement britannique. Un projet de traité destiné à atteindre ce but, et qu'il comptait soumettre au rajah, portait sur ces bases : « Le contrôle du gouvernement britannique sur toutes les branches de l'administration intérieure, sur toutes les relations extérieures; le choix des ministres du rajah par le résident anglais; l'occupation de la forteresse de Nagpoor, d'un autre fort du voisinage, par une garnison anglaise; la construction d'un camp fortifié, sur les hauteurs de Sectobuldee, également occupé par les Anglais; enfin la cession d'un territoire d'un revenu de 24 lacs de roupies. » La mise en exécution de ce traité équivalait, en définitive, à une sorte d'occupation militaire de Nagpoor. Le résident n'attendait que le moment de proposer co traité au rajah, ou plutôt de l'y soumettre, lorsqu'il reçut de lord Hastings défense positive d'accomplir, à aucune condition, la restauration d'Apa-Saheb. Les choses en demeurèrent donc là; mais le résident

adressa à lord Hastings des objections qui ne tardèrent pas à faire revenir ce dernier de cette résolution. De nouvelles dépêches l'autorisèrent bientôt à conclure le traité sur les bases que nous venons de mentionner.

En prenant connaissance des conditions qui lui étaient proposées, Apa-Saheb fit un offre inattendue ; il demanda que les Anglais prissent eux-mêmes, à visage découvert, l'administration de tout le pays, à la charge à eux de lui fournir le quart des revenus pour ses dépenses personnelles, avec la garantie que cette somme ne tomberait pas au-dessous de 15 lacs de roupies. Il voulait, en un mot, se ranger dans la classe des nabobs du Carnatique et du Bengale. Mais comme le rajah ajoutait à cela certaines conditions, coûteuses à remplir, en faveur de ses créanciers et de ses parents, la proposition ne fut point acceptée. Pendant toute la durée des événements qui aboutirent à cette conclusion, Apa-Saheb montra une faiblesse, une irrésolution extrêmes. Lui et le peschwah eurent le tort irréparable pour leurs intérêts, de ne s'être pas concertés de manière à faire simultanément leur levée de boucliers. L'indécision et la faiblesse du peschwah pourraient peut-être servir, sur ce point, d'excuse à Apa-Saheb; mais là ne se bornèrent point ses fautes. Après avoir rassemblé les forces qu'il croyait suffisantes pour anéantir la brigade anglaise, il différa si long-temps de l'attaquer, qu'il laissa échapper l'occasion favorable. Il se hâta ensuite de

désavouer cette attaque, lorsqu'il lui était au contraire possible de la renouveler. L'extrême fatigué des troupes anglaises, se joignant à leur infériorité numérique, lui donnait des chances de succès presque assurées. Il ne tenta rien, non plus, pour empêcher la brigade Doveton d'arriver sur le théâtre des événements. Même après sa défaite à Nagpoor, tout moyen de résistance ne lui était pas enlevé. La nature du pays lui permettait de faire aux Anglais une guerre de détail qui eût traîné indéfiniment en longueur, leur eût coûté beaucoup d'hommes et d'argent. Ce dernier parti, en forçant les Anglais à diviser leurs forces, eût peut-être empêché le peschwah de succomber, et à son tour ce dernier aurait aidé Apa-Saheb; mais il abandonna sa cause long-temps avant qu'elle fût désespérée. L'espérance de sauver du naufrage quelque ombre de royauté l'empêcha de lutter pour en conserver la réalité.

Le général sir John Malcom, à la tête de la troisième division de l'armée du Deccan, arriva à Tullain le 26 novembre. Là, il apprit la fuite de Chettoo à l'ouest; il apprit aussi que Kurreem-Khan et Wâsil-Mahomet avaient pris la direction du nord. Il résolut de poursuivre le premier, et se dirigea sur Agur, par Sarungpoor. Mais depuis quelque temps les dispositions de l'armée de Holkar donnaient quelques soupçons; le colonel Adams dut se mettre en mesure de venir au secours de la division de Malcom, s'il en était besoin. Ce dernier arriva à

Agur le 4 décembre; les informations qu'il reçut confirmèrent ce qu'il pressentait déjà des mauvaises dispositions de Holkar. Chettoo ayant établi son camp dans le voisinage de ce dernier, en avait obtenu une audience; de plus, la permission de déposer sa famille dans une forteresse mahratte. C'étaient là des signes non équivoques des dispositions du parti dominant dans le durbar. Sir John Malcolm apprenant, dans le même temps, que sir Thomas Hislop était de retour à Ojien, manœuvra pour se rapprocher de lui, pendant que le colonel Adams avancerait vers le nord pour opérer de concert avec le général Marshall, alors au moment de quitter Seronjee. Les affaires touchaient à une crise.

A la cour de Holkar, les menées du peschwah avaient obtenu un plein succès. Un brahme, serviteur de la maison de Gunput-Row, profita habilement de l'absence de Tantia-Jog, pour semer la division entre celui-ci et le durbar. A peine ce ministre fut-il de retour, qu'un parti nombreux se saisit effectivement de sa personne, sous prétexte de réclamer des arrérages. Ce parti, dirigeant les affaires de Holkar, s'était en outre engagé à soutenir la cause de Bajee-Row. Des ordres furent envoyés, dans le mois de novembre, à tous les détachements de l'armée de rejoindre sans délai. Le mois suivant elle se trouva, en effet, rassemblée tout entière à vingt milles environ de Mahdipoor. On apprit alors l'apparition d'une division de l'armée britannique, à quinze milles de Mahdipoor et dans une autre di-

rection; en outre, qu'une autre division de cette armée avait pénétré en Malwa. Il était urgent de prendre des mesures de précaution. Une partie des chefs et des grands officiers de la cour de Holkar, appartenant au parti alors dominant, tint conseil. Tantia-Jog ouvrit l'avis d'entrer en communication avec sir John Malcolm qui commandait la division la plus voisine; son avis fut rejeté; on l'accusa d'intrigues personnelles avec les Anglais, et sa séquestration en fut rendue plus sévère et plus étroite. Cependant, tout en se dirigeant sur Oojein dans le but d'opérer sa jonction avec sir Thomas Hisloph, sir John Malcolm avait écrit aux ministres de Holkar. Il les engageait, dans le cas où ils voudraient la paix, à lui envoyer des négociateurs. Les ministres, acceptant la proposition, lui dépêchèrent quelques uns de leurs agents confidentiels, avec de pleins pouvoirs. Les propositions de sir John furent éminemment modérées; toutefois, il insista fortement sur la nécessité de la réforme de la partie turbulente de l'armée. Les ministres objectèrent leur impuissance. Bientôt, en effet, les soldats instruits de cette circonstance se montrèrent animés du plus vif désir de combattre. La cavalerie mahratte vint enlever jusque sous leurs yeux le bétail des Anglais. Chaque jour, chaque heure menaçait de voir éclater des hostilités plus décidées.

Le parti opposé à Toolsah-Bahe était aussi celui qui voulait la guerre; les circonstances le favorisaient: les troupes avaient conservé un profond

ressentiment de la mort de Balaram-Seit ; elles savaient, en outre, la résolution de Toolsah-Bahe, de mettre l'État de Holkar sous la protection du gouvernement britannique ; ce qui entraînait, pour les chefs militaires, la perte de tout pouvoir, de toute influence. Sous l'impression de ce sentiment un officier des gardes prit un parti hardi : à l'aide de quelques complices, il réussit à s'emparer de la personne du jeune Mulhar-Row, et l'emmena à quelque distance. Toolsah-Bahe fut en même temps cernée et emprisonnée dans sa tente. Gumput-Row, cet amant favorisé, vint d'abord à son secours ; mais apprenant l'enlèvement du prince, il comprit toute l'importance du complot ; il monte aussitôt à cheval et tente de s'échapper. Un détachement de conjurés se met à sa poursuite, l'atteint, le frappe, le renverse de cheval, puis le ramène prisonnier à travers les lignes d'infanterie. La nuit devait voir une scène plus tragique encore. Les gardes placés autour de la tente de Toolsah-Bahe avaient une consigne tellement sévère, qu'ils interdirent soigneusement tout accès auprès d'elle ; elle refusa toute nourriture, et passa la journée dans les larmes. Elle fut enfin saisie pour être amenée sur le bord de la rivière, lieu désigné par ses ennemis pour la place de son exécution. Oubliant sa fierté, elle pria d'une voix suppliante qu'on lui sauvât la vie ; elle rejetait sur d'autres les crimes qu'on lui imputait ; elle offrait ses bijoux et promettait ses trésors. C'était au point du jour : le camp était endormi, ses

sanglots et ses gémissements réveillèrent les soldats au milieu desquels elle cheminait ; mais, dit un témoin de la scène, « pas un pied ne bougea, pas une voix ne s'éleva pour une femme qui n'avait jamais montré de merci pour les autres. » Elle fut enlevée de son palanquin sur les bords de la Seeprah ; on lui trancha la tête, le corps fut jeté dans la rivière, privé de prières et de funérailles. Elle n'avait pas encore trente ans. Elle était belle, remarquable par le charme et la fascination de ses manières, par la culture de son esprit ; personne ne la surpassait en éloquence entraînante et persuasive. Elle montait à cheval avec beaucoup de grâce, toujours escortée par une troupe de femmes appartenant aux premières familles de ses États. Flétrissant tant de belles qualités par des vices plus nombreux encore, elle n'obtint, au dire du même historien, « ni respect pendant sa vie, ni pitié au moment de sa mort. » Cette même nuit, les chefs du complot, c'est-à-dire de l'armée, liés plus étroitement que jamais par la solidarité de ce meurtre, réunis par le sentiment d'un danger commun, animés par le désir de soutenir la réputation de l'armée de Holkar, se préparèrent à combattre. Ils prirent des dispositions hardies et bien calculées.

De son côté, l'armée anglaise avait pris position à peu de distance de Hernia ; elle occupait le fond d'une petite vallée, ayant derrière elle une rangée de montagnes peu élevées, en avant de la rivière Seeprah ; à droite et à gauche des ravins profonds se

joignant au lit de la rivière; à leur gauche passait une route qui allait à Oojein, à leur droite une autre route qui conduisait à Mahdipoor, puis une troisième, traversant leur camp, aboutissait à la rivière au seul point qui se trouvât dans un espace de plusieurs milles, et situé précisément en face du centre de l'armée anglaise. Des détachements nombreux occupaient les trois routes que nous venons de nommer. Cette position, éminemment forte en elle-même, avait cet inconvénient qu'on ne pouvait la quitter sans quelque danger en face de l'ennemi. Le général anglais prit pourtant ce parti; il fit travailler à quelques sentiers pour rejoindre la route de Mahdipoor, pour laquelle il fallait passer pour atteindre l'ennemi, car cette route, sur la droite de la position, mais un peu en arrière, en était séparée par des terrains impraticables. Cet ouvrage occupa les pionniers jusqu'à la nuit du 20 au 21. Les troupes employèrent le reste de la nuit aux préparatifs nécessaires pour l'exécution des mouvements du lendemain. Le 21 décembre, environ une demi-heure avant le point du jour, l'armée fut en mouvement. Sir John Malcolm prit le commandement de l'avant-garde. On marcha pendant huit milles sans découvrir aucun ennemi: alors arriva un courrier porteur d'une lettre de Mulhar-Row-Holkar. Cette lettre était conçue en termes vagues, mais finissait par ces mots : « Si vous avancez, rappelez-vous que c'est l'armée de Holkar que vous rencontrerez. » Sir Thomas His-

lop répondit par une note où se trouvaient récapitulés tous les griefs dont se plaignaient les Anglais, puis continua sa marche.

A neuf heures, l'avant-garde gravit une colline sur laquelle passait la route : de là on aperçut la vallée où se trouve la ville de Mahdipoor, sur la rive droite de la Seeprah, ayant en ce lieu ses rives toutes garnies d'avenues de grands arbres. Cette plantation cachait la vue de la position occupée par les Mahrattes ; d'ailleurs toute la plaine était couverte de leurs cavaliers, tantôt rassemblés en corps considérables, tantôt éparpillés en petits détachements. Ceux-ci arrivaient hardiment jusqu'à demi-portée de pistolet de l'avant-garde; mais celle-ci s'arrêta en ce lieu pour attendre le corps de bataille. Il devenait nécessaire de délibérer sur le parti à prendre. Du haut d'une petite colline du voisinage, sir Thomas Hislop put avoir une vue complète de la position de l'armée mahratte ; elle se déployait au-delà de la rivière et sur deux lignes; la première, formée par l'infanterie et l'artillerie, la seconde par la cavalerie serrée en masse. La rivière ayant fait un détour depuis l'endroit où l'armée avait campé la veille, se retrouvait entre elle et l'ennemi ; mais comment la passer ? Les informations qu'on avait sur les gués étaient fort incertaines, fort incomplètes ; aller chercher un gué au-dessus ou au-dessous de leur position était une manœuvre qui n'eût pas demandé moins d'un jour entier. Harcelé de plus en plus par les tirailleurs mahrattes, le géné-

ral se résolut d'abord à pousser une reconnaissance complète de leur situation et des moyens de l'approcher. La cavalerie, quelques pièces d'artillerie à cheval et l'infanterie légère reçurent, dans ce but, l'ordre de nettoyer la plaine située entre l'avant-garde et la rivière. Sir John Malcolm, à la tête de la moitié de la cavalerie, se porta vers la droite où les cavaliers ennemis se montraient en plus grand nombre; ceux-ci se replièrent promptement, se mirent à couvert dans un ravin difficile, ce qui empêcha de les charger; toutefois le feu de l'artillerie acheva de les disperser. Ils se retirèrent alors les uns vers la ville de Mahdipoor, les autres sur le gros de leur armée. Mais pendant que ces manœuvres se passaient sur la droite et sur le front, la cavalerie inclina sur la gauche et gagna le village de Dooleit, sur le bord de la Seeprah; de là, l'officier chargé de la reconnaissance vit en plein la situation des ennemis; il distingua aussi les endroits par où se retirait la cavalerie ennemie mise en déroute par sir John Malcolm. Il en conclut la situation des gués et la profondeur de l'eau en ces endroits. On savait déjà qu'il y avait deux gués, l'un à droite, l'autre à gauche de la position des Anglais; mais comme aucun des cavaliers ennemis ne se retirait par le gué de droite, on conclut qu'il fallait se servir de celui de gauche. D'ailleurs le terrain de ce côté paraissait favorable pour la formation des troupes au sortir de la rivière.

Le corps de bataille, sous le commandement

personnel de sir Thomas Hislop, s'était avancé pendant ce temps jusqu'à environ six ou sept cents verges de la rivière; là il fut rejoint par sir John Malcolm, qui lui rendit compte de la reconnaissance. Tous deux, après s'être consultés quelques instants, convinrent d'opérer le passage et de le réduire par le seul gué de gauche. La brigade légère passa effectivement ce gué, tandis qu'une petite batterie protégeait le mouvement, et se forma sans difficulté sur la rive opposée; elle essuya cependant une canonnade vive et soutenue. L'ennemi était rangé en bataille à huit cents verges environ, et parallèlement à la rivière; mais sur sa gauche celle-ci faisait un détour soudain, et courait alors perpendiculairement, ou à peu près, à sa ligne de bataille. A sa droite se trouvait un ravin très profond qui se réunissait au lit de la rivière; enfin sur le milieu de son front se trouvait un village ruiné, situé sur une colline qui, en raison de cette situation, était vraiment la clef de cette position. Comprenant l'importance de poste, les Mahrattes l'avaient rempli d'infanterie et flanqué de leurs principales batteries.

Un détachement d'artillerie à cheval rejoignit promptement l'infanterie légère de l'autre côté de la Seeprah. Elle s'établit aussitôt en batterie de manière à tenir tête à l'artillerie mahratte. Comme toutes celles de cette partie de l'Inde, cette rivière était profondément encaissée; on ne pouvait en sortir qu'aux endroits où quelques ravins venaient se

réunir à son lit. Sir Thomas Hislop s'occupa d'abord de s'emparer de ces divers endroits. Pendant ce temps l'artillerie à cheval, quoique fort bien servie, se trouva démontée; ses pièces de petits calibres n'avaient pu tenir contre les grosses pièces de l'ennemi; les régiments chargés de les soutenir voyaient leurs rangs s'éclaircir rapidement. Le moment était donc venu de prendre un parti définitif. Sir Thomas Hislop le comprit, et, sans attendre le passage du reste de l'armée, se décida à prendre l'offensive en exécutant avec toutes ses forces un vigoureuse attaque sur le front de l'ennemi, où se trouvait aussi le village ruiné. Sir John Malcolm, chargé de l'attaque, se mit en mouvement à la tête du centre avec deux brigades, l'une d'infanterie de ligne, l'autre d'infanterie légère: Un terrain uni, légèrement en pente, séparait les deux armées : le corps de Malcolm franchit cet espace avec calme et fermeté, en bon ordre, quoique sous un feu très vif et très meurtrier, auquel il ne répondit pas. Européens et Cipayes avaient appris à se fier à la baïonnette. Un bataillon de Cipayes s'arrêta cependant pour faire feu; Malcolm leur cria : « Croyez-moi, mes garçons, mieux vaut leur faire sentir le froid de l'acier. — Bien dit, Votre Honneur ! » s'écria-t-on de toutes parts, et le bataillon continua d'avancer l'arme au bras. Le village fut emporté à la baïonnette; l'infanterie mahratte lâcha pied, mais aucun des artilleurs n'abandonna son poste : ils se firent hacher sur leurs pièces. Char-

gée de l'attaque de gauche, la cavalerie anglaise ne s'en était pas acquittée moins heureusement; elle chargea avec décision, rapidité, repoussa la batterie ennemie. Se voyant tournée, l'infanterie mahratte commença aussitôt sa retraite. Une partie exécuta ce mouvement le long de la rivière, une autre par la route d'Alloat, celle-ci poursuivie de près par la cavalerie anglaise. Le jeune Holkar se trouvait de ce côté; à peine âgé de douze ans, il n'avait cessé de combattre au fort de la mêlée avec un de ses jeunes cousins, plus âgé que lui seulement de deux ans. Ce dernier, nommé Hurry-Holkar, tua deux cavaliers ennemis de sa main. Quant au jeune Mulhar-Row, il fondit en larmes en voyant la déroute des siens; il les supplia de revenir; il fallut l'arracher de force du champ de bataille. Le sang des Holkar n'avait point dégénéré.

Sir Thomas Hislop, en gravissant une petite colline, eut alors la vue distincte du camp ennemi. Bien qu'il fût tout dressé, les accidents de terrain l'avaient caché jusque là aux yeux des Anglais. Il envoya aussitôt à sir John Malcolm l'ordre de se diriger de ce côté. La cavalerie, occupée à poursuivre l'ennemi, avait elle-même aperçu les tentes : cessant sa poursuite, elle marcha au même instant de ce côté; sir Thomas Hislop, aussi dans cette direction. Une batterie placée sur la droite de la position ennemie ouvrit un feu assez vif, mais qui cessa presque aussitôt; les Anglais en prirent possession sans éprouver aucune autre résistance. Une partie

de l'armée mahratte avait opéré sa retraite en passant la rivière par un gué un peu en arrière du camp ennemi. Sir John passa ce même gué et se mit à sa poursuite; mais le passage de la rivière avait pris du temps, et il ne put atteindre les fuyards. Pendant ce temps, l'armée anglaise prit position sur le lieu même qu'avait occupé l'ennemi, mais faisant face au côté opposé. Elle passa la nuit sous les armes. La perte des Mahrattes fut évaluée à 3,000 hommes, tant tués que blessés; celle des Anglais à 778 hommes : elle pouvait l'être beaucoup davantage. C'était, en effet, une manœuvre singulièrement hardie que de traverser la rivière en présence d'un ennemi fortement retranché, appuyé d'une nombreuse artillerie, sans s'être mis en mesure de faire quelque diversion au moyen d'un corps d'armée qui aurait passé au-dessus ou au-dessous. Il ne l'était pas moins d'attaquer la position de cet ennemi sur toute l'étendue de son front, sans le menacer par l'un de ses flancs.

Sir Thomas Hislop s'en était fié à la supériorité d'organisation des Européens; et, de fait, elle leur donnait presque nécessairement la victoire dès qu'ils abordaient l'ennemi. Les circonstances les plus défavorables pour eux ne pouvaient guère empêcher ce résultat. Le caractère anglais, admirable pour braver le danger, activement ou passivement, se prêtait peu d'ailleurs aux manœuvres, aux ruses, je dirais volontiers, aux subtilités de la guerre. Lord Lake, qui laissa une si grande réputation dans

l'armée anglo-indoue, en agissait volontiers de la sorte. Ignorant, ou, pour mieux dire, dédaignant toute combinaison stratégique, il gagna toutes ses victoires par une attaque directe qu'il conduisait lui-même, le plus souvent sans avoir reconnu la position ennemie. C'était à son bras plutôt qu'à sa tête qu'il voulait devoir la victoire. Quoi qu'il en soit, Sir Thomas Hislop demeura une semaine à Mahdipoor, pour établir un hôpital et un dépôt; sir John Malcolm dut suivre la victoire, à la tête d'une légère division de l'armée. Une autre raison portait sir Thomas à faire ce séjour : il voulait attendre la jonction de l'armée de Bombay, qui venait quitter le Guzerate. Cette armée, d'abord dirigée sur Oojein, s'était ensuite trouvée rappelée sur la nouvelle de la défection de l'armée de Nagpoor. Le gouverneur-général fut fâché de voir la destination de la force de Bombay ainsi changée; il donna l'ordre au gouverneur de cette présidence de la laisser s'acheminer vers Oojein. Le 30, cette armée fit sa jonction avec le quartier-général de l'armée du Deccan. Les deux corps d'armée réunis marchèrent ensuite sur Mundisor, pour soutenir sir John Malcolm qui avait déjà atteint ce point.

Le pouvoir de Mulhar-Row-Holkar se trouvait complétement brisé; la retraite lui était coupée de tous côtés, aucun moyen ne lui restait de résister à l'invasion. La négociation fut ouverte par Ghuffoor-Khan. Il avait envoyé un agent à la recherche de son gendre laissé blessé sur le champ de ba-

taille ; cet agent profita de l'occasion pour faire parvenir la nouvelle du changement survenu dans les sentiments des hommes influents du durbar. Tantia-Jogh était déjà délivré de la séquestration où on l'avait retenu, et rétabli dans ses fonctions. Dans sa réplique à cette communication, sir John Malcolm fit dire au durbar qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'envoyer immédiatement ce ministre comme négociateur au camp des Anglais. Tantia-Jogh se rendit effectivement auprès de sir John Malcolm le 1er janvier. A cette époque, le brigadier-général avait déjà reçu les instructions de lord Hastings sur le traité à conclure dans le cas où les négociations s'ouvriraient ; la négociation commença donc immédiatement. Lord Hastings demandait que Mulhar-Row-Holkar plaçât sa personne et ses États sous la protection britannique ; qu'il confirmât les arrangements déjà conclus par ce gouvernement avec Ameer-Khan, c'est-à-dire qu'il renonçât à tous droits de souveraineté sur les territoires garantis à ce chef ; qu'il cédât à perpétuité aux Anglais les quatre pergunnahs de Puchpuhar, Deeg, Gungrar et Ahoor ; qu'il cédât de même tout ce qu'il possédait au nord des montagnes ; qu'il fournît un corps auxiliaire de 3,000 hommes au gouvernement britannique ; enfin qu'il renonçât, au profit de celui-ci, à tous ses droits aux tributs des rajpoots. Dans le but de gagner le parti afghan, dont Ghuffoor était le chef, le gouverneur-général se décida à accorder à ce

dernier un jaghire considérable, à condition toutefois qu'il le tiendrait comme feudataire de Mulhar-Row. Le traité conclu sur ces bases fut signé et ratifié par le gouverneur-général vers le milieu du même mois. Mulhar-Row, Gunput-Row, Ghuffoor-Khan et les principaux chefs mahrattes vinrent d'eux-mêmes se remettre sous la protection britannique. Tantia-Jogh fut chargé de l'administration générale de la principauté pendant la minorité du jeune prince.

Sir Stampfort Rafle avait été, comme nous l'avons dit, nommé au gouvernement de Java aussitôt après la conquête. C'était une situation assez difficile en elle-même, plus difficile, en outre, en raison de certaines circonstances, pour celui à qui elle tombait en partage que pour beaucoup d'autres. En effet, sir Stampfort n'appartenait point au service civil de la Compagnie; il n'en fallait pas davantage pour le rendre un objet de haine et de jalousie pour tous les employés de ce service. Ceux-ci se considéraient comme frustrés, comme dépouillés, au profit d'un étranger, de fonctions éminentes auxquelles ils se croyaient des droits positifs. D'un autre côté, la mésintelligence, ordinaire entre le service militaire et le service civil, ne tarda pas à éclater entre le nouveau gouverneur et le général Gillepsie, qui avait eu une part si brillante à la conquête de l'île. La lutte tourna au désavantage de ce dernier, qui fut rappelé par le gouverneur-général. Libre des obstacles qui l'avaient embar-

rassé jusqu'à ce moment, le gouverneur se livra avec ardeur à l'accomplissement de la tâche honorable mais difficile qui lui était imposée. Pour subvenir aux frais d'administration, il vendit une certaine quantité de terres qui se trouvaient inutiles dans les mains du gouvernement. Il établit, pour percevoir le revenu, un système analogue à celui appelé des Ryots au Bengale. Il institua des tribunaux civils et militaires, basés sur les idées les plus libérales. Après avoir introduit la vaccine dans l'île, il consacra sous ce nom, terres de *Jenner*, une certaine portion de terre destinée à couvrir les dépenses qu'entraînait la mise en pratique de la découverte de ce philanthrope, tant à Java que dans les îles voisines. Il créa un grand nombre d'écoles primaires, où il s'efforça d'attirer les indigènes; il réprima le jeu, une des passions les plus furieuses de ces derniers; il adoucit le sort des esclaves, dont il préparait l'affranchissement; enfin il fit tous ses efforts pour empêcher ou du moins diminuer l'introduction de l'opium. On pouvait espérer les meilleurs effets de cette administration douce, équitable, libérale; mais les événements de l'Europe devaient avoir leur contre-coup dans l'Orient. Java fut restitué aux Hollandais. Les mêmes événements nous rendirent Bourbon, Chandernagor, Pondichéry, cet ancien théâtre de notre grandeur dans ces contrées, où elle n'est plus, hélas! qu'un brillant et déjà lointain souvenir.

Sur le point de quitter Batavia, sir Stampfort écri-

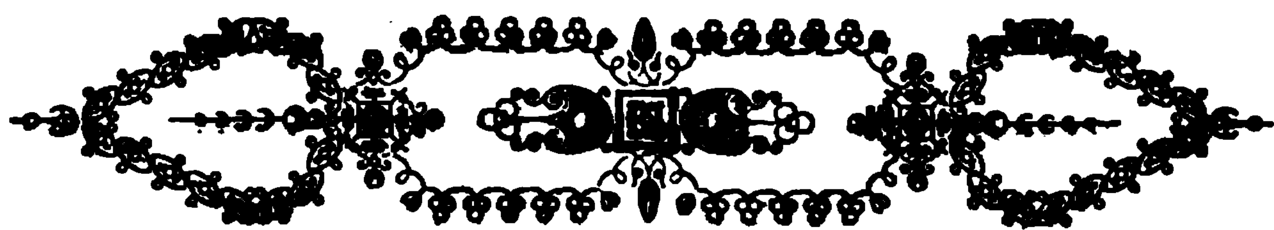
vait à lord Minto, à propos du rétablissement de l'ancien gouvernement hollandais : « Si je pouvais croire que Java dût être gouvernée comme elle l'a été précédemment, je m'en éloignerais avec un cœur bien triste; mais je me flatte qu'elle a devant elle un meilleur avenir. La Hollande n'est pas seulement ressuscitée, mais, je l'espère, renouvelée; le prince qui se trouve à sa tête a été élevé à la meilleure de toutes les écoles, le malheur. J'espère que la population de Java sera aussi heureuse, je dirais volontiers plus heureuse que sous la domination anglaise : plus heureuse, dis-je, parce qu'elle est plus importante pour la Hollande qu'elle eût jamais pu l'être pour l'Angleterre; qu'en conséquence la première doit veiller sur elle avec plus de soin et d'attention que la seconde. Votre Seigneurie, en causant sur les réformes à introduire dans ce pays, faisant allusion à l'incertitude où nous sommes de conserver cette possession, a souvent dit : « Faisons-y du moins autant de bien que » nous pouvons pendant que nous y sommes; » c'est ce que je me suis efforcé de faire, et, quoi qu'il puisse arriver, ce sera toujours pour moi un doux souvenir. » L'administration de sir Stampfort fut en effet un véritable commentaire de ces nobles et simples paroles.

LIVRE XXII.

SOMMAIRE.

Poursuite du peschwah. — Brillante défense de Korcigaum par un détachement anglais. — Reddition de Saltarah. — Suite des opérations contre les Pindarries. — Reddition des chefs de Pindarries, Namdar-Khan et Kurreem-Khan.—Mort de Wâsil-Mahomet. —Mort de Chettoo. — Jeswunt-Row-Bao. — Ameer-Khan, par suite de son traité avec les Anglais, licencie son armée.— Situation des différents corps de l'armée anglaise au 1er février 1818 dans le Deccan et dans l'Indostan. — Dissolution de l'armée du Deccan. — Capture de la forteresse de Taïneir. — Sir Thomas Hislop et le général Doveton se remettent à la poursuite du peschwah. — Disposition d'Apa-Saheb et de ses ministres. — Arrestation du rajah et de ses ministres. — Marche, contre-marches, manœuvres du peschwah. — Affaire de Soonce. — Capture de Solapoor. — Capture de Chanda. — Exil et fuite d'Apa-Saheb. — Bajee-Row cerné de tous côtés. — Il entre en négociations avec sir John Malcolm. — Le peschwah consent à se soumettre aux conditions qui lui sont imposées.— Une révolte éclate peu après dans son armée. — Dissolution de la confédération mahratte. — Caractère général de cette confédération. — Mesures politiques et administratives prises à l'égard des pays conquis. — Restauration de l'ancienne dynastie des rajahs de Saltarah. — Arabes de la province de Candeish. — Leur expulsion. — Apa-Saheb contraint de chercher un refuge dans les montagnes de Mohadeo. — Siége et prise de la forteresse d'Assecghur. — Nouvel arrangement avec la principauté de Bhopal. — Avec les États rajpoots. — Avec la principauté de Kotah. — Avec Joudpoor. — Avec Odeypoor. — Avec Jeypoor. — Avec plusieurs États de moindre importance. — Situation respective des parties belligérantes des Mahrattes à la fin de la guerre. — Les rajahs de Saltarah et de Nagpoor, Dowlet-Row-Scindiah et Mulhar-Row-Holkar. — Le visir change son titre en celui de roi de Oude. — Le marquis de Hastings quitte l'Inde. — Mesures de la cour du directeur à son égard. — Coup d'œil général sur son administration.

(1817—1823.)



LIVRE XXII.



Le brigadier-général Smith, ayant complété ses arrangements à Poonah pour l'occupation permanente de cette ville, se mit à la poursuite de l'ennemi. Le peschwah s'était, disait-on, réfugié à Mahaollee, auprès de Satara. On crut d'abord qu'il avait le projet de se réfugier dans une forteresse et de soutenir un siége; mais il voulait seulement se joindre à un parti qui venait d'entrer en campagne, avec la résolution d'enlever la famille du rajah de Satara. Le peschwah craignait, en effet, de laisser derrière lui un dépôt aussi important; les murailles de la forteresse la plus redoutable ne le rassuraient pas suffisamment. Il se proposait d'emmener avec lui toute cette famille, de peur qu'elle ne tombât dans les mains des Anglais, et que ceux-ci ne tentassent de s'en servir contre sa propre autorité.

Le 29 novembre, le général Smith força le passage de la Salpa-Ghat, qui conduit aux hautes terres où la Kistna prend sa source. Depuis le 22, Gokla, à la tête de 5,000 chevaux du peschwah, n'avait cessé de se montrer sur le front, sur les flancs, de menacer les derrières du corps d'armée du brigadier-général. L'intention de Gokla n'était nullement d'en venir à une action sérieuse, mais seulement de harceler et de fatiguer l'ennemi. D'ailleurs il suffisait de quelques obusiers, de quelques pièces de campagne pour tenir à distance ce nuage de tirailleurs. Le peschwah fuyait d'abord au midi, à la poursuite du général Smith; mais il fut obligé de changer de direction et de marcher au nord. La division du général Pritzler avançait de la Kistna, et à l'est se trouvaient les frontières du nizam. Smith suivit le peschwah dans cette nouvelle direction jusqu'à Punderpoor. Le 9, il fit une tentative pour surprendre le bivouac du principal corps de cavalerie sous Gokla; mais un petit corps ennemi, qu'il rencontra en chemin et qu'il fallut combattre, empêcha la surprise de réussir. Apprenant à Punderpoor que le peschwah s'était enfui à Purgaum, la division de Smith marcha dans cette direction. La poursuite continua sans interruption jusqu'à Serroor, où la division arriva le 17 décembre; elle reçut là un renfort, un bataillon d'infanterie de Madras. Jusque là, croyant que le peschwah allait s'enfermer dans quelque forteresse, le général Smith avait amené avec lui son ar-

tillerie de siége, et sa marche en était devenue lente et pénible. Il laissa cette artillerie à Serroor, pour pouvoir suivre plus facilement le peschwah. Il chercha à s'interposer entre ces princes et les montagnes de Kandeish ; mais celui-ci, ayant été rejoint par l'infanterie de Trimbukjee-Daniglia, abandonna tout-à-coup cette direction et courut vers le midi, c'est-à-dire vers Poonah. Le général Smith le suivit aussi rapidement que possible à travers une contrée presque impraticable à des troupes régulières; il éprouva entre autres de grandes difficultés le 29 décembre au passage de la Wassoora; l'arrière-garde ne put rejoindre le gros de l'armée que le lendemain dans l'après-midi. Le 30, le peschwah était arrivé à Chakun; il semblait avoir l'intention de se remettre en possession de sa capitale. Le colonel Burr avait reçu quelques renforts, il en demanda d'autres au corps de troupes laissé à Serroor; le capitaine Staunton, obéissant à cette réquisition, se mit en route avec un bataillon, 2 canons et 250 chevaux.

Ce détachement se hâtant pour aller s'enfermer à Poonah, atteignit, le 1er janvier, une colline élevée en face du village de Korcigaum, à vingt-sept milles de distance de Serroor. De là le capitaine Staunton eut un spectacle auquel il ne s'attendait pas. Dans la vallée qui s'ouvrait devant lui se trouvait toute l'armée du peschwah, consistant en 20,000 chevaux et 8,000 fantassins; elle campait sur la rive droite de la Beemah, au-dessus du village

de Korcigaum ; au pied duquel passait la grande route de Poonah. Au fond de la vallée coulait la rivière ; les Mahrattes se trouvaient sur la rive droite, les Anglais sur la gauche ; et sur cette même rive gauche le village de Korcigaum, dont la rivière baignait les murailles. La grande route de Poonah passait elle-même au pied de ce village, après avoir traversé la rivière par un gué. Le gros de l'armée du peschwah était sur la rive droite de la rivière ; mais heureusement pour les Anglais il avait négligé d'occuper les routes situées sur la rive gauche et aboutissant au village. Prenant hardiment son parti, le capitaine Staunton marcha rapidement sur Korcigaum, et parvint à y arriver avant les Mahrattes. Ceux-ci ne s'attendaient en aucune manière à l'arrivée du détachement : en le voyant, ils se précipitèrent aussi de leur côté vers Korcigaum. Les deux partis en occupèrent chacun une portion ; et il fut de plus entouré tout aussitôt de corps de cavalerie et d'infanterie. Le peschwah gagna de sa personne un lieu élevé pour avoir le spectacle du combat ; il se flattait de jouir avant peu de la défaite de la petite troupe anglaise.

Le village de Korcigaum était bâti sur une pente assez rapide. Les Mahrattes s'emparèrent de la partie la plus élevée avant l'arrivée des Anglais ; en peu d'instants le reste des rues et des places fut encombré par ceux-ci : cavalerie, infanterie, bagages et domestiques y cherchaient en toute hâte un abri. La cavalerie mahratte les suivait de près, en effet,

et se montrait décidée à les attaquer avec vigueur. L'immense supériorité numérique qui se trouvait de son côté lui donnait une audace inaccoutumée. Le détachement des Anglais consistait en 500 Cipayes, 26 artilleurs, 2 pièces de canon et de la cavalerie, celle-ci à peu près inutile d'ailleurs, ne pouvant agir faute d'espace, et n'étant point armée convenablement pour combattre à pied. Il était midi, le soleil était brûlant, et les Anglais, après avoir marché toute la nuit et toute la matinée, n'avaient pas une goutte d'eau pour se rafraîchir. Les Mahrattes, divisés en trois corps d'infanterie d'un millier d'hommes chacun, s'avancèrent bientôt contre Korcigaum. Le capitaine Staunton fit braquer ses 2 pièces de canon sur la principale avenue conduisant au village, et bientôt le combat s'engagea. Ce furent tour à tour des attaques impétueuses de la part des assaillants, des sorties désespérées de la part des assiégés; quand il se trouvait serré de trop près, le détachement se voyait en effet obligé de conquérir en quelque sorte un nouveau champ de bataille. L'une des pièces de canon tomba aux mains de l'ennemi, mais pour être reprise l'instant d'après. En peu de temps tous les officiers européens, obligés de payer de leurs personnes, furent tués ou hors de combat; leurs têtes, coupées sur-le-champ, étaient immédiatement envoyées au peschwah, toujours sur sa colline. En proie à une soif dévorante, épuisé de fatigue, le détachement commençait peut-être à

chanceler dans sa résolution; quelques voix parlaient de se rendre. Staunton, décidé à continuer le combat, harangua ses soldats; il leur peignit les traitements barbares réservés aux prisonniers, les décida à se défendre. Il n'en fut pas besoin; craignant d'être attaqués à leur tour, les Mahrattes se retirèrent : événement d'autant plus heureux que les Anglais trouvèrent de l'eau dans cette partie du village. Staunton employa la nuit à se préparer à de nouvelles attaques; mais le lever du soleil lui montra l'armée du peschwah en marche dans la direction de Poonah. L'arrivée du général Smith à Chakun rappelait le peschwah de ce côté. La perte des Mahrattes avait été de 1,700 hommes; celle des Anglais de 150 hommes tués ou blessés, 12 artilleurs de tués et 8 de blessés sur 20; 96 cavaliers tués ou blessés. Demeuré maître du champ de bataille, mais ignorant la situation du corps d'armée de Smith, ne pouvant continuer sa marche sur Poonah, n'ayant plus de munitions, et ne pouvant par conséquent occuper Korcigaum, Staunton prit le parti de retourner à Serroor. Il se mit en route au coucher du soleil, et, après avoir marché toute la nuit, y arriva le lendemain matin; il fit son entrée tambour battant et enseignes déployées. Un monument, élevé peu de mois après à Korcigaum, honora la mémoire de ceux qui succombèrent dans cette action, une des plus glorieuses des guerres de l'Inde. Le gouverneur-général s'empressa de donner à Staunton le titre de son aide-de-camp hono-

raire. De son côté, la cour des directeurs lui fit remettre un magnifique sabre enrichi de diamants, sur la lame duquel était gravé le mot « Korcigaum. »

Le général Smith, se trouvant le 2 janvier à Chakun, apprit la situation du détachement de Staunton à Korcigaum. Il se hâta de marcher à son secours, mais ce dernier avait déjà opéré sa retraite. Après l'échec qu'il venait d'éprouver, Bajee-Row continua de fuir dans la direction du sud-est. Le brigadier-général Pritzler, se trouvant entre Pergaum et Punderpoor, apprit la marche de l'armée mahratte vers le midi; il se mit aussitôt en mouvement dans le but de lui barrer le passage. Mais Bajee-Row avait opéré dès le 6 janvier le passage de la Salpo-Ghet. Le jour suivant, Pritzler atteignit cependant l'arrière-garde du peschwah; il lui tua une soixantaine d'hommes, puis continua à le poursuivre, le serrant à lui marcher en quelque sorte sur les talons; sur le point de le joindre à Poosa-Saolee et à Merich, il passa la Kistna immédiatement après lui au gué d'Erroor. Le peschwah avait d'abord l'intention de tenter une invasion dans le royaume de Mysore, et pour la réaliser s'avança au midi aussi loin que Gokak sur le Gutparba; là il essaya d'ouvrir une correspondance avec le rajah de Mysore, mais ne put réussir. Par les soins du brigadier-général Munro, tout ce pays était au contraire en armes. Ayant rassemblé tous les corps de

troupes irrégulières à sa disposition, Munro se trouvait prêt à poursuivre le peschwah partout où il irait dans cette direction. En conséquence, le peschwah retourna sur ses pas; de Gokak, il tourna à l'est, repassa la Kistna à Gulgula, se dirigea de là à l'ouest, et marcha par Hutarree et Merich, décrivant ainsi un cercle autour de la division de Pritzler. Cependant celui-ci le suivait de près. Le 17 janvier, la cavalerie de Pritzler lui tua beaucoup de monde. Le général Pritzler était bien pourvu de cavalerie, mais l'ennemi n'attendit jamais une charge : c'était seulement à l'aide de l'artillerie à cheval qu'il y avait moyen de l'attaquer.

Le général Smith, après avoir reçu quelques renforts à Serroor, en partit le 8 janvier. Il laissa une petite partie de son corps d'armée, ses bagages et sa grosse artillerie sous les ordres du lieutenant-colonel Boles, avec ordre de le suivre. Le 12 il était près de Fultum, et continuant au midi, se dirigea sur Malveilhi. Le 21, il apprit que Bajee-Row, après avoir réussi à tourner la division du général Pritzler, se trouvait en pleine marche sur Mérich; il marche aussitôt de ce côté, et le 22 arrive à Oogar sur la Kristna, où le peschwah avait campé le jour précédent. De ce point, Bajee-Row passant la rivière, feignit de vouloir descendre dans le Konkan par Amba-Ghat; mais bientôt il abandonne ce projet et continue sa fuite sur la rive droite de la rivière. Le général Smith ne le perd pas de vue, mais suit pen-

dant ce temps la rive opposée; il se flattait de lui enlever ainsi tout moyen d'échapper à l'est. La poursuite des Anglais était fort vive. Par une marche très rapide dont Sattara était le point de départ, Bajee-Row trouva néanmoins le moyen de repasser la Salpa-Ghat le 28; il exécuta même ce passage sans autre perte que quelques hommes de son arrière-garde restés dans le défilé. Alors après avoir rencontré le détachement du colonel Boles, il prit définitivement sa course à l'est, vers Salapoor: il voulait s'emparer dans cette place des trésors qu'un de ses ministres, qui venait de mourir, y avait, dit-on, entassés. Pour la première fois depuis long-temps, il put faire en ce lieu, et sans être inquiété, une halte de plusieurs jours. Le général Smith avait résolu de s'emparer de Satturah, capitale nominale de l'empire et demeure des anciens rajahs. La place se rendit le jour même où l'armée se présenta devant elle. Elle contenait 25 pièces de canon de différents calibres. La garnison reçut la permission de se retirer avec ses armes; elle avait à la vérité montré si peu le désir d'en user, qu'il était sans inconvénient de les lui laisser. Toutefois ce fut au nom du rajah, non en celui du gouvernement britannique, que le général Smith en prit possession. Le titre de capitale de l'empire mahratte lui fut solennellement rendu dans une proclamation. Nous avons dit comment le peschwah y avait enfermé les descendants de Sevajee, après les avoir dépouillés du pouvoir. Le moment

arrivait où l'intérêt des Anglais allait rappeler à un rôle plus actif cette dynastie oubliée depuis si longtemps.

Les restes dés durrahs de Kurreem et de Wasil-Mahomet s'étaient dirigés par Haraotee à Mewur, où ils espéraient dans la protection de Juswent-Rao-Bhâo. Dès les premiers jours de janvier 1818, le colonel Adams avait pris position à Gungrar, et le général Donkins une autre position au nord de Mewur. Pendant ce temps, le général Brown avançait sur Rampoora. Après le traité de paix avec Holkar, le général sir William Grant-Keir fut envoyé avec sa division pour opérer contre Chetoo ou tout autre chef pindarrie qui se mettrait en avant. Le durrah du premier avait été dispersé dans le voisinage de Satoolla. Pendant tout ce temps, sir Thomas Hislop demeura de sa personne à Mundisoor, point central bien choisi pour la direction générale des affaires dans ce quartier. Harrassés par la poursuite de sir William Keir, les Pindarries, ou leurs restes, résolurent de regagner leurs anciennes retraites en Malwa, ou dans la vallée de la Nerbudda. Chettoo réussit à déjouer tous les efforts dirigés contre lui. Il pénétra, à travers un pays fort difficile, au midi de Mewur, puis il reparut auprès de Dahr. Dans cette marche, il se vit obligé d'abandonner son bagage, et de plus perdit la meilleure partie de ses chevaux. Sir William Keir, après avoir été contraint de faire un grand détour, car la route que suivait Chettoo était presque im-

praticable pour dès troupes régulières, continua sa poursuite.

Les débris du durrah de Kurreem avaient rejoint celui de Wasil-Mahomet; ils cherchèrent aussi à rejoindre Chettoo à Malwa et dans les environs de la Nerbudda. Ayant réussi à éviter le camp de sir Thomas Hislop, ils marchèrent à l'est, dans la pleine confiance de ne pas rencontrer d'autres troupes anglaises. Après avoir passé la Chumbul, ils bivouaquèrent le 12 janvier auprès d'un petit village nommé Kotree. Le colonel Adams se trouvait, par un heureux hasard, à Gungrar, à la distance de quelques milles de leur campement; il détacha un régiment de cavalerie pour leur donner, s'il était possible, une surprise de nuit. Or, le régiment arriva jusque dans le voisinage des Pindarries sans que ceux-ci eussent eu le moindre soupçon de son approche. Le colonel en profita pour faire à loisir toutes ses dispositions; il attendit alors le lever du soleil pour commencer son attaque, afin d'être plus à même de leur couper la retraite. Au point du jour il divisa sa troupe en six pelotons : trois devaient attaquer de front, les trois autres par derrière, dans la direction où les Pindarries ne pouvaient manquer de chercher à fuir. Cette manœuvre réussit. La perte du durrah fut plus considérable qu'aucune de celles qu'il avait faites jusqu'alors : plusieurs des chefs restèrent sur la place. Aussitôt après ce succès, le colonel Adams, instruit que les maraudeurs avaient l'intention de

retourner à Malwa, se mit sur-le-champ à leur poursuite; il donna en même temps avis de leur mouvement au général Marshall, qui depuis long-temps attendait les événements dans le voisinage de Bairseah et de Seronjee. Dans leurs marches, les Pindarries furent fort maltraités par des détachements des divisions d'Adams et de Marshall. De ce moment, pressés par des forces supérieures, ne pouvant résister nulle part, n'ayant de repos ni jour ni nuit, ils ne présentaient plus l'ombre d'une organisation. Le colonel Adams crut le moment venu d'entrer en négociation avec eux; il leur fit conseiller par l'intermédiaire du nabob de Bhopal de s'en remettre à la générosité britannique, en lui livrant leurs armes et leurs chevaux. Il promettait en échange, tant aux chefs qu'aux simples soldats, pleine sécurité pour leurs vies et leurs propriétés, de plus, la faculté de se retirer où bon leur semblerait, pourvu que ce fût loin de leurs anciennes retraites.

Namdar-Khan, qui commandait les débris du durrah de Kurreem-Khan, fut le premier à profiter de ces offres; le 3 février, il vint se livrer lui-même au colonel Adams, avec le reste de ses adhérents qui n'étaient plus que 87. Il ne demandait qu'une seule chose, l'assurance de n'être envoyé ni en Europe ni à Calcutta. Selon les rapports de tous, Wasil-Mahomet était dans une égale détresse, prêt à profiter aussi des offres du colonel Adams. Il avait pénétré plus loin dans l'est; après cela, il avait été

chercher un asile à Gwalior. Le résident anglais requit Scindiah de s'en emparer et de le livrer. Ce dernier refusa d'abord, par un motif de point d'honneur. Mais, aux termes de ses engagements avec le gouvernement britannique, il se trouvait dans l'obligation d'obéir; force lui fut donc de se soumettre à la réquisition expresse du gouverneur-général. Les autres suivirent, pour le plus grand nombre, l'exemple de Namdar-Khan. Karreem-Khan se trouvait de sa personne à Jawut, lorsque la place fut prise par le général Brown : il échappa seul, à pied, avec de grandes difficultés, et vécut long-temps dans les jungles du voisinage; puis, après beaucoup de périls et d'aventures, trouvant impossible le rétablissement de ses affaires, il se rendit le 15 février à sir John Malcolm. Le gouvernement lui donna pour lui et sa famille, un territoire valant environ un millier de roupies par mois. Wasil-Mahomet, pris et remis aux Anglais peu après par Scindiah, enfermé ensuite à Ghazeepoor, y devint d'abord l'objet d'une étroite surveillance. Il refusa constamment toutes les propositions d'arrangement qui lui furent faites; tout au contraire, ayant eu l'adresse de se faire préparer des chevaux de relais jusqu'à la frontière, il tenta de s'échapper. Toutefois le projet échoua; il fut découvert au moment même où il allait monter à cheval, et alors il s'empoisonna. Les durrahs de Kurreem-Khan et de Wasil-Mahomet se trouvèrent dès lors absolument anéantis.

Long-temps Chettoo avait eu l'adresse d'éviter tout engagement sérieux en rase campagne avec les Anglais; mais ce bonheur cessa. Le 23 janvier, un détachement anglais parti de Hindia le surprit aux environs de Kurnod; tout son durrah fut dispersé. Il se vit réduit à errer alors çà et là dans la province de Malwa, à la tête de 200 cavaliers. Comprenant enfin que ses affaires étaient désespérées, il voulut tenter quelques voies d'accommodement, tant pour lui que pour les siens. Dans ce but, il se présenta un jour tout-à-coup devant le nabob de Bhopal, au milieu du camp de celui-ci. Il demandait, comme prix de sa reddition, un jaghire en Malwa, son entrée ainsi que celle de ses partisans au service du gouvernement britannique. Le nabob lui offrit une mince allocation personnelle, à la condition qu'il irait en jouir dans quelque partie éloignée de l'Indostan. Ces pourparlers durèrent quelques jours; pendant ce temps, les Pindarries de la suite de Chettoo eurent constamment leurs chevaux sellés et bridés; ils dormaient brides en main. Se voyant refusé, il décampa un beau jour aussi inopinément qu'il était venu. Il reprit alors sa vie errante, poursuivi de fort près par les troupes du nabob et par les Anglais. Son propre fils, fatigué de cette vie pénible, fit sa soumission. Quant à lui, quoique son durrah fût absolument détruit, quoique ses officiers l'eussent peu à peu tous abandonné, rien ne put le dompter ni le décider à se rendre. Il passa dans la province

de Kandiesh, se réunit à quelques débris de l'armée du peschwah, avec lesquels il se confondit quelque temps; plus tard il se joignit à Apa-Saheb, et passa la saison des pluies de 1818 au milieu des montagnes sauvages de Mohadeo. Plus tard ce dernier se rendit de sa personne au fort d'Asseegurh, qui lui ouvrit ses portes, mais les referma pour Chettoo qui se vit réduit à chercher un refuge dans un jungle du voisinage. Il essaya de pénétrer dans un endroit couvert où les tigres étaient nombreux. On n'entendit plus parler de lui; mais peu de jours après, un cheval fut trouvé par des soldats anglais, tout sellé, bridé et paissant à la lisière du bois. Ce cheval portait à l'arçon de la selle un petit sac contenant une bourse de 250 roupies, quelques anneaux à cacheter et des lettres d'Apa-Saheb. Ces indices suffirent à faire connaître le maître du cheval. Les soldats se mirent à sa recherche; ils découvrirent d'abord quelques os, quelques lambeaux de vêtements ensanglantés, enfin la tête du Pindarrie encore fort reconnaissable. Nouvel exemple des caprices du sort, telle fut la fin d'un chef qui plus d'une fois s'était trouvé à la tête de 20,000 hommes, jetant la terreur dans l'Inde entière.

Jeswunt-Row, le plus turbulent des sirdars de Scindiah, après le traité conclu avec Scindiah, avait d'abord montré des dispositions pacifiques; il ne tarda pas à en laisser paraître de toutes différentes. On apprit bientôt qu'il faisait tous ses efforts pour cacher des chefs de Pindarries, qu'il admet-

tait dans les rangs de sa troupe un grand nombre de ces derniers. Il fit figurer sur les états de ses propres troupes, comme en faisant partie, une troupe de 500 Pindarries, commandés par un certain Fezil-Khan; il réclama pour eux, en tant que lui appartenant, la protection et les secours du gouvernement britannique. Le capitaine Cautfield, détaché auprès de lui comme résident temporaire, en référa au gouverneur-général; en attendant, il accorda sa protection momentanément et une sauvegarde écrite. Pendant ce temps, sir William Grant-Keir, alors occupé de la poursuite de Chettoo, fut conduit par ses guides au village où se trouvait le détachement Fezil-Khan; ceux-ci le lui désignaient comme appartenant au durrah de Chettoo. A la première apparition des troupes anglaises, un grand nombre d'hommes armés s'élancent à cheval et galopent dans le sens opposé. Cette vue confirme les soupçons de sir William Keir : il fait charger les fugitifs par sa cavalerie et attaque immédiatement leur position; le village est emporté en quelques minutes; un bon nombre de Pindarries sont sabrés avant que le chef ait eu le temps de produire la sauve-garde du capitaine Cautfield. Des ordres sont aussitôt donnés pour arrêter le pillage, mesure qui ne put être exécutée qu'avec difficulté. Un Cipaye qui continuait de désobéir fut pendu sur-le-champ. Cependant, pour éclaircir le fait, sir William Keir fit une espèce d'enquête : par elle il fut prouvé que la majeure partie des cavaliers trouvés dans le vil-

lage avaient récemment fait partie du durrah de Chettoo. On eut donc une nouvelle preuve du manque de bonne foi de Jeswunt-Row. Plus tard il donna asile à un des chefs les plus importants de la durrah de Chettoo; il lui permit même de planter sa tente dans le voisinage du capitaine Cautfield; il repoussa toutes les représentations de ce dernier, qui sollicitait l'arrestation du chef pindarrie.

Le gouverneur-général, en apprenant ces événements, se hâta d'envoyer de nouvelles instructions au résident anglais auprès de Jeswunt-Row. Il ordonnait la mise à exécution des mesures de rigueur à exercer contre ce dernier, à moins qu'il n'eût changé de conduite. Mais avant l'arrivée de ces instructions, force avait été d'arriver à un dénouement par l'épée. Le général Brown, sur la recommandation du capitaine Cautfield, s'était déjà mis en mesure d'agir. A l'approche du corps du général Brown, le capitaine Cautfield renouvela ses remontrances; Jeswunt-Row n'apporta aucune modification à sa conduite. Le 28 janvier, le capitaine Cautfield quitta le camp de Jeswunt-Row, il se retira dans celui du général. Le lendemain, il apprit que Jeswunt-Row s'occupait de quelques arrangements pour la translation du Pindarrie en lieu de sûreté. Un escadron de cavalerie régulière fut envoyé par le général Brown pour occuper la route par où devait passer le chef pindarrie et sa suite. En exécutant ce mouvement, l'escadron reçut à la fois le feu de la ville et du

camp ; là-dessus le général Brown fait avancer toutes ses troupes, et se décide à attaquer immédiatement tous les postes de Jeswunt-Row. Ceux de ces postes situés hors de la ville sont bientôt emportés; le général se décide alors à attaquer la ville elle-même. Il fait diriger une pièce de 12 contre les portes, le reste de son artillerie sur la muraille d'enceinte; l'assaut est donné, et la ville tombe aux mains des Anglais. Jeswunt-Row lui-même ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval. Le général Donkins, en ce moment cantonné à Shahpoora, reçut l'ordre d'occuper le territoire possédé par lui dans Odeypoor. Les districts de Jawud et Neemuch, appartenant à Scindiah, et qui plus tard lui avaient été assignés, furent d'abord saisis et retenus quelque temps; toutefois restitués peu après à Scindiah. A l'époque de la conclusion du traité de Gwalior, ce dernier avait été formellement averti que dans le cas où quelques uns de ses sirdars se mettraient en contravention avec ce traité, les acquisitions faites sur eux par les Anglais appartiendraient à ceux-ci comme compensation des frais de la guerre. Cette attaque faite sur Jeswunt-Row, et la saisie de son territoire qui en fut la conséquence, n'amenèrent d'ailleurs aucune discussion avec le durbar.

Ameer-Khan, comme nous l'avons dit, s'était montré satisfait de son traité avec le gouvernement britannique. Il en retirait en effet ce grand avantage de se voir reconnu pour la première fois comme un souverain indépendant. En revanche, les chefs

de son armée ne se montrèrent nullement satisfaits des conditions obtenues pour eux. Pendant la durée des négociations, il ne se fit pas scrupule de les abuser jusqu'à un certain point sur la teneur du traité : il le leur fit croire plus favorable qu'il ne l'était en réalité : aussi, lorsqu'après la ratification du traité, la vérité fut connue, l'irritation des chefs ou des sirdars de son armée fut extrême. Craignant qu'ils ne se portassent à quelque violence, il prit le parti de chercher un refuge dans le camp du major-général Ochterlony. De là il s'occupa d'opérer le licenciement promis par lui aux Anglais; mais ce n'était pas chose facile. Chaque brigade d'infanterie avec ses canons était la propriété d'un chef dont le revenu consistait à la louer au plus haut prix possible, à avoir une certaine part dans le butin qu'elle faisait sur l'ennemi. La moitié seulement de ces brigades appartenait de cette façon à Ameer-Khan; les autres étaient, au même titre, la propriété de chefs que sa réputation militaire, le manque d'emploi ailleurs, avaient attirés à ses côtés; qui d'ailleurs demeuraient fort indépendants de son autorité politique. A peine le traité fut-il connu dans tous ses détails, que chefs et soldats de son armée laissèrent échapper de nombreuses marques de mécontentement. Il s'agissait en effet pour les uns et les autres d'abandonner une vie d'abondance, de liberté, de licence, pour mieux dire, pour une autre vie de détresse, de misère, de privation. Ils refusèrent donc hautement de se séparer, surtout de li-

vrer leur artillerie, qui était pour eux ce qu'est la charrue pour le laboureur. Leur irritation toujours croissante fit craindre au général Ochterlony qu'ils ne se portassent bientôt à quelque extrémité. Sous prétexte de prendre une position plus convenable pour ses fourrages, il fit un mouvement assez hardi, et vint se placer entre les deux principales divisions de ces troupes. Les sirdars se rappelèrent la destruction de l'armée mahratte à Mahdipoor. Ils se montrèrent aussitôt disposés à traiter personnellement. Ils s'efforcèrent de persuader à ces divisions de livrer leur artillerie. Pour faciliter le reste des mesures à prendre, Ochterlony proposa à ces soldats d'entrer au service du gouvernement britannique. Un grand nombre acceptèrent, et formèrent quatre bataillons qui plus tard rendirent de grands services. Une partie de la cavalerie indigène se renouvela de la même façon. Pendant ce temps, Ameer-Khan s'était trouvé contraint de se réfugier dans le fort de Sheerahur, sur le territoire de Zalim-Zingh ; il fallait donner le temps de se calmer à l'irritation de ses anciens compagnons.

Au 1er février, les forces britanniques alors en campagne au nord de la Nerbudda se trouvaient réparties de la façon suivante. La division de réserve, sous les ordres du major-général Ochterlony, occupait le voisinage de Jeypoor ; celle du centre, sous le commandement personnel de lord Hastings, les bords de la Singh ; celle de droite, sous celui du major-général Donkins, les territoires de Kumul-

per, ainsi que ceux usurpés par Jeswunt-Row en Merwar. La division de gauche s'était subdivisée ; une partie, sous le commandement du major-général Marshall, se trouvait auprès de Serenjee et de Bairseah ; une autre sous celui du major-général Brown, à Jawud et dans le voisinage ; enfin deux bataillons au quartier-général de lord Hastings. A l'armée du Deccan, les divisions commandées par sir Thomas Hislop et sir John Malcolm avaient pris position à Mundisor, tandis qu'un détachement sous les ordres du lieutenant-colonel Adams était occupé sur le territoire de Bhopal, à recevoir les soumissions des différents chefs pindarries. L'armée de Guzerate, après une longue poursuite du durrah de Chettoo, occupait Indore et les environs. Un corps d'observation sous les ordres du brigadier-général Toom, était posté sur la frontière méridionale de Bahar, un autre sous ceux du brigadier-général Hardyman, à Jubulpor.

Lord Hastings se décida bientôt à abandonner la position avancée qu'il avait prise d'abord dans le but d'intimider Scindiah. La récente humiliation de ce dernier, la précipitation avec laquelle il s'était mis en mesure de remplir toutes les conditions du traité de Gwalior, l'indifférence avec laquelle il avait vu plus récemment l'expédition contre Jeswunt-Row, étaient complétement rassurantes pour les Anglais. Après avoir dissous la division du centre, lord Hastings voulait donc rentrer avec la plus grande partie des troupes de cette division dans les

limites du territoire de la Compagnie. Cette mesure devait amener de grandes économies. Toutefois, avant de commencer son mouvement, il crut convenable de communiquer au durbar de Scindiah les vues ultérieures du gouvernement britannique, et sonder les dispositions où celui-ci pourrait être par rapport à ces vues. Les principaux points que le gouverneur-général voulait obtenir étaient : 1° la cession d'Aimeer aux Anglais, afin d'anéantir pour jamais l'influence mahratte dans cette partie du Rajpootane ; 2° le transfert d'Islamnugur à Bhopal, pour anéantir de la même façon toute influence mahratte de ce côté ; 3° l'abandon de toute prétention sur la principauté de Bondee et des territoires déjà obtenus en échange de tous ces droits ou prétentions. Comme compensation de ces sacrifices, le marquis de Hastings se montrait disposé à abandonner le territoire de Winshorkur ainsi que ceux de tous les tributaires du peschwah placés dans des situations analogues ; enfin à abandonner aussi tous les tributs dus par ces princes, et par le traité de Poonah cédés aux Anglais. Le territoire de Winshorkur pouvait être considéré comme ayant encouru la forfaiture, en conséquence de sa continuelle adhérence à Bajee-Row depuis la défection de celui-ci. La compensation offerte excédait la valeur de la terre : Scindiah avait intérêt à ménager lord Hastings, de la générosité duquel il se flattait d'obtenir la restitution de Jawut et des territoires récemment pris sur Jeswunt-Row ; aucune opposi-

tion sérieuse de sa part à cet arrangement ne paraissait donc à redouter. Cependant, on ne pouvait pas prévoir exactement l'effet que produirait sur une cour mahratte une demande de cession à perpétuité. Le marquis de Hastings résolut, en conséquence, de conserver l'attitude qui lui avait donné jusque là tant d'avantage dans ses négociations, jusqu'à ce qu'il eût vu l'effet produit par ces demandes. Il soumit donc ses propositions au durbar de Gwalior, avant de s'éloigner des bords du Scind.

Le durbar se montra tout d'abord parfaitement disposé à accepter ces propositions. Cela décida le marquis de Hastings à donner suite à ses nouvelles mesures militaires sans atteindre la fin de la négociation. Le 13 février, commença la marche rétrograde des troupes composant la division du centre. Les Européens retournèrent en majeure partie au cantonnement de Cawpoor; l'infanterie indigène se répartit le long de la frontière du Bundelcund et d'Etawa, de manière à pouvoir être immédiatement réunie dans le cas où les dispositions de Scindiah seraient de nature à donner quelques inquiétudes. Une brigade de trois forts bataillons d'infanterie, avec un régiment de cavalerie indigène et de la grosse artillerie, sous le commandement du major-général Watson, alla renforcer la division du major-général Marshall; cette division devait être employée à la réduction de Sangur, comme nous le raconterons plus tard. La division du major-général Donkins, c'est-à-dire la division

de droite de la grande armée, se partagea aussi : les troupes européennes de cette division rétrogradèrent sur le cantonnement de Meeruth ; les troupes indigènes passèrent sous le commandement de sir David Ochterlony. Le détachement précédemment fourni par la division de lord Hastings alla se réunir au corps d'armée laissé dans le Rajpootana ; corps d'armée que lord Hastings voulait renforcer autant que possible pour compléter l'arrangement définitif de ce territoire. Or, ce renfort donna les moyens de former une brigade additionnelle d'infanterie, destinée à occuper la capitale de Holkar, et à demeurer chargée de la protection de la portion de ses anciens États qui restait à ce prince. Le lieutenant-colonel Ludlow fut nommé au commandement de ce corps, qui d'ailleurs fut plus tard réuni à la division d'Ochterlony.

A la même époque, les deux corps d'observation de l'est étaient rappelés de leurs positions avancées ; une partie des Européens du premier de ces corps, détachée par le général Hardymann, passa sous le commandement du major O'Brien, et servit à l'occupation de Jubulpoor. Un autre corps, sous le commandement du major Roughsedge, eut pour mission d'occuper le territoire au sud de Bahar, récemment cédé par le rajah de Nagpoore. Les vastes solitudes de ce dernier territoire, la rudesse de mœurs, la grossièreté du petit nombre de ses habitants, rendaient cette dernière œuvre éminemment difficile et périlleuse, bien qu'il ne s'agît en

cette occasion que de mesures tout-à-fait pacifiques.

Les trois divisions de l'armée du Deccan, au nord de la Nerbudda, reçurent les destinations suivantes. La première division, sous le commandement personnel de sir Thomas Hislop, et la cinquième, commandée par le lieutenant-colonel Adams, alla aider à la restauration des affaires dans le Deccan : elle dut se porter d'abord sur Chouraguhr, forteresse à l'extrémité des montagnes de Mohadeo, qui avait refusé de se soumettre aux ordres de reddition envoyés de Nagpoor. Sir Thomas Hislop prit avec sa division la route de Sindwa-Ghat et de Kandesh; il allait procéder à la réduction des possessions de Bajee-Row dans cette province, ainsi que l'occupation des récentes cessions de Holkar. Cette contrée était naturellement très forte; en outre remplie de forteresses et de colonies arabes, ce qui faisait prévoir de grandes difficultés quant à son administration. L'armée du Deccan cessa dès lors d'exister; l'objet pour lequel elle avait été créée ayant été atteint, c'était chose inutile que la conserver sur pied. Les corps auxiliaires du nizam, du rajah de Nagpoor, furent replacés sous la direction du résident, chose déjà faite pour le corps auxiliaire de Poonah. Le général Doveton dut poursuivre les opérations dans le Candeish, l'arrangement de cette province, sous le contrôle et la direction général de M. Elphinstone. La division jusqu'alors sous le commandement per-

sonnel de sir Thomas Hislop fut employé à renforcer les corps ainsi employés, ainsi que ceux chargés de la poursuite de Bajee-Row. Le contrôle, la direction générale de ces troupes appartenait aussi à Elphinstone. Un corps d'armée considérable se trouva de la sorte en mesure d'être employé à l'entière soumission des provinces qui adhéraient encore à la cause de Bajee-Row.

Sir John Malcolm, à la tête d'une partie de sa division, s'employa immédiatement à la réduction de Soandwasa, province à l'ouest de Malwar. La contexture du pays, le caractère des habitants, livrés depuis des siècles à des habitudes de brigandage, rendaient cette tâche difficile. M. Malcolm en vint néanmoins à bout avant la fin de mars. Sir Thomas Hislop se trouvait alors en chemin pour le Deccan; il passa la Nerbudda à Mundisôr, un peu au-dessus de Muheswur; de là il se dirigea sur Sindwa-Ghat, où il arriva le 22 février. Le fort se rendit le 23, conformément aux ordres de Holkar; un bataillon fut laissé pour en faire la garnison et tenir en respect le pays environnant. Sir Thomas continua sa marche au midi. Le 27, il arriva au poste de Talneir, commandant un gué sur la Tapptee : c'était une des places cédées par Holkar, d'après le dernier traité de Mundisôr. Sir Thomas se trouvait porteur d'ordres de ce dernier, qui prescrivaient de l'en mettre immédiatement en possession. Le kiledar qui le commandait, refusant d'obéir, n'en fit pas moins tirer sur les troupes an-

glaises aussitôt que celles-ci approchèrent de la place. Sir Hislop fit avertir le kiledar qu'en persistant dans cette conduite, il s'exposait à être puni comme rebelle. La menace demeura inutile; le feu continua avec autant de vivacité qu'il avait commencé. Les Anglais se mirent en mesure de commencer les travaux du siége, et dans ce but occupèrent le Pettah. Sir Thomas Hislop avait à sa disposition 10 pièces de six et 2 obusiers de six pouces; il les fit mettre en batterie à 300 verges de la place et ouvrit aussitôt le feu. Le kiledar répondit énergiquement. Sir Thomas résolut de faire une tentative dès le soir même, pour forcer les portes de la ville. Deux pièces furent amenées devant la porte extérieure; mais la muraille de la place avait été tellement endommagée par le feu de la journée, qu'elle permettait de donner l'assaut. Un détachement, désigné pour ce service, pénétra aussitôt par la brèche de la muraille extérieure; il se précipita sur une porte de la seconde enceinte qu'il trouva ouverte. A une troisième enceinte, le kiledar, à la tête de quelques marchands, se remit aux mains des Anglais. Deux autres enceintes se trouvèrent de même ouvertes; mais une dernière, attenante au corps de place, se trouva fermée. La garnison demande à capituler, quelques pourparlers s'ensuivent; on lui répond qu'elle doit se rendre à discrétion, et se rendant à cette injonction, elle ouvre ses portes. Le lieutenant-colonel Murray et le major Gordon y entrent à la tête de dix à douze

grenadiers. Mais une partie des Arabes de la garnison n'avaient pas entendu, ou du moins pas compris l'espèce de convention qui venait d'avoir lieu : l'officier marchant à la tête du détachement ne savait pas leur langue. Se méprenant sur l'intention des Anglais, croyant tout perdu, se croyant au moment d'être massacrés, ils se livrent à toute la fureur du désespoir. Ils se précipitent, le sabre et le poignard à la main, sur le petit nombre des assaillants déjà entrés; deux officiers sont tués, trois grièvement blessés; la plupart des dix ou douze grenadiers entrés des premiers sont enfin jetés sur le carreau. D'autres arrivent à leur secours; les Arabes sont obligés de chercher un abri dans l'intérieur des maisons; la place est prise, et la garnison, montant à 300 hommes, tout entière passée au fil de la baïonnette. Personne ne fut épargné. Le kiledar fut exécuté le lendemain, sous ce double chef d'accusation, de désobéissance aux ordres de son prince et de complicité de trahison dans la conduite des Arabes. Cet exemple fut sans doute utile : il procura la reddition immédiate des forts de Galna, Chandor et autres places, qui se rendirent à la simple présentation des ordres de Holkar. Le marquis de Hastings prit sur lui la responsabilité de cette exécution; toutefois, il est vrai de dire qu'elle est en désaccord avec tout l'ensemble de son caractère et toute sa conduite. La perte totale des Anglais fut de 7 officiers et 80 hommes tués et blessés.

Laissant une garnison pour occuper Talneir, le général sir Thomas Hislop passa la Taptee, et se dirigea sur Pahrola ; là, il entra en communication avec le brigadier-général Dowton, alors à Outran. Cet officier, ayant terminé l'arrangement des affaires de Nagpoor, avait marché à l'est par Ellichpoor, attendant l'ordre d'agir contre Asseerghur. Mais lord Hastings avait renoncé au projet d'attaquer cette forteresse au moins pour le moment. De nouvelles instructions dirigèrent le général Doveton sur Outran, sur la Gyrna. A peine y fut-il rendu que sir Thomas Hislop lui fit donner avis de se porter sur Bal, tandis qu'il suivrait lui-même le cours de la Boaree, et qu'il enverrait un détachement pour recevoir la soumission de Galna. Aucune résistance ne fut essayée. Pendant que ces divisions se trouvaient ainsi occupées dans la province de Kandeish, sir Thomas Hislop reçut la nouvelle que Bajee-Row avait pénétré dans les défilés qui séparent cette province de la vallée de la Godavery. Là-dessus, il marcha immédiatement au midi, en prescrivant au général Doveton de se mouvoir dans une direction parallèle à la sienne, dans le but d'intercepter le peschwah avant qu'il fût instruit de leur approche. Mais avant de raconter le résultat de ces nouvelles manœuvres, il faut parler d'abord d'événements importants récemment arrivés à Nagpoor.

Apa-Saheb ayant fait sa soumission, comme cela a été raconté, rentra à Nagpoor le 9 janvier 1818. Le principal instrument de ses communications

avec le résident anglais avait été Nurayum-Pundit, un des précédents négociateurs du traité d'alliance subsidiaire. En récompense de la fidélité montrée par ce dernier aux Anglais, de la part prise par lui au succès de ces diverses négociations, il fut investi de la seconde place de l'administration, sous le nom de peschkar. Nagoo-Punt, l'autre négociateur de cette alliance, homme plus avant dans la confiance d'Apa-Saheb, fut nommé dwan; enfin un certain Ramchundur-Wâgh, quoique connu pour avoir été un des principaux instigateurs des dernières hostilités, s'étant soumis en même temps que son maître, ne fut pas déplacé. Une amnistie avait été expressément stipulée pour ce dernier; et le résident anglais, satisfait de ce qu'il s'était rendu en même temps que son maître, se flatta de le voir oublier le passé; il ne fit en conséquence aucune objection à sa réapparition à la cour sur le même pied qu'auparavant. Cependant, les dispositions d'Apa-Saheb auraient demandé toutes les mesures possibles de précaution à l'égard de ceux qui l'approchaient. A peine hors de danger, il s'était senti honteux de la faiblesse qui l'avait porté à abandonner une cause qui d'aucune façon ne se trouvait désespérée; honteux et mortifié de sa situation actuelle, il résolut d'en sortir aussitôt qu'il s'en croirait les moyens.

Ce changement dans la manière de voir d'Apa-Saheb fut singulièrement rapide. Encore au pouvoir des Anglais, au sein même de la résidence, au moment de souscrire aux conditions de sa restaura-

tion, il pratiquait déjà les manœuvres au moyen desquelles il espérait donner de nouveaux embarras aux vainqueurs et relever ses propres affaires. Dans l'intervalle qui sépara l'attaque de la résidence de l'arrivée du brigadier-général Doveton, il avait envoyé certains ordres secrets aux différents chefs des montagnes; il leur prescrivait de s'entourer d'autant de partisans qu'ils le pourraient, de faire tout le dommage possible aux Anglais, soit en enlevant leurs convois, soit en empêchant la contrée de leur fournir des approvisionnements, etc., etc. Ignorant ces ordres, le résident anglais ne pouvait songer à les faire annuler pendant la durée des négociations pour le traité. Apa-Saheb leur laissa leur cours, bien que l'effet en dût être de mettre tout le pays en armes, de le soulever contre les Anglais et contre tout gouvernement qui agirait sous leur protection. Non seulement cette trahison continua, mais il prit encore grand nombre d'autres mesures, ayant toutes pour but d'empêcher l'exécution du traité. Les kiledars de Mundela et de Chourarguṛh reçurent de lui des instructions secrètes qui leur prescrivaient de ne pas rendre ces places, quand bien même des ordres publics ordonneraient de le faire. Le kiledar de Dhamonee en reçut qui pouvaient se traduire ainsi : « Résistez, si vous vous en croyez capable. » La date de ce dernier ordre était celle de la signature même du traité. Le 18 janvier, c'est-à-dire neuf jours seulement après la restauration du peschwah, le kiledar de Chanda reçut l'ordre de

se recruter parmi les Arabes. Un agent confidentiel, portant un des sceaux de l'État pour témoignage de sa mission, fut envoyé à Gunput-Row, au moment où ce dernier se retirait avec les débris de son armée. Il lui demanda secours et assistance dans les efforts que comptait bientôt faire le rajah pour se soustraire au joug britannique. Les kiledars de Mundela et de Chourargurh, en conséquence de ces ordres, refusèrent de rendre leurs places, quoiqu'on leur offrît le paiement de leurs arrérages. Le kiledar de Chourargurh, comme motif de son refus, ne craignit même pas de s'appuyer sur l'existence d'ordres particuliers en contradiction avec les ordres généraux. Le résident commença à se douter des nouvelles intrigues d'Apa-Saheb; le bruit public confirmait d'ailleurs les soupçons qu'il avait eus précédemment. Toutefois, on ne pouvait encore que conjecturer d'où pouvaient venir toutes ces menées, c'est-à-dire, si c'était du rajah, ou seulement du ministre.

Cependant Apa-Saheb avait avec Nagoo-Punt et Ramchundur des conférences secrètes et continuelles, dont l'objet était soigneusement caché aux autres ministres et au résident. Au lieu de faire revenir ses trésors à Nagpoor, après la conclusion du traité, il en envoya la plus grande partie à Chanda et dans d'autres forts. Les objets précieux qu'il avait en ville ne furent pas déposés au palais, mais donnés çà et là en dépôt, toujours avec le plus grand secret. On remarqua encore qu'il continua

à tenir sa famille éloignée de Nagpoor. Toutes ces circonstances ne pouvaient tarder à faire naître dans l'esprit de M. Jenkins des soupçons sur les dispositions d'Apa-Saheb à l'égard des Anglais. Il fit surveiller un certain Gowind-Pundit, un des principaux agents du rajah. Une lettre de ce dernier, qui fut interceptée, contenait le récit d'une conférence entre Gowind-Pundit, Nagoo-Punt et Ramchundur; or cette lettre renfermait la preuve évidente que la reddition de Mundela avait été empêchée par le ministre. Le résident s'empara de Gowind-Pundit pour l'interroger. Jusque là néanmoins il existait bien des probabilités, et en grand nombre, mais aucune preuve qu'Apa-Saheb eût trempé dans ce complot. Ce dernier ne cessait pourtant pas, d'après les bruits publics, d'adresser au peschwah de nombreuses demandes de secours; on disait encore que Gunput-Row venait à son aide. Le résident, comprenant l'importance de ce qui se passait, redoubla d'efforts pour pénétrer ce mystère. Il fit saisir deux agents confidentiels envoyés par Ramchundur à Bajee-Row, précisément au moment de leur départ. L'un d'eux, à l'instant même de son arrestation, s'empressa de détruire un papier; on en rassembla les débris, et on put s'assurer que ce papier contenait quelques lignes de la propre main du prince. Le lendemain, Apa-Saheb, apprenant l'arrestation de cet homme, s'empressa de demander avec anxiété si aucun papier n'avait été trouvé. C'était le 14 mars; Gunput-Row était, disait-on,

en pleine marche sur Nagpoor; le peschwah le suivait avec toute son armée, ayant passé la frontière de la domination du nabob. Dans cet état de choses, le résident résolut à prendre des mesures énergiques; il se décida à mettre le rajah aux arrêts, c'est-à-dire à s'assurer de sa personne. En conséquence, le 15 mars, il dépêcha une note à Apa-Saheb; des circonstances s'étaient élevées, disait-il, qui rendaient absolument nécessaire que le rajah se transportât à la résidence, et qu'il y demeurât jusqu'à leur entier éclaircissement. Dans cette note, le résident insistait fortement sur l'impossibilité de toute résistance, sur l'avantage pour le rajah de se soumettre sans qu'il fût besoin d'avoir recours à des mesures de force. Le rajah rejeta avec hauteur cette proposition. Par les ordres de Jenkins, un détachement de Cipayes, d'ailleurs désarmés, se rendit au palais sous les ordres du capitaine Brown; celui-ci, tout en respectant l'appartement des femmes, parvint pourtant à s'emparer de la personne du rajah. Les deux ministres ses complices avaient été saisis de la même façon. Tous trois, interrogés séparément d'abord, avouèrent à peu près l'existence du complot et la part qu'y avait prise chacun. Nagoo-Punt reprocha au rajah d'être la cause de sa ruine par son amour incurable pour l'intrigue; il demanda une prison séparée. Au reste, la confession du rajah et celle de ses ministres étaient inutiles : aussitôt après leur arrestation, des preuves de l'intrigue tramée

avec Bajee-Row arrivèrent de tous côtés. En ce moment même ce dernier se dirigeait à marche forcée sur Nagpoor.

Nous l'avons dit, Gunput-Row avait rejoint le peschwah à la tête des débris de la cavalerie de l'armée de Nagpoor. Cette jonction se fit dans le voisinage de Tamboorne, avant la retraite de Bajee-Row sur Solapoor; Gunput-Row l'y accompagna et fut présent à l'affaire d'Ashtee. Naroo-Siekha-Ram, un agent d'Apa-Saheb, était de la suite de ce sirdar; il sollicita du secours au nom de son maître. Bajee-Row délibérait encore sur le moyen de répondre à cette demande; mais il fut surpris le 20 février. Il avança dans sa fuite vers le nord aussi loin que Purinda. Là, deux autres messagers du rajah arrivèrent, sollicitant de nouveau quelques mesures en faveur de ce dernier; enfin, pour ainsi dire, sur leurs talons en arrivèrent deux autres. Ceux-ci, non seulement renouvelèrent de vive voix les sollicitations du rajah, mais portèrent une lettre de sa main confirmant la véracité de leurs paroles. La dépêche était simple et brève : « Sumana-Meer à Gungana-Dobeega. — Assistez-moi autant que vous le pourrez. » Ces noms étaient ceux de deux saints personnages, demeurés célèbres parmi les Mahrattes, pour s'être donné jadis de fréquents et réciproques secours dans les anciennes guerres; l'allégorie était donc facile à saisir. Emmenant avec lui ces deux messagers, Bajee-Row continua sa course au nord, vers Newasa, d'où il

s'efforça sans succès de chasser une garnison laissée par le colonel Deacon. De Nevasa, il dirigea sa fuite vers Kopergàun, traversant la Godavery à Phool-Tamba. Il se rendit de là à Nassick, puis à Warnee, où il opéra sa jonction avec Ramdun, conduisant quelques cavaliers pindarries et une partie de l'infanterie de Holkar. Il renvoya de ce lieu les messagers du rajah, avec une dépêche pour ce dernier, dont le contenu n'a jamais transpiré; il lui donnait, sans aucun doute, l'assurance d'un prompt secours. Gunput-Row et Sukha-Ram, l'autre messager du rajah, sollicitaient en même temps une avance d'argent et la permission de retourner à Nagpoor. Ils représentaient qu'on faisait à Chanda des préparatifs de guerre, qu'un corps d'armée était à Rhundaree, qu'enfin des informations certaines leur apprenaient que les habitants des montagnes couraient aux armes et s'insurgeaient de toutes parts. Moyennant une petite avance d'argent et quelques troupes mises à leur disposition, ils s'engageaient à faire éclater une insurrection générale aussitôt qu'ils auraient atteint le territoire de Nagpoor. Ils conseillaient au peschwah de marcher lui-même dans la même direction par la route de Kandeish et de Boorhanpoor.

Bajee-Row semblait prêter une oreille favorable à ces représentations; cependant il évitait de donner une réponse positive : il désirait que Gunput-Row attendît quelques jours encore sa détermination; il recueillait de partout des informations sur

la possibilité du plan qui lui était soumis, sur la situation respective des diverses divisions de l'armée britannique. A Unkye, il apprit l'arrivée dans le Kandeish de sir Thomas Hislop; il apprit encore qu'en raison de la proximité où se trouvait ce dernier de la route de Boorhanpoore, il menaçait de l'intercepter. Là-dessus, le peschwah s'enfuit avec la plus extrême précipitation, à travers la Godavery, à Kopergaun, s'avançant au midi jusqu'à Assee sur la Peeree. Parvenu là, il craignait de tomber dans la division du brigadier-général Smith; il tourna à l'est, et continua sa course dans cette direction. D'ailleurs les conseils du Gunput-Row avaient été adoptés par le peschwah. Il obtint de celui-ci la permission de se rendre à Rakhusbun, au midi de Jalna, avec l'intention évidente et même avouée d'entrer dans les États de Nagpoor. De son côté, parti de la province de Kandeish le 11 mars, sir Thomas Hislop était alors arrivé dans les plaines de la Godavery; là il fit quelques tentatives pour en venir à un engagement avec l'ennemi. Celui-ci, par la supériorité de ses marches, lui échappa, en marchant d'abord au midi, ensuite à l'est. Sir Thomas, ne se voyant plus en chance de le rejoindre, procéda à la dissolution de l'armée du Deccan. Les différents corps de cette armée allèrent renforcer les divisions qui tenaient encore la campagne; quant au général en chef, il se rendit à Poonah avec quelques cavaliers seulement, de là à Bombay, où il s'embarqua pour Madras.

Bajee-Row hâtait alors autant qu'il le pouvait sa fuite à travers ses propres États, dans la direction de Chanda. Sa marche était marquée par des excès de tout genre et d'abominables cruautés, que peut-être faut-il au reste attribuer aux Pindarries alors réunis à ses troupes. Jusqu'à ce jour en effet, les Mahrattes de Poonah avaient montré beaucoup de modération et une discipline sévère dans leurs différents passages à travers les provinces. Après le 20 février, c'est-à-dire après l'affaire d'Ashtee, le brigadier-général Smith n'avait pas mis beaucoup d'activité à la poursuite du peschwah. Il lui parut plus utile de demeurer auprès du rajah de Sattarah pendant les premiers temps qui suivirent la première investiture de celui-ci. Le peschwah en eut quelques jours de répit. Le général se mit en route vers le nord, à la tête de la brigade d'infanterie légère; il s'arrêta pour se rafraîchir à Seroor, puis quitta cette place le 10 mars pour reprendre sa poursuite. Apprenant la marche de Bajee-Row à l'est, il se dirigea vers Jalna, avec le projet de combiner un nouveau plan de poursuite avec la division du général Doveton. Ce dernier, prenant comme le plus ancien, le commandement de toutes ces troupes, résolut de marcher lui-même sur Basum, et de là le long des Ghats, dans la province de Berar, aussi loin que Kuriuja. Il se flattait de couper par ce moyen la retraite vers le nord à l'armée mahratte. Il suggéra à Smith l'idée de se mouvoir le long de la Godavery, pour empêcher l'ennemi de la passer.

L'armée mahratte traversa sans résistance les États du nizam, de l'est à l'ouest. Elle se trouvait sur les bords de la Wurda le 2 avril, à un point nommé Woonee, un peu au-dessus du confluent de cette rivière avec la Payn-Gunga. De ce côté Bajee-Row vit tous ses plans déconcertés. Après avoir obtenu la soumission de Nundar-Khan et des autres Pindarries, le lieutenant-colonel Adams reçut l'ordre de quitter l'Indostan et de retourner à sa station primitive dans la vallée de la Nerbudda; là, il devait s'occuper de réduire le fort de Chourarghur, dont le kiledar repoussait jusqu'alors toutes les propositions des Anglais. Le colonel Adams employa le mois de mars à tout préparer pour cette expédition. C'est alors qu'eurent lieu les événements de Nagpoor que nous venons de raconter. La forteresse de Chanda parut au résident le point dont il était le plus important de s'emparer pour le moment. Par ses ordres, le colonel Adams abandonna donc Chourarghur et dirigea tous ses efforts vers Chanda. Le peschwah était lui-même en marche pour s'y rendre; le colonel Scott, à la *tête* de la meilleure partie des troupes auxiliaires, le poursuivait vivement. Scott atteignit Wuroda le 3 avril; là il rencontra l'arrière-garde de l'armée mahratte, sous les ordres de Gunput-Row. Cette rencontre était tout-à-fait inattendue. Les Mahrattes s'enfuirent précipitamment, mais avec une perte fort légère qui ne monta qu'à dix ou douze hommes. Bajee-Row apprit alors l'arresta-

tion d'Apa-Saheb et le peu de chances qui lui restait de trouver du secours dans le territoire de Nagpoor; il demeura quelques jours indécis sur le parti à prendre. Le colonel Scott continuait de son côté son mouvement sur Chanda; il voulait investir la place, ou tout au moins lui couper les communications avec le dehors; tâche fort difficile en raison du petit nombre de ses troupes. Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la défense de Nagpoor, le colonel Adams vint prendre position à Hingun-Ghat. De ce lieu il se trouvait en mesure soit de couvrir Nagpoor, soit de soutenir le lieutenant-colonel Scott, s'il arrivait que celui-ci en eût besoin.

Le colonel Adams arriva le 6 avril à cette position: Bajee-Row, encore dans l'indécision sur le parti à prendre, se trouvait de l'autre côté de la Wurda. Le lieutenant-colonel Scott avait quitté Nagpoor avec une telle hâte qu'il n'emporta que des approvisionnements insuffisants; le pays qui entourait Chanda, totalement dévasté, ne pouvait fournir quoi que ce fût; il se vit de la sorte obligé de s'adresser au colonel Adams; celui-ci envoya aussitôt tout ce qu'il put de vivres et de munitions. Par suite de ce partage, le colonel Adams se vit dans la nécessité d'attendre un convoi de Nagpoor, d'autant plus nécessaire qu'il allait s'engager dans une contrée appauvrie, dépourvue de toute ressource. Mais ce délai fut avantageux : il endormit la défiance du peschwah. Ne se voyant

pas inquiété, il demeura dans la même position : cette inaction permit au général Doveton d'aller prendre une position au nord-ouest de la Sicum ; le général Smith manœuvrait en outre pendant ce temps, de manière à lui couper la retraite par le midi. Le peschwah se trouvait de la sorte enfermé entre trois divisions. S'arrêtant à Hingun-Ghat, le lieutenant-colonel mit tous ses soins à se procurer des nouvelles des mouvements de l'ennemi : apprenant qu'il était encore à Woono et n'avait rien tenté, il s'abstint soigneusement de lui donner le moindre sujet d'inquiétude. Au reste cette inaction ne pouvait durer long-temps. Sur la nouvelle que le peschwah se hasardait à passer la rivière, le colonel Adams fit un mouvement à l'ouest le 14 ; il se porta sur Alumda. Le peschwah rétrograda aussitôt. Le même jour, le brigadier-général Doveton avait atteint Deodgâun sur l'Arun ; le lieutenant-colonel Adams reçut l'avis de l'y rejoindre le 17. Pendant ce temps, le général Smith devait avoir suffisamment avancé le long de la Godevery pour intercepter toute retraite vers le midi à Bajee-Row. Le colonel Adams reçut le 16 ces instructions ; il savait de plus, par ses propres espions, que le peschwah n'était qu'à une forte journée de marche d'Alumda. Il résolut, en conséquence, de marcher le même soir, d'essayer de le surprendre ou de le rejeter sur la division du général Doveton alors en marche sur Pundur-Koura. Le colonel Adams se mit donc en marche sur Peepul-Khot,

mais l'ennemi n'y était plus. Après y avoir campé la nuit précédente, le peschwah s'en était allé prendre position à Soonee, village à six milles au sud-ouest.

Le colonel Adams ne désespère pas cependant de l'atteindre; il se met à la tête de la cavalerie, de l'artillerie à cheval, d'un bataillon d'infanterie légère, et se dirige sur Soonee; le reste de sa division suivait la même route, mais plus lentement. Or, Bajee-Row, depuis quelques jours, poussé par lui au sud-ouest, venait justement de s'apercevoir qu'il était én pleine marche sur le corps du général Doveton, arrivé le même jour à Pundur-Koura, à douze milles seulement de Soonee. Il rétrograde aussitôt, et, pour éviter le danger, prend une route en sens opposé; ainsi se hâtait-il de toute sa force sur cette même route où marchait à lui le colonel Adams. C'était courir au-devant de l'ennemi qu'il se flattait de fuir. Les avant-gardes des deux armées se rencontrent tout-à-coup à cinq milles de Soonee. Marchant à la tête de l'infanterie légère, le colonel Adams fut précisément le premier qui aperçut l'ennemi; il ploie aussitôt son infanterie en carré et attend la cavalerie qui se trouvait à l'arrière-garde; à peine est-elle arrivée qu'il se met à sa tête, charge les Mahrattes et les met en déroute. Il arrive ainsi sur une colline, d'où il aperçoit, sur la pente opposée et dans la val ée au-dessous, le corps d'armée des Mahrattes où règnait la plus extrême confusion. L'artillerie à cheval se met en peu de mi-

nutes en batterie sur la colline, et produit de grands ravages sur cette masse confuse; la cavalerie se reforme, descend au grand galop dans la vallée. Le colonel Adams conduisait lui-même cette nouvelle charge. Quoiqu'il n'ait avec lui qu'une petite partie de ses troupes, il poursuit son succès. Il arrive à une seconde vallée où les Mahrattes se trouvaient réunis en plus grand nombre que dans la première; l'artillerie à cheval recommence un feu tout aussi meurtrier que celui qu'elle vient de faire. A la tête de dix escadrons indous, Adams fournit une troisième charge, et disperse tout ce qui se présente. A l'extrémité de cette seconde vallée, deux corps mahrattes en assez bon ordre font mine de vouloir disputer le terrain; le premier d'entre eux est dispersé par le feu de l'artillerie; le second, qui se trouvait à gauche des Anglais, rétrograde bientôt. Dès ce moment les Mahrattes sont dispersés, nul ne cherche à combattre; c'est à qui tentera de gagner un des jungles dont le champ de bataille est entouré. 5 canons, en quoi consistait toute leur artillerie, 3 éléphants et 200 chameaux tombent dans les mains des vainqueurs; ces éléphants étaient ceux qui précédaient d'ordinaire Bajee-Row dans sa marche, et portaient ses trésors. Lui-même ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval; son palanquin fut capturé, et on le trouva percé d'un boulet de canon. Les Mahrattes laissèrent un millier de morts sur la place; la perte totale des Anglais se borna à 10 blessés. Les Mahrattes surpris n'a-

vaient ni résisté, ni pour ainsi dire tenté de résister.

Le général Doveton arrivait à Pundur-Koura le jour même de cette affaire, et n'étant qu'à douze milles de distance, ne tarda pas à apprendre le succès de l'autre division. Il se décida à suivre l'ennemi dans sa nouvelle direction; il partagea sa division en deux corps, se mit à la tête de l'un, et donna le commandement de l'autre au capitaine Graut, qui commandait la cavalerie de Mysore. L'armée mahratte fut suivie de fort près pendant plusieurs jours; pendant ce temps elle souffrit beaucoup de la fatigue et du manque de vivres. Le peschwah se rendit d'abord à Oomur-Kher, de là marcha à l'ouest jusqu'à Boree. Parvenus en ce lieu, ou en chemin pour s'y rendre, abattus, découragés, les deux tiers de son armée, ou pour mieux dire des restes de son armée, l'abandonnèrent. Jusque là les Anglais ne s'étaient arrêtés que le temps absolument indispensable pour rafraîchir les hommes et les chevaux; mais le général Doveton se vit pourtant obligé de faire quelque séjour à Oomur-Kher pour y attendre un convoi de vivres; cela donna quelque répit au peschwah fugitif. Il en profita pour changer la direction de sa fuite. En quittant Boree il se dirigea vers la Taptee, avec le projet de traverser cette rivière et de pénétrer dans l'Indostan, si cela lui était possible. Les rangs s'éclaircissaient journellement autour de lui, à peine 8 ou 10,000 hommes continuaient-ils à demeurer atta-

chés à sa fortune; la plupart des chefs de quelque importance l'avaient abandonné. Depuis l'affaire de Soonee, Trimbukjee, Ramdeen, Gokla lui demeuraient seuls fidèles. Mais cette désertion de ses sirdars, chacun d'eux avec ses partisans, le servait de quelque manière. Parmi toutes ces troupes qui couraient le pays en tous sens, il devenait impossible pour les officiers anglais de discerner celle où se trouvait le peschwah. Ainsi en quittant Omur-Kher le général Doveton suivit d'abord un détachement commandé par un officier de grade inférieur; ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'il reconnut sa méprise.

Dans tout le cours de cette retraite, le prince sembla d'ailleurs retrouver quelque chose du courage, de la ruse, de l'activité de ses ancêtres. Un officier anglais, constamment employé à sa poursuite, écrivait en ces termes : « Bajee-Row déploie une grande activité. Il interroge les maires, les poteils (maires ou bourgmestres) de tous les villages. Il s'informe avec le plus grand détail de toutes les routes; mais ne suit jamais celles qui ont paru l'occuper davantage. Il est rare qu'il ne parvienne pas à nous tromper. Ses mouvements, depuis qu'il a quitté Kopergaum, la ruse qu'il emploie de disperser des corps sur différentes routes, après leur avoir indiqué un même rendez-vous, ont été des coups de maître. Pas une âme dans son camp ne connaît la direction qu'il suivra dans sa marche, jusqu'à ce que lui-même soit en mouve-

ment. Son propre bagage est en général en avant, et les éléphants qui portent son trésor sont accompagnés par ses chevaux; il vient après. Dans les marches ordinaires, quelque infanterie d'élite est auprès de sa personne, et un corps de sa propre cavalerie; le reste suit dans l'ordre qui leur convient. En général, Gokla faisait l'arrière-garde, et, quand il était attaqué, opérait sa retraite par une autre route que celle suivie par le peschwah. Le chemin qu'il parcourt chaque jour est quelquefois très considérable, mais toujours assez pour le mettre à l'abri de toute surprise. »

Pendant ce temps, le général Pritzler, ayant terminé ses préparatifs de siége, se présenta devant Wusota. Le 31 mars, la place était complétement investie. Mais les difficultés du terrain se trouvèrent telles que l'artillerie ne put être mise en batterie que le 5 avril seulement. Dans une situation forte par elle-même, la place était entourée par de nombreux ouvrages; mais d'un autre côté, elle se trouvait pourtant commandée par une hauteur voisine appelé le vieux Wusota : ce fut la position choisie pour l'établissement des batteries de brèche. Leur effet fut tel que le kiledar n'en soutint le feu qu'un seul jour; il rendit la place dès le lendemain. Une partie de la famille du rajah de Sattara fut trouvée dans cette forteresse; selon le kiledar, il aurait reçu du peschwah l'ordre de les mettre à mort plutôt que de les laisser tomber aux mains des Anglais. Le mauvais état des affaires de Bajee-Row l'empê-

cha d'obéir. Deux officiers anglais, les lieutenants Morisson et Hunter, pris par les Mahrattes dès le commencement de la guerre, se trouvaient dans les prisons du fort. Il s'y trouvait aussi trois lacs de roupies appartenant au rajah de Sattara. La réduction de cette place opérée, le corps d'armée du brigadier Pritzler fut immédiatement dissous; une partie des troupes qui l'avait composé était envoyée au brigadier-général Munro, qui arrivait par le midi pour attaquer Solapoor, où Bajee-Row avait enfermé son artillerie et son infanterie, et devait être amenée à Munro par le général Pritzler; le reste, sous les ordres du major Eldridge, dut être employé à la réduction de quelques petits forts. Au nord de Poonah, avant la fin du mois, ce corps s'était déjà mis en possession de tous ceux de ces forts situés entre les sources de la Bheema et celles de la Godavery. A la même époque, le lieutenant-colonel Mac-Dowell réduisait les forts importants de Unkyl, Bajdeho, Dhoorup et Trimbuk, ce qui donnait aux Anglais le commandement de la vallée de la Godavery et une libre entrée dans le royaume de Kandeish. Le capitaine Briggs venait d'être chargé des intérêts politiques du gouvernement britannique dans cette province sous la direction d'Elphinstone. Il demanda un détachement commandé par le lieutenant-colonel Mac-Dovell, consistant en 1,100 fantassins, qui fut employé à la réduction des territoires demeurés au peschwah dans la province de Kandeish, objet dont la poursuite de

Bajee-Row avait empêché le brigadier-général de s'occuper jusqu'à ce moment. L'influence acquise par l'occupation des territoires récemment cédés par Holkar donnait aux Anglais dans ce quartier toute probabilité de succès. L'événement se chargea de justifier ces calculs.

Pendant ce temps, Munro, ayant effectué sa jonction avec Pritzler, nettoya les provinces du midi de l'empire mahratte de plusieurs partis de maraudeurs. Il atteignit Solapoor le 9 mai. Là se trouvait le corps principal de l'infanterie de Bajee-Bow, 11 canons de ses équipages de campagne, le tout rangé, campé sous les remparts. Le fort et la ville avaient reçu une nombreuse garnison d'Arabes. Le 10, Munro, avec toute son infanterie, à l'exception d'une brigade qu'il laissa avec les bagages, prit position au nord de la place qu'il voulait attaquer de ce côté; là, formant son détachement en deux colonnes, il donna l'escalade au pettah, c'est-à-dire à la ville ouverte. Ce pettah se trouvait divisé lui-même en deux parties; l'une, la plus rapprochée du fort et entourée d'une muraille, l'autre sans défense du côté de la campagne. Ce dernier tomba bientôt en la possession des Anglais. Ils firent en outre une brèche à la muraille du second pettah. Le commandant du fort fit sortir un détachement qui, ouvrant sur l'arrière-garde le feu de 5 pièces de canon, y causa beaucoup de ravages. Le colonel Dalrymphe parvint pourtant à s'emparer de trois de ces pièces; il repoussa ce détachement. Les An-

glais étaient alors maîtres du pettah, quoique de petits détachements ennemis continuassent d'y tirailler çà et là. Un corps d'armée mahratte marchait en ce moment au secours de la ville; Pritzler, tandis qu'une partie des troupes anglaises s'établissait dans le pettah, se porta à sa rencontre avec toute la cavalerie. Il trouva les Mahrattes à quelques milles de la ville, en colonne serrée et marchant avec une certaine vitesse. Il les attaque sans leur donner le temps de se déployer; quelques pièces d'artillerie légère jettent la confusion dans la colonne; la cavalerie anglaise se précipite pour charger à fond, et bientôt les Mahrattes abandonnent leurs rangs et se dispersent en tous sens. Ils laissèrent 800 hommes sur le champ de bataille. Le fort de Solapoor se rendit le 15 mai, après vingt-quatre heures de bombardement; avec ce fort, Bajee-Row perdit tout ce qui lui restait d'artillerie. La division de Munro n'eut que 97 hommes tués ou blessés pendant la durée de ces opérations.

Ainsi, chassé d'asile en asile, Bajee-Row voyait tous ses États, à cela près d'un petit nombre de forteresses, au pouvoir de Smith et de Doveton. Mais pendant ce temps, le colonel Adams, se mettant en mesure de porter un coup décisif à l'un de ses alliés, et prenant tout-à-coup la direction de Chanda, se présenta le 9 mai sous les glacis de la place. Les puits et les fontaines avaient été empoisonnés à quelques milles de la place. Il n'en fit pas moins au kiledar les propositions les plus modé-

rées : il offrait à la garnison de se retirer avec ses armes, ses bagages, ses propriétés particulières; il ne demandait que la livraison du trésor, des propriétés publiques, dont il devait se trouver responsable vis-à-vis le successeur d'Apa-Saheb. Le kiledar ne répondit pas à la lettre; bien plus, il fit attacher le messager à la bouche d'un canon. La place était fort étendue; le lieutenant-colonel Adams employa les journées du 10 et du 11 à en faire la reconnaissance, et à déterminer les points d'attaque. On trouva cependant un lieu favorable à l'érection des batteries : c'était au sud-est de la place et à une distance de deux cent cinquante verges. Les Anglais avaient d'abord pris position au nord-ouest; plus tard, ils vinrent s'établir au midi; d'autres détachements investirent la place au nord et à l'ouest. La garnison, quoiqu'elle fût de 3,000 hommes, fut tenue dans un état continuel d'alarme et d'incertitude. La batterie de brèche commença son feu le 19; avant le soir du même jour la brèche était parfaitement praticable. Mais la grande étendue des ouvrages, le grand nombre des assiégés, faisaient craindre au lieutenant-colonel Adams qu'un assaut de nuit ne fût dangereux; il le remit au lendemain. Le lieutenant-colonel Scott, l'officier de l'armée qui venait immédiatement après le colonel Adams, s'offrit pour conduire l'opération; les troupes montraient l'ardeur la plus déterminée. Un bataillon d'infanterie légère était commandé pour l'assaut; deux escadrons de cavalerie furent

démontés pour les soutenir au besoin. La place fut emportée dans le courant de la journée, avec une perte de 11 hommes tués et de 51 blessés. Les assiégés perdirent 500 hommes. Le kiledar, qui n'avait pas quitté la brèche, y reçut une grave blessure; ne voulant ni n'attendant aucune merci de ses ennemis, il prit du poison. Aucun officier anglais ne fut tué; mais le major Gorcham, qui avait dirigé les opérations de son arme depuis le siége, mourut de fatigue le jour même. Mort obscure, *mais* plus glorieuse peut-être que la mort du champ de bataille; elle suppose bien des journées d'efforts et d'abnégation de soi-même. La division du colonel Adams ayant ainsi heureusement achevé la mission dont elle avait été chargée, s'en retourna dans ses cantonnements à Hoshungabad. Dans cette marche paisible, elle fut attaquée du choléra; le fléau exerça de terribles ravages dans ses rangs; il les éclaircit davantage en quelques jours que ne l'avaient fait pendant toute la durée de la campagne le fer et le feu de l'ennemi.

Pendant la durée des opérations qui se terminèrent à la déroute du peschwah à Soonee, Apa-Saheb avait été gardé fort étroitement à la résidence anglaise; il en avait été de même de ses deux ministres Nagoo-Punt et Ramehunder-Wagh. Le résident s'occupait de mettre Nagpoor en état de défense contre le peschwah, qui continuait d'approcher; ce danger une fois passé, il résolut de le faire transporter dans une place où sa garde fût plus sûre et plus facile

Le fort d'Allahabad, où se trouvait un ancien palais du grand mogol, lui parut le lieu le plus convenable. Le 30 mai 1818, Apa-Saheb fut mis en route et dirigé vers cet endroit avec ses deux ministres. Mais un brahme de sa suite mit ce temps à profit; il se familiarisa avec les Cipayes de l'escorte; il répandit de l'argent; il s'apitoya sur le sort d'un descendant de Sewajee maintenant prisonnier des étrangers aux mêmes lieux où avaient régné ses pères; il leur montra quelle gloire il y aurait à l'en retirer. La plupart d'entre eux se laissèrent facilement séduire. Un habit complet de Cipaye fut secrètement introduit dans la tente d'Apa-Saheb; il s'en revêtit et se mêla aux autres gardes. Sous prétexte de satisfaire un besoin naturel, il franchit la limite du camp; puis s'éloigna sans avoir excité le moindre soupçon. Six Cipayes désertèrent ce même jour pour le rejoindre; dans le courant de la semaine quelques autres suivirent cet exemple. Une centaine de serviteurs l'avaient accompagné depuis Nagpoor, la plupart ayant un accès illimité auprès de sa personne. Il n'en emmena que dix, afin que tout demeurât, dans sa tente et autour de sa tente, dans le même ordre qu'auparavant. Deux esclaves, dont la fonction consistait à l'éventer pendant son sommeil, continuèrent de remplir cet office devant les coussins de son lit. Le poste de garde auprès de sa personne était relevé à quatre heures après midi. L'officier, qui remplaça celui de la veille, entr'ouvrit la tente pour s'assu-

rer par ses propres yeux de la présence du rajah; voyant ces deux hommes ainsi occupés, il n'eut pas le moindre soupçon d'évasion. A peine fut-elle connue, que le capitaine Brown envoya des détachements de cavalerie dans toutes les directions; mais on ne put découvrir celle prise par le fugitif. Il se rendit d'abord à Hurye, ville à environ quarante milles au sud-ouest de Rychoor; de là dans les montagnes de Mohadeo, où il fut tour à tour caché par plusieurs rajahs ses partisans. Après la saison des pluies, il put rassembler autour de son étendard en petit nombre des débris de l'armée de Bajee-Row. Il recommença dès lors à jouer un rôle passablement important, comme nous le verrons plus tard.

Le gouvernement de Nagpoor offrit une récompense d'un lac de roupies argent comptant, et d'un jaghire de 10,000 roupies de rente, à celui qui livrerait le rajah fugitif; peu après, il porta cette récompense à 2 lacs. On comptait sur cette magnifique récompense pour séduire la pauvreté des montagnards qui lui donnaient asile; mais on se trompa. En conséquence, le corps du colonel Adams se remit de nouveau en campagne. Les deux ministres du rajah demeurés dans les mains des Anglais furent transférés à Allahabad. Cette fuite d'Apa-Saheb devait ranimer pour un moment la guerre en donnant un chef et un drapeau aux mécontents, qui en ce moment se montraient fort nombreux.

Bajee-Row lui-même, après la bataille de Soonee,

se trouvait réduit aux dernières extrémités ; il était dès lors au moment d'abandonner la partie. Une seule espérance lui restait : c'était de gagner le territoire de Dowlut-Row-Scindiah, puis au moyen de la médiation de ce chef, de parvenir à s'assurer des conditions aussi avantageuses que possible pour sa réconciliation avec les Anglais. Peut-être se flattait-il aussi d'entraîner ce prince lui-même dans son parti, ce qui l'eût mis à même de continuer la lutte. La famille de Scindiah avait toujours joui d'une grande renommée parmi les Mahrattes, et qui de plus s'était encore accrue jusqu'à un certain point par les derniers événements. Il était donc naturel que le peschwah tournât les yeux de ce côté ; toutefois l'idée qui dans l'esprit du peschwah dominait les autres, c'était de se ménager un arrangement avec les Anglais. Il dépêcha en conséquence un messager au résident anglais de Nagpoor, un autre à celui de Poonah ; à tous deux il témoignait le désir de terminer la lutte et de se remettre aux mains des Anglais, moyennant certaines conditions.

Le 5 mai, Bajee-Row passa la Taptee, précisément au-dessous du confluent de cette rivière avec la Poornah ; il s'avança dans la vallée jusqu'à Chupra, avec l'intention de pénétrer dans l'Indostan par Scindwah-Ghat et Indore. A Chupra il trouva cette route fermée : les Anglais étaient en effet en possession de Scindwah, et sir John Malcolm avait mis en état de défense la ligne de Ner-

budda depuis Hindia jusqu'à Muheswur. Désappointé dans cette dernière tentative, il se retira à l'est dans la direction de Boorhanpoor. Il hésitait entre ces deux partis : se jeter dans le fort d'Asseghur, ou tenter une autre route plus à l'est, par l'Indostan. De nombreuses précautions avaient été prises de ce côté, soit pour l'empêcher d'y pénétrer par le nord, soit pour surmonter la résistance de ceux qui pouvaient demeurer encore attachés à sa fortune. A Hindia se trouvait, outre la garnison habituelle, un fort détachement d'infanterie chargé d'escorter l'artillerie prise à Mahdipoor; ce détachement donnait au général anglais la possibilité de former un corps d'armée assez fort pour attaquer immédiatement Bajee-Row, si celui-ci marchait au nord-est, ou du moins pour lui fermer le passage des montagnes de Satpoora. De son côté, le brigadier-général Malcolm se préparait à se mettre en mouvement avec ce qu'il avait pu rassembler de troupes aux environs d'Indore; il allait se porter dans la direction du nord-ouest. Le brigadier-général Doveton arrivait par le midi; à l'est de Hindia était le brigadier-général Watson, chargé de défendre cette direction; enfin sir David Ochterlony avait reçu l'ordre de se jeter avec son corps d'armée entre le peschwah et Gwalior. Ainsi cerné de tous côtés, comme le cerf aux abois, le peschwah ne pouvait plus faire un mouvement sans avoir à redouter une nouvelle rencontre dans le genre de celle de Soonee. Il voyait ses ennemis

converger vers lui de partout ; il se sentait enfermé dans un cercle se rétrécissant de jour en jour. Incertain, troublé, irrésolu, il errait çà et là autour d'Asseerghur, tout prêt à y chercher d'un moment à l'autre un dernier asile : tantôt se concertant avec quelques uns de ses partisans, tantôt liant de nouvelles négociations avec sir John Malcolm.

Anund-Row-Jeswunt fut l'agent choisi pour cette dernière mission. Accompagné d'un autre confident du peschwah, il arriva dans le camp du général anglais, à Mow, à quelques milles d'Indore, dans la soirée du 16 mai. Il était porteur d'une lettre du peschwah à sir John Malcolm, lettre où ce prince témoignait de son désir de la paix. Il priait Malcolm, qu'il appelait son meilleur et son plus ancien ami, de se charger de rétablir la bonne intelligence entre lui et le gouvernement britannique. Le général Malcolm eut avec les envoyés du peschwah une longue conférence : ceux-ci s'efforcèrent de lui persuader que Bajee-Row avait toujours été personnellement opposé à la guerre ; ils le priaient d'accorder au peschwah une entrevue. Malcolm n'accueillit point cette demande, craignant que le peschwah n'y vît un grand désir de la paix ; empressé toutefois de montrer quelque condescendance aux désirs d'un prince devenu malheureux, il se détermina à envoyer dans le camp du peschwah deux officiers ses assistants politiques. D'ailleurs les wackels du peschwah furent prévenus que ce dernier devait avant tout se préparer à des-

cendre du trône et à quitter le Deccan; c'était là, au dire de sir John, le seul préliminaire possible de tout traité, de tout nouvel arrangement. Il demandait encore, non moins impérieusement, la remise aux Anglais de Trimbuckjee-Dainglia, et des meurtriers des deux frères Wungham, officiers anglais assassinés au commencement des hostilités. Malcolm écrivit en même temps dans le même sens, presque dans les mêmes termes, au peschwah : il le sommait, en cas qu'il fût sincère dans son désir de paix, de se rendre sur la Nerbudda avec le lieutenant Low (un des assistants politiques de Malcolm), et de ne se faire accompagner que d'un petit nombre de ses chefs principaux. Sir John promettait de son côté de se rendre à cette conférence sans suite, et d'y discuter avec lui les conditions d'un nouvel arrangement. Le lieutenant Low se mit en route le 18, accompagné par les wackels. Dans la nuit du 18, la nouvelle arriva de l'évasion d'Apa-Saheb. Le général Malcolm craignant que cet événement n'apportât quelque changement dans les dispositions de Bajee-Row, envoya l'ordre au lieutenant Low de se laisser devancer par les deux wackels, et de continuer sa marche à petite journée. Il voulait se donner le temps de compléter quelques dispositions militaires, dans le cas où l'invasion d'Apa-Saheb déterminerait le peschwah à tenter encore une fois la fortune des armes. Les deux wackels revinrent bientôt, protestant de l'impatience du peschwah

d'entrer en conférence avec le lieutenant Low. Leur première entrevue eut lieu le 29 mai; le prince sembla continuer à se flatter de meilleurs termes que ceux qu'on était résolu de lui accorder. Il parut fort alarmé de la proposition d'une conférence avec Malcolm ; il se décida pourtant à l'accepter, à Kharie (à un demi-mille du défilé de ce nom), le 1er juin, mais à certaines conditions. Il demandait que le brigadier-général n'emmenât qu'une escorte peu nombreuse; qu'il laissât ses troupes à Metawul; enfin, de demeurer libre lui-même de se retirer après la conférence, quelle qu'en fût l'issue, s'il le désirait.

Ces conditions ayant été adoptées, Bajee-Row vint planter ses tentes dans le lieu fixé, à environ cinq heures du soir. Le général Malcolm arriva bientôt après, accompagné de quelques officiers et de deux compagnies de Cipayes. Le peschwah les reçut en plein durbar : il était assis sous un dais; il observa la formalité de n'adresser la parole à sir John que par l'intermédiaire d'une autre personne, comme s'il eût été dans la plénitude de son pouvoir à Poonah. Ce vain appareil d'une puissance qui allait finir dura à peu près un quart d'heure, après quoi le peschwah pria le général Malcolm de passer avec lui dans une autre tente. Leur conférence dura deux ou trois heures. Le peschwah s'étendit longuement sur ses infortunes; il déplora amèrement la situation où il se voyait réduit; il usa de toute son éloquence pour exciter la pitié de sir John en lui rappelant leur ancienne amitié : « Lui

seul (Malcolm) lui restait, disait-il, de trois bons et anciens amis qu'il avait eus jadis parmi les Anglais ; l'un d'eux, le colonel Close, n'était plus de ce monde, et l'autre, le général Wellesley, était loin, bien loin ; et pourtant, ajoutait-il les larmes aux yeux, à l'heure de la détresse, les flatteurs s'en vont, les vieux serviteurs les suivent pour la plupart, et alors un véritable ami est la seule ressource qui nous reste. Toutefois il osait se flatter de posséder encore ce trésor dans le général Malcolm, et c'est pour cela qu'il avait recherché cette conférence. » Malcolm lui répondit par quelques compliments. Entrant après cela en matière, il lui exposa de nouveau les seuls termes qui rendaient possible un nouvel arrangement. Il s'efforça surtout de le convaincre qu'une prompte soumission aux conditions précédentes se trouvait le seul parti à prendre dans ses intérêts. « En qualité d'ami, sir John devait, disait-il, la vérité, toute la vérité au peschwah ; c'est pour cela qu'il ne cessait jamais de lui répéter que la décision de gouvernement était irrévocable. » Après avoir discuté sur les points de l'arrangement, le peschwah termina par demander une seconde conférence pour le jour suivant. Le général repoussa cette demande : il crut y voir l'indice que ce prince n'était point encore décidé à se soumettre, d'autant plus qu'on savait que ce dernier venait d'envoyer son argent et ses effets précieux dans Asseerghur. La conférence en demeura donc là.

Le lendemain, tentant une nouvelle démarche, Malcolm mit par écrit l'ultimatum présenté par lui la veille au peschwah. Il contenait les conditions suivantes : 1° que Bajee-Row renoncerait pour lui-même et les siens à tout droit, titre ou prétention sur le gouvernement de Poonah ; 2° qu'il se rendrait immédiatement, avec sa famille et un petit nombre de ses adhérents, au camp du brigadier-général Malcolm, où il serait reçu avec les honneurs dus à son rang, et d'où il serait escorté jusqu'à Benarès, ou toute autre ville de l'Indostan, où le gouverneur-général pourra, à sa requête, fixer sa résidence ; 3° qu'en raison de la paix qu'il était important d'assurer au Deccan, et de l'époque avancée de la saison, Bajee-Row se mettrait en route pour l'Indostan sans un jour de délai ; que d'ailleurs tous les membres de sa famille demeurés derrière lui auraient la faculté de le rejoindre dans le plus bref délai possible ; que toute facilité leur serait donnée pour rendre leur voyage prompt et agréable ; 4° que Bajee-Row, après son acceptation de ces conditions, recevrait une pension du gouvernement britannique pour lui et sa famille, qui serait réglée, quant à sa quotité, par le gouverneur-général, mais que le général Malcolm prenait sur lui de garantir ne pouvoir pas tomber au-dessous de 8 lacs de roupies par an (100,000 liv. sterling) ; 5° que dans le cas où Bajee-Row, par une prompte acceptation de ces conditions, montrerait sa confiance dans le gouvernement britannique, ses recommandations en faveur des princi-

paux adhérents de sa famille, ruinés par suite des événements de la guerre et de leur attachement à sa personne, seraient favorablement accueillies; qu'il en serait de même de ses recommandations au sujet des brahmes entretenus par sa famille, ou des établissements religieux fondés par elle; 6° que les propositions ci-dessus devaient non seulement être adoptées par Bajee-Row, mais lui-même s'être rendu dans les vingt-quatre heures dans le camp du général Malcolm; qu'autrement les hostilités recommenceraient immédiatement, et il n'y aurait plus lieu à aucune négociation ultérieure.

Tout en négociant, Malcolm ne négligeait pas les dispositions militaires. Le brigadier-général Doveton prit position entre le camp du peschwah et Asseerghur, où ce dernier avait envoyé une grande partie de ses effets précieux et de son argent. Le lieutenant-colonel Russell quitta sa position à Bhoorgaum, et se mit en mesure d'attaquer Trimbukjee : ces deux officiers, Doveton et Russell, devaient s'entendre à cet effet. Ces dispositions prises, sir John Malcolm alla camper, dans la matinée du 3, dans le voisinage de Kairee, où il avait invité Bajee-Row à se rendre, et où tous deux s'étaient rencontrés deux jours avant. Mais les dispositions de sir John Malcolm, prises publiquement et à dessein, afin qu'elles fussent rapportées au peschwah et le convainquissent de sa ferme résolution de l'attaquer au premier moment, lui furent en effet transmises de toutes parts. Anund-Row-Jeswunt, tout troublé de

ces préparatifs, dit à sir John Malcolm en le rencontrant : « Voilà un jour malheureux.—Malheureux en effet pour Bajee-Row, reprend Malcolm, s'il ne vient pas. » Il ajouta : « J'ai voulu avoir les meilleurs procédés, mais il me force à en venir aux extrémités. » Le wackel pria sir John d'envoyer quelqu'un rassurer le peschwah qui se trouvait, selon lui, dans la plus extrême agitation : « Et pourquoi, dit Malcolm, n'accepte-t-il pas les propositions? » Le wackel répondit qu'il les accepterait. « Me soupçonne-t-il donc de quelque trahison? ajouta Malcolm avec quelque chaleur.—Non, reprit le wackel; mais les ordres du gouverneur-général pourraient vous contraindre, malgré vous, à vous emparer de la personne de Bajee-Row, ce qui le déshonorerait pour toujours.—Retournez auprès du peschwah, répondit Malcolm, et donnez-lui de ma part l'assurance que je n'ai point d'ordres semblables. Dites-lui que l'arrangement que je me suis hasardé à lui offrir, par anticipation aux instructions du gouverneur-général, est assez équitable pour qu'il me fût impossible de croire que Bajee-Row ne voudrait pas s'en contenter. Mais dites-lui que s'il le repousse, il perd à jamais tous ses droits à la générosité britannique. » Ces paroles firent enfin cesser les hésitations du peschwah; à onze heures il descendit des montagnes et vint camper dans la plaine, dans le voisinage des lignes britanniques. Il avait 4,000 chevaux et 3,000 fantassins; parmi les derniers se trouvaient 1,200 Arabes. Trimbukjee-Dain-

glia demanda à entrer en arrangement; mais ne recevant d'autres promesses que celle de la vie sauve, il s'échappa pendant que des dispositions étaient faites pour l'attaquer.

Sir John Malcolm, après avoir rassemblé ses divers détachements, se mit en marche le 4 juin, en se dirigeant sur la Nerbudda. Bajee-Row suivait la même route que les Anglais, faisait les mêmes journées, mais campait toujours à part. Un corps d'armée fort nombreux continuait à l'accompagner. Aux termes des conventions, il n'aurait dû conserver avec lui qu'un petit nombre de serviteurs; mais sir John Malcolm lui permit de s'en écarter sur ce point: le peschwah nourrissait encore dans son esprit certains soupçons sur les dispositions des Anglais à son égard, dont on espérait le guérir par cette condescendance. Elle avait, en outre, pour but d'éviter toute occasion de froisser l'amour-propre fort irritable du peschwah; car après avoir perdu la réalité du pouvoir, il semblait n'en tenir que plus fortement à l'apparence. Il ne pouvait se résoudre à paraître en public sans une garde nombreuse, à ne plus se trouver comme autrefois à la tête d'une puissante armée. Par malheur, le plus grand mécontentement régnait parmi ses troupes; d'un côté, en raison des arrérages qui leur étaient dus, de l'autre en raison de la conclusion de la paix qui leur enlevait tout espoir de pillage. Les Arabes engagés quelques mois auparavant par Tukjee se faisaient remarquer surtout parmi les plus mé-

contents; ils ne cessaient de réclamer leurs arrérages. Or, eux et le peschwah en calculaient différemment le montant. Les Arabes voulaient leur solde à compter du jour de leur engagement par Trimbukjee; le peschwah ne les voulait payer qu'à compter du jour de leur arrivée dans son propre camp. Le 9 juin, après une contestation fort vive sur ce sujet, les mécontents entourèrent la tente du peschwah et l'y retinrent prisonnier. Ce jour-là l'armée se mettait en marche; une partie des troupes et des bagages était déjà en route. Un régiment de cavalerie, 6 compagnies d'infanterie et 2 pièces d'artillerie à cheval, sous le commandement de sir John, étaient seules demeurées en arrière; ces troupes ne devaient partir qu'avec le peschwah. Sir John ne douta pas d'abord que ce dernier ne parvînt à apaiser promptement cette mutinerie. Le jour se passa sans qu'il eût atteint ce résultat; loin de là, la sédition qui d'abord n'avait éclaté que parmi les Arabes, gagna peu à peu les autres corps. Malcolm profita de la durée de la nuit pour faire rétrograder les troupes qui étaient parties le matin. Au point du jour, il se trouvait en mesure de réduire les mutins de vive force. Mais comme il voulait éviter, autant que possible, tout moyen de violence, il fit prendre position à ces troupes loin du camp de Bajee-Row. D'un autre côté, ce dernier, qui comprenait que le moindre mouvement des Anglais pourrait lui coûter la vie, lui envoyait message sur message pour le prier de

ne pas bouger. Toute sa famille se trouvait au milieu, au centre même de la révolte.

Malcolm avait ainsi à réduire une sédition sans employer la force et éviter tout conflit, tout en se montrant prêt à l'engager. Il fit charger les canons à mitraille, les pointa vers le camp du peschwah, mais donna les ordres les plus sévères de ne tirer dans aucun cas. Des Arabes, approchant de la droite, firent feu et blessèrent quelques Cipayes; néanmoins les troupes ne tirèrent pas un seul coup de fusil : c'est un des plus beaux exemples de discipline militaire qu'on puisse citer. En ce moment, Syed-Zeyn, le principal chef des Arabes, s'avança vers la ligne anglaise; alarmé qu'il était de l'apparence formidable qu'elle présentait, il demanda à parlementer. Sir John Malcolm lui ordonna avant tout de faire cesser le feu de ses Arabes, le menaçant, s'ils continuaient, d'une attaque immédiate. Seyd-Zeyn, animé des meilleures intentions pour le rétablissement de l'ordre, galope aussitôt vers les mutins avec un de ses officiers. Il se mêle à leurs groupes, les exhorte à s'abstenir de *toute* violence. Bajee-Row avait, disait-il, accordé presque toutes les demandes des révoltés, il ne restait plus à arrêter que quelques points de peu d'importance; la médiation de sir John Malcolm achèverait de les régler. Malcolm le promit. Seyd-Zeyn, malgré sa bonne volonté, revint sans avoir réussi, mais avec lui étaient tous les chefs des Arabes : « Chacun de ces hommes, dit-il à

Malcolm, veut que vous mettiez votre main dans la sienne, comme gage que vous ne les attaquerez point après qu'ils auront relâché le peschwah. » Sir John donna sa main à chacun de ces chefs. Peu de minutes après, on les vit en mouvement. Bajee-Row, escorté de quelques chevaux, se présenta devant la ligne anglaise; il fut prodigue d'expressions de reconnaissance. Le même jour il continua sa route vers la Nerbudda; le général Malcolm demeura en arrière, pour veiller au licenciement des Arabes et des Rohillas. Depuis ce moment, le peschwah se conforma avec empressement aux désirs de Malcolm, quant à la marche, aux campements, aux autres détails de marche militaire. Le gouverneur-général ne fit point attendre sa sanction au traité. Sir John Malcolm lui semblait, toutefois, en avoir agi à l'égard du peschwah avec une générosité peut-être excessive.

Ainsi fut brisée cette puissance mahratte qui pendant plus d'un siècle effraya l'Inde qu'elle fut au moment de dominer. L'exil et l'abdication du chef de cette confédération laissaient les princes qui la composaient sans lien, sans connexion. Aucun des chefs de Bajee-Row n'essaya de rassembler les débris de son armée; un très petit nombre tenta d'aller rejoindre Apa-Saheb; la plus grande partie regagna paisiblement ses foyers. Trimbukjee essaya de se créer quelque influence parmi eux, mais il fut fait prisonnier le mois suivant par les agents d'Elphinstone, et enfermé dans

le fort du Chunar près Benarès. Des bords de la Nerbudda, le peschwah s'achemina avec une suite de 600 chevaux et 200 fantassins, sur Bithoor, lieu désigné pour sa résidence; un officier anglais demeurait auprès de lui, avec la mission de veiller sur sa conduite : aucune autre gêne personnelle ne lui fut imposée. La somme annuelle qui lui fut accordée, suffisante pour tenir un état de prince, ne l'était pas assez pour servir à des desseins politiques. Il passa son temps à faire des pélerinages aux lieux de dévotion célèbres de son voisinage. Il renonça de bonne grâce à toute ambition; ses sujets se virent déliés de tout devoir d'obéissance. Les chefs qui l'avaient servi le plus fidèlement cessèrent de rattacher à lui leurs espérances et leurs intérêts. On peut dire avec sir John Malcolm, et en toute vérité : « Bajee-Row a détendu un arc qu'il ne serait plus en son pouvoir de bander de nouveau. »

Les Mahrattes, dont le rôle vient de finir, furent sans contredit, par leur puissance, un des épisodes les plus singuliers de l'histoire de l'Inde à cette époque. De race brahminique comme le reste des Indous, ils en diffèrent par plusieurs traits saillants de leurs mœurs et de leur caractère. Il se fit chez eux un certain mélange des anciennes mœurs, des anciennes institutions indoues, et de mœurs et d'institutions nouvelles. Le peschwah et les principaux officiers qui s'établirent au midi de la Taptee, étaient brahmes; les chefs ou Bhonslahs de Nag-

poor, le Guickwar dans le Guzerate, la famille de Puar en Malwa, se vantaient de descendre de Chactryas; les familles de Holkar et de Scindiah étaient d'origine sudra. Semblables par leurs habitudes aux Goths et aux Vandales qui à certaines époques ravagèrent l'Europe, ils en différaient sous d'autres rapports non moins essentiels. Leurs conquêtes ne se firent pas pour la plupart par la seule force, selon l'habitude des nations guerrières : la ruse et la politique y eurent autant de part que les armes et la guerre; ils faisaient employer tour à tour les moyens les plus divers pour parvenir à leur but. Au lieu d'occuper dans sa totalité une province récemment conquise, ils se contentaient d'ordinaire de lui imposer un certain tribut; puis il arrivait que les difficultés provenant du recouvrement de ce tribut les initiaient peu à peu à l'administration de cette province. Ils devenaient encore les auxiliaires de tous les princes qui voulaient tenter quelque entreprise. Ils étaient au service de tous les partis qui se faisaient la guerre et qui réclamaient, c'est-à-dire payaient leurs services. Or, toutes ces voies diverses ne manquaient jamais d'agrandir leurs possessions, de les mêler peu à peu aux gouvernements d'États étrangers qui finissaient par passer tout entiers dans leurs mains. Leur adresse à flatter les préjugés des peuples, les passions des souverains, les conduisaient presque inévitablement à ce résultat.

Le brahme mahratte était adroit, actif, intelli-

gent, mais en général avare et souvent perfide. Employé dans les affaires, la ruse, la fourberie, la fraude étaient ses moyens habituels; il n'en changeait pas, quelque changement qu'éprouvât sa fortune. La constitution politique lui permettait en effet de s'élever de la situation la plus obscure aux postes les plus élevés de l'État. Le guerrier mahratte, soit chactryas, soit simple sudra, ne différait pas essentiellement du brahme sous ce rapport: il estimait autant la ruse que la valeur, il se glorifiait autant d'une fuite rapide que d'une attaque hardie; il prisait l'argent au-dessus de tout. Mais il avait aussi d'excellentes qualités; il supportait la faim, la soif, la fatigue, les revers mieux qu'aucun autre soldat du monde; d'un autre côté, l'éclat de la fortune ne changeait rien à la primitive simplicité de ses premières habitudes. Plusieurs de ces chefs mahrattes conservaient à la tête des armées, presque sur le trône, les mêmes mœurs, en quelque sorte le même vêtement que lorsqu'ils cultivaient leurs champs ou gardaient les troupeaux. Différents en cela de ce qu'ils sont dans le reste de la terre, chez eux les parvenus ne visaient qu'à la réalité du pouvoir, non pas à son apparence, non pas à l'éclat des rangs et des titres. Cette conduite, naturelle en eux, leur rendait facile de captiver à la fois les princes et les peuples : les princes se contentaient souvent de concessions extérieures sur le rang, la dignité; les pleuples se trouvaient flattés de voir quelques uns des conquérants mahrattes les

plus fameux conserver les titres de potail (chef de village) et de pattwaree (greffier tenant les registres de l'impôt), provenant de ces fonctions exercées jadis par leur famille dans quelque petit village de leur pays.

A la mort de Sevajee, l'empire, qui venait de se former, ne pouvait avoir poussé de profondes racines dans le sol. Tout était nouveau, hommes et choses, ou, pour mieux dire, l'État n'était rien autre que cette armée soudainement créée. Pour la faire subsister, il fallait la disséminer dans différentès provinces, dont les généraux, les chefs militaires eurent l'administration, la collection des revenus. Une partie de ces revenus allait bien au gouvernement central, mais l'autre demeurait dans les mains des chefs militaires, ou bien était employée à la solde et à l'entretien de leurs troupes. D'abord ces fonctions n'étaient que viagères, révocables même par le pouvoir central; mais ce qui s'était passé en Europe à l'origine de la féodalité se renouvela; les fonctions, depuis celles de peschwah jusqu'à celles de potail du moindre village, devinrent héréditaires. De cette indépendance naquirent de grands troubles, mais en même temps se développa toute l'énergie propre à cet état de société. Cette énergie durait encore dans toute sa plénitude à l'époque où nous sommes parvenus : jusqu'aux derniers moments, en dépit de la supériorité des forces anglaises, l'indépendance nationale pouvait être recouvrée si Bajee-Row se fût montré homme de

tête et de cœur. L'esprit mahratte subsistait encore dans toute sa force, il devait survivre au reste à la mort politique de la confédération mahratte. Brisés sous la main de Hastings, mais non anéantis, ces débris de l'empire n'en conservent pas moins une sorte de vie qui leur est propre. Ce sont des substances de même nature, qui doivent conserver, qui conservent effectivement encore aujourd'hui une grande tendance à se réunir.

Le jour viendra peut-être où les Mahrattes reparaîtront sur la scène de l'histoire. En l'attendant, l'ancienne dynastie, les descendants de Sevajee, sortait, grâce aux Anglais, de l'espèce de prison où les peschwah la retenaient depuis si long-temps. Après la prise de Satarah, le rajah qui représentait cette dynastie, retenue dans une étroite réclusion, fut replacé solennellement sur le trône; en même temps le capitaine Grant, de l'établissement de Bombay, lui fut laissé pour l'assister de ses conseils. Le rajah, un fort jeune homme, avait avec lui sa mère et deux sœurs. Il paraissait dénué d'éducation, d'une humeur fort paisible, étranger à toute ambition; il montra peu de connaissance du monde, et une ignorance complète de l'histoire nationale. La mère parut, au contraire, pleine d'ambition; elle laissa voir tout d'abord les plus hautes prétentions; elle pensait que la famille allait être rétablie sur le pied où elle s'était jadis trouvée au sein de sa plus grande prospérité. Il va sans dire que ce n'était pas précisément pour cela qu'on

avait travaillé. Le pouvoir du peschwah devait passer aux mains des Anglais, et l'ancienne dynastie, bien que sur le trône, continuer à demeurer exilée des affaires. Cette souveraineté restaurée achevait néanmoins de ruiner le pouvoir du peschwah. C'était un moyen de réconcilier les anciennes familles avec la destruction du titre plus récent de peschwah; elle empêchait la cause de Bajee-Row de devenir nationale, en la resserrant dans les limites d'un intérêt personnel. La proclamation du commissaire du gouvernement contenait la promesse, à tous ceux qui se soumettraient dans le délai de deux mois, de jouir à perpétuité, sous la garantie des Anglais, de toutes les terres dont ils seraient en possession à cette époque. Aussi, dès que la cause du peschwah eut de mauvais succès, les possesseurs de terres l'abandonnèrent peu à peu. Les soldats ne pouvaient être mûs par les mêmes motifs, mais les défaites du peschwah les portaient promptement à se retirer dans leurs foyers. Dans le but de s'emparer de cette classe d'hommes, le gouvernement britannique fit de nombreuses levées, qui donnaient la substance à tous ces soldats. De cette façon, il s'adressait à tous les intérêts des diverses classes de la société. Ces mesures avaient déjà été prises avant la soumission personnelle de Bajee-Row; cette soumission acheva de leur donner de l'efficacité.

Ces mesures, dues principalement à M. Elphinstone, n'exercèrent pas une aussi grande influence

sur la province de Kandeih que sur le reste des États mahrattes. La plus grande partie de ces districts avaient été usurpés par des colons arabes, qui ne devaient pas être influencés par les mêmes motifs de soumission. Mais ces Arabes par leur conduite oppressive s'étaient tellement aliéné la masse du peuple, que celui-ci se montrait impatient d'être délivré de leur pouvoir. Les conditions offertes par les Anglais n'étaient rien autre chose que leur exportation en Arabie. Ils résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais ce n'étaient réellement que des espèces de flibustiers, incapables d'organisation politique ou militaire; il fallait les expulser de toute nécessité. Avant de commencer les hostilités, le capitaine Briggs leur signifia donc ces conditions; seulement, le gouvernement britannique se chargeait des frais du passage et du paiement de leurs arrérages. Les opérations commencèrent vers le milieu de mai. Les Arabes avaient concentré leurs forces à Malecgâun, place d'une force plus qu'ordinaire. Le capitaine Briggs résolut de faire sa première attaque le 15 mai; le lieutenant-colonel, Mac' Dowell, vint prendre position à la distance de cinq milles; on reconnut bientôt que les assiégés se préparaient à une énergique résistance. Malcegâun est situé sur la Moosee, précisément au-dessus de son confluent avec la Gyrna; le terrain choisi par les ingénieurs pour l'érection de leurs batteries se trouvait sur la rive opposée de la Moosee : ils ouvrirent la tranchée

dans la soirée du 18. Pendant les premiers travaux, les assiégés firent une sortie vigoureuse, mais qui fut repoussée; les assiégeants ne perdirent qu'une vingtaine d'hommes, à la vérité parmi eux le lieutenant Davis, ingénieur d'une grande réputation. Le 28, on crut la brèche abordable; les munitions étaient sur le point de manquer, le lieutenant-colonel Mac' Dowell se décida à tenter la fortune d'un assaut. Un petit nombre de bombes qui restaient, furent jetées sur la brèche pour l'éclairer; mais les Arabes avaient fait une coupure fort considérable; l'ingénieur qui guidait la colonne, après l'avoir quelques moments examinée, fut tué au moment même où il prononçait ce mot: « Impraticable. » Les soldats animés voulaient pourtant donner l'assaut; le lieutenant-colonel Mac' Dowell eut besoin de toute son autorité pour les ramener. Une attaque faite sur le pettah avait fort bien réussi.

Toutes les munitions des assiégeants se trouvant épuisées, Mac' Dowell avait été réduit à changer le siége en blocus. Le général Smith, instruit du fait, lui en envoya de nouvelles, et les travaux du siége furent repris le 9 juin. Le surlendemain, une batterie de 5 mortiers et de 4 obusiers fut érigée; elle ouvrit son feu immédiatement. Les assiégeants avaient découvert la situation du principal magasin de la place : ils jetèrent, dans le courant de la journée, plus de 300 bombes dans cette direction; une d'elle tomba enfin sur le magasin, il sauta avec un

fracas épouvantable, jetant un torrent de flamme et de fumée, et renversant dans le fossé une trentaine de pieds de la courtine. L'explosion tua ou blessa une grande partie de la garnison. Voyant alors leur situation désespérée, les Arabes commencèrent à craindre qu'une plus longue résistance ne leur fût funeste; ils envoyèrent, le 12 juin, deux parlementaires à Mac' Dowell : ils demandaient à quelles conditions serait reçue leur soumission; celui-ci répondit : « A discrétion. » Le lendemain, Ubdool-Kadir, le chef des assiégés, se présenta de nouveau; les Arabes, disait-ils, étaient résignés à se rendre à discrétion, mais ils demandaient la promesse que leur vie serait épargnée. Le lieutenant-colonel déclara qu'il consentait volontiers à donner cette assurance écrite; il ajouta, pour achever de les décider, qu'ils seraient bien traités. L'interprète arabe, abondant dans ce sens, écrivit une lettre susceptible d'une beaucoup plus large interprétation, promettant : « De faire tout ce qui serait le plus avantageux à la garnison; que des lettres seraient écrites par rapport à la solde; que le gouvernement anglais aurait soin des malades et des blessés; enfin que les Arabes ne manqueraient de rien jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les lieux où ils désiraient se rendre; » derniers mots mis en place de ceux-ci : « où l'on jugerait convenable de les envoyer. » Ubdool-Kadir, avec ce papier, sortit le 14 du fort, à la tête de ce qui restait de la garnison, 300 Arabes et 60 Indous; ils déposèrent leurs armes

sur les glacis, et se constituèrent prisonniers de guerre. Les termes de la lettre constituaient de meilleures conditions qu'il n'avait été dans l'intention du colonel de leur donner; le capitaine Briggs se refusait, de son côté, à les entendre dans ce sens. Il en fut référé à Elphinstone; celui-ci décida que les termes de la lettre seraient entendus dans le sens le plus favorable aux Arabes. Le reste de la province de Kandeish, après la chute de Malegâun, se soumit sans plus de résistance.

Après avoir échappé à la surveillance du capitaine Brown, Apa-Saheb s'était réfugié dans les montagnes de Mohadeo. Les débris de l'armée de Bajee-Row et grand nombre d'Arabes chassés de la province de Kandeish ne tardèrent pas à venir l'y rejoindre. Un officier anglais, le capitaine Spark, se trouvait avec un petit détachement à Bytool. Il était chargé de l'administration de la portion du territoire cédé par Apa-Saheb. Entendant parler d'un parti d'Arabes entré sur ce territoire pour rejoindre l'ancien rajah, il marcha à leur rencontre. Mais les Arabes étaient en force. Spark, entouré d'un nombre d'ennemis dix fois plus considérable que sa troupe, se vit obligé de capituler, ou du moins de le tenter. Il arbora un drapeau blanc; mais les Arabes, méconnaissant ce signe, tuèrent le capitaine et massacrèrent sa troupe. Enhardis par ce succès, ils prirent possession de quelques places dans la vallée de Bytool; ils commencèrent à lever des contributions dans tous les environs; ils sur-

prirent et massacrèrent un autre poste de Cipayes ; ils se mirent ensuite en communication avec Apa-Saheb, et prétendirent agir sous son autorité. Différents détachements furent tour à tour envoyés contre ces Arabes. De son côté, Apa-Saheb faisait tous ses efforts pour mettre en campagne de nouveaux ennemis contre les Anglais : ses agents furent découverts dans plusieurs villes de la domination de Scindiah ; il intriguait aussi à plus forte raison à Nagpoor. Bientôt tout le pays à l'est de cette ville se souleva en sa faveur ; un chef reconnu par sa bravoure, Chimna-Potel, se mit à la tête de l'insurrection. De nombreuses troupes marchèrent aussitôt contre les insurgés ; ils se défendirent avec courage, mais ne purent résister. Vers le mois d'octobre, toute la province avait reconnu de nouveau l'autorité britannique. Les montagnes de Mohadeo devinrent le seul refuge d'Apa-Saheb, encore s'y trouvait-il étroitement cerné. De nombreux postes d'infanterie et de cavalerie coupaient toutes les communications entre les montagnes et le pays voisin. Le colonel Adams, commandant ces troupes, voulant en finir par un coup de vigueur, se disposa à pénétrer dans ces montagnes par trois côtés à la fois : il voulait étouffer l'insurrection dans sa dernière retraite. Mais Apa-Saheb, averti de ce mouvement, trouva moyen d'échapper à ces troupes, et de parvenir jusqu'à Assoerghur, où il fut reçu par Jeswunt-Row. De ce poste, il ouvrit des négociations avec sir John Malcolm, auquel il témoi-

gnait le désir d'entrer en arrangement pour sa soumission. Le kiledar de la forteresse, tout en recevant l'ex-rajah, par un reste de fidélité au gouvernement britannique, ne voulut pas recevoir ses compagnons. L'un d'eux était Chettoo, ce fameux chef pindarrie dont nous avons raconté la fin tragique.

Le kiledar, commandant le fort d'Asseerghur, s'était fait remarquer par ses dispositions hostiles aux Anglais : à l'époque où le peschwah se réfugia dans le voisinage, il fit tirer sur un détachement du général Doveton. Depuis lors, Scindiah était devenu un fidèle allié des Anglais; il envoya au kiledar l'ordre de se rendre immédiatement auprès de lui à Gwalior pour rendre compte de sa conduite; cet ordre fut désobéi. Les Anglais, aux termes du traité avec Scindiah, devaient assiéger Asseerghur, dans le cas où Apa-Saheb s'y réfugierait. On l'invita à joindre quelques troupes au corps anglais chargé de cette opération. La présence de ces troupes ne pouvait manquer de donner à ce siége l'apparence d'une entreprise faite en commun par lui et les Anglais. Il se prêta sans difficulté à cette mesure; il envoya en outre un de ses agents avec mission de recevoir la forteresse des mains du kiledar; il répéta à Jeswunt-Row l'ordre de se présenter à Gwalior. De son côté, sir John Malcolm offrait au kiledar pleine sécurité pour sa vie et sa propriété; il lui offrit même de laisser le commandement de cette forteresse à quelque individu de sa famille. Quelque favorable que fût cette offre,

Jeswunt-Row refusa d'en profiter. Dans cet état de choses, les négociations commencées dans le mois de février se trouvèrent rompues dans le mois de mars. Le corps d'armée du général Doveton se composait de 3 régiments de cavalerie indigène, 3 bataillons et demi d'infanterie européenne, et 7 bataillons d'infanterie indigène. Le corps d'armée omené de Malwa par le général Malcolm consistait en un régiment de cavalerie, 4 bataillons d'infanterie indigène, avec de l'artillerie à cheval et de l'artillerie de siége; un autre équipage de siége fut demandé à Sagur, sous l'escorte de deux bataillons du Bengale; il était en marche, et s'avançait à fortes journées. Ces moyens étaient formidables, au-dessus même de l'entreprise; mais en ce moment l'Inde tout entière avait les yeux sur ce siége; il fallait que le coup fût frappé avec éclat.

Asseerghur est situé au sommet d'une montagne, à 750 pieds au-dessus du niveau de la plaine qui l'entoure; il est à pic, inaccessible, excepté par trois points où l'art a suppléé à ce que n'a pas fait la nature : un de ces points se trouva à la face septentrionale du bastion de l'ouest, où la pente de la montagne, quoique rapide, n'est pourtant pas impraticable; un autre à l'extrémité d'un ravin à l'est; le troisième à l'extrémité sud-est, où les rochers font une plate-forme presque de niveau avec le terre-plein des remparts. A l'ouest est un fort moins élevé, appelé Maleegurh, commandé par le fort supérieur; celui-ci est entouré par une muraille de

pierres, mais il n'a pas de fossés. Au-delà et au-dessous est la ville ou le pettah.

La négociation ayant été rompue par le refus du kiledar d'accepter aucune des conditions offertes, le 17 mars un détachement fut commandé pour donner l'assaut. Cette opération, conduite par le lieutenant-colonel Frazer, eut un plein succès. Les Anglais se logèrent dans le pettah, et se mirent en mesure d'attaquer le fort intérieur. Le 19, les assiégés firent une vigoureuse sortie. Le 20, une batterie de pièces de gros calibre commença son feu et ouvrit la brèche dès le même jour; ce jour-là les assiégés firent une nouvelle sortie, où le lieutenant-colonel Frazer fut tué. Cette sortie n'arrêta pourtant point le feu de la batterie. Le 21, les assiégés évacuèrent le fort de Maleegurh. Mais ce même jour un accident fatal eut lieu : un magasin à poudre qui en contenait 130 barils prit feu sans qu'on sache comment. L'explosion détruisit une compagnie entière du 15e régiment d'infanterie indigène. La batterie avait été endommagée par l'explosion, mais elle put recommencer son feu. Les assiégés, après avoir tenté de reprendre possession du fort, l'évacuèrent de nouveau. La journée du 24 fut employée à une reconnaissance exacte et complète du fort même d'Asseerghur. Les ingénieurs choisirent pour point d'attaque le ravin de l'est; le brigadier-général Doveton se porta de ce côté avec sa division, tandis que, pour faire diversion, le général Malcolm manœuvra du côté de

Maleegurh. Le 30, les assiégés ayant abandonné ce fort, on s'en empara. Le 31, les tranchées furent ouvertes à l'est; mais les travailleurs y souffrirent beaucoup du feu de la place. La résistance de la garnison était obstinée, elle faisait des sorties continuelles; la mousqueterie des remparts causait de grands ravages parmi les travailleurs. Le 3 avril, l'artillerie de Sâgur étant arrivée, fut immédiatement mise en batterie; les assiégés en soutinrent le feu avec fermeté; mais le 7, Jeswunt-Row ayant perdu le commandant de son artillerie, et voyant le feu des batteries anglaises redoubler de vivacité, commença à douter de la possibilité de tenir plus longtemps. Le lendemain, il entra en pourparlers au sujet d'une capitulation. Une conférence eut lieu pour en régler les termes, ainsi que la marche de reddition de la place entre lui et sir John Malcolm. Toutes choses convenues, les Arabes sortirent de la place à l'heure indiquée; ils déposèrent leurs armes au milieu de la division de Malcolm formée en carré; puis celle-ci prit immédiatement possession de la ville. La perte de la garnison pendant la durée du siége avait été de 43 hommes tués et de 95 blessés; celle des Anglais de un officier, 9 Européens, 37 Cipayes tués; de 10 officiers, 73 Européens, 181 Cipayes blessés. Le drapeau britannique fut arboré à côté du drapeau de Scindiah qui continua à flotter sur les remparts.

La brèche était loin d'être praticable, mais le manque de poudre contraignit Jeswunt-Row de

cesser sa défense. A sa première entrevue avec sir John Malcolm, pour l'arrangement des termes de la reddition de la place et des armes, ce kiledar exprima sa crainte que Scindiah ne fût pas satisfait de sa défense; on lui objecta les ordres de Scindiah pour la reddition de la place; il répondit : « Cela peut se faire de la sorte chez les Européens, mais chez les Mahrattes on n'abandonne pas de semblables forts sur de simples ordres. » Pressé davantage sur ce point, il avoua avoir reçu l'instruction secrète de ne délivrer la forteresse que sur la production d'un signe particulier convenu avec Scindiah; or, ce signe n'avait pas été produit par le messager de ce prince. Dans une de ses boites à bétel on trouva aussi un billet tout entier de la main de Scindiah, où ce dernier lui recommandait de donner à Bajee-Row tout le secours qu'il pourrait. Ce billet contenait cette expression remarquable : « Faites cela, ou je suis parjure. » Le marquis de Hastings ordonna que cette lettre fût mise sous les yeux de Scindiah; il se décida en même temps, convaincu par toutes ces preuves de la mauvaise foi de celui-ci, à occuper le fort pour le compte du gouvernement britannique. Scindiah fut d'ailleurs averti qu'à la condition de montrer à l'avenir de la bonne foi et de la sincérité, le passé serait complètement oublié.

Après la reddition du fort d'Asseerghur, on s'occupa de chercher Apa-Saheb, qu'on savait dans la place; mais toutes les recherches furent vaines;

Jeswunt-Row nia même qu'il fût ou eût jamais été. On ne put obtenir aucun détail sur son évasion ; plusieurs mois après la prise de la ville on n'avait encore aucune nouvelle de l'ex-rajah. On découvrit cependant, enfin, qu'il avait trouvé un refuge dans les États de Runjeet-Sing, suivi d'un très petit nombre de partisans, et déguisé en faquir. Runjeet-Sing permit au fugitif de demeurer dans ses États, lui fit même une petite pension pour son entretien ; mais, dans la crainte des Anglais, il cacha soigneusement cette démarche, et n'osa pas le recevoir au durbar. Pendant tout le temps qu'il erra dans les montagnes de Mohadeo, Apa-Saheb n'avait pas cessé d'être en communication avec différents officiers du gouvernement anglais ; l'offre d'une pension de 10 lacs de roupies lui fut alors souvent répétée. Mais cette offre lui parut trop avantageuse pour ne pas cacher un piége : aussi, quoique tenant à la vie et à ses aises, il ne put se décider à se remettre aux mains d'ennemis qu'il avait deux fois offensés. La prise d'Asseerghur et cette fuite d'Apa-Saheb furent les derniers événements de la campagne. Les troupes des trois présidences retournèrent chacune dans leurs gouvernements respectifs. Le dernier obstacle que devait rencontrer dans l'Inde la domination britannique était renversé. A compter de ce jour elle fut reconnue comme puissance prépondérante, comme souverain arbitre entre toutes les puissances indigènes. Le pouvoir de la Grande-Bretagne était

non seulement dominant de fait, mais déclaré dominer de droit l'Inde entière. La puissance jadis possédée par le grand Mogol, qui s'était affaiblie, puis brisée, et dont les débris avaient passé par différentes mains, venait de se reconstituer dans celle de l'Angleterre. Lord Hastings venait de toucher le but indiqué quelques années auparavant par Wellesley.

Cette nouvelle situation ne pouvait manquer d'amener certaines modifications dans les rapports déjà existants entre les États indigènes et le gouvernement britannique. Déjà nous avons raconté les nouveaux traités négociés par le gouvernement avec Scindiah, Holkar, Ameer-Khan, etc. Mais nous avons maintenant à nous occuper, sous le même rapport, des États du second et troisième ordre, Bhopal, Kotah, Jeypoor, les petits États radjpoots, etc. Nous commencerons par Bhopal. Dès 1817, Nuzzer-Mahomet signe le traité préliminaire qui lui fut proposé avant le passage de la Nerbudda par les troupes anglaises. Ce traité comprenait les mêmes conditions que celles jadis offertes à son père Visir-Mahomet, en 1814 et 1815. Nuzzer-Mahomet sentit le moment venu de se décider, et accepta les offres qui lui étaient faites sans un mouvement d'hésitation; il envoya son contingent aussitôt qu'il en fut requis, et rendit plusieurs services dans des occasions difficiles. Après la défaite des Pindarries, il devint un intermédiaire utile, par les relations du gouvernement britan-

nique avec les chefs de ceux-ci. Plusieurs de ces derniers, entre autres Namdar-Khan, reçurent la permission d'habiter sur le territoire de Bhopal. Le rajah se rendit garant de leur conduite pacifique pour l'avenir; une partie de leurs soldats furent dispersés dans les diverses parties de la domination de ce dernier, et de plus on leur assigna des terres à cultiver. L'engagement définitif qui déterminait pour l'avenir les relations du nabob et du gouvernement britannique fut signé le 26 janvier 1818, et ratifié par le gouverneur-général le 3 mars suivant. Le contingent stipulé comme devant être fourni par Bhopal demeura fixé comme par le passé à 600 chevaux et 400 fantassins; en revanche, Nuzzer-Mahomet obtint la remise du tribut qui lui avait été jadis imposé par le premier traité, comme prix de la protection britannique. Il fut encore dispensé de fournir une forteresse et un cantonnement à un corps de troupes anglaises, comme le stipulait ce même traité. Sous ces conditions, le petit État de Bhopal devait croître en prospérité. A la mort funeste et prématurée du rajah (il n'avait point d'enfants), nous avons dit comment la succession passa à son neveu; le gouvernement de Bhopal, c'est-à-dire l'administration des affaires, demeura, après la mort de Nuzzer-Mahomet, dans les mêmes mains auxquelles lui-même l'avait confié. Le pays ne cessa de jouir depuis ce moment d'une paix complète et d'une grande prospérité.

Pour rendre durable la paix qui venait d'être

conclue, ce n'était point assez d'avoir détruit le pouvoir des Pindarries. Il ne suffisait même pas d'avoir pourvu à l'administration des provinces long-temps ravagées par eux. Il fallait étendre l'influence britannique sur tous les petits États radjpoots voisins de cette frontière. L'état habituel, naturel, pour ainsi dire, de ces petites tribus vivant sous un gouvernement patriarcal, c'était la guerre; quelquefois réunies toutes ensemble contre un ennemi commun qui les menace, le plus souvent se combattant les unes les autres avec acharnement. C'est cet état de choses qui a tenu l'Afrique entière dans un état de barbarie; c'est lui qui a fait succéder les guerres et la barbarie à la civilisation jadis florissante en Arabie. Il pouvait peut-être arriver qu'un grand homme parût, qui réunît, qui fondît, pour ainsi dire, en un seul un certain nombre et peut-être la totalité de ces petits États; mais cette chance était des plus incertaines; elle ne pouvait, en tout cas, se réaliser qu'après beaucoup de guerres et de sang répandu. D'ailleurs, la conséquence en eût été funeste pour les Anglais, elle les eût mis en face d'un nouvel ennemi qu'il aurait fallu combattre. Mais un moyen s'offrait, non seulement de préserver dans l'avenir l'empire britannique de ce danger, mais encore de l'affermir et de l'étendre; il consistait à étendre aux petits États rajpoots le système d'alliance subsidiaire jadis adopté par d'autres États. Ce système d'alliance ne pouvait, en effet,

manquer d'être à peu près le même partout. Le gouvernement britannique se portait garant de l'indépendance de tel ou tel État, il le prenait sous sa protection; en échange, il recevait une somme d'argent employé par lui à défrayer un corps de troupes destiné à le protéger, à en assurer l'indépendance. Tout État qui contractait cette alliance, devenu dès lors absolument indépendant de tout autre, n'avait plus rien à craindre d'aucun voisin. A la vérité, tous se trouvaient tenus de reconnaître la prépondérance, d'admettre le suprême arbitrage du gouvernement anglais. Quant à la quotité du tribut exigé, il demeurait précisément ce que chacun de ces États payait aux Mahrattes. Le résident à Delhi, M. Metcalf, fut la personne chargée par le gouverneur-général de l'exécution de ce plan avec les États rajpoots. Au commencement de la guerre, ce dernier leur écrivit en conséquence à tous une circulaire pour les engager à envoyer des agents à Delhi, dans le cas où ils voudraient participer aux avantages de la ligue au moment d'être formée; aucun d'eux ne manqua à cette invitation. En général il n'y eut aucune difficulté : les conditions du traité, comme nous venons de le dire, en étaient très simples.

Zalim-Sing, qui depuis cinquante ans gouvernait Kotah, fut le premier chef rajpoot qui conclut un traité sur cette base nouvelle. L'engagement fut signé par son agent à Delhi, le 26 décembre 1817, et ratifié par le marquis de Hastings le 6 janvier

suivant. Le tribut payé par cet État aux Mahrattes était de 3 lacs de roupies; mais diverses déductions avaient été accordées, qui le réduisaient à 2 lacs 64,720 roupies (monnaie de Delhi). Ce tribut, toujours acquitté avec la plus extrême ponctualité, n'avait jamais donné lieu à la plus petite difficulté. Zalim-Singh n'était point le rajah, mais seulement le dewan de Kotah; le véritable rajah, tout-à-fait étranger aux affaires, vivait, ou plutôt végétait, dans un état d'imbécillité complète; le traité, à la requête de Zalim-Singh, fut pourtant conclu en son nom. La garantie anglaise fut accordée à lui et aux héritiers pour le trône, mais en même temps elle assura à Zalim-Singh et à ses successeurs l'office de dewan. On trouve à chaque pas, dans l'histoire de l'Inde, cette légitimité dans l'usurpation. Zalim-Singh se montra allié fidèle et utile pendant la durée de la guerre avec les Pindarries. En décembre 1819, le rajah Ohmeid-Sing mourut, laissant trois enfants, tous les trois parvenus à l'âge d'homme : l'aîné, Kishwar-Singh, succéda; mais la souveraineté nominale de son père parut ne pas le satisfaire. Il conçut une haine mortelle contre Madhoo, l'aîné des enfants de Zalim-Singh, désigné comme successeur de celui-ci à la dwanie; il voulut la transmettre à un cadet. Mais Madhoo-Singh, soutenu à la fois par son père et par l'agent anglais, se crut assez fort pour ne pas céder. Le résultat de la lutte fut en effet défavorable au rajah; quelques petits combats eurent lieu; il fut chassé ainsi que le

jeune frère du dewan, son complice. Ils se réfugièrent à Delhi, dans l'espoir d'intéresser en leur faveur sir David Ochterlony, alors résident. Après quelques mois, Kishwur-Sing se détermina à retourner à Kotah, se flattant de rentrer dans la pleine autorité aussitôt qu'il pourrait y arriver. Chemin faisant, il invita tous les feudataires de sa famille à s'unir à lui pour chasser un rebelle, un usurpateur, et parvint à rassembler une armée assez nombreuse. Mais la protection du gouvernement anglais s'étendait à la conservation de l'office de dewan dans la famille de Zalim-Singh. Les troupes britanniques entrèrent en campagne. Le rajah tenta jusqu'au bout la fortune des armes ; mais, vaincu dans une action assez vive qui eut lieu auprès de Kotah, il fut réduit à se soumettre à un nouvel arrangement ménagé par l'agent politique anglais. Le palais du rajah, un ample revenu, les signes extérieurs de la souveraineté lui demeurèrent ; d'un autre côté, l'administration des affaires continua de rester dans les mains de Zalim-Singh et de son fils aîné. Le revenu de la principauté de Kotah montait à cette époque à 47 lacs de roupies.

Le rajah de Joudpoor, Mân-Singh, fut aussi un des premiers à signer un arrangement avec le gouvernement britannique. Joudpoor avait souvent souffert des exactions des Afghans, mais Scindiah était le seul état qui eût un droit réel à réclamer de lui un tribut ; ce tribut, montant à 80,000 roupies, passa au gouvernement britannique. Le rajah

s'engageait, en outre, à fournir un contingent de 1,500 chevaux. Signé le 6 janvier, ce traité n'amena pendant long-temps aucune intervention du gouvernement anglais. Le rajah, s'étant déchargé sur son fils du soin du gouvernement, vivait dans la solitude et l'oisiveté la plus complète. Par malheur ce fils mourut, et cet événement faisant sortir le rajah de sa léthargie, il se saisit de nouveau du sceptre. Événement malheureux : différents actes de cruauté et d'injustice soulevèrent une partie des grands de l'État. La guerre civile, au moment d'éclater, fut à grand'peine arrêtée par l'intervention britannique.

De tous les princes rajpoots, le rajah d'Odeypoor avait le plus souffert des usurpations de ses sujets rebelles, aussi bien que des exactions des Mahrattes et des Afghans. Ce prince avait perdu d'un côté la presque totalité de ses États par les usurpations de ses feudataires; de l'autre, il était tenu de payer un tribut à peu près équivalent à ce qui lui restait de revenus. Thakoor-Ujeet-Singh, le principal ministre d'Odeypoor, se rendit de bonne heure à Delhi pour négocier avec le résident anglais. Le 18 janvier 1818, un arrangement fut conclu, par lequel il s'engageait à payer aux Anglais le quart du revenu de ses États, à la charge à eux de faire face à toutes les obligations de l'État d'Odeypoor; en échange, le gouvernement anglais lui promettait protection pour la restauration de ses affaires.

L'expulsion des Pindarries, celle d'un aventurier afghan qui ravageait une grande partie des provin-

ces d'Odeypoor, furent le premier bénéfice qu'il retira de cette alliance. Le capitaine Tod fut envoyé comme agent politique à Odeypoor. Dans la vue d'accroître l'influence de cet officier, on le chargea de restituer au rajah le fort de Kumulner et quelques récentes acquisitions faites sur Juswunt-Row-Bhâo. Cet officier avait fait son étude particulière de l'histoire et des intérêts politiques du Rajpootanah; mais il trouva les prétentions des courtisans et des principaux feudataires tellement exaltées, qu'il conçut peu d'espérance d'arranger les affaires du rajah d'une manière satisfaisante. Après quelques jours de discussion, le capitaine Tod se résolut à écrire lui-même une véritable charte des droits, qu'il remit au rajah pour la soumettre à la délibération et à l'acceptation des principaux chefs. Les seize principaux feudataires se réunirent le 4 mai 1818, afin de s'entendre sur ce sujet. Le principal article de cette déclaration portait restitution de tous les territoires conquis par les feudataires, soit les uns sur les autres, soit sur le rajah; le reste consistait en réglements d'administration pour l'avenir. Le premier article ne passa pas sans difficulté. Nulle part, dans toutes les parties du Rajpootana, l'esprit de discorde, de rébellion, de jalousie mutuelle, n'avait poussé de plus profondes racines que parmi les vassaux d'Odeypoor : ils étaient divisés en deux grandes factions ennemies l'une de l'autre, en raison des castes auxquelles ils appartenaient; puis chacune

de ces factions se trouvait subdivisée en plusieurs factions secondaires, se portant les unes aux autres une haine héréditaire. Le territoire d'Odeypoor s'était morcelé en une infinité de principautés ou de fiefs presque indépendants, qui, depuis leur origine jusqu'à ce moment, n'avaient jamais cessé d'être en querelle et en discussion. Les principaux feudataires consentaient bien à restituer au rajah ce qu'ils avaient usurpé sur lui, mais aucun raisonnement n'aurait pu leur persuader de se restituer ce qu'ils s'étaient pris réciproquement. Cette disposition devint d'ailleurs favorable à l'œuvre de la pacification. Ils finirent par se laisser persuader par Tod d'abandonner au rajah les territoires récemment conquis les uns sur les autres. Néanmoins les dépenses de la cour pendant les cinq années qui suivirent la conclusion de l'arrangement excédèrent de beaucoup les revenus : aussi aucun tribut ne fut payé pendant ce temps aux Anglais.

Le tribut dû par le rajah de Bondee aux Mahrattes était de 24,000 roupies. Il signa, le 10 février 1818, un arrangement avec les Anglais. L'alliance devait lui être profitable : toutes les acquisitions faites sur son territoire par Holkar lui furent restituées ; il fut en outre déchargé de tout tribut. C'était une marque de reconnaissance pour les bons offices jadis rendus par lui au colonel Monson dans la campagne de 1804. Le rajah de Beekaneer suivit cet exemple. Il n'avait jamais payé de tribut aux Mahrattes, on ne put se servir de cette base pour

les arrangements à prendre avec lui ; on se borna à convenir qu'il paierait un tribut proportionné au nombre de troupes auxiliaires qui seraient employées, sur sa réquisition, à la protection de son territoire. L'État de Jesulmeer, se trouvant sur l'extrême frontière, fut reçu à des conditions exactement semblables. Des arrangements du même genre furent conclus, en 1818, par les soins de sir John Malcolm ; avec les rajahs de Doongurpoor et de Banswara, et avec les chefs de Purtabgurh, Rutlamnugur, Baglee et autres de moindre importance. Les deux premiers devaient le tribut à la famille mahratte de Puwars, établie à Dhar et à Dewar.

Parmi toutes ces transactions, celles relatives à l'alliance avec Jeypoor donnèrent le plus de souci au négociateur. Le rajah de Jeypoor était le plus riche et le plus puissant parmi les princes rajpoots ; quoiqu'un des plus voisins de Delhi, il fut des derniers à envoyer des négociateurs : ceux qui vinrent enfin se montrèrent difficiles sur les conditions. Jeypoor, comme Odeypoor, ne devait pas de tribut déterminé aux Mahrattes ou aux Afghans ; mais les exactions de ces deux nations, les usurpations des feudataires, n'en avaient pas moins amené la cour au dernier degré de l'appauvrissement. En raison des mauvaises dispositions d'abord montrées par le rajah, et du mauvais état de ses affaires, le gouvernement britannique devait être exigeant sur les conditions qu'il imposait. Après beaucoup de négociations, le traité fut enfin conclu le 2 avril 1818.

La quotité du tribut à payer par cet État, afin d'être protégé contre les Afghans et autres, donna matière à une foule de difficultés ; après beaucoup de pourparlers on tomba enfin d'accord. La première année, le nouveau tributaire fut exempt de tout déboursement; mais il dut payer l'année suivante 4 lacs de roupies, puis 1 lac en sus les années suivantes, jusqu'à la somme de 8 lacs, demeurant le tribut définitif. Ce tribut devait néanmoins augmenter dans des proportions déterminées, dans la supposition où les revenus de l'État dépasseraient 40 lacs de roupies.

En mai 1818, sir David Ochterlony se rendit à Jeypoor dans le but d'établir, s'il était possible, quelque ordre dans les affaires de cet État. Le rajah exerçait une autorité capricieusement despotique dans les murs de Jeypoor, mais cette autorité cessait d'être reconnue à une distance de quelques milles. Chaque feudataire indépendant dans les limites de son territoire repoussait toute obéissance. Sir David Ochterlony convoqua une grande assemblée de ces feudataires (appelés thakoors) : plusieurs ne s'y rendirent pas. Jugeant à propos de frapper les imaginations par un exemple, sir David s'empara des forteresses de quelques uns. En décembre 1818, avant que rien fût terminé, le rajah mourut. Deux prétendants allaient se disputer la succession, mais survint un enfant posthume qui la recueillit. Il fut proclamé sous le nom de Sewae-Jy-Singh. Sa mère se saisit de la régence. Les factions devinrent dès

lors plus actives que jamais dans le durbar; tout tomba dans la confusion. Le premier ministre, Rawul-Byreesal, voyait son autorité paralysée par les intrigues du zenana, qui traversait ses mesures et déjouait ses efforts pour rétablir quelque ordre. Une des conditions imposées par sir David avait été la restitution au rajah de toutes les usurpations faites sur lui par les feudataires dans la période de violence et d'anarchie qui venait de s'écouler; mais tous les efforts du ministre pour atteindre ce but demeurèrent inutiles. Les feudataires continuèrent à retenir les terres usurpées; ils s'entouraient de nombreuses troupes, ne reconnaissaient aucune autorité. Après quelque hésitation, le gouvernement britannique prit la résolution d'intervenir pour le soutien de Rawul-Byreesal, le premier ministre.

Sir David Ochterlony se rendit une troisième fois sur les lieux en 1823. Le manque d'une autorité constituée étant la source de tous les maux de l'État, sir David sollicita la régente, ou ranee, de restituer toute sa confiance à Rawul-Byreesal. Celle-ci, soutenue d'ailleurs par de nombreux partisans, se montra fort opposée à cette mesure. Sir David fut d'abord tenté d'avoir recours à une force anglaise; cependant il espéra venir à bout de ces difficultés par l'autorité de son nom et le poids du gouvernement anglais. La réponse de la ranee, à la première communication faite à ce sujet, fut de dénier au gouvernement le droit d'intervenir; elle terminait en disant fièrement que ne tenant sa

régence que de Dieu, elle n'en était comptable qu'à Dieu seul. Sir David répliqua que Dieu savait trouver sur la terre des instruments pour renverser ceux dont la conduite était nuisible aux intérêts de l'État....; puis il faisait entendre que le rajah avait laissé une autre veuve, d'un rang supérieur au sien, qui déjà s'était trouvée sur les rangs pour la régence. Ce dernier argument fit son effet; la régente changea de ton; elle offrit de nommer toute autre personne que Byreesal. Mais ce n'était là qu'un expédient qui aurait laissé comme précédemment le pouvoir dans ses mains; il fut refusé. Ne voyant aucun moyen d'évasion, elle finit par se soumettre. Ainsi un parti l'emporta, grâce à l'intervention britannique, qui sans elle eût été le plus faible. Le ministre, devenant moins dépendant des factions, devait employer toute son autorité à abattre le parti contraire; mais pour trouver la force de le combattre, il se vit obligé de se mettre de plus en plus dans la dépendance de l'autorité britannique. Par degré, pas à pas pour ainsi dire, sans secousse violente, le gouvernement anglais tendait de la sorte à se substituer un jour au pouvoir indigène.

Les années qui suivirent manifestèrent de plus en plus l'importance des résultats produits par les campagnes de 1817 et 1818. Après la capture de Bajee-Row, l'office de peschwah ne pouvait manquer d'être aboli; le territoire qu'il gouvernait passa aux mains des Anglais, à l'exception d'une

petite province réservée pour le rajah de Satarah. Cette province s'étend à l'ouest des Ghâts, entre la Neera et la Rheema; au nord, entre la Kistna et Warun au sud; à l'est, jusqu'à Pundurpoor; mais ces limites de ce côté demeurèrent au reste fort peu précises. Un officier anglais, sous le contrôle du résident à Poonah, en eut l'administration, administration qui produisit au rajah un revenu d'environ 20 lacs de roupies. Plus tard, ces relations du rajah et du gouvernement anglais furent établies par un nouvel arrangement, sous la date du 23 septembre 1819, d'une manière plus explicite encore. L'administration de la totalité du territoire passa provisoirement aux mains des Anglais; celle des jaghires ou de terres consacrées à certains services devait y rester à perpétuité. Quoique provisoire, l'administration anglaise n'en eut pas moins de grands et durables résultats. La collection du revenu et tout ce qui concernait les tribunaux reçurent une organisation stable, indépendante des caprices du rajah. D'un autre côté, tout le contingent de troupes fournies par les différents feudataires demeurait à la disposition des Anglais, non à la sienne. En un mot, la cour de Satarah fut mise dès lors sur le même pied que les cours de Delhi, de Moorshedabad et d'Arcot. Le territoire du rajah de Kolapoor, le voisin méridional de Satarah, lui fut garanti par un arrangement conclu avec lui en 1812; ce chef y fut fidèle, et continua de jouir d'une indépendance complète dans l'inté-

rieur de ses États. La principauté de Sawunt-Waree, située entre Kolapoor et Goa, fut placée sur le même pied que Kolapoor. De plus, six grands feudataires de l'empire mahratte ayant fait leur soumission à temps, continuèrent à jouir de leurs jaghires avec une complète indépendance intérieure, quoique aussi sous la protection générale du gouvernement britannique. A ces exceptions près, tout le territoire mahratte dans le Deccan passa sous l'administration directe des officiers anglais.

Le territoire conservé au rajah de Nagpoor, beaucoup plus étendu que celui réservé au rajah de Satarah, n'était guère plus productif. Un enfant de la famille de Bhoosla fut proclamé sous le nom de Bajee-Row-Bhoosla. Les intrigues d'Apa-Saheb, continuant quelque temps après cette révolution, il devint impossible de se confier à aucun Mahratte pour remplir un emploi de quelque importance à la cour; il fallut placer tous les services publics dans les mains d'officiers anglais, au moins provisoirement. Cependant c'était la politique du marquis de Hastings d'intervenir le moins possible dans les affaires intérieures des États indigènes. Il fut spécifié dans tous les actes que l'autorité du rajah serait rétablie; cette clause fut insérée dans tous les baux de terres faits à cette époque. Toutes les troupes conservées dans les États du rajah furent organisées sur le même modèle que celles du nizam, c'est-à-dire formées à l'européenne et commandées par des officiers de la Compagnie. Les

territoires enlevés à Nagpoor furent administrés d'après le même système que ceux enlevés au peschwah ; c'est-à-dire que l'administration supérieure en fut confiée à un résident ou commissaire anglais, sous la seule restriction générale de ne modifier que graduellement le système jusqu'alors suivi. L'expérience avait souvent montré que les changements trop brusques et trop rapides, même en bien, ne manquent jamais d'avoir de funestes conséquences.

Mulhar-Row-Holkar était un enfant comme le rajah de Nagpoor. Après la mort de Toolsah-Bahe, sacrifiée la veille de la bataille de Mahdipoor, Tantia-Jogh, ainsi qu'il a été raconté, se saisit du pouvoir ; il avait du crédit, du pouvoir, il put faire les affaires de l'État sans avoir besoin de recourir à l'influence britannique. Cependant un agent politique anglais continua de résider à cette cour. Tantia-Jogh eut souvent recours à lui pour arranger les différends qui s'élevaient soit avec Scindiah, soit avec quelques autres princes ; on doit le louer, néanmoins, d'avoir su conduire son administration sans le concours des étrangers. Son système consistait à louer les terres par villages ou petits districts, à très longs termes, à des hommes d'importance, de considération, présentant des garanties personnelles de bonne administration. Grâce à ce système, les reveuus s'élevèrent en peu de temps à 25 lacs de roupies. Un contingent de troupes, dû par lui au gouvernement anglais, consistait en 3,000

chevaux; mais on n'eut jamais besoin d'y recourir, la tranquillité ne fut troublée nulle part.

Dowlut fut le prince indigène qui eut le moins à souffrir des derniers événements; à la vérité, loin de se présenter comme jadis en rival jaloux de la prépondérance de l'Angleterre, il se jeta dans ses bras : il en reçut le prix. Par l'influence anglaise, il parvint à rétablir quelque ordre dans son gouvernement, qui alors menaçait de se dissoudre. Le traité de Gwalior lui avait imposé l'obligation de mettre sur pied un contingent de 5,000 chevaux, pour être placés sous le commandement d'officiers anglais pendant la durée de la guerre avec les Pindarries. Ce corps, qu'il mit beaucoup de lenteur à lever, ne lui en fut pas moins fort utile; il s'en servit pour achever de soumettre à son autorité certains feudataires dont l'obéissance était demeurée jusqu'alors purement nominale; il s'en servit encore vis-à-vis des chefs militaires qui jouissaient en réalité d'une indépendance presque complète; il les obligea à compter avec lui pour tous les arrérages dont ils se trouvaient redevables. Grâce à ce genre de service, Scindiah et sa cour comprirent l'avantage d'avoir à leur disposition une force ainsi constituée; il donna facilement son consentement à l'établissement permanent d'un corps de 2,000 chevaux commandé par des officiers anglais et payé par le résident. Cet arrangement fut conclu le 6 février 1820. Quelques moindres arrangements, quelques cessions de territoire, furent réglés par

la même occasion. Le tribut touché par le gouvernement britannique pour l'entretien de cette force monta à 1,024,195 roupies; outre cela, il y a 1,714,535 roupies qui, étant sous la garantie du gouvernement britannique, étaient payées par ses mains sans être soumis au contrôle de la cour. Toutefois, les revenus qui restaient à Scindiah ne montaient pas à moins d'un crore et 40 lacs de roupies. Grâce à cette prospérité financière, la cour de Scindiah tint dès lors, et continue de nos jours à tenir le premier rang parmi les États indigènes. A la vérité, ces avantages sont payés par l'abandon de tout pouvoir politique; dépourvu d'armée qui lui appartînt en propre, Scindiah se vit dès lors réduit à s'en rapporter en toutes choses à la médiation et au conseil du résident anglais : ainsi, bien qu'il n'eût pas primitivement contracté d'alliance subsidiaire avec les Anglais, l'ensemble de ces circonstances aboutit à le placer dans la même situation que s'il se fût soumis à cette alliance.

En 1819, le visir de Oude, à la grande surprise de la population indigène, changea son titre de visir contre celui de roi d'Oude. Il renonçait ainsi à son ancienne quoique purement nominale dépendance de Delhi. Ce changement de titre, qui ne modifiait en rien les relations de ce prince avec la Compagnie, parut une chose de peu d'importance; le gouvernement anglais n'y mit aucun obstacle. Cette tolérance n'était pourtant pas sans inconvénients : non seulement la cour impériale, mais

tous les mahométans qui continuaient de révérer le sang de Timour jusque dans ses descendants les plus dégénérés, ne pouvaient manquer d'être choqués de cette usurpation ; la permettre, c'était s'écarter sans raison de la conduite habile et prudente suivie jusque là par les Anglais. Clive avait voulu donner aux premières acquisitions territoriales de la Compagnie la base, la sanction d'un empereur qui ne se trouvait pas moins dénué de pouvoir réel que le furent depuis ses successeurs ; ayant acquis le dewanie de Bengale, Bahar et Orissa, la Compagnie n'en avait pas moins continué à frapper la monnaie au coin de l'empereur de Delhi ; elle s'intitulait le serviteur de ce souverain qui ne devait qu'à elle son pain quotidien. Depuis ce moment la faiblesse des empereurs avait continué de s'accroître, la puissance de la Compagnie de grandir ; mais les anciennes relations nominales n'en demeuraient pas moins toujours les mêmes. Ce n'est pas aux choses, c'est aux mots que les hommes tiennent le plus ; d'ailleurs les conquérants de tous les temps et de tous les pays doivent respecter plus soigneusement encore les sentiments des peuples conquis que leurs intérêts. On dit, il est vrai, que la prochaine arrivée au trône d'un prince de la famille impériale, qu'on disait opposé aux Anglais, engagea le gouvernement à tolérer cette démarche ; qu'elle le porta à voir avec plaisir le visir se dégager de toute dépendance, même nominale, à l'égard de l'empereur.

Malgré les soins constants de la guerre, le marquis de Hastings ne laissa pas que de s'occuper de l'administration intérieure. L'exercice de la police par les anciens fonctionnaires indigènes n'avait pas produit de bons résultats, il fut transféré à un corps de fonctionnaires salariés créés dans ce but. Lord Hastings créa aussi de nouveaux tribunaux criminels; le nombre déjà existant se trouvait insuffisant pour l'énergique répression des délits ou la prompte punition des coupables. Les tribunaux civils présentaient un inconvénient analogue; une multitude de causes ne pouvaient être jugées, le moindre procès entraînait quelquefois un délai de huit ou neuf ans. Lord Hastings appela plusieurs fois sur ce point l'attention de la cour des directeurs. Sous son administration la dette du gouvernement de l'Inde s'accrut de 5 crores de roupies; mais comme le revenu s'augmenta, d'un autre côté, dans une proportion presque égale, tout portait à croire que cette amélioration continuerait, qu'elle serait durable, tandis qu'au contraire les circonstances d'où provenait cet excédant de dépenses ne pouvaient qu'être essentiellement passagères. Au sujet des ressources financières de la Compagnie, lord Hastings s'exprimait comme il suit : « C'est par la suprématie de nos forces que ces mines de richesses se sont ouvertes pour la Compagnie, c'est par le même moyen que la Compagnie pourra les conserver. La supposition que la Compagnie pourrait continuer à en jouir tout en renon-

çant aux moyens par lesquels elle les a acquises est tout-à-fait dénuée de fondement. Montrons quelque faiblesse dans l'Inde ; et notre domination ne sera bientôt plus qu'un rêve, et un rêve promptement dissipé. » Le marquis de Hastings ; qui depuis longtemps avait témoigné le désir de résigner ses hautes fonctions, quitta Calcutta pour revenir en Angleterre au commencement de l'année 1823. Il employa les loisirs de cette longue traversée à dresser un compte détaillé de son administration, qu'il expédia de Gibraltar à la cour des directeurs. A la glorieuse terminaison des deux guerres entreprises par lui, cette cour lui avait déjà voté une somme de 60,000 livres sterling, qui devait être employée à lui acheter une dotation en Angleterre ou en Écosse.

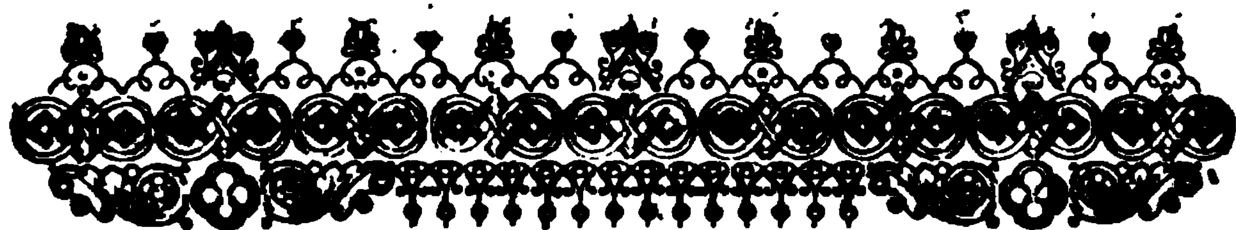
Les grands services rendus par lord Hastings méritaient ces distinctions et ces récompenses. A peine arrivé dans l'Inde, il comprit qu'une crise imminente était inévitable. Il eut l'art de la deviner, de l'attendre sans l'avancer, de faire approuver par les autorités la ligne de conduite qu'il comptait suivre. Appréciant d'un rapide coup-d'œil la situation politique de l'Inde, il traça d'avance les mesures à prendre pour conserver la prépondérance anglaise, le but à atteindre, les limites où s'arrêter. A l'époque où les idées de lord Wellesley étaient encore peu comprises et surtout peu goûtées en Angleterre, il osa leur donner hautement son approbation ; il en montra la réalisation

possible, utile, indispensable, puis, après avoir ainsi formulé sa théorie, il sut exécuter et poursuivre ce grand œuvre dans le même esprit qu'il l'avait conçu et commencé. A son arrivée, les Goorkhas menaçaient la frontière orientale des Anglais, les Pindarries envahissaient leur territoire par le nord. Il ne manquait à ces derniers qu'un chef capable pour devenir pour les Anglais des rivaux plus redoutables qu'aucun de ceux qu'ils avaient combattus jusqu'alors; enfin les Mahrattes et les Rajpoots se tenaient prêts à rejeter tous à la fois le joug étranger. Mais au départ du marquis de Hastings, la situation politique se trouvait absolument l'opposée de celle-là; les Pindarries étaient anéantis, le peschwah descendu du trône, le rajah de Nagpoor et les princes rajpoots passés sous la protection de l'Angleterre. Scindiah, le seul prince mahratte qui eût conservé à peu près la totalité de sa puissance, avait de lui-même renoncé à tout projet d'ambition; il obéissait de son plein gré, sans stipulation écrite, à l'influence de l'Angleterre. La confédération mahratte n'existait plus; le pouvoir du prince de l'ancienne dynastie qui venait de remonter sur le trône était entouré de barrières et de garanties qui le rendaient impuissant à troubler jamais la paix de l'Inde.

Les deux tiers de la presqu'île, à la fin de la guerre des Mahrattes, poursuivie avec vigueur, terminée avec succès, se trouvèrent sous l'administration directe des trois présidences; l'autre tiers n'en subissait pas moins, quoique d'une façon plus détournée,

l'influence anglaise. Quant aux moyens qui réalisèrent ce système de domination, ils sont au fond à peu près les mêmes partout. Une famille souveraine est revêtue d'une autorité nominale; mais à côté d'elle, un officier anglais, sous le titre de résident, exerce en réalité toute l'autorité, ne rendant compte de ses actes qu'à son gouvernement, ayant d'ailleurs la plus grande latitude. Un corps militaire recruté parmi les indigènes, mais commandé par des officiers européens, se trouve sous ses ordres. Le prince placé sur le trône est-il décidément incapable, plusieurs moyens d'y remédier se présentent au gouverneur-général : ou il le dépose, et le fait remplacer par quelque rival, qui ne manque jamais de se rencontrer, par quelque prétendant dont le droit au trône est égal ou à peu près égal au sien (rivalité inévitable en raison des révolutions fréquentes des derniers temps); ou bien il le place sous la tutelle d'une administration indigène; ou bien encore il fait administrer ses États en son nom par des officiers anglais : dernier terme auquel doit aboutir évidemment toute intervention des Européens dans les gouvernements indigènes, mais qu'il n'est pas d'une bonne politique de hâter. Ces soins pour ainsi dire intérieurs ne sont pas les seuls du gouvernement britannique, il est encore l'arbitre, le juge suprême de toutes les contestations internationales; il remplace le grand Mogol aux plus beaux jours de sa toute-puissance.

LIVRE XXIII.



LIVRE XXIII.



A son arrivée au trône, Georges IV n'oublia pas les injures du prince de Galles. La reine, sa femme, d'une si triste célébrité, voulut rentrer en Angleterre, et donner le scandale de s'asseoir sur le trône. M. Canning, à qui furent remises plus tard les destinées de l'Angleterre, comptait alors parmi les ministres. Des dissentiments sérieux éclatèrent entre lui et ses collègues, sur la marche politique à suivre à l'égard de la princesse qui s'obstinait à reparaître en Angleterre. Il ne voulait pas de ce long procès dont il prévoyait peut-être l'étrange scandale; il déposa sa démission aux pieds du roi; ce dernier la refusa, mais engagea le ministre à s'abstenir de toute intervention personnelle dans le dé-

bat qui allait s'engager. Pendant toute la durée de ce fameux procès, Canning s'absenta d'Angleterre; il n'y revint qu'à sa conclusion, et comme chef du bureau du contrôle, offrit de nouveau sa démission au roi : cette fois elle fut acceptée; la cour des directeurs s'empressa de lui témoigner tous ses regrets de le voir quitter cette haute situation. Sur ces entrefaites, le gouvernement de l'Inde étant devenu vacant, par le retour du marquis de Hastings, elle se hâta de donner la preuve de sa sincérité à ce sujet; elle lui conféra, à l'unanimité, en mars 1839, les fonctions de gouverneur-général.

Canning accepta volontiers un poste dont les fonctions qu'il venait de remplir lui faisaient comprendre toute l'importance. L'immensité du théâtre où il allait paraître se trouvait en rapport avec ses grandes facultés. Occupé de ses préparatifs de départ, ayant rassemblé tous les documents dont il pouvait avoir besoin, il se disposait à quitter l'Angleterre. Alors mourut le fameux marquis de Londonderry. L'avenir politique se montrait chargé de nuages; les révolutions éclataient à Naples, dans le Piémont, en Espagne; la France se trouvait dans un moment de crise; l'Angleterre songeait à s'écarter, à renoncer au système de politique extérieure suivie par elle depuis longues années. De tous côtés la voix publique appelait M. Canning aux affaires. Il n'en continua pas moins ses préparatifs de départ, et se rendit à Liverpool, d'où il devait s'embarquer. Il touchait déjà au moment de

mettre à la voile dans les premiers jours de septembre; mais alors arriva sa nomination au ministère des affaires étrangères; il résigna par conséquent, entre les mains des directeurs, la commission qu'il venait de recevoir. La perte de cet esprit puissant, que moissonnèrent avant le temps les poignantes émotions de la tribune, fut sans doute grande pour l'Inde. Deux concurrents se présentèrent immédiatement pour la remplacer, le comte Amherst et lord William Bentinck. Lord Willam se mettait franchement en avant; ses services passés dans l'Inde lui semblaient d'incontestables droits aux fonctions de gouverneur-général. Lord Amherst fut pourtant préféré; il se rendit dans l'Inde, et entra en fonctions le 1er août 1824. M. Adams avait rempli cet emploi depuis le départ du Bengale du marquis de Hastings. Peu de mois après, il eut à s'occuper de mesures importantes pour la guerre avec les Birmans. Les causes de cette guerre, qui éclata peu après, remontaient bien au-delà de son arrivée dans l'Inde.

L'empire birman, en 1823, était situé entre le 9e et le 27e degré de latitude nord, et entre le 91e et le 99e de longitude est. Il comprenait les provinces d'Ava, de Pégu, de Munnipoor, d'Arracan et de Tenasserim, qui, de royaumes indépendants qu'elles formaient dans l'origine, s'étaient successivement fondues dans l'empire birman. Il était borné au nord par le Thibet, à l'est par la Chine et Siam, à l'ouest par la baie du Bengale et les établissements bri-

tanniques; au midi, il confinait à Malacca. Cet immense territoire est arrosé de nombreuses rivières pouvant rivaliser, pour l'étendue de leur cours, pour leur adaptation au commerce et à la navigation, avec toutes celles de l'Orient. Les principales sont l'Irrawaddy, le Thalueyn et le Sitang. La première prend sa source dans les montagnes du Thibet, coule dans toute la longueur de l'empire birman, et se décharge dans la baie du Bengale. Comme le Gange, l'Irrawaddy à deux cents milles de la mer donne naissance à deux rivières, la Lyne et la Bassein; celles-ci, courant au sud-est et au sud-ouest, forment un delta entrecoupé par une multitude de petits ruisseaux, trop nombreux et trop insignifiants pour être parfaitement connus. L'Irrawaddy lui-même continue sa course au midi jusqu'à l'Océan; les Européens ne l'ont pas exploré jusque là, mais les récits des indigènes s'accordent à le représenter comme n'ayant rien perdu de sa majesté jusqu'à ce dernier moment. La Thaluyein prend aussi sa course dans les montagnes du Thibet; elle coule à travers la province chinoise de Yunan, forme la frontière entre Ava et Siam, et enfin se jette dans la mer à Martaban. Le royaume de Pegu est une plaine parfaitement unie; il s'étend depuis les montagnes do Yomadoung, qui bordent Aracan, jusqu'à la rivière de Thaluyein à l'est. Prome et Tonghoo sont ses villes frontières au nord; elles appartinrent successivement aux Birmans et aux Peguins. On l'appelait le grenier d'Ava;

ses plaines fertiles, arrosées par les inondations annuelles de l'Yrrawaddy, produisent avec la plus grande abondance du riz, que la rivière sert à transporter dans les parties de l'empire moins favorisées. Aracan est séparé du Pegu et d'Ava par les Montagnes Yomadoung, qui s'étendent du cap Negrais à Chitagong, au nord d'Ava. Assam figura autrefois dans les pages de l'histoire orientale comme un état de quelque importance. Le reste de l'empire des Birmans peut être rangé sous le nom d'Ava; il confine au Pegu, à Prome, et diffère peu de ce pays, excepté par la nature montagneuse du territoire.

La loi d'hérédité et la succession à la couronne est reconnue chez les Birmans; ils portent même si loin leurs idées touchant la pûreté du sang royal, qu'il faut que l'héritier du trône appartienne à ce sang, par sa mère, aussi bien que par son père. La forme du gouvernement d'Ava est le pur despotisme; cependant il n'est pas dépourvu de quelque discussion. A côté du trône se trouve en effet le lootoo, ou conseil d'état; il est composé de quatre wonghees, quatre woondeeks, quatre saradohees et quatre nakhandohs. Les woonghees viennent immédiatement après les princes de la famille royale; leur nom signifie littéralement *porte-faix*, ce qui s'entend du fardeau de l'État. Les woonghees, qui viennent après, donnent leur opinion sur les cas qui tombent sous la discussion, mais ils n'ont aucun vote dans le conseil; cepen-

dant ils peuvent décider dans quelque cas, durant l'absence du woonghee, quand il s'agit de choses de peu d'importance. Les saradoghees sont les secrétaires du conseil; les nakhantohs les rapporteurs des affaires; les uns et les autres n'agissent qu'en ces qualités respectives, ne prennent aucune part à la délibération et à la discussion des affaires. Le lootoo tient une séance tous les jours, dans le palais du roi. Un autre conseil, qu'on peut appeler le conseil privé, siége auprès de lui, et jusqu'à un certain point en contrôle les décisions : ce conseil consiste en un nombre indéfini, illimité d'attweynwoons ou ministres de l'intérieur, qui ont un constant accès auprès du roi, et dont le pouvoir et l'influence souvent plus considérables que ceux des wooghees, quoique leur rang officiel soit inférieur. Un de ceux-ci, par les fonctions de sa charge, ne quitte pas le roi; il est accompagné d'un sandozain, ou écrivain royal. Le roi donne-t-il quelque ordre, il l'adresse à l'attweynwoon, qui sur-le-champ le transmet à son sandozain : ce dernier le met immédiatement par écrit, et le transmet à un nakhandoh, dont il y en a toujours un de service pour cette besogne, et celui-ci au lootoo; les wooghees délibèrent, et lorsqu'ils approuvent le contenu de l'ordre royal, il devient loi, puis est publié dans l'empire. D'après cette forme de gouvernement, il y a donc une sorte de barrière permanente établie contre la toute-puissance du souverain; quoique la loi émane de lui, elle est

sujette à la sanction de deux conseils, qui, dans le cas où ils désapprouvent l'ordre donné, adressent au roi de respectueuses remontrances : « La parole du roi, disent-ils suivant la formule consacrée, ne profiterait pas au pays. » Dans le cas où le roi ne cède pas à ces remontrances, l'ordre donné n'en est pas moins exécuté. Ces formalités seraient sans doute de nature à présenter par elles-mêmes de grands avantages ; elles obligent le souverain à examiner à diverses reprises, et de sang-froid, telle ou telle mesure prescrite, peut-être dans un moment de colère et d'impatience. Par malheur, on se doute bien qu'il n'arrive pas souvent aux membres des conseils de mettre en doute la sagesse royale. D'un autre côté, le souverain demeure en général dans une profonde ignorance sur tous les actes de son conseil des ministres.

La prééminence d'Ava sur les autres royaumes au-delà du Gange date seulement du milieu du dernier siècle. Alomprah, qui en fut le fondateur, fut aussi le contemporain de Clive : il établit son autorité sur le Pegu, la même année où ce dernier gagnait la bataille de Plassy ; la plupart des conquêtes sur les Siamois, séparés des Birmans par d'anciennes haines nationales, eurent précisément lieu à l'époque où le Bengale, Bahar et Orissa passaient sous la domination anglaise. Les successeurs d'Alomprah, continuant son œuvre comme ceux de Clive, conquirent successivement les provinces de Merguy, Tavoy et Tenasserim. Le royaume d'Ara-

can, après une courte résistance, se soumit en 1783 et devint une province de l'empire; Assam, Munipoor, tous les autres petits États situés dans cette direction suivirent cet exemple en 1821; la principauté d'Ava, de simple province de Pegu, acquit ainsi en moins de trois quarts de siècle un développement immense. Elle donna son nom à un nouvel empire qui vint confiner à la fois au Thibet, à la Chine, à Siam, à Malaca, à la baie et aux frontières du Bengale, en contact de ce côté avec le territoire anglais depuis Goolpara sur la Burrampoota (rivière) jusqu'à Tekuaaf, petite île de la mer qui sépare Chittagong d'Aracan.

Cet empire qui s'élevait au-delà, en même temps que l'empire anglais en-deçà du Gange, ne pouvait manquer d'attirer l'attention de ce dernier. Le gouvernement prit, en effet, des mesures pour connaître le pouvoir réel et les ressources de ces nouveaux voisins. Ce fut le sujet de plusieurs ambassades. La première eut lieu dans les circonstances suivantes. En 1794, trois Birmans, qui se trouvaient en opposition avec leur gouvernement, s'enfuirent d'Aracan et se réfugièrent sur le territoire de Chittagong; ils furent poursuivis par des chefs birmans à la tête d'une armée de 4 à 5,000 hommes. Le général birman, en entrant sur le territoire anglais, donna les ordres les plus sévères de ne pas molester les habitants; il fit connaître aux autorités britanniques que son seul but était la capture des fugitifs. Le général Erskine, qui commandait en cet endroit, ne le

somma pas moins d'évacuer le territoire britannique ; il obéit sans difficulté à cette injonction. Il se rendit même, peu après, de sa personne dans le camp anglais, et les choses s'arrangèrent à l'amiable. A cette même époque, un commerce considérable existait entre Rangoon et les ports des Anglais dans l'Inde. Ces circonstances se joignant au désir de connaître exactement les ressources de la cour d'Ava, sir John Shore, depuis lord Teigmouth, envoya en mission auprès de cette cour le capitaine Symer, du 76ᵉ régiment, accompagné du docteur Buchanan et de l'enseigne Wood. Ils étaient chargés de négocier un traité de commerce, dont le principal article était la demande de l'admission d'un résident anglais à Rangoon, pour surveiller les intérêts commerciaux de l'Angleterre. L'objet de cette mission fut rempli. Le capitaine Symer, à son retour, publia d'excellents renseignements sur cet État ; l'enseigne Wood exécuta une carte fort exacte de l'Irrawaddy ; le docteur Buchanan se livra à de nombreuses recherches d'histoire naturelle, de géographie et de botanique. L'année suivante le capitaine Hiram Cox se rendit à Rangoon en qualité de résident. Mais des difficultés sans cesse renouvelées ne tardèrent pas à manifester la ferme intention de la cour d'Ava d'éluder dans ses détails le traité qu'elle avait signé. Dix années s'écoulèrent avant que de nouvelles relations s'établissent entre le gouvernement anglais et les Birmans. A cette époque, un officier de mérite, le capitaine Canning, fut de nouveau en-

voyé à Ava, où il fut reçu avec déférence. Chargé d'une autre mission quelques années plus tard, il se rendit à Rangoon; mais cette fois, les autorités de cette ville trouvèrent le moyen de l'y retenir et de l'empêcher d'atteindre la capitale.

Pendant plusieurs années les Birmans respectèrent les frontières des possessions anglaises; toutefois, à l'époque même où commença la guerre avec les Goorkhas, la cour d'Ava laissa percer dans une occasion importante des dispositions hostiles aux Anglais. A cette époque, le marquis de Hastings reçut une lettre du maywoon d'Aracan, dans laquelle celui-ci mettait en avant le droit des Birmans à la possession du Bengale; il le sommait de leur restituer cette province. Le marquis de Hastings, sans paraître ressentir l'insulte, envoya la lettre à la cour d'Ava : il exprimait son étonnement qu'un tel acte eût pu être commis par ce chef; il en demandait la punition. L'affaire traîna en longueur. Les armes britanniques, après quelques revers passagers, ayant obtenu un plein et entier succès, les Birmans comprirent que l'occasion de les attaquer était perdue au moins momentanément. Quelques années s'écoulèrent sans qu'il se passât rien de nouveau. Mais, en 1823, il devint facile de voir qu'une rupture ne tarderait pas à devenir inévitable. A l'embouchure de la Teknaaf se trouve une petite île nommée Shapuree, sur laquelle se trouvaient cantonnés quelques Cipayes : ce petit coin de terre, assez insignifiant en lui-

même, n'en devint pas moins l'occasion d'une guerre sanglante et désastreuse. A la fin de 1823, un parti de Birmans débarqua en effet, tout-à-fait à l'improviste et pendant la nuit dans cette île; il chassa les Cipayes qui l'occupaient et en prit possession. En même temps, de nombreuses bandes de pillards, sorties d'Assam et de Munipoor, enlevèrent des chasseurs d'éléphants anglais, et ravagèrent quelques villages des possessions britanniques; toutefois, ils se retirèrent devant un petit détachement envoyé à leur rencontre. Tout se borna, de ce côté, à quelques coups de fusil échangés.

L'île de Shapuree, d'un autre côté, ne demeura pas long-temps aux mains des Birmans. Elle fut reprise sans difficulté; puis un brick de la Compagnie vint mouiller dans son voisinage avec mission de la protéger. Par malheur, le commandant de ce brick, au sujet de quelques querelles survenues entre les avant-postes de deux nations, voulut avoir une conférence avec les chefs birmans. La conférence eut lieu, mais il y fut fait prisonnier, sous un prétexte évidemment futile, et envoyé à Aracan; il y subit un emprisonnement de quelques semaines. Devenus dès lors plus hardis de jour en jour, les Birmans poussèrent différents partis dans le Sylhet; plusieurs escarmouches eurent lieu où l'avantage demeura aux Anglais. Mais ce succès facile produisit par malheur chez eux un mépris de leurs adversaires qui leur devint fatal. Le lieutenant-colonel Bowen, à la tête de 1,500 hommes et

avec 2 pièces de 6, chassa quelque temps devant lui les avant-postes des Birmans. Ceux-ci prirent position, au nombre de 2,000 hommes, sur la frontière de Sylhet; ils construisirent une forte palissade à un lieu appelé Deodputlee, où ils attendirent l'arrivée des Anglais. Le lieutenant-colonel Bowen se présenta le 22 février devant cette position; il essaya de l'enlever d'assaut, mais fut repoussé, après avoir perdu 5 officiers et 150 hommes; il alla prendre une position défensive à quelques milles de là. Satisfaits de l'avantage qu'ils venaient de remporter, les Birmans évacuèrent le fort deux jours après. Mais cet événement devait amener une conclusion. Le gouverneur-général, dans le conseil, publia un long manifeste dans lequel se trouvaient exposés les griefs du gouvernement anglais contre les Birmans. Il terminait par une déclaration de guerre en forme.

Des ordres furent donnés pour le rassemblement et l'équipement d'une force de 5 à 6,000 hommes dans les présidences du fort William et du fort Saint-George. Les deux divisions reçurent l'ordre de s'assembler au port Cornwallis, dans la grande île d'Adaman. De là, les troupes réunies sous le commandement de sir Archibald Campbell devaient s'emparer de Rangoon, le principal port de mer de l'empire birman. La division du Bengale s'embarqua à Calcutta vers le milieu du mois d'avril; elle procéda immédiatement à la place du rendez-vous général, où elle arriva à la fin du même mois. Mais

là il y eut quelques jours de repos, les troupes de la présidence de Madras n'étant pas encore arrivées. Les officiers de cette division employèrent leurs loisirs à faire quelques incursions dans l'île, mais tous les efforts pour communiquer avec les habitants demeurèrent inutiles. Encore à l'état sauvage, ils fuyaient l'approche de l'homme civilisé. Souvent ils garnissaient le rivage, décochaient leurs flèches sur les embarcations qui prenaient terre, puis s'enfuyaient aussitôt dans l'intérieur de l'île. Le 4 mai, les troupes de Madras arrivèrent; l'armée se trouva ainsi au complet. La division du Bengale consistait en deux régiments d'infanterie du roi, le 30e et le 38e, plus deux compagnies d'artillerie. Celle de Madras, aussi en deux régiments européens, l'un du roi, le 41e, un autre à la Compagnie; outre plusieurs bataillons d'infanterie indigène. L'armée se trouvant réunie, la flotte mit à la voile dès le lendemain; elle arriva le 10 à la barre de la rivière de Rangoon.

L'apparition de cette flotte anglaise à Rangoon parut avoir été tout-à-fait inattendue par les Birmans. Les autorités civiles et militaires furent jetées dans la plus extrême confusion; différents signaux communiquèrent cette nouvelle dans tous les sens; la nuit, de nombreux feux préparés sur différents points furent allumés. Il devenait important pour l'armée anglaise de ne pas perdre de temps pour se présenter devant la ville, dont la capture devait la mettre en possession des nom-

breuses ressources du pays. Rangoon passait pour contenir de nombreux bateaux : quelques uns croyaient même qu'il serait possible de s'en servir pour transporter les troupes dans le voisinage de la capitale, et amener ainsi tout-à-coup la conclusion de la guerre. Le matin suivant, la flotte, favorisée par un bon vent, remonta la rivière ; quelques coups de fusil, tirés çà et là par les corps-de-garde qui bordaient la rivière, furent le seul obstacle qui se présenta. Cependant, les difficultés de la navigation contraignaient les vaisseaux à raser de fort près un rivage couvert de bois, où un très petit nombre de tireurs exercés eussent été suffisants pour causer de grands ravages à bord des Anglais. La flotte, précédée par le *Lifty*, monté par le commodore, vint se placer devant la principale batterie de Rangoon ; les voiles furent ployées, le tambour battit, chacun prit son poste de combat. Mais alors il s'ensuivit une pause de quelques minutes. Les Anglais hésitaient à attaquer à l'improviste, au dépourvu, une immense capitale remplie d'une foule inoffensive et désarmée ; en même temps, ils s'attendaient à recevoir les offres d'une capitulation. De leur côté, les Birmans demeuraient immobiles et mèche allumée auprès de leurs canons ; ils hésitaient à commencer un combat inégal. Excités cependant par les menaces et les ordres de leurs chefs, ils commencèrent le feu de leurs faibles batteries contre la flotte ; la frégate ne tarda pas à les réduire au silence. Incapa-

bles de résister aux bordées meurtrières de ce bâtiment, ils s'enfuirent dans tous les sens; les troupes anglaises débarquèrent et prirent possession de la ville, mais déserte. Dès l'entrée de la flotte dans la rivière, le gouverneur de la place, sachant l'impossibilité de la défendre, assembla les habitants et les força d'en sortir; il les fit conduire sous forte escorte dans les jungles du voisinage. Chez les Birmans, comme chez certaines nations européennes, toute la population mâle, classée en bans et arrière-bans, est à la disposition du gouverneur en temps de guerre. Les femmes et les enfants deviennent dès lors autant d'otages qui doivent répondre de la bonne conduite des hommes et de leur présence sous les drapeaux. Cette mesure fit éprouver à l'armée anglaise de grands embarras au milieu de son triomphe. Au moment où la mauvaise saison commençait, elle se trouva dépourvue de moyens de transports, soit par terre, soit par eau; elle n'avait d'autre ressource qu'une longue résidence dans la ville de Rangoon, sans autres vivres que ceux qui lui étaient procurés par des détachements qui fouillaient le pays avec beaucoup de peines et de fatigues : encore ces vivres se bornaient-ils à quelque peu de riz recueilli çà et là dans des huttes abandonnées. Les chefs birmans avaient trouvé le moyen de faire détruire ou d'enlever tout ce qui pourrait être de quelque utilité à une armée envahissante.

Les Anglais s'étonnèrent bientôt de ne ren-

contrer aucun des marchands européens établis à Rangoon. On craignait qu'ils n'eussent été victimes de quelque catastrophe tragique; il s'en fallait de peu que cette crainte n'eût été réalisée. A l'approche de la flotte anglaise, tous les étrangers sans exception avaient été saisis, enchaînés, conduits à la maison de douane, puis à la salle de justice. Là, ils furent interrogés par le gouverneur et ses agents, sur l'expédition anglaise, le lieu de son départ, sa force, etc. Parfaitement ignorants de toutes ces choses, ils ne purent donner le moindre renseignement. Le gouverneur ne voulait pas croire à la réalité de cette ignorance. Il les accusait, non seulement d'être instruits de l'arrivée des Anglais, mais de s'être entendus avec eux pour l'attaque de la ville. Les prisonniers protestèrent de leur innocence. Il n'était pas probable, disaient-ils, qu'ils fussent demeurés dans un pays qu'ils eussent su au moment d'être envahi, qu'ils se fussent exposés, en y restant sciemment et de gaieté de cœur, à risquer leur fortune, leur liberté, leur vie peut-être. Ces raisonnements, tout concluants qu'ils fussent, ne touchèrent point le gouverneur. Le pouvoir de ces grands fonctionnaires, dans les provinces éloignées de la capitale, est absolu, tyrannique; cruels par nature et par habitude, la corruption seule peut parfois arrêter leurs actes de violence capricieuse. Les malheureux Européens n'avaient rien à attendre d'un tribunal semblable; l'avarice des juges, enflammée par la convoitise, ne

leur laissait pas d'espoir. Leur mort fut donc résolue. On les envoya à la maison de douane pour attendre la sentence prononcée contre eux; elle leur fut communiquée. Les soldats chargés de leur garde prirent un sauvage plaisir à étaler devant eux les instruments du supplice; ils aiguisèrent les sabres, creusèrent le sable, firent tous les préparatifs nécessaires pour l'œuvre de mort. Ils demeurèrent plusieurs heures dans cette terrible incertitude; mais ce que n'avaient pu ni la pitié ni le remords, la crainte le produisit sur l'esprit du gouverneur : effrayé de la loi du talion, se flattant peut-être que par le moyen de ses prisonniers il pourrait prévenir le débarquement des troupes, il différa pendant quelques heures l'ordre fatal. Le *Lifty*, en commençant son feu contre la place, allait sans doute amener le fatal dénouement; mais un boulet de 32 venant à tomber sur le lieu où les autorités se trouvaient assemblées, suspendit leurs délibérations : elles se dispersèrent; les chefs principaux évacuèrent la ville presque immédiatement, les prisonniers furent dirigés vers l'intérieur du pays, avec une escorte peu nombreuse. Les troupes anglaises ayant poussé en avant, cette escorte s'effraya, et après avoir enfermé les prisonniers dans deux maisons auprès de la grande pagode, prit la fuite. Les postes avancés de l'armée anglaise les y découvrirent le lendemain.

Rangoon a été bâtie sur la rive gauche de la rivière, en commémoration d'une victoire remportée

en ce lieu par le grand Alomprah. La forme de la ville est ovale ; elle est entourée par une palissade profondément enfoncée dans le sol, et s'élevant en quelques endroits jusqu'à la hauteur de vingt pieds. Ces pieux sont réunis à leur extrémité par des traverses placées horizontalement ; de quatre pieds en quatre pieds se trouve une ouverture qui donne à cette palissade l'apparence d'une ancienne fortification. Un fossé assez profond entoure la place de trois côtés ; le quatrième est protégé par la rivière. La ville est divisée en quatre rues principales qui se coupent à angles droits, et des deux côtés desquelles sont rangées avec une sorte de régularité les maisons, ou pour mieux dire, les huttes des habitants. Celles-ci, faites seulement de terre et de bambous, sont bâties sur des pilotis élevés de deux ou trois pieds au-dessus du sol, c'est-à dire du marais sur lequel Rangoon est bâtie ; ce qui permet le passage à l'eau dont la ville ne manque jamais d'être inondée après une grande pluie. Le peu de maisons en briques qu'on voit çà et là sont la propriété des étrangers. Le gouvernement interdit ces constructions solides, comme pouvant servir à des projets de révolte ou de résistance : aussi leurs habitations sont-elles vraiment misérables, plus semblables à des prisons qu'à des maisons. De fortes barres de fer garnissent les fenêtres ; les escaliers communiquant d'un étage à l'autre sont en dehors. Deux seules maisons différaient quelque peu des autres : c'étaient le palais du maywoon ou gouver-

neur, et le palais de justice; elles étaient en bois. Les résidents étrangers à Rangoon formaient l'assemblage le plus hétérogène qu'on pût imaginer : il s'y trouvait des Anglais, des Français, des Espagnols, des Portugais, des Arméniens, des Persans, des Arabes, des Grecs; plusieurs entraient au service de l'empereur birman, et fréquemment parvenaient à des postes de quelque importance. La population de la ville et des faubourgs réunis montait de 40 à 50,000 âmes, parmi laquelle se trouvaient 1,500 prêtres attachés aux différentes pagodes. 4 ou 500 hommes formaient toute sa garnison; ils étaient attachés au bayhoon, ou collecteur du revenu, dépositaire de toute autorité pendant l'absence du gouverneur. Rangoon est une place commerciale fort importante; c'est le grand marché du bois de construction qui croît en abondance dans les montagnes d'Ava; elle expédie en outre annuellement une immense quantité de poissons secs, de riz, etc., etc. Les Anglais se hatèrent d'envoyer de nombreuses proclamations dans tous les sens. Ils invitaient les indigènes à revenir dans leurs maisons, leur donnant l'assurance que leur vie et leurs propriétés seraient respectées. Les ordres les plus sévères avaient été donnés en effet pour prévenir le pillage. Un Birman ayant réclamé quelques têtes de bétail dont on s'était emparé pour l'usage de l'armée, elles lui furent immédiatement restituées. Cependant la ville continua à demeurer déserte; mais on put espérer qu'une fois reve-

nus de la terreur que ne pouvait manquer de produire cette irruption d'ennemis inconnus; ses habitants ne tarderaient pas à y rentrer.

A deux milles au nord de Rangoon, sur le sommet le plus élevé d'une chaîne de petites collines, se trouve une pagode fameuse dans toute l'Inde; on l'appelle Shoe-Dagon-Prah, ou le Dragon d'or. Une route bordée de mangliers, de cocotiers et d'autres beaux arbres, parsemés çà et là de monastères et de tombeaux d'une grande antiquité, conduit de la ville à la pagode; çà et là on voit aussi de gigantesques figures de griffons ou d'autres monstres qui gardent l'entrée de divers temples de moindre importance. A l'extrémité de la route apparaît Shoe-Dagon-Prah. Deux terrasses de briques, superposées l'une sur l'autre, en forment la base; elle s'élève au milieu de la seconde toute dorée, étincelant au soleil, éblouissant les yeux. Un bel escalier de pierre, protégé par une toiture élégante, conduit à la terrasse supérieure; deux canons placés au-dessus de cet escalier enfilaient la route, mais la fuite des Birmans les rendit inutiles. Aux dernières marches de cet escalier, on traverse une petite porte donnant entrée sur la terrasse supérieure à cinquante verges de la pagode, qui apparaît tout-à-coup dans toute sa splendeur. Elle est entourée de toute une population de griffons, de sphinx, d'images des divinités adorées par les Birmans. Octogone à sa base, mais prenant bientôt la forme d'un ballon ou dôme, elle monte ainsi jusqu'à une

hauteur considérable, évaluée à trois cent trente-six pieds. A son sommet se déploie une sorte d'ombrelle ou de vaste parasol en fer, curieusement travaillé, aux bords duquel sont suspendues une multitude de clochettes en métal qui s'agittent avec une sorte d'harmonie au moindre souffle de vent. Ce n'est pas du premier coup que la pagode est venue atteindre à ses gigantesques dimensions; plusieurs rois l'ont tour à tour enrichie, embellie, agrandie. Au dire du peuple, une grande chambre toute remplie d'or, de pierreries, de diamants, occupait le centre de l'édifice. Cette croyance se trouva dénuée de fondement.

Faisant face aux quatre points cardinaux, mais unis à la pagode, sont de petits temples en bois tout remplis d'images colossales de Boudha. Le style général est celui de l'architecture chinoise. L'une de ces statues n'a pas moins de douze pieds de hauteur; le dieu est représenté assis, les jambes croisées au-dessous de lui, les mains sur ses cuisses; sa contenance est riante; ses cheveux sont laineux ou frisés, ce qui pourrait faire croire que Boudha était d'origine mauresque, à moins que ce ne soit une perruque dont le sculpteur ait voulu lui couvrir la tête. Tout autour de la pagode sont rangées de petites colonnes de pierre, dont l'emploi est de soutenir des flambeaux les jours de fête; autour de chacune sont de larges pierres et des vases de bois, destinés à recevoir les offrandes offertes au dieu par les dévots. La terrasse supportant la pagode a

neuf-cents pieds de long sur six cent quatre-vingt-cinq de large; elle s'élève au-dessus de la terrasse inférieure d'une hauteur de quinze pieds; celle-ci ayant de son côté la même hauteur au-dessus de la route. Le manque de matériaux pour bâtir, la nécessité d'occuper promptement la pagode et d'en faire un poste militaire, rendirent nécessaire de l'occuper immédiatement par des troupes. On vit les soldats anglais nettoyer leur fusils, fumer leurs cigares dans ce même sanctuaire jusque là impénétrable à tout autre qu'aux prêtres des dieux; un shakos ornait sacrilégement la tête de Boudha, tandis que ses bras étaient chargés de havresacs, d'habits rouges, et de toutes autres pièces de l'accoutrement d'un soldat. Le fondateur de cette pagode et la date de sa fondation demeurent également inconnus, ou du moins sont enveloppés de mystérieuses fictions. Selon les Birmans, elle avait été d'abord commencée par des esprits, puis continuée par les hommes sous leur direction. La route qui conduit de Dagon à Rangoon est ornée, garnie de maisons de bois où habitent les prêtres qui desservent le temple.

Le 15, des bateaux envoyés en reconnaissance reçurent quelques coups de feu, qui partaient de l'intérieur d'un ouvrage en terre élevé auprès du village de Kemundine. Le jour suivant, sir Archibald Campbell envoya le capitaine Birch avec la compagnie de grenadiers du 38ᵉ régiment, pour chasser l'ennemi de ce point. Il se trouvait deux

petits forts en terre; le premier fut enlevé sans difficulté, mais au second les Birmans se défendirent avec résolution. 22 hommes furent tués ou blessés du côté les assaillants; la perte des Birmans fut plus considérable. On trouva parmi les morts une pauvre jeune fille qui respirait encore : elle était belle et ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans; une balle lui avait traversé les deux cuisses. Le temps manqua pour l'emporter; les soldats se virent obligés de l'abandonner à sa destinée. Suivant ce qu'on apprit plus tard, c'était la femme du gouverneur de Rangoon. Un peu plus loin, s'élevait un troisième ouvrage en terre qu'on enleva avec moins de difficulté que le second. Le général Mac Beans, pendant que cela se passait à Kemundine, exécutait à la tête d'un millier d'hommes une reconnaissance dans l'intérieur du pays. Il rencontra le gouverneur à la tête d'une escorte considérable; mais ce dernier prit la fuite, laissant dans les mains du général anglais deux ombrelles ou parasols dorés, signes caractéristiques de son rang, symboles de son autorité. En exécutant cette opération, les Anglais eurent lieu d'observer les résultats de la cruauté apportée par le gouverneur dans ses mesures de défense. La route était parsemée de cadavres, les uns mutilés et abandonnés dans les champs, les autres pendus aux arbres; c'étaient autant de victimes punies de relations qui leur étaient attribuées avec les Anglais, et qui, en effet, n'avaient jamais existé. Après le débarquement de

l'armée, aucun indigène ne s'était joint à elle, aucun rapport, même le plus fortuit et le plus accidentel, ne s'établit jamais entre un soldat anglais et un Birman.

Jusqu'à ce moment la cour d'Ava n'opposait aucune résistance à l'envahissement de l'empire. Mais comme les moyens de défense dont elle disposait ne laissaient pas que d'être fort considérables, il n'y avait pas à douter que l'ennemi ne parût bientôt en force quelque part. Cependant il ne s'était pas encore montré, lorsque les pluies commencèrent avec une extrême violence. En peu d'heures le pays se trouva inondé de manière à rendre impossible toute marche par terre, tandis que les moyens de transport par eau manquaient d'un autre côté complétement. Le temps manqua pour construire des bateaux ou pour remettre à l'eau ceux que l'ennemi en avait tirés; enfin le nombre des matelots ne pouvait suffire à manœuvrer ceux qu'on s'était déjà procurés. Le seul parti à prendre consistait donc à demeurer sur la défensive à Rangoon jusqu'à la fin des pluies. Pendant ce temps l'escadre ne laissait pas que de courir de fréquents dangers. Les Birmans, toujours invisibles, se servaient, en effet, contre les vaisseaux d'un moyen de destruction singulier et ingénieux. C'était un long et large radeau formé de poutres de longues pièces de bois, attachées les unes aux autres par des liens lâches et flexibles, de manière à pouvoir s'éloigner les unes des autres sans cesser

de se tenir. Porté par le vent et la marée contre un navire, ce radeau s'étendait de droite et de gauche de façon à l'entourer, à l'étreindre, pour ainsi dire; alors des pièces d'artifice, des matières inflammables, dont il était garni, prenaient feu; il s'embrasait et menaçait de consumer sa proie. Pas un jour ne se passait où la flotte n'eût à lutter contre ce péril. La plupart de ces radeaux avaient été construits et lancés à Kemundine. La rivière faisant par bonheur un coude au-dessous de ce dernier lieu, au-dessus de la station de la flotte, en arrêtait le plus grand nombre au passage. Sans cette circonstance, pas un seul des navires anglais n'en eût probablement échappé.

Dans le voisinage de la pagode se trouvait une petite éminence couronnée par deux ou trois maisons : c'était un des postes avancés de l'armée, occupé par deux compagnies du 38ᵉ régiment et une pièce d'artillerie. De ce lieu, on aperçut, dans la matinée du 27 mai, un petit détachement ennemi composé de 10 à 12 hommes, qui semblait observer ce qui se passait dans les lignes anglaises. Un officier anglais, à la tête d'une vingtaine d'hommes, s'avança vers eux; les Birmans prirent la fuite et se réfugièrent derrière une palissade placée sur la route et flanquée des deux côtés par une profonde ravine. La palissade fut emportée, mais ses défenseurs s'échappèrent dans les bois au nombre de 60. Sir Archibald Campbell, croyant que ce n'était là qu'un poste avancé, se détermina à faire une re-

connaissance en personne. Arrivé à la palissade qui avait été emportée et en partie détruite le jour précédent, il la trouva occupée par un détachement de Birmans qui s'employaient à la réparer; ils prirent la fuite à la vue du détachement anglais; celui-ci se mit à leur poursuite dans les bois. A la distance de deux milles de la pagode, sir Archibald entra dans le petit village de Kokim, brûlé dans la matinée. Quittant la forêt en cet endroit, la route passait par un marais traversé par un pont de bois d'une centaine de pieds de long; à l'extrémité de ce pont, les Birmans semblaient se préparer à en disputer le passage; quelques obus les éloignèrent. Mais la pluie commençant à tomber par torrents, il fallut se séparer de l'artillerie, qu'on laissa sous la garde de quelques Cipayes; le reste du détachement, poussant en avant, entra dans une vaste plaine couverte de riz. La terre était tellement inondée que les soldats avaient de l'eau jusqu'aux genoux. Bientôt on aperçut un corps considérable d'ennemis, commandé par deux chefs à cheval.

Le détachement anglais continua à avancer. Une compagnie d'infanterie légère qui éclairait la marche ne tarda pas à découvrir une palissade fortifiée; elle occupait un lieu nommé Joazung, ayant sur son front un ravin plein d'eau. Le commandant de cette compagnie, passant aussitôt ce ravin, où les soldats avaient de l'eau jusqu'à la poitrine, marcha délibérément sur la palissade. Les Birmans

le laissèrent approcher jusqu'à une trentaine de verges ; ils commencèrent alors un feu bien nourri, accompagné d'un grand bruit de tambours, de tamtams, de cloches et d'autres instruments. D'ailleurs, pas un des fusils du détachement n'était en état de faire feu ; les Birmans, bien à couvert, avaient au contraire leurs armes en bon état. Les Anglais, essuyant ce feu sans y répondre, parvinrent au pied de la palissade ; elle se trouva trop haute pour être escaladée sans échelles, et ce détachement s'en trouvait dépourvu. Après bien des efforts, les Anglais en enlevèrent néanmoins l'une des faces. Se réfugiant à l'autre extrémité de l'enceinte, et ne donnant aucun signe de crainte, les Birmans reprirent leurs rangs ; ils attendirent sans bouger la charge à la baïonnette des assaillants. Dispersés après ce combat, qui ne dura que peu de minutes, pas un seul ne demanda quartier. L'un d'eux, désarmé, saisit le mousquet d'un soldat anglais par la baïonnette, et le frappa à la figure de l'autre main. Leur mépris de la mort semblait vraiment inconcevable. Pendant ce temps, un autre détachement anglais s'était présenté devant une seconde et plus large palissade, qui fut de même emportée. 300 Birmans périrent dans les deux retranchements. Ces ouvrages consistaient en un parapet en terre, soutenu par des pièces profondément enfoncées en terre ; la terre du parapet provenait d'une tranchée intérieure d'environ trois pieds de profondeur située sous lui ; et dans laquelle on se trouvait parfaitement à couvert

du feu des assaillants ; de larges bambous, fixés sur la palissade, formaient des espèces de meurtrières à travers lesquelles les défenseurs faisaient feu. Tout autour régnait un abatis construit avec des branches d'arbres aiguisées à une extrémité, et de l'autre fortement enfoncées dans le sol. Le lendemain, le général Mac Bean retourna à Joazong, à la tête d'un millier d'hommes. Les Birmans avaient opéré un mouvement rétrograde. Se vengeant d'abord sur les morts de ce premier revers, ils déterrèrent quelques soldats anglais et mutilèrent leurs cadavres.

La situation élevée de la terrasse de la grande pagode en faisait un lieu d'où l'œil dominait facilement toute la contrée voisine : c'est de là qu'on observait tous les mouvements de l'ennemi. Les nuages de fumée qu'on observait çà et là indiquaient les lieux où les Birmans élevaient des palissades et plaçaient leurs postes ; leurs travailleurs étaient tellement voisins des lignes anglaises, que pendant la nuit on les entendait abattre les arbres et s'appeler les uns les autres. Le 30 mai, un grand nuage de fumée fut aperçu dans la direction de Kemundine : c'était le nom d'une position s'étendant un demi-mille le long des bords de la rivière, et occupée par un poste considérable. Il parut que les Birmans se fortifiaient de ce côté. Une compagnie légère, envoyée en reconnaissance, chassa l'ennemi d'une palissade encore inachevée. Pendant les trois dernières semaines, les Birmans

avaient élevé beaucoup de palissades, une entre autres à Kemundine. Le 3 juin, sir Archibald Campbell prit la résolution de les chasser de ce poste : il se mit en marche à la tête du 41ᵉ régiment, formant avec le reste de ses troupes trois divisions de 800 hommes chacune; la flottille suivait par eau. Une de ces divisions, sous les ordres du major Frith, devait marcher sur Joazong et intercepter l'ennemi dans cette direction : les colonels Smith et Hodgson, à la tête des deux autres divisions, devaient attaquer la palissade. Mais ces deux colonnes se trompèrent de route, leur attaque fut manquée, et elles se retirèrent après avoir laissé sur le champ de bataille une centaine d'hommes. Sir Archibald, n'étant pas soutenu par ces troupes, se vit dans l'obligation de se retirer. Il fit débarquer de la grosse artillerie, pour pratiquer une brèche dans la palissade, avant de lui donner l'assaut; il voulait en même temps l'investir d'assez près pour ôter à l'ennemi toute possibilité d'échapper. Mais le 9, on vit arriver, sous pavillon parlementaire, deux bâtiments, montés chacun d'une cinquantaine d'hommes. L'un portait un des grands fonctionnaires de Rangoon, qui s'y trouvait employé à l'époque du débarquement des Anglais. Il demanda en substance aux Anglais : « Ce qu'ils étaient venus faire à Rangoon, et ce qu'ils demandaient. » Il n'avait aucune lettre de créance. Il parut que sa visite n'était que de pure curiosité; mais, dans le but d'amener l'ennemi à des négociations sérieuses, le

général anglais ne l'en fit pas moins traiter avec beaucoup de distinction. D'ailleurs, l'isolement de l'armée continua de demeurer tout aussi complet que précédemment. D'abord on attribua l'absence des habitants de la ville à la crainte de se trouver au milieu d'une armée envahissante! On se flatta que cette terreur panique une fois dissipée, ils s'empresseraient de revenir dans leurs foyers. Il n'en fut rien : les généraux birmans avaient établi des corps-de-garde, des postes de surveillance sur toutes les routes qui conduisaient aux cantonnements anglais; toute communication de l'intérieur avec la ville fut soigneusement interrompue; tout individu surpris à vouloir forcer cette ligne de postes était immédiatement mis à mort. Des précautions semblables empêchaient les proclamations anglaises de se répandre dans l'intérieur du pays. Le résultat de cet espèce de blocus fut d'épuiser promptement les vivres des Anglais, en les mettant dans l'impossibilité de s'en procurer de nouveaux. Au commencement de juin, les troupes, les hôpitaux eux-mêmes en étaient réduits à la viande salée. On ne pouvait même se procurer aucun légume pour neutraliser la fâcheuse influence de cette nourriture essentiellement malfaisante, surtout en raison du climat.

L'artillerie étant débarquée le 10 juin à deux heures du matin, le corps d'armée, composé d'environ 3,000 hommes, se mit en marche sur Kemundine. L'artillerie consistait en quatre pièces de 18, plusieurs pièces de campagne et des mortiers

de gros calibre; aucune bête de somme ne se trouvant dans l'armée, elle fut tirée à bras par deux régiments d'infanterie. Ce mode de transport, outre sa lenteur nécessaire, se trouvait encore singulièrement retardé par le mauvais état des routes. A neuf heures, lorsque les têtes de colonnes arrivèrent en face d'une petite palissade, celle-ci commandait la route; de manière à rendre nécessaire de l'enlever avant d'aller plus loin. La brèche fut bientôt ouverte. Un détachement, composé du 41e régiment du roi et d'un régiment européen de Madras, se mit en mesure de donner l'assaut. Un second détachement, composé du 30e et du 38e, dut attaquer par un autre point. Les troupes se mirent donc en mouvement; elles essuyèrent un feu très vif, mais pénétrèrent pourtant dans la brèche. La perte des assaillants fut de 30 hommes, celle des Birmans de 160. Cette palissade n'était qu'un ouvrage avancé de la grande palissade de Kemundine placée à un demi-mille de là; les Anglais s'y portèrent immédiatement; pendant ce temps, la flottille remontait la rivière au-delà de ces ouvrages, afin d'être à même de couper la retraite de l'ennemi par la rivière. La gauche du corps d'armée anglais resta sur le rivage, la droite se mit en mouvement par le nord de la palissade, de manière à l'envelopper dans une sorte de demi-cercle. On vit alors qu'outre l'ouvrage principal il y en avait deux autres sur les flancs, que les Anglais n'étaient point en nombre suffisant pour investir;

il fallut laisser un intervalle d'environ deux cents verges entre la droite et la gauche. La nuit approchait; la pluie commença bientôt à tomber avec une grande force; officiers et soldats y demeurèrent exposés sans pouvoir se procurer le moindre abri; les Birmans profitèrent de ces circonstances pour faire pendant toute la nuit un feu continuel sur les assaillants. Ils accompagnaient le bruit de cette fusillade d'un cri commençant d'abord sur un ton très bas, puis s'élevant graduellement pour se terminer en bruyants éclats répétés par des milliers de voix; le silence recommençait pour être de nouveau troublé de la même façon quelques moments après. Les Anglais, de leur côté, employèrent leur temps à élever des batteries pour leurs pièces de 18 et pour leurs mortiers. Au point du jour ils se trouvèrent en mesure de commencer leur feu, d'ailleurs sans produire le moindre dommage sur les défenses de l'ennemi : bâties de bambous, elles ne présentaient aucune résistance au boulet qui les traversait sans la moindre difficulté; mais grâce à l'élasticité de ce bois, le trou se refermait aussitôt. Comprenant l'inefficacité de ce moyen d'attaque, le général ordonna l'assaut; les détachements commandés pour ce service s'avancèrent aussitôt vers la palissade, et, à leur grande surprise, la trouvèrent évacuée par les Birmans. Les morts et les blessés avaient été soigneusement enlevés : aussi ne put-on rien savoir de l'étendue de leurs pertes. Un régiment anglais fut chargé de la garde de Kemun-

dine; le reste des troupes retourna dans ses cantonnements. Cette redoute, palissadée sur tous les côtés, avait douze pieds de hauteur; elle était défendue par cinq pièces de canon. D'énormes poutres de bois se trouvaient rangées derrière le parapet, suspendues à de minces cordes; elles étaient disposées de manière à écraser les assaillants aussitôt ces cordes coupées.

Un détachement envoyé sous les ordres du brigadier Creagh, pour s'emparer de Cheduba, rejoignit le corps d'armée. Les Birmans, ayant élevé sur ce point une redoute palissadée, y placèrent leurs femmes et leurs enfants, et se préparèrent à la défendre avec vigueur. Force fut de commencer un siége en règle et de battre en brèche; le brigadier fit en outre lancer dans l'intérieur de la redoute un grand nombre de bombes dont l'effet au milieu de cette foule entassée fut terrible; la brèche devenue praticable, l'assaut fut donné et la redoute emportée avec une perte du 30 hommes pour les assaillants. Le commandant de la place se fit bravement tuer à la tête des siens l'épée à la main. Sa femme et ses enfants, tombés aux mains des vainqueurs; furent envoyés à Calcutta. Ce point avait paru devoir être d'une grande utilité pour se procurer des vivres et des munitions, mais cette espérance ne se réalisa pas; à peine en peut-on tirer quelques buffles.

L'armée anglaise était demeurée pendant ce temps à la même position. La pagode de Dagon, qui

avait de nombreux édifices religieux, couvents, maisons de pèlerins, etc., etc., fournissait de bons abris aux troupes contre les intempéries de la saison. C'était le point essentiel et comme la clef de la position des Anglais. Le reste de leur corps d'armée occupait les deux routes qui conduisaient de la pagode à la ville. Deux postes détachés complétaient cette position, l'un au village de Puzendoon, où les rivières de Pegu et de Rangoon se rencontrent; l'autre à Kemundine, pour protéger la flotte contre les brûlots de l'ennemi. Le 1er juillet plusieurs corps de Birmans se montrèrent à la fois; ils sortirent d'un jungle à la droite et en face de la grande pagode, se dirigeant vers Rangoon dans une direction à peu près parallèle à la position des Anglais. Un détachement considérable se détachant de leur aile gauche se porte sur le village de Puzendoon, s'en empare et y met aussitôt le feu. Pendant ce temps le corps d'armée principal continue de cheminer dans la direction de Rangoon, jusqu'à un demi-mille de cette ville, et là fait halte. Enveloppés d'un nuage de tirailleurs, les Birmans pénétrèrent alors entre deux des postes anglais les plus avancés, gravirent une éminence à une portée de mousquet de ceux-ci; ils ouvrirent aussitôt leur feu. C'était l'attaque principale; si elle réussissait, d'autres attaques devaient être tentées le long de la ligne anglaise. Deux pièces de campagne chargées à mitraille arrêtèrent leurs progrès. Au même moment, le 43e régiment d'infan-

terie de Madras, marchant à eux, les délogea de l'éminence et les força à chercher leur sûreté dans une rapide retraite. Pendant cette attaque, divers autres corps ennemis se montrèrent à la gauche et sur le front de l'armée anglaise; ils semblaient attendre le signal d'une attaque générale; mais ce signal, qui dépendait du succès que pouvait avoir leur aile gauche, ne fut point donné; repoussés sur ce point, ils durent au contraire songer à une retraite générale. La nouvelle de la défaite de l'infortuné wonghee ayant atteint Ava, il fut aussitôt rappelé; un autre officier, Soomba-Wonghee (second ministre), arrivé avec des renforts considérables, prit le commandement de l'armée.

Soomba-Wonghee, en raison des mauvais succès de son prédécesseur, comprit l'infériorité de ses troupes par rapport aux troupes anglaises : aussi se décida-t-il à abandonner toute guerre régulière, toute grande opération offensive. Il se contenta de prendre position à cinq milles de Kemundine, à un endroit de la forêt nommé Kummeroot, d'un abord fort difficile : il s'y entoura de nombreux ouvrages de campagne; il fortifia de même avec beaucoup de soin un point situé au-dessus de Kemundine, en communication avec son propre camp, et commandant la rivière. Ce point présentait beaucoup de facilités, soit pour construire, soit pour lancer de ces radeaux-brûlots dont nous avons déjà parlé, et à l'aide desquels il se flattait de détruire la flotte anglaise. Enhardis par ces

dispositions, les Birmans venaient en détachements nombreux braver les Anglais jusque dans le voisinage de leurs retranchements. Plus audacieux encore après le coucher du soleil, il ne se passait guère de nuit où ils ne vinssent surprendre quelques postes anglais. En ce genre, leur adresse était extrême : se traînant sur les genoux et les mains, ils savaient pénétrer jusqu'au milieu des sentinelles placées tout exprès pour les surveiller; les sacs et les armes des soldats devenaient à chaque instant leur proie. Pour remédier à ces inconvénients, le général anglais se décida à faire tous ses efforts pour amener le wonghee à une action générale. En conséquence il sortit de ses retranchements le 8 juillet, partagea son armée en deux divisions et se dirigea sur l'ennemi. Il s'embarqua à la tête de l'une de ces divisions pour attaquer du côté de la rivière; l'autre division devait exécuter son attaque par terre; elle marcha sur la route de Rangoon.

Le wonghee avait pris, auprès de cette ville, une position remarquablement bien choisie. A environ un mille au-dessus de Kemundine, la rivière se divise en deux branches; le point de terre où cette division s'effectue est élevé et domine une grande étendue de terrain. Il construisit sur ce point une redoute palissadée déjà forte en elle-même, qu'il pourvut en outre d'une artillerie redoutable et d'une nombreuse garnison. Sur les bords opposés des deux bras de rivière se trouvaient d'autres postes égale-

ment palissadés, enfilant les approches de l'ouvrage principal, et se défendant réciproquement. Il fallut employer l'artillerie des vaisseaux pour ouvrir la brèche. A 9 heures, un brick et trois autres bâtiments vinrent, à l'aide de la marée, prendre position devant la palissade; ils ouvrirent contre elle une vive canonnade. L'artillerie des Birmans, quoique passablement servie, ne tarda pas à être réduite au silence par la supériorité du feu des Anglais. Un signal convenu d'avance, et voulant dire *brèche praticable*, parut sur le vaisseau amiral; des détachements du 41ᵉ d'infanterie royale et du 70ᵉ d'infanterie indigène, étaient désignés pour l'assaut. En dépit de quelques difficultés locales, ils débarquèrent assez rapidement et pénétrèrent par la brèche. Après une résistance de quelques instants les Birmans se sauvèrent dans toutes les directions.

Les opérations de la colonne qui avait marché par terre furent également heureuses. Le brigadier-général Mac Bean, en approchant de Kummeroot, se trouva au milieu de nombreuses palissades; leur force et leur étendue ne pouvaient être appréciées qu'approximativement. Dépourvu d'artillerie, il n'avait d'autre parti à prendre que de faire donner l'assaut; c'est ce qu'il fit. L'ouvrage principal, au centre de la ligne ennemie, était composé de trois palissades distinctes les unes des autres; dans l'intérieur d'une d'elles se trouvait alors Soomba-Wongee, le général en chef birman; plein

de confiance dans la force de ces ouvrages et dans la valeur de ses soldats, il s'y croyait en pleine sécurité. Au moment de commencer son dîner on vint l'avertir de l'arrivée des troupes anglaises : « Qu'on chasse ces insolents étrangers, » fut sa réponse. Ses lieutenants se dirigèrent vers leurs différents postes, il continua son repas. Cependant le bruit de la mousqueterie augmentait sur tous les points; le wonghee, quittant la table, accourut au fort du combat, où il encouragea ses troupes de ses paroles et de son exemple. Bientôt les deux premières lignes palissadées furent emportées avec un grand carnage; les soldats qui les défendaient s'amassèrent en foule dans la palissade du centre; ils furent suivis par les soldats anglais, dont le feu produisit un résultat terrible sur cette foule ainsi pressée. Tous les efforts des chefs birmans devinrent inutiles pour rétablir quelque peu d'ordre : la panique se mit parmi eux; se précipitant vers la seule porte par laquelle on pût sortir, ils ne tardèrent pas à l'encombrer. Les uns s'efforçaient de descendre le long des murailles, mais ils périssaient sous le feu des Anglais; les autres, cédant à un furieux désespoir, saisissaient leurs sabres à deux mains, se précipitaient sur les baïonnettes ennemies, où ils trouvaient cette mort qu'ils semblaient tout à la fois craindre et chercher. Leurs longs cheveux noirs flottant épars sur leurs épaules, la fureur qui les animait, leur donnaient un aspect étrange et terrible. Quelques uns se réfugiaient

dans les tranchées et cherchaient à sauver leur vie en se cachant parmi les morts. 500 Birmans, parmi lesquels se trouvait Soomba-Wonghee, furent tués dans cette palissade centrale. Les autres palissades, au nombre de sept, avaient été défendues et emportées avec la même bravoure, donnant sur un plus petit théâtre la répétition de la même scène. Dans sa retraite précipitée, l'armée ennemie laissa dans les villages voisins un grand nombre de blessés qu'elle n'eut ni le temps ni le moyen d'enlever.

Après cela, un assez long temps s'écoula sans donner naissance à aucun événement considérable. Les pluies étaient continuelles, le pays voisin de l'armée tout-à-fait inondé; la maladie avait fait de grands progrès parmi les troupes. L'ennemi, de son côté, devenu plus prudent, se bornait à attaquer les détachements envoyés au fourrage. D'ailleurs, on savait que la cour d'Ava redoublait d'efforts pour réparer les malheurs de la guerre. Le général anglais se trouvait ainsi tout-à-fait trompé dans l'espérance de porter l'ennemi à solliciter la paix par quelque opération locale; il se trouvait, en outre, dénué de moyens pour porter la guerre à une journée de marche dans l'intérieur. Il résolut dès lors d'agir à l'est, et de tenter la conquête des provinces maritimes de l'empire; il se flattait d'arriver par cette voie au même but, c'est-à-dire d'amener la cour d'Ava à demander la paix. La flotte fit, en conséquence, voile de ce côté; et l'expédition eut un plein succès. Tavoy se rendit, Mergy

fut prise d'assaut, toute la côte de Tenasserim se rangea sous la protection britannique. Sir Archibald faisait, pendant ce temps, tous ses efforts pour engager à rentrer dans Rangoon la population qui l'avait désertée. On savait qu'un certain nombre des anciens habitants de la ville se trouvaient, dans les villages voisins, empêchés d'y retourner par de petits corps de soldats birmans. Des détachements furent envoyés pour les délivrer, mais sans succès. La vigilance des chefs birmans ne fut point en défaut. On trouvait çà et là, dans les villages à demi abandonnés, quelques soldats laissés pour la protection des propriétés de leurs habitants. On s'efforça de persuader au petit nombre de ces derniers qui s'y trouvaient encore, d'échapper au gouvernement qui les opprimait, et de chercher un refuge au milieu des Anglais. Ces efforts demeurèrent long-temps à peu près sans résultat. A peine en vint-il d'abord quelques uns; mais, comme on les traita fort bien, le bruit qui s'en répandit en amena bientôt beaucoup d'autres. Le pays parcouru par ces différents détachements était très fertile en riz; une grande quantité en était journellement envoyée par la rivière pour la consommation de la capitale et des provinces moins fertiles au-delà d'Ava. Les bateaux qui font ce transport remontent la rivière d'Irrawaddy au commencement des premières pluies qui la font gonfler; ils redescendent lorsque la rivière est pleine; alors les vents du sud-ouest leur permettent de résister au courant.

Le courage naturel aux Birmans et leur habitude d'obéissance passive rendirent facile au gouvernement de lever, pendant les premiers temps qui suivirent l'expédition anglaise, autant de soldats qu'il le jugea convenable. Mais bientôt il n'en fut plus de même; les habitants voisins du théâtre de la guerre se laissèrent aller à la crainte, au découragement; toute l'autorité des chefs put à peine les tenir rassemblés; la désertion commença à éclaircir considérablement leurs rangs; les mesures les plus sévères, même les plus cruelles, suffirent à peine à l'empêcher de devenir générale. Dans ces circonstances critiques, et dans le but de relever le courage du peuple et de l'armée, les princes de Tonghoo et de Sarrawuddy, tous deux frères de l'empereur, quittèrent Ava par ses ordres, pour venir présider aux opérations de la guerre. Le premier établit son quartier-général à Pegu, le second à Donoobew, sur la grande rivière, à soixante milles de Rangoon. Ce dernier lieu, considéré comme place de réserve, comme dépôt pour l'armée, avait été fortifié avec grand soin, et rien n'avait été épargné pour le rendre susceptible d'une grande défense. A l'arrivée des princes à leurs postes, différents ordres pour la levée des troupes furent aussitôt publiés : les déserteurs, tous ceux même qui ne feraient pas énergiquement leur devoir, étaient menacés du châtiment le plus sévère; les récompenses les plus grandes et les plus flatteuses étaient, au contraire, promises à ceux qui se

distingueraient par leur bravoure et leur zèle. De nombreux astrologues accompagnaient ces princes; ils étaient chargés de déterminer le moment le plus favorable pour le commencement des opérations. Les Birmans de tout rang ajoutent la plus grande foi à ces prédictions; aucun d'eux ne s'aviserait de mettre en doute l'influence de la lune sur les affaires humaines; depuis l'affaire la plus ordinaire jusqu'à donner une grande bataille, rien ne se fait sans avoir consulté les astrologues. A la même époque, un formidable renfort vint se joindre à l'armée : il consistait en 5 ou 6,000 hommes, appelés les *invulnérables du roi;* ceux-ci sont divisés en plusieurs catégories, dont l'une composée d'environ 300 hommes a surtout un droit spécial à cette dénomination. Ces derniers sont distingués par des cheveux coupés très court, par la manière particulière dont ils sont tatoués; sur les bras, les cuisses, la poitrine, ils portent des figures d'éléphants, de tigres et d'autres animaux féroces indélébilement tracés sur la peau. Dans leur enfance, on leur enfonce dans la chair, sur la poitrine, dans les bras, en haut des cuisses, de petites lames d'argent, d'or, quelquefois des pierres précieuses, sur lesquelles certaines paroles ont été prononcées. Quand la peau s'est refermée, que la plaie s'est cicatrisée, le charme est censé avoir opéré. Ils sont dès lors considérés parmi leurs concitoyens comme invulnérables; eux-mêmes partagent cette conviction, ou du moins semblent le montrer par la témérité avec laquelle ils s'exposent

aux dangers les plus imminents. Dans toutes les palissades, dans tous les postes il s'en trouvait toujours un ou deux. Leur devoir était d'exécuter au-devant de l'ennemi une sorte de danse guerrière en avant des leurs et en défi de l'ennemi. Par là ils inspiraient le courage et l'enthousiasme à leurs camarades.

La présence des princes à l'armée semblait être l'annonce de grands événements; mais un temps considérable devait s'écouler entre le moment de leur arrivée et le jour fixé par les astrologues pour l'attaque des lignes. Les Anglais qui le savaient voulurent mettre ce temps à profit. A l'embouchure de la rivière de Pegu, un peu au-dessus de sa jonction avec celle de Rangoon, et à quelques milles de la ville, sont les restes de l'ancien établissement portugais ou factoterie de Syriane. Bâti sur une colline, mais, à cette époque, couverte de broussailles, entourée d'arbres, il demeurait à peine visible aux bateaux qui montaient ou descendaient la rivière. Un corps considérable de Birmans vint occuper ce poste au mois d'août, avec ordre de garder exactement les anses, les baies du voisinage, en un mot de surveiller la rivière. Ce détachement obtint d'abord quelques succès; il enleva un grand nombre de bateaux aux Anglais et parvint à leur interdire la pêche; grand inconvénient pour eux en ce moment, car les hôpitaux regorgeaient de malades, ayant grand besoin de nourriture fraîche, et auxquels on se trouvait réduit à donner de la viande

salée. Cette considération, à laquelle s'en joignaient d'ailleurs plusieurs autres, fit prendre au général anglais la résolution de déloger l'ennemi de ce poste. Le 4 au matin, un détachement composé d'une partie du 41e régiment du roi et du régiment européen de Madras, commandé par le brigadier Smith, s'embarqua sur la flottille; il dut se diriger sur Syriane à l'aide de la première marée. Les troupes débarquèrent; elles aperçurent alors le vieux fort récemment réparé et mis en état de défense. Suivant un système de défense en usage chez les Birmans, et dont nous avons déjà parlé, un grand nombre d'énormes poutres se trouvaient suspendues sur la muraille; elles étaient disposées de manière à renverser ceux qui tenteraient l'escalade, à briser leurs échelles.

Une anse assez étroite, mais profonde et non guéable, arrêta d'abord tout court le détachement anglais, précisément à portée de fusil des Birmans. Mais heureusement que parmi les troupes anglaises se trouvaient un certain nombre de marins de la flottille, ils remédièrent promptement à cet inconvénient; en peu d'heures une espèce de pont fut construit, et le détachement put continuer sa marche. Les défenseurs du poste étaient supérieurs en nombre aux assaillants; leurs préparatifs de défense semblaient formidables; toutefois leur résistance ne fut ni longue ni meurtrière. Après avoir dirigé un feu d'artillerie et de mousqueterie assez bien nourri sur les Anglais pendant leur marche,

ils évacuèrent le fort aussitôt que ceux-ci eurent abordé le pied des remparts. Le détachement n'eut plus, dès lors, qu'à en prendre fort tranquillement possession; 8 canons et une quantité considérable de munitions de toutes sortes tombèrent entre ses mains. Après avoir évacué ce poste, les Birmans se dirigèrent en toute hâte sur la pagode de Syriam, suivis de près, la baïonnette dans les reins, par une partie des Anglais. Bâtie sur une éminence, entourée d'une épaisse muraille, la pagode n'était accessible que par un seul côté, où se trouvaient des escaliers en pierre, eux-mêmes d'ailleurs fortement barricadés et défendus. Un grand nombre de canons enfilait les différents sentiers conduisant jusqu'à elle. Au débouché d'un jungle, les Anglais, après avoir repris leurs rangs, s'avancent délibérément vers l'escalier. Pas un coup ne fut tiré pendant que les premiers soldats montèrent les degrés; les Birmans attendaient froidement le moment favorable auprès de leurs canons; ils commencèrent enfin le feu. Les soldats anglais comprennent qu'un excès d'audace est le meilleur parti qui leur reste, même le moins dangereux. Ils se précipitent en avant, grimpent sur les épaules les uns des autres et pénètrent ainsi dans la pagode. Déjà découragée par les récits des défenseurs du fort auxquels elle a donné asile, étonnée de la hardiesse des Anglais, la garnison opéra sa retraite, sans essayer une longue résistance.

Quelques semaines s'étaient déjà écoulées depuis

l'arrivée des princes à l'armée. Les astrologues de leur suite n'avaient pourtant pas encore trouvé de jour favorable à l'attaque de la position des Anglais. Déjà ceux-ci commençaient à s'étonner de ces longs délais. Toutefois, l'attaque fut définitivement décidée, et la nuit du 30 au 31 août choisie pour l'exécution. Un détachement des invulnérables du roi avait solennellement juré, en face de toute l'armée, de reconquérir la grande pagode cette même nuit. Quelques heures après le coucher du soleil, les invulnérables, armés de sabres et de mousquets, débouchent effectivement d'un jungle qui s'étendait tout autour de la pagode. Les Anglais, qui par quelques prisonniers avaient connaissance de ce projet, se tenaient sur leurs gardes. Leurs postes avancés se replient lentement en bon ordre, se contentant d'engager quelques légères escarmouches avec la tête de la colonne ennemie : aussi celle-ci gagna-t-elle aisément le bas d'un escalier en pierre qui conduisait à la pagode. Au sommet, les Anglais, rangés en bon ordre, attendaient silencieusement l'arrivée des assaillants : ceux-ci s'avancent avec mille injures, mille menaces, mille imprécations contre les étrangers impies qui ont envahi leurs temples sacrés. Guidés par la faible lumière d'une lanterne qu'un des leurs portait en tête, ils arrivent jusqu'au pied du sentier qui conduisait à la porte du nord. Tout-à-coup le sommet des remparts occupés par les Anglais se couronne d'une flamme éclatante, le tonnerre du canon domine

pour un moment les bruyantes clameurs des invulnérables. De nombreuses décharges de mousqueterie suivent de près plusieurs volées de mitraille, dont les ravages sont terribles au milieu des rangs pressés des invulnérables. Brisés, rompus, le plus grand nombre demeura sur place; à peine quelques uns trouvèrent-ils un refuge dans le bois.

Le woonghee et les princes qui le remplacèrent dans le commandement de l'armée avaient réussi jusqu'alors à cacher leurs désastres à la cour d'Ava. Loin de là, ils n'avaient cessé de raconter de nombreuses victoires; à les entendre, les Anglais étaient sans cesse à la veille d'être culbutés, jetés à la mer. Ces prouesses ne se réalisant pas, la disgrâce et l'exil les avaient successivement atteints. D'ailleurs les circonstances étaient devenues trop critiques pour qu'il fût possible de les tenir cachées plus longtemps. Instruit enfin de la vérité, l'empereur tourna alors les yeux vers un de ses généraux, en ce moment employé dans une autre partie de l'empire, et qui jouissait d'une grande réputation. Peu de temps avant le débarquement des Anglais, il avait pris le commandement de l'armée d'Arracan, destinée à l'invasion du Bengale; on le nommait Maha-Bandoolach, Bandoolach étant un surnom qui veut dire: « Celui qui se remue avec l'agilité d'un singe. » Né dans une situation obscure, mais doué d'un esprit actif, entreprenant, ce chef était promptement parvenu aux plus hauts emplois militaires, à la fa-

veur de l'empereur, sur l'esprit duquel il exerçait une influence illimitée. A peine à la tête de cette armée d'Arracan, il se hâta de prendre une offensive hardie. Ayant fait percer secrètement certaines routes, élargir quelques sentiers à travers les jungles, il se dirigea tout-à-coup, à l'improviste, à la tête d'une forte division de son armée, sur Ramoo. Les postes anglais, dispersés çà et là, ne s'attendant point à ce mouvement, n'étaient nullement sur la défensive. Ils essayèrent de résister; mais, écrasés par la supériorité du nombre, furent promptement mis en déroute; quelques officiers et un petit nombre de Cipayes parvinrent à s'échapper; le plus grand nombre tomba dans les mains de l'ennemi qui les mit à mort. A la nouvelle de cette défaite, et s'exagérant peut-être la force de l'ennemi, l'officier commandant qui s'avançait au secours de Ramoo se retira pour préparer la défense de Chittagong lui-même, sur lequel on supposait le chef birman au moment de s'avancer. Les rapports exagérés de la force et de la férocité des Birmans, bientôt en circulation, répandirent l'alarme jusque dans Calcutta. Le seul nom de Birman suffisait à répandre la terreur parmi toute la population indigène; au moindre bruit de leur approche, les cultivateurs des frontières abandonnaient en désordre leurs villages; les marchands indigènes de Calcutta, tant la crainte exagère les choses, n'osaient plus s'éloigner, eux ou leurs marchandises, au-delà de la portée du canon du fort William. Cependant les

Birmans ne se hasardèrent pas au-delà de Ramoo; ils se bornèrent à élever quelques palissades dans les environs : c'était une base d'opérations d'où Bandoolah se proposait de prendre l'offensive au commencement de la saison suivante. La présence d'une force semblable sur les frontières, à une courte distance de la capitale, répandait une extrême anxiété dans tout le Bengale. L'arrivée des pluies ne rassurait qu'à demi contre les craintes d'une invasion. Toutefois, on ne savait à quelle mesure recourir pour l'obliger à la retraite. Mais cet objet fut atteint par les succès de l'expédition de Rangoon; un ordre de la cour d'Ava rappela Bandoolach et son armée; dans les derniers jours d'août, il se retira soudainement du district de Chittagong.

On ne sait rien, ou du moins peu de chose de la marche de ce corps d'armée à travers la province et les montagnes d'Arracan jusqu'à l'Irrawaddy; la distance, par la route la plus courte, n'est pas moins de deux cents milles. A cette époque de l'année, aucun Cipaye, aucun Européen ne pourrait tenir la campagne pendant une semaine. Les jungles malsains, les marais pestilentiels d'Arracan, les nombreux bras de mer ou rivières qui l'entrecoupent en tous les sens, les torrents des montagnes semaient d'obstacles presque insurmontables chaque pas de la route. Le guerrier birman sut pourtant en triompher. Grâce à ses habitudes, à son adresse, les difficultés de ce genre, contre lesquelles échoueraient tous les autres soldats du monde, ne sau-

raient l'arrêter : on le dirait amphibie de sa nature, tant il passe facilement de la terre à l'eau ou de l'eau à la terre. Il excelle dans la construction des radeaux ; il n'est encombré d'équipage d'aucune sorte ; du riz pour une quinzaine de jours, et qu'il porte sur ses épaules, forme tout son bagage ; il est toujours prêt à obéir à la première sommation de ses chefs. Ceux-ci, lorsqu'ils n'ont pas à redouter la présence de l'ennemi, laissent leurs corps d'armée se subdiviser en petits détachements, pour la plus grande facilité des approvisionnements ; un rendez-vous général est alors fixé, et il est rare que quelques uns y manquent. Ainsi fit Bandoolach dans cette circonstance. Dans l'espace d'une seule nuit, sans éveiller en quoi que ce soit les soupçons des Anglais, il évacua tout-à-coup la position qu'il occupait dans le voisinage de Ramoo. Le lendemain les avant-postes anglais s'étonnèrent de ne plus apercevoir les ennemis de la veille. D'ailleurs aucun indice ne révélait la route suivie par eux ; pas un malade, pas un blesssé n'était demeuré en arrière. Un amas considérable de grain, rassemblé sans doute dans l'espérance d'une prochaine invasion du Bengale, était la seule trace de nature à faire soupçonner le séjour récent d'un corps d'ennemis dans les palissades abandonnées.

A son passage à Ava, pour se rendre à son poste, Bandoolah fut accueilli avec de grands honneurs. Les Birmans en attendaient les conséquences les plus importantes. La nouvelle de cette nomination

se répandit avec rapidité jusque dans les parties les plus éloignées de l'empire. L'armée reprit une ardeur extrême. Les habitants des campagnes, qui jusque là n'avaient montré que peu d'ardeur à seconder les efforts des autorités locales et du gouvernement, changèrent tout-à-coup de disposition : on les vit accourir sous les drapeaux en grand nombre et de partout. Bientôt des détachements de l'armée d'Arracan, de jour en jour plus considérables, ne tardèrent pas à arriver dans les environs de Rangoon. Plusieurs de ces détachements suivirent les côtes, traversèrent les montagnes dans le voisinage de Prome; tous arrivèrent enfin au rendez-vous général qui leur avait été assigné à Donoobew. Bandoolach lui-même ne tarda pas à quitter Ava. Une nombreuse flotte de bateaux portant un train considérable d'artillerie descendait la rivière pendant qu'il en suivait les bords. Plusieurs renforts le rejoignirent en chemin. Cette nouvelle armée devait s'assembler dans le voisinage de Donoobew, et de là manœuvrer de manière à joindre les troupes qui se trouvaient alors vis-à-vis des Anglais. Bandoolah était personnellement et depuis long-temps impatient de combattre les Anglais. L'empereur des Birmans s'étant occupé précédemment de l'idée de conquérir Siam, il avait fait tous ses efforts pour le persuader d'abandonner ce projet et de tourner son ambition vers l'ouest : « Pourquoi, disait-il, ne nous emparerions-nous pas des pro-

vinces des Anglais qui sont plus riches et nous offrent une proie plus facile? J'ai déjà mis en déroute leurs meilleurs soldats; confiez-moi une armée, et je saurai conquérir leur empire. » Ce projet, qu'il ne cessa de reproduire, fut enfin adopté, et c'est alors qu'il exécuta sur le territoire anglais l'invasion dont nous venons de parler. Il s'était muni de chaînes dorées pour enchaîner le gouverneur-général.

A Rangoon, les Anglais n'étaient point oisifs: le général anglais ne laissait point à l'ennemi le temps de revenir de la première impression de terreur. Il ne cessait de l'attaquer tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Les palissades élevées par celui-ci sur la rivière de Dalha et sur la branche de la Panlang qui se jette dans l'Irrawaddy, furent successivement emportées. La perte des Anglais fut presque nulle, les Birmans souffrirent au contraire beaucoup; ils perdirent en outre plusieurs pièces d'artillerie. Les pluies continuèrent pendant tout le mois de septembre; les maladies se multiplièrent dans les rangs de l'armée anglaise à un point effrayant. Une fièvre épidémique qui parcourait alors toute l'Inde éclata parmi les troupes; n'étant dangereuse que dans un petit nombre de cas, elle laissait ceux qu'elle avait attaqués dans un état de faiblesse et de débilité extrême qui les rendait incapables de toute fatigue. L'armée avait des fruits en abondance; leur usage dégénérant en abus, amenait une dysenterie qui généralement se terminait par la mort du malade. Les Européens, parmi les-

quels la maladie sévissait de préférence, mouraient tous les jours en grand nombre ; les hôpitaux s'emplissaient d'une manière effrayante ; à peine 3,000 soldats restaient-ils disponibles pour la garde des lignes. On construisit de vastes hôpitaux flottants ; la nourriture et les médicaments n'y manquaient pas ; toutefois on n'en obtint aucun résultat favorable ; un changement de climat ou de saison était le seul remède vraiment efficace duquel on pût espérer un prompt retour à la santé. Merguy et Tavoy, alors en la possession de l'armée, parurent aux médecins réunir de grands avantages pour une station de convalescents : ils les désignèrent pour cet usage ; un grand nombre de soldats fut dirigé sur ce point. Le résultat justifia pleinement les espérances des médecins : des hommes qui depuis plusieurs mois vivaient à Rangoon dans un état de faiblesse déplorable, au bout de peu de semaines passées à Merguy et à Tavoy, recouvrèrent pleinement leur vigueur et leur bonne santé.

Une constante inimitié existait entre Siam et les Birmans ; de fréquentes guerres en avaient été le résultat. On put croire que les Siamois ne manqueraient pas de donner secours à ceux qui envahiraient le territoire de leurs anciens ennemis ; le débarquement des troupes anglaises à Rangoon fournissait à la cour de Siam une occasion longtemps cherchée de venger d'humiliantes défaites et de recouvrer ce qu'elle avait perdu. Dans toute autre circonstance, les Siamois auraient sans doute pro-

fité avec empressement de cette occasion de s'emparer de Merguy et de Tavoy; mais l'invasion de ces provinces par une puissance européenne les privait de toute espérance d'acquisition nouvelle de ce côté. Le voisinage de cette puissance ne pouvait manquer de leur être nuisible; il aurait mis un terme à certaines courses annuelles, dans lesquelles ils enlevaient grand nombre de cultivateurs de ces provinces, trop éloignées du centre du gouvernement pour en être protégées. La cour d'Ava sut mettre ces dispositions à profit. Elle éveilla habilement les frayeurs du roi de Siam, en lui représentant l'expédition anglaise comme le prélude d'une invasion de la presqu'île entière. Elle le sollicitait de joindre ses forces à celles des Birmans contre l'ennemi commun. Mais les Siamois s'étaient résolus à un parti plus pacifique. Ils craignaient, comme nous venons de le dire, l'établissement des Anglais sur les côtes de Tenasserim. Jusqu'au dernier moment ils ne crurent pas au succès de ces derniers. D'un autre côté, la situation de leur capitale sur le bord de la mer leur rendait éminemment redoutable toute guerre avec une puissance maritime. Influencée en sens divers par ces intérêts contraires, la cour de Siam chercha à se tenir également dans de bons termes avec l'une et l'autre des parties belligérantes, sans jamais se compromettre à l'égard de l'une des deux. Le roi de Siam fit en même temps un grand déploiement de préparatifs de guerre; il voulait se mettre en

mesure de tirer parti des circonstances, quelles qu'elles fussent. Les Anglais l'emportaient-ils ; il se flattait d'obtenir d'eux Tavoy, Martaban, ou toute autre portion de territoire à sa convenance, comme récompense de ses dispositions amicales et la promesse des services qu'il leur avait faite ; il se serait en outre trouvé satisfait au fond du cœur de l'abaissement de ses vieux ennemis. La victoire demeurait-elle au contraire aux Birmans ; parvenaient-ils à chasser l'armée d'invasion anglaise, le roi de Siam croyait pouvoir espérer d'être maintenu dans la possession des villes conquises par cette armée dans la province de Tenasserim, soit en les retenant comme un don que lui auraient fait les Anglais, soit en réussissant à s'en emparer à leur évacuation par les Anglais et avant l'arrivée des Birmans. D'ailleurs, quels que fussent les desseins secrets du roi de Siam à l'égard des parties belligérantes, le moment était venu de se mettre en mesure d'agir. En conséquence, il envoya un corps de ses troupes sur la frontière de Martaban, et ce corps dut se mettre en mesure ou d'attaquer Rangoon, ou de se réunir aux Anglais dès l'ouverture de la campagne, en un mot, d'agir suivant les circonstances. Ce mouvement détermina le général anglais à s'emparer de la ville de Martaban dès le 1er octobre : de ce point, une communication directe pouvait être ouverte avec l'armée siamoise, et ses mouvements surveillés.

La ville de Martaban, à cent milles environ à

l'est de Rangoon, est située au fond du golfe de ce nom. C'est la capitale d'une vaste province ; elle a de l'importance sous le point de vue commercial ; elle est en outre fort bien placée pour servir de dépôt de vivres et de munitions. Les Birmans, dans leurs guerres avec les Siamois, l'adoptèrent fréquemment comme lieu de rassemblement. De là ils faisaient de journalières excursions sur le territoire conquis, tantôt pour piller, tantôt pour faire des prisonniers. La meilleure partie de la population des provinces voisines fut successivement emmenée en captivité ; enlevée à Cassay, à Arracan, à Assam, on la transporta sur le territoire d'Ava. Sur les bords de l'Irrawaddy, on rencontre des villages entiers habités par des ouvriers en fer, ou d'autres métiers, dont les traits annoncent nettement une origine étrangère, quoique leurs habitudes n'aient plus rien qui les distingue des indigènes du pays. Les habitants de la province de Cassay sont recherchés entre tous les autres ; ils sont estimés comme bons ouvriers ; ils sont supérieurs aussi dans l'équitation ; la cavalerie des Birmans en est presque entièrement composée. Sur la frontière de Martaban, il se faisait une espèce de guerre de frontière continuelle entre les Siamois et les Birmans ; mais en ce moment ces derniers se trouvaient trop sérieusement occupés chez eux pour inquiéter leurs voisins ; le corps d'armée siamois put donc prendre position à quelques journées de marche de la ville, sans être inquiété. Telle était

l'état des choses à Martaban lorsque les Anglais se présentèrent.

Le 13 octobre, un détachement de l'armée anglaise, composé du 41e régiment d'infanterie du roi et du 3e d'infanterie légère de Madras, mit à la voile de Rangoon; il était commandé par le lieutenant-colonel Godwin. Le calme et les vents contraires retardèrent l'expédition; au lieu de surprendre l'ennemi comme on s'en était flatté, on le trouva tout-à-fait sur ses gardes. Le gouverneur de Martaban était un vétéran hardi et résolu; il avait fortifié avec habileté toutes les éminences qui se trouvaient aux environs de la ville. La distance d'une vingtaine de milles qui séparait celle-ci de la côte était en outre semée d'obstacles difficiles à surmonter : des forêts, des marais, une plaine de riz, encore couverte de l'inondation amenée par la mousson, rendaient le chemin de terre impraticable; un banc de sable rendait en même temps la navigation fort difficile sur toute cette côte; on ne pouvait en approcher sans danger. Ce dernier moyen fut cependant celui qu'on choisit. A force de persévérance et de travail, les vaisseaux vinrent à bout de s'embosser vis-à-vis et à peu de distance de la ville. Le gouverneur refusa tous les termes de capitulation qui lui furent offerts; un assaut eut lieu. Le détachement chargé de ce service s'empara de la place, ayant essuyé une perte d'une trentaine d'hommes. Les habitants de Martaban, qui étaient en général Tiliens ou Peguins, c'est-

à-dire originaires du Pegu, reçurent les troupes britanniques avec toutes les apparences de la satisfaction. Un grand nombre d'entre eux allèrent même jusqu'à offrir de faire cause commune avec les nouveaux conquérants contre les anciens. Ce fut d'ailleurs le seul endroit du Pegu où les souvenirs de l'ancienne nationalité semblèrent encore vivants. La disparition de toute trace de l'ancienne famille royale de Pegu, la politique cruelle des conquérants, qui fit exterminer ou expulser dans un exil perpétuel tout chef ou homme de quelque importance; leur système fort judicieux d'amalgame, de fusion d'abord forcée, entre la race nouvelle et la race ancienne, toutes ces circonstances réunies avaient fini par effacer jusqu'au souvenir de l'ancienne indépendance du pays. Si un sentiment de regrets avait survécu à cette crise, où le nom même de Pegu fut proscrit, il ne fallait le chercher que parmi les habitants de Martaban, ou bien chez les descendants des familles que la persécution des vainqueurs avait forcé de chercher un asile dans le royaume de Siam ; dans le Pegu lui-même aucun sentiment semblable n'existait plus. Après s'être établi à Martaban aussi fortement que possible, le lieutenant-colonel Godwin envoya un détachement contre Yeh, situé à l'est entre Martaban et Tavoy; la place se rendit sans coup férir.

La fin des pluies, dans les derniers jours de septembre, semblait devoir marquer le commencement

d'une heureuse époque, attendue avec impatience. Par malheur, là comme ailleurs, la plus mauvaise saison n'est pas celle des pluies, mais l'époque qui la suit immédiatement. Les exhalaisons provenant d'un sol inondé, de larges mares d'eau formées par les pluies, sont plus dangereuses que les pluies elles-mêmes; on en fit une nouvelle et triste expérience à Rangoon. Dans le mois d'octobre, la mortalité fut plus considérable que dans le mois précédent; en revanche, dès les premiers jours de novembre, une amélioration sensible se fit remarquer dans la santé des troupes. De grands vides se faisaient encore remarquer dans les rangs; mais au moins la force revenait assez rapidement aux malades échappés des hôpitaux; on voyait le moment où ils allaient se trouver en mesure de reprendre un service actif. La perspective d'en venir bientôt aux mains avec l'ennemi, et de finir par un grand coup cette pénible campagne, exerçait encore un effet salutaire sur l'esprit des soldats : aussi, dans tous les rangs, depuis les plus obscurs jusqu'aux plus élevés, attendait-on avec une égale impatience l'ordre de se porter en avant. Toutefois, le moment des opérations vraiment décisives n'était point encore arrivé. L'armée d'Ava s'avançait à grandes marches sur Rangoon, sous le commandement de Bandoolach; mais avant de rien entreprendre, il fallait attendre qu'elle fût dans le voisinage de cette ville. Le pays entier, tout couvert d'eau, ne pouvait d'ailleurs permettre aux troupes de se mettre

en mouvement avant la fin de janvier ; c'était effectivement par eau que l'armée ennemie s'avançait sur Rangoon. Sir Archibald profita du temps qui devait s'écouler avant l'ouverture des opérations pour solliciter de nombreux renforts. Grâce à ses représentations, les présidences de Madras et de Calcutta usèrent de tous leurs moyens pour mettre sur pied une force aussi considérable que possible. 500 matelots, arrivés à cette époque de Chittagong à Rangoon, furent aussitôt employés à construire des bateaux propres à remonter la rivière. L'armée reçut aussi le renfort de deux régiments anglais, le 1er et le 47e ; quelques bataillons d'infanterie indigène, un régiment de cavalerie, un détachement de chevaux d'artillerie, furent aussi destinés à rejoindre l'armée avant qu'elle se mît en marche. Officiers et soldats étaient occupés de leurs préparatifs de route, lorsqu'on apprit alors la prochaine arrivée de Bandoolach et de son armée.

Grâce aux efforts de la cour d'Ava, toutes les troupes disponibles avaient été dirigées sur Donoobew. Il s'y trouva, dans le mois de novembre, environ 60,000 hommes de toutes armes, tout prêts à entrer en compagne. 35,000 hommes étaient armés de piques et de mousquets, ou d'une sorte d'armes à feu nommée ingal : on appelait de la sorte une petite pièce montée sur un affût, manœuvrée par deux hommes, et portant une balle de 6 à 12 onces. La cavalerie provenant de la province de Cassay montait à 7,000 chevaux. Des éléphants

portaient les pièces d'artillerie, assez nombreuses et passablement servies. Le reste de l'armée était armé de lances ou piques, troupe qui n'était pas la moins redoutable dans une armée birmane. Doués qu'ils sont d'une grande force physique, armés de cette lance et d'un court poignard, les Birmans, dès que le combat dégénère en mêlée, ont ordinairement l'avantage sur le fusil européen; avec la longue pique ils atteignent de plus loin, avec le poignard de plus près que la baïonnette. Quelques milliers d'hommes avaient pour mission de creuser des tranchées ou d'élever des palissades. Par une méthode de guerre qui leur est particulière, les Birmans ouvrent en effet des sortes de tranchées, non seulement pour attaquer des ouvrages fortifiés, mais même contre tout ennemi qui se tient sur la défensive. Ces pionniers, marchant derrière les fusiliers ou mousquetaires, défendus par le feu de ceux-ci, s'attachent à la terre, creusent des trous, des sortes de tranchées, où au bout de peu d'instants les soldats trouvent un abri pour tirailler à couvert. Enfin un détachement des invulnérables, pourvus de charmes, de sortiléges qu'on disait tout puissants, mais surtout d'opium, avaient rejoint l'armée. Ceux-ci, au grand étonnement des soldats, dès que les armées se trouvaient en présence, ne manquaient jamais de s'avancer en dehors des rangs; là ils dansaient une pantomime de défi avec les gestes les plus bouffons, mais aussi avec la plus complète prodi-

galité de leur personne. Les balles et les boulets pleuvant autour d'eux ne leur causaient aucune sorte d'émotion. Cette armée était sans contredit la plus considérable que les Birmans eussent jamais mise en campagne. D'un autre côté, les succès passés du général, son caractère hardi et entreprenant, ne leur laissaient aucune crainte sur le résultat du conflit qui allait s'engager.

Des bruits confus s'étaient répandus dans l'armée anglaise de l'arrivée des troupes d'Arracan et de leur jonction avec les autres troupes nouvellement levées. On s'était aussi aperçu de leur concentration à Donoobew, et du mouvement de diverses divisions ennemies sur le front des lignes anglaises. Bientôt de nouvelles rumeurs annoncèrent l'arrivée de Bandoolah lui-même à la tête du corps d'armée principal. D'ailleurs les soldats birmans gardaient avec une sévérité extrême tous les chemins qui conduisaient au camp anglais ; ce fut chose impossible que de recueillir pendant toute la durée du mois d'octobre le moindre renseignement sur la force ou la position des différents corps ennemis. On se trouvait déjà en novembre, lorsqu'une lettre de Bandoolah ayant été interceptée, on apprit enfin quelque chose de ses projets et de son armée. Dans cette lettre il s'annonçait comme ayant quitté Prome à la tête d'une invincible armée, pourvue de chevaux, d'éléphants, et de toute espèce de munitions ; il se croyait au moment de chasser les Anglais de Rangoon, il

parlait de son projet d'une attaque prochaine. Le général anglais dut faire les préparatifs nécessaires pour le recevoir. Les pertes nombreuses et récentes de l'armée anglaise lui rendaient fort difficile de défendre la position étendue qu'elle occupait. Dans le but de remédier autant que possible à cet inconvénient, on établit à la hâte quelques postes fortifiés, consistant en redoutes et en pagodes défendues par de l'artillerie.

A la fin de novembre, les deux armées se trouvaient en présence. L'armée anglaise prit une position triangulaire; le sommet du triangle se trouvait marqué par la grande pagode, les deux côtés par deux lignes d'infanterie, la base par la ville même de Rangoon. Cette ville devait former l'extrême gauche dans le cas d'une attaque par l'est, l'extrême droite dans le cas contraire. Deux détachements d'infanterie, l'un placé dans l'intérieur, l'autre à ses pieds, et vingt pièces de canon montées sur les terrasses défendaient la grande pagode. Le 3e régiment d'infanterie légère et quelque artillerie occupaient une hauteur située entre elle et la ville. Un sloop de guerre et une forte division de chaloupes ou bateaux armés protégeaient le poste de Kemundine, point d'une grande importance, en ce qu'il mettait Rangoon à l'abri de toute attaque par eau. Quant à l'armée birmane, elle avait pris position dans l'intérieur d'une vaste forêt, située en avant de la grande pagode. A compter de la rivière, au-dessus de Kemundine, elle allait s'é-

tendant en demi-cercle dans la direction de Puzendoon ; la fumée qui s'élevait au-dessus des bivouacs de ses différents corps dessinait assez nettement cette situation.

Les sentinelles anglaises, pendant la nuit du 30 novembre au 1er décembre, entendirent du côté de l'ennemi des bruits vagues, confus; tantôt c'était comme un grand nombre de voix s'appelant avec précaution, tantôt comme le bruit d'une foule cheminant en silence et avec précaution le long de la lisière du bois. Dans l'intérieur de la forêt le sourd retentissement de la hache et de la cognée, la chute plus bruyante des arbres, ne cessaient de se faire entendre. On ne put douter que l'ennemi ne se préparait à prendre l'offensive; toutefois on ne pouvait deviner s'il tenterait une attaque à force ouverte, ou bien s'il s'en tiendrait à son système ordinaire de ne cheminer que pas à pas, de palissade en palissade; mais bientôt toute incertitude cessa. Le soleil n'avait pas encore paru que les Birmans dirigèrent une très vive attaque sur Kemundine; un feu animé de mousqueterie et d'artillerie se soutint pendant quelque temps avec égalité, tant de leur côté que de celui des Anglais. De la grande pagode, point important de la position anglaise, les soldats prêtaient une oreille attentive au bruit du combat; ils se plaisaient à discerner les joyeux hurrahs des marins anglais, lorsque ceux-ci lâchaient leurs volées. L'épaisseur de la forêt qui séparait la pagode de la rivière enle-

vait en effet au reste de la ligne anglaise toute possibilité d'apercevoir ce qui se passait à Kemundine; un épais nuage de fumée qui s'élevait au-dessus du lieu du combat achevait de le dérober aux yeux. Mais les Birmans, étonnés de la résistance qu'ils trouvaient, après une perte considérable, abandonnèrent l'entreprise; la fumée du combat ne tarda pas à se dissiper. On put voir de la grande pagode les mâts des vaisseaux qui s'élevaient à leur place précédente au-dessus des arbres de la forêt, ce qui ne laissait aucun doute de l'issue du combat.

Dans l'après-midi, l'armée birmane s'était formée en colonne, manœuvrant à l'ouest de la rivière, se dirigeant à travers les plaines de Dallah, vers Rangoon. Partagée en six divisions, elle exécutait ses mouvements au commandement de plusieurs chefs, avec une grande régularité. Les ombrelles dorées, signes de l'autorité de ces derniers, étincelaient au soleil; en raison de leur éloignement de l'armée ennemie, c'était la seule chose qu'il fût possible aux Anglais d'en apercevoir, et ce mystère avait quelque chose d'effrayant. Arrivée sur la rive opposée à Rangoon, la première division des Birmans, quittant ses armes, ouvrit la tranchée, puis commença la construction des batteries destinées à jouer contre la flotte. Le corps principal s'enfonça dans le jungle, abattit des arbres, fixa l'emplacement d'un camp et l'entoura de palissades. Ces préparatifs achevés, plusieurs co-

lonnes débouchèrent de la forêt à un mille à l'est de la grande pagode; elles se dirigèrent vers Rangoon par un sentier bordant la forêt, portant à profusion des bannières et des drapeaux. Bientôt ces différents corps, ayant pris les postes assignés d'avance à chacun, formèrent une ligne continue, débordant par ses extrémités la droite et la gauche de la position des Anglais, et l'enclavant tout entière. Un intervalle de peu d'heures suffit à cette opération. Les Anglais avaient à peine eu le temps de comprendre, de deviner ce qui se passait, car l'épaisseur de la forêt leur dérobait la vue de l'ennemi, lorsqu'ils se trouvèrent tout-à-coup emprisonnés dans cette ligne de circonvallation. Un seul côté leur demeurait ouvert: c'était un petit canal allant du derrière de leur position à la rivière de Rangoon. Cette circonvallation appuyait sa gauche à la rivière de Puzendon et sa droite à Kermundine; elle avait son centre à la grande pagode, point le plus important, clef en quelque sorte de la position anglaise. Cette ligne n'avait qu'un seul défaut, inévitable d'ailleurs, en raison de la nature des lieux : elle était coupée en deux par la rivière, ce qui enlevait jusqu'à un certain point à l'ennemi la faculté de manœuvrer et de porter toutes ses forces soit à droite, soit à gauche. En revanche, toute cette opération fut conduite et exécutée avec un ordre, une régularité, dont s'étonnèrent les Anglais. Les différents corps vinrent tous à la fois prendre les postes qui leur étaient

assignés d'avance, avec une exactitude qui aurait fait honneur à une armée européenne. La formation étant complétée, le reste de l'armée birmane se mit à ouvrir la terre, comme l'avait fait la première division; en moins d'une couple d'heures la ligne fut achevée.

Cette ligne dérobait alors aux yeux des Anglais la masse nombreuse qu'ils avaient vue manœuvrer toute la journée. La rapidité avec laquelle les Birmans élèvent leurs fortifications de campagne est, en effet, singulièrement remarquable. La nature de ces ouvrages, la façon dont ils s'exécutent ne le sont pas moins. Un corps de troupes, chargé de cette besogne, se divise par couple de deux soldats; l'un est armé d'une pelle, l'autre d'une pioche; tous deux se mettent à l'œuvre et creusent un trou disposé de manière à les protéger tout à la fois contre le mauvais temps et le feu de l'ennemi; une tranchée commune lie ensemble tous ces trous. Puis on pousse en zigzag cette tranchée, jusqu'à quelques verges seulement du point d'attaque. La profondeur de ces tranchées est calculée de manière à protéger ceux qui s'y trouvent contre la mousqueterie et l'artillerie, jusqu'à un certain point même contre l'explosion des bombes : une bombe qui tombe dans la tranchée ne peut tuer au plus que deux hommes; elles sont aussi fort bien calculées pour repousser une attaque, étant renforcées par des abatis. Chacun de ces trous est pourvu d'eau, de riz, de bois de chauffage, même d'un lit

de paille, où l'un des deux soldats se repose pendant que l'autre veille. S'agit-il de cheminer en avant, on profite ordinairement de la nuit. Les soldats les plus avancés se portent jusqu'au point où doit s'ouvrir la seconde tranchée, et là se mettent de nouveau à l'œuvre. Leurs camarades de la queue viennent prendre leur place, et ainsi de suite progressivement, le nombre des tranchées variant suivant les plans du général ou la nature du terrain, etc. C'est par ce procédé que disparurent les nombreuses légions qu'on avait vues dès le matin : on les eût dites rentrées en terre par enchantement, tant la plaine était devenue déserte et silencieuse. On ne voyait plus un soldat, on n'entendait plus le moindre bruit. Seulement on pouvait discerner de temps à autre, étincelant aux rayons du soleil, l'ombrelle dorée de quelques chefs qui sans doute inspectaient les différents postes.

Dans l'après-dînée, la garnison de la grande pagode fit deux sorties; elle se proposait de surprendre l'ennemi, qu'elle supposait trop occupé de ses travaux pour se tenir préparé à une semblable visite. Les Anglais arrivèrent effectivement jusque dans les tranchées avant d'être aperçus. Les Birmans ouvrirent un feu trop faible pour les arrêter; ils forcèrent un passage à travers la tranchée, prirent l'ennemi en flanc, et le chassèrent de ses abris sans essuyer de pertes considérables. Ils détruisirent bon nombre d'armes et d'outils, puis se reti-

rèrent sans être inquiétés par les nombreux corps qui se formaient autour d'eux. Les Birmans, à la vérité, aussitôt cette retraite effectuée, vinrent occuper de nouveau la tranchée, et recommencer leurs travaux comme si rien n'était arrivé. Un corps de réserve considérable prit en outre immédiatement position de manière à protéger les travailleurs contre de nouvelles attaques.

Le mauvais succès de leurs attaques sur Kemundine n'avaient pas découragé les Birmans. La nuit venue, ils firent un nouvel effort, en quelque sorte désespéré. Fatigués des travaux et des combats de la journée, les Anglais étaient au moment de se livrer aux repos; tout-à-coup une clarté étincelante remplit les airs, illumine la campagne à plusieurs milles à la ronde : c'étaient plusieurs radeaux-brûlots qui descendaient la rivière, tout enflammés, dans la direction de Rangoon. Des décharges de mousqueterie se firent tout-à-coup et au même instant entendre de Kemundine. Les Birmans avaient lancé leurs brûlots sur le fleuve avec le premier flux de la marée, dans l'espérance de forcer les vaisseaux à s'éloigner de leurs stations. Ces brûlots étaient suivis de bateaux de guerre tout prêts à prendre avantage du désordre qui devait s'ensuivre si quelques vaisseaux prenaient feu. Le sang-froid et l'intrépidité des marins anglais prévinrent ce danger : descendant dans des bateaux, ils jetèrent le grappin sur les radeaux enflammés, les conduisirent au-delà du mouillage ou les firent échouer

sur le rivage. Du côté de la terre, les Birmans furent de même repoussés avec une grande perte, dans l'effort qu'ils firent pour pénétrer dans l'intérieur du fort.

Au point du jour, le 2 décembre, on voyait des lignes anglaises les ennemis occupés sur toutes les parties de la ligne. Ils s'étaient complétement retranchés sur quelque hauteur et sur le terrain ouvert, à distance d'une portée de mousquet et au nord de la grande pagode, dont ils se trouvaient séparés par un étang très considérable, nommé par les négociants qui fréquentaient Rangoon, le *Scotah-Tank*. Sur ce point, et dans une vallée boisée située à sa droite, de fréquentes escarmouches eurent lieu. Les Birmans parvinrent à se placer sur plusieurs points d'où leurs canons prenaient d'enfilade la ligne anglaise, d'où leur mousqueterie portait même sur les baraques occupées par les soldats anglais. Il fallait les en déloger avec d'assez grandes pertes. Ils reprirent souvent quelques uns de ces postes : ce n'était jamais sans un combat obstiné. La bravoure naturelle du soldat anglais était soutenue par la conscience de la nécessité de ce qu'il faisait; les Birmans, naturellement braves aussi, mais pleins de confiance dans l'espèce de fortifications dont ils étaient entourés, faisaient une grande résistance. Le 3 ou le 4, l'ennemi continua ses approches avec une infatigable activité; il s'approchait sur tous les points à la fois. A la grande pagode, il avait atteint le bord de l'étang : de là,

il faisait un feu continuel sur les baraques des Anglais. Il saluait d'une douzaine de coups de fusil toute tête qui osait se montrer sur les remparts. Du côté de Rangoon, il s'était approché d'assez près pour lancer de temps à autre quelques boulets sur la ville, tout en soutenant une guerre continuelle avec deux petits postes plus rapprochés. De l'autre côté de la rivière, il maintenait jour et nuit un feu très vif sur les vaisseaux anglais mouillés près de Rangoon; deux des vaisseaux qui se tenaient au milieu de la rivière se trouvaient seuls à même de leur riposter. La garnison de Kemundine ne jouit jamais de deux heures de repos; quoique épuisée de fatigue, elle n'en continua pas moins de repousser avec une admirable énergie de continuelles attaques. Les Cipayes s'y firent surtout remarquer par une abnégation d'eux-mêmes, une constance dans le danger, qui dépassent toute expression; ils ne quittaient leurs armes ni jour ni nuit, se contentant pendant plusieurs jours de quelques grains de riz sec pour toute nourriture. Sur la rivière, la difficulté du mouillage, l'approche des brûlots, rendaient quelquefois la position des vaisseaux anglais fort critique; le courage et le sang-froid des matelots triomphèrent de ces obstacles. Ces circonstances n'en décidèrent pas moins sir Archibald à prendre une vigoureuse offensive.

L'ennemi, ayant transporté hors des jungles les munitions et le matériel de son aile gauche, les

avait placés dans un retranchement; ils s'y trouvaient à la portée des Anglais : aussi fut-ce sur ce point que sir Archibald se décida à diriger son attaque. Dans la matinée du 5, deux colonnes d'attaque furent formées pour l'exécution de ce plan : l'une de 800 hommes, commandée par le major Sale; l'autre de 500, sous ceux du major Walker. Le major Sale devait attaquer le centre de la ligne ennemie; le major Walker devait partir d'un poste en avant de la ville, et attaquer vigoureusement de ce côté. Un parti de dragons, débarqué seulement la veille, suivait la première colonne. Dans la même matinée, le commandant des forces navales, le capitaine Chads, s'avança jusqu'à la baie de Puzendoon, à une portée de canon de l'arrière-garde de l'ennemi : il avait avec lui un vaisseau de guerre et une partie de la flottille. Il commença une forte canonnade sur les retranchements de l'ennemi les plus voisins; son but était d'attirer l'attention des Birmans sur ce point jusqu'au moment où le signal de l'attaque serait donné. Le capitaine Piper, à la tête d'une compagnie du 38e, fit d'un autre côté une diversion en avant de la pagode. Le signal donné, les deux détachements s'avancèrent à la fois. Les troupes sous le major Walker furent engagées les premières; en approchant des tranchées de l'ennemi, elles reçurent un feu bien dirigé, qui fut fatal à leur brave commandant et à un grand nombre de ses camarades. Elles franchirent néanmoins l'abatis et entrèrent dans les tranchées.

En ce moment, la cavalerie de Cassay déboucha de derrière un bois ; elle se proposait de couper la retraite aux blessés anglais. Un feu de mitraille bien nourri, parti d'un poste appelé la Maison-Blanche, la contraignit à se retirer. De son côté, le major Sale emporta après une faible résistance les ouvrages qui se trouvaient devant lui. Les Birmans furent surpris et effrayés de la marche de l'autre colonne, sous les ordres du major Walker, qui arrivait au secours de celle du major Sale. Ces deux colonnes, après avoir opéré leur jonction, continuèrent de concert la poursuite de l'ennemi ; ce dernier couvrait la plaine, au-delà des retranchements, au nombre de plusieurs milliers. On les apercevait fort distinctement ; mais la rapidité de leur fuite ôtait toute chance de les atteindre. Les Anglais se portent alors sur d'autres retranchements situés en arrière des premiers, occupés par la réserve, et où flottait encore le grand étendard birman. L'artillerie ennemie, garnissant quatre retranchements circulaires, continuait de faire un feu très vif. Il était à craindre que ces retranchements ne fissent une grande résistance ; mais les Anglais ne leur en donnèrent pas le temps. Ils se précipitèrent rapidement dans ces tranchées, dont les défenseurs prirent aussitôt la fuite, abandonnant 30 pièces de canon en bronze, un grand nombre de jingals, plusieurs amas de toutes sortes d'armes. On y fit un grand nombre de prisonniers, qui tous s'attendaient à être mis à

mort; les uns étaient enivrés, d'autres stupéfiés par l'opium, d'autres parfaitement de sang-froid, tous se résignant à leur sort avec un calme imperturbable. On trouva dans ces redoutes un grand nombre de tablettes qui contenaient des ordres du jour, des états de l'armée, etc., et aussi un excellent projet pour l'attaque de Rangoon. On prit encore un grand nombre d'étendards birmans : ils étaient faits de soie, et portaient l'effigie d'une oie ou d'un paon. Le major Sale campa sur les ouvrages dont on venait de prendre possession. Le lendemain, 6 décembre, Bandoolach fit tous ses efforts pour rallier sa gauche. Cette défaite ne semblait d'ailleurs ne l'avoir ni abattu ni fait chanceler dans ses projets : en face de la grande pagode, ses troupes continuaient à travailler avec un zèle aussi soutenu que précédemment à pousser leurs approches. Il renforça cette partie de sa ligne par la portion de ses troupes chassées de la plaine le jour précédent.

Encouragé par ce succès, le général anglais se résolut à une action plus décisive : il se mit en mesure d'attaquer vigoureusement la portion de la ligne ennemie faisant face à la grande pagode. D'après ses ordres, quatre colonnes d'attaque furent formées pour exécuter ce projet : elles durent prendre leur point de départ à la pagode, et attaquer à la fois les retranchements ennemis par les flancs et par le centre. Au moment où ces troupes se mettaient en mouvement, une vive canonnade fut ouverte par plusieurs pièces de gros ca-

libre, débarquées le jour précédent. Les Birmans soutinrent ce feu avec beaucoup de fermeté; ils ripostèrent avec constance, quoique avec désavantage, à l'aide de leur artillerie légère, de leurs mousquets, de leurs jingals. Pendant ce temps, les colonnes s'étaient mises en marche; sous les ordres du colonel Mallet, la colonne de gauche débouche du jungle sur la droite de l'ennemi; la colonne de droite, sous ceux du colonel Brodie, se montre sur sa gauche; les deux colonnes du centre, l'une commandée par le colonel Parlby, l'autre par le capitaine Wilson, descendent les escaliers de la pagode par sa face nord, et se dirigent vers le centre de la position ennemie; elles se proposaient de l'aborder du côté de l'étang dont nous avons déjà parlé. L'apparition de ces troupes, qui menacent à la fois trois points différents, semble d'abord frapper les ennemis d'étonnement, d'immobilité; cependant ils reviennent à eux et commencent un feu bien dirigé. Les Anglais continuent d'avancer. Les Birmans avaient reçu l'ordre de viser surtout aux officiers européens. Un de ceux-ci, à la tête d'une des colonnes, attira leur attention par sa taille très élevée; vingt de leurs meilleurs tireurs le choisirent pour but au même moment; ils tirèrent, le manquèrent, mais abattirent un grand nombre de soldats à ses côtés. A cette vue, persuadés que celui-ci porte un charme qui le rend invulnérable, ils lâchent pied et s'enfuient immédiatement. Cet exemple est suivi sur d'autres points; bientôt chas-

sés de la totalité de leurs tranchées, ils se réfugient dans la forêt. En raison de leur petit nombre, de la fatigue des jours précédents, les Anglais ne pouvaient songer à les poursuivre; ils les laissent exécuter cette retraite à leur guise. Un grand nombre de cadavres couvraient le champ de bataille, tous décorés de quelques charmes chèrement vendus, comme une protection contre tout danger. On trouva dans les tranchées un grand nombre d'échelles préparées pour l'assaut de la pagode.

Sir Archibald Campbell ne perdit pas de temps pour suivre ce succès; le soir même de cette journée, un corps de troupes, sous les ordres du colonel Parlby, s'embarqua pour traverser la rivière à l'aide de la marée; il avait pour mission d'attaquer les retranchements des Birmans du côté du rivage. L'obscurité de la nuit favorisa les Anglais; ils débarquèrent sans difficulté sans avoir été aperçus, escaladèrent les retranchements avant qu'aucun cri d'alarme n'eût été poussé, et parvenus sur le rempart, eurent le temps d'ajuster avant de lâcher leur première décharge. Cette attaque imprévue jeta la plus extrême confusion parmi les Birmans; on les vit courir çà et là en désordre, puis enfin évacuer leurs différents ouvrages. Au point du jour, les Anglais se trouvaient dans la pleine et paisible possession de la position de l'artillerie et des munitions de l'ennemi. Le reste de la journée, on vit les Birmans accomplir leur retraite à travers la plaine de Dallah. La pratique constante des Bir-

mans d'enlever leurs morts, le voisinage de la forêt qui leur permettait facilement de le faire, empêchèrent de former un calcul approximatif sur l'étendue de leur perte; cependant, un nombre assez considérable de cadavres demeurés sur le champ de bataille porte à croire qu'elle dut être très grande. De nombreuses désertions, la défection de plusieurs corps de leurs troupes, suivirent ces combats. En peu de jours, Bandoolach, naguère si fier et si hautain, qui s'avançait avec tant de confiance pour chasser de l'empire les téméraires étrangers qui l'avaient envahi, se vit ainsi trompé dans ses plans, déjoué dans toutes ses espérances. Entouré des débris de son armée, il n'osait se décider ni à un nouvel engagement avec un ennemi dont la supériorité venait de lui être démontrée, ni à une retraite définitive, qui devait lui faire rencontrer la face de son souverain irrité.

Dès le 9, la formidable multitude qui naguère entourait la position anglaise était ainsi dispersée. Bandoolach, s'entourant des troupes d'élite sur lesquelles il croyait pouvoir compter davantage, exécuta sa retraite sur Donoobew, qu'il avait pris soin de faire fortifier d'avance. A peine était-il en chemin qu'il reçut des renforts assez considérables. La hardiesse et l'énergie de son caractère, stimulés par la honte et le désir de la vengeance, reprirent aussitôt le dessus. Il résolut de tenter de nouveau la fortune contre les Anglais. Pendant les opérations de ces derniers jours, un corps de ré-

serve de son armée était demeuré au village de Koleen, distant de quatre milles de la grande pagode. Bandoolach se dirigea sur ce point à la tête de 25,000 hommes. La jonction de ces deux corps une fois opérée, ils commencèrent à fortifier une montagne sur laquelle était situé le village, avec une activité dont les soldats birmans sont seuls capables. En quelques instants la montagne, quoique fort rapide, se trouva transformée en une vaste palissade entourée d'un large et profond fossé; les abords du front présentaient l'obstacle ordinaire d'arbres abattus, et dont les branches entrelacées devaient rendre à la fois difficile et dangereuse la marche de l'assaillant. La garnison de l'intérieur de la palissade avait tout le loisir de diriger sur lui un feu très meurtrier, pendant qu'il essaierait de se frayer un passage à travers l'abatis. Au milieu de cette position redoutable, Bandoolach sentit renaître toute sa confiance. Il médita une nouvelle attaque sur les lignes des Anglais; mais cette fois, ne se fiant pas uniquement à la force, il essaya d'y joindre la ruse et la trahison.

La population de Rangoon, fort considérable en temps ordinaire, s'était beaucoup accrue dans ces derniers temps. A chacune des défaites de l'armée birmane, un grand nombre de déserteurs venaient y chercher un refuge, plusieurs accompagnés en outre de leurs familles. Il était de la politique anglaise de les accueillir avec empressement. Parmi ces fugitifs, beaucoup arrivaient avec des disposi-

tions amicales à l'égard des Anglais, d'autres nourrissaient contre eux des sentiments hostiles. Autant qu'il était en lui, Bandoolach, au moyen des fréquentes communications qu'il entretenait avec l'intérieur de la ville, nourrissait ce dernier sentiment; il parvint en outre à jeter dans les rangs de ces fugitifs un grand nombre de ses partisans les plus hardis et les plus dévoués. La situation des Anglais devint alors assez difficile dans l'intérieur même de Rangoon : dans tous les coins se trouvaient des assassins, des espions, des incendiaires; il fallut surveiller pour ainsi dire tous les indigènes. La destruction des magasins et des munitions devenait sans cesse à craindre; ce ne fut qu'à force de surveillance et d'énergie qu'elle n'eut pas lieu. La ville était construite tout entière de matériaux inflammables; il suffisait d'un flambeau, d'une torche, d'une maison à laquelle le feu eût été mis, pour allumer un incendie terrible; l'ennemi, toujours en embuscade, en aurait profité. Pour masquer de plus en plus ses desseins, Bandoolach fit répandre le bruit de l'arrivée dans son camp d'un négociateur venu d'Ava avec plein pouvoir de traiter de la paix. On nommait même ce négociateur : c'était, suivant ce qu'on assurait, un certain Mounshoczar, bien connu comme l'ami, le partisan de la paix. Les émissaires de Bandoolach ne négligeaient rien pour tromper ou endormir l'activité du général anglais. Celui-ci n'en demeurait pas moins sur ses gardes.

Sir Archibald Campbell, en effet, n'eut pas plus tôt reçu une information détaillée sur le retour, la force et la position de l'armée de Bandoolach, qu'il résolut de l'attaquer. Ce dernier n'en parvint pas moins à mettre en exécution une partie de son plan. Dans la nuit du 12 au 13 décembre, les cris au feu! au feu! résonnèrent tout-à-coup à travers la ville; peu après la ville entière était en flammes. Des incendiaires cachés dans la ville avaient déposé en différents endroits des amas de matières inflammables; ils y mirent le feu à une heure convenue. Favorisé par un vent très violent, l'incendie s'étendit de maison en maison, de rue en rue, avec une rapidité toujours croissante; un dôme de flammes s'éleva bientôt au-dessus de la ville; la contrée d'alentour en fut éclairée à une immense distance. On s'attendait à voir l'ennemi profiter de la circonstance; une partie des troupes prit les armes et se porta sur les différents points susceptibles d'être attaqués; une autre s'occupa de lutter contre les progrès de l'incendie. Contre toute attente, l'attaque redoutée n'eut pourtant pas lieu; le vent tomba, et les Anglais, grâce à la persévérance de leurs efforts, finirent par se rendre maîtres de l'incendie. Tout rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé; aucun des magasins ou établissements militaires n'avait été fort heureusement endommagé; en revanche, plus de la moitié de la ville était en cendres. Cet événement, auquel on ne pouvait douter que Bandoolach fût étranger, acheva

de déterminer sir Archibald à prendre l'offensive; il résolut de tenter une attaque décisive.

Le 15, un corps de 1,500 hommes chargé de cette opération, se mit en marche dès la pointe du jour; il arriva sans être inquiété jusqu'à la position des ennemis; mais en approchant, il put comprendre à la fois l'importance, le danger, en un mot toute la difficulté de la tâche qu'il était chargé de remplir. La palissade à enlever se trouvait située à environ deux milles de la pagode de Dagon, sur la route de Kykloo; un marais vaste et profond en couvrait le front; des jungles épais en protégeaient les flancs. Deux attaques simultanées devaient se faire en même temps, l'une en tête, l'autre en queue. Le brigadier-général Cotton fut chargé de celle-ci; sir Archibald Campbell se réserva celle de face et fit aussitôt ses dispositions pour attaquer la position de l'ennemi. Deux palissades fortement construites en défendaient la droite et la gauche; six retranchements circulaires bien protégés par un abatis et garnis de nombreux défenseurs en couvraient le front. L'ensemble de ces ouvrages présentait un développement de trois milles de circonférence; mais l'activité ordinaire des Birmans s'y était pour ainsi dire surpassée; tout avait été fait dans l'espace d'une quinzaine. Le signal de l'attaque consistait en un coup de canon; dès qu'il eut été donné, les soldats s'avancèrent délibérément, leurs échelles à la main. Le matin même, Bandoolach en parcourant ses ouvrages les avait déclarés im-

prenables; les Birmans partageaient cette confiance : aussi considérèrent-ils, pendant quelques instants, cette tentative d'assaut comme une véritable folie. Ils laissèrent les Anglais gagner le pied des palissades sans daigner ouvrir le feu, mais alors ce fut trop tard. Les assaillants avaient atteint déjà le fossé, où ils se trouvent presque à couvert du feu des remparts; ils les escaladèrent à peu près sans perte et sans difficulté. Le brigadier-général Cotton fut obligé d'emporter plusieurs ouvrages avancés avant d'arriver jusqu'à la palissade; il parvint toutefois à y pénétrer. Les premiers pelotons de l'attaque de front ayant franchi la palissade, promptement suivis par les autres, attaquant vivement les Birmans à la baïonnette, les chassèrent promptement de tous les coins du rempart; ils s'échappèrent bientôt en désordre et s'enfuirent de la palissade; mais en traversant la petite plaine qui séparait la palissade du jungle, ils furent chassés par la cavalerie anglaise, dont le sabre bien manié en jeta un grand nombre sur le carreau. L'intérieur de la palissade et le fossé demeurèrent encombrés de morts et de mourants. Plusieurs, croyant la fuite impossible, avec ce génie de ruse propre à leur nation, se barbouillèrent de sang et se mêlèrent aux morts; ils se flattaient d'attendre ainsi la nuit et d'échapper alors, mais le plus grand nombre fut fait prisonnier. Le même soir, les restes de l'armée birmane se retirèrent sur Donoobew, et les troupes anglaises rentrèrent dans leurs cantonnements.

La retraite de Bandoolach laissait les troupes anglaises maîtresses de se porter en avant. Pas un homme ne demeurait en armes dans le voisinage de Rangoon. Un grand nombre d'habitants des campagnes, convaincus désormais de l'incontestable supériorité des Anglais, se réfugièrent dans cette ville, pour s'y placer sous leur protection. L'apparence du plus grand nombre de ces pauvres gens, qui venaient de passer plusieurs mois dans des jungles malsains, exposés à toute l'inclémence d'une saison plus mauvaise que de coutume, était pitoyable. Hommes, femmes, enfants, s'étaient vus contraints de travailler jour et nuit à ces palissades, toujours prises aussitôt terminées. Pendant ce temps les injures, les mauvais traitements de la part d'un grand nombre de petits chefs au pouvoir despotique, avaient été leur lot habituel. Dénués de nourriture, réduits du moins à des herbes et des racines, beaucoup périssaient journellement de misère et de faim; d'autres étaient incessamment punis de mort sous le plus léger prétexte: chacun de ceux qui revenait avait perdu un parent ou un fils. Toutefois, les Birmans ne sont pas gens à se livrer long-temps à un chagrin de ce genre: ils ne s'en mirent pas avec moins d'ardeur à relever et à réparer leurs maisons; ils reprirent leurs premières professions. Un petit bazar fut construit, dès les premiers jours; il ne tarda pas à être approvisionné de venaison, de poissons, de fruits, de toute sorte de légumes, car le pays en abon-

dait. Leur religion ne leur permettait pas de vendre du bœuf; du reste, il y avait grande abondance de buffles pour l'approvisionnement des troupes. Un autre résultat plus important fut encore obtenu; les indigènes fournirent à l'administration de l'armée des domestiques et des moyens de transport par terre et surtout par eau. Le nombre des bateaux et des bateliers birmans fut d'abord peu considérable, insuffisant au transport des approvisionnements, même dans un voisinage fort rapproché de Rangoon; mais les bons traitements les multiplièrent en peu de temps, au point qu'ils dépassèrent promptement les besoins du service. De nombreux renforts arrivèrent bientôt de deux présidences. Le général, sir Archibald Campbell, se décida à reprendre l'offensive dès le 10 février. Il ne comptait pas aller au-delà de Prome; mais la réduction de cette place importante lui semblait un moyen de mettre un terme aux indécisions de la cour d'Ava, et par suite entraîner la conclusion de la paix.

Les formidables préparatifs faits à cette époque par le gouverneur-général, d'un autre côté, étaient de nature à donner l'espérance de finir. Un corps d'armée considérable, bien équipé, bien approvisionné, commandé par le brigadier-général Morrisson, assemblé sur la frontière, n'attendait que le moment de pénétrer dans les jungles insalubres d'Arracan. Le général devait réduire la capitale de cette province; puis cela fait, traverser la chaîne

de montagnes élevées qui sépare la province d'Arracan de celle d'Ava, et venir se joindre à sir Archibald Campbell dans l'Irrawaddy. Sur la frontière du Sylhet, un autre corps d'armée considérable, sous le brigadier-général Shouldham, menaçait de se porter à travers la province de Cassay sur la capitale de l'ennemi. Dans la province d'Assam, le lieutenant-colonel Richard se préparait à attaquer aussi l'ennemi.

Le plan du général anglais consistait à se porter en avant en suivant le cours de la rivière, sans s'en écarter ni à droite ni à gauche. Les approvisionnements ne pouvant arriver à l'armée que par eau, c'était là le seul moyen de n'en pas manquer. Cette décision prise, sir Archibald songea à s'assurer des dispositions des Siamois ; il fit, en conséquence, demander au général en chef de leur armée sa coopération, le priant de se porter sur Toughoo. Jusqu'à ce moment les Siamois étaient demeurés parfaitement immobiles, et comme étrangers à ce qui se passait. A la réception de ce message, ils se décidèrent pourtant à envoyer à Martaban une ambassade chargée de complimenter, au nom de la cour de Bankok, le général anglais sur ses victoires. Le but réel de l'ambassade était probablement d'observer l'état réel des affaires dans Ava. La lettre portée par les ambassadeurs était conçue dans les termes suivants :

« Le nabob de la contrée de Zally, de Lagoon et de Jumnah ; le magnifique héros, le guerrier re-

nommé; celui qui possède la splendeur, la richesse, la dignité; le prince et le gouverneur de cinquante-sept provinces, possédées par nos ancêtres depuis les générations les plus élevées; le seigneur et le chef de neuf tribus de la nation siamoise; le prince de haute caste, possédant le plus riche trône de l'Orient, surnommé Ceylon; le nom du second nabob est Bunzagan-Loom-Yat, le nom du troisième Shoom-Zovr-Bunzagan-Lan-Chey. Ces trois nabobs étant présents dans le durbar avec trente-trois wazeers, étant unanimes d'opinion, n'ayant qu'un objet dans l'esprit, représentent ceci à Son Excellence : —Au gouverneur de soixante tribus, au conquérant des royaumes, le héros anglais, le champion du monde, le dompteur d'éléphants, le général vainqueur des Birmans, et cependant doux et miséricordieux. Cette requête est écrite dans l'année de l'hégire 1186, année plus propice qu'aucune autre année; plus grande qu'aucune de celles vues par nos ancêtres; année dans laquelle le héros anglais, par les ordres de son roi, vint attaquer les Birmans dont il demeura vainqueur, ne molesta pas les habitants, et permit aux pauvres de demeurer dans leurs villages. Ces nouvelles nous ayant atteint, ont répandu parmi nous une joie générale. Nous avons appris qu'un grand nombre de wazeers et de soldats birmans ont été envoyés dans les régions de la mort par les invincibles combattants. Le heros anglais, qui est assis sur un trône, qui est excessivement bienfaisant, a ordonné qu'aucune

vexation, qu'aucun chagrin ne fût infligé à ceux qui demeuraient paisibles dans leurs maisons. Contre votre pouvoir aucun ennemi ne saurait tirer une flèche; le pauvre et le cultivateur trouvent le bien-être sous votre protection. Nous sommes d'avis que si vous continuez à combattre de la même façon encore un an, ou un mois, aucun vestige des Birmans ne restera; leur nom même aura péri. Alors le pauvre pourra passer sa vie dans le bonheur; il aura oublié jusqu'au nom de ces ennemis sans pitié. En conséquence, nous sommes persuadés qu'aucun sujet de chagrin ne peut survenir aux peuples qui vivent à l'ombre de l'étendard de votre clémence. — Le grand nabob Leegab; le second, Bungan-Khoon; le troisième, Bungan-Khasan-Chey; Dow-Ghoom-Thuham, le nabob des contrées de Laboom et Jamey; tous étant assemblés, étant unanimes, n'ayant qu'un objet dans l'esprit, j'ai écrit ceci au grand héros anglais, et je désire être informé des circonstances où vous vous trouvez, et de tous les désirs qui peuvent naître dans votre esprit. »

Cette lettre, en dépit de mombreux compliments dont elle était toute remplie, ne laissait espérer aucune chance de secours de la part des Siamois. Le général Archibald fit ses dispositions en conséquence, et se prépara à se porter en avant par la voie que nous avons indiquée. Il divisa son armée en plusieurs détachements. Le plus considérable, dont il prit lui-même le commandement,

fut formé de 13,000 hommes d'infanterie européenne, 1,000 Cipayes, deux escadrons de dragons, deux compagnies d'artillerie à cheval, une d'artificiers. Les moyens de transport n'avaient pas permis d'augmenter la force de ce corps d'armée; à peine était-il en mesure d'emporter des vivres pour plus de douze à quinze jours. Une flottille de canots avait ordre d'accompagner sa marche aussi long-temps que la rivière Lain serait navigable. Il devait se mouvoir dans une direction parallèle à cette rivière, en chassant l'ennemi de tous les points encore en sa possession dans cette direction; gagner l'Irrawaddy au point accessible le plus prochain, et là opérer sa jonction avec un autre détachement venu par eau, sous les ordres du brigadier-général Cotton, qui se serait dirigé lui-même de ce côté. 800 hommes d'infanterie européenne, un bataillon de Cipayes et de l'artillerie formaient ce dernier détachement; la flottille sur laquelle il était embarqué consistait en 60 bateaux portant chacun une, et quelques uns deux pièces d'artillerie; plus les canots des vaisseaux de guerre demeurant à Rangoon, et contenant une centaine de marins anglais. Ce détachement devait se porter sur Donoobew avec toute la célérité possible. Un troisième détachement, composé du 12[e] régiment d'infanterie du roi, du 13[e] de Madras, devait se porter pendant ce temps sur Bassein, afin de s'y réunir aux deux autres après la réduction de cette place. Le manque de moyens de transports fit

échouer, comme nous le verrons plus tard, cette seconde partie du projet.

Le 11 février, en conséquence de ces arrangements, la colonne de terre se porta de Rangoon à Mienza, qui en était distante de huit milles. La retraite de Bandoolach laissait le champ tout-à-fait libre aux Anglais. Le 13, le quartier-général joignit le gros de l'armée. La route passait à travers un jungle épais, continuellement intercepté par de nombreux bouquets de pins fort élevés. De Kemundine on aperçut çà et là dans la forêt d'innombrables ouvrages exécutés par les Birmans. Certaines palissades n'avaient pas moins d'un mille de circonférence; des traces d'éléphants, d'autres signes encore indiquaient la récente présence de l'ennemi en ce lieu, avec d'immenses moyens de guerre; le campement des Anglais présentait tout au contraire un aspect tout nouveau dans les guerres de l'Inde. Le luxe et même le confort en étaient sévèrement bannis. Les éléphants, les chevaux, la multitude de serviteurs qui d'ordinaire accompagne toute armée dans l'Inde ne s'y montrait nulle part; à peine apercevait-on çà et là quelque poney ou quelque vache à demi morts de faim, et que leur maître laissait chercher en liberté quelques brins d'herbe. Les officiers de tout grade, même le général, n'avaient pas de tentes; ils en étaient réduits à se garantir de la pluie et du soleil au moyen de quelques couvertures tendues aux arbres ou fixées sur des piquets. On aurait dit un bivouac

de bohémiens égarés au milieu de cette vaste plaine. C'était pourtant une armée destinée à traverser un espace de six cents milles, pour aller menacer un monarque tout-puissant au sein de sa capitale.

Le 14, au son du tambour, à cinq heures du matin, la petite troupe prit ses rangs, paraissant animée du meilleur esprit. La route continuait à passer à travers le jungle, traversant occasionnellement des terrains couverts de riz, mais dénués de maisons et d'habitants. Le petit nombre de villages qui se trouvaient sur cette route avait été détruit par les chefs birmans ; les habitants s'étaient enfuis dans les bois ; le chien sauvage et le tigre, seuls échappés à la persécution, erraient alors çà et là dans la pleine possession du bois et des plaines fertiles. Le corps d'armée, après une marche de huit milles, campa dans la plaine de Mhingladoon ; après avoir fait cinq milles la veille, il arriva à Carianghoon, n'en ayant fait que quatre ce jour-là. On trouva ce village habité par des paysans d'une tribu de Carians, race complétement distincte des Birmans. Ces Carians, aborigènes du sol, habitent des villages écartés les uns des autres, et se livrent à l'agriculture ; paisibles de caractère et d'habitudes dans le cours ordinaire de leur vie, ils demeurent simples spectateurs des querelles qui divisent leurs voisins. Ceux-ci, comme d'un commun accord, ne les contraignent jamais de prendre les armes en leur faveur : seulement ils les obligent

tour à tour de les aider dans leurs travaux, constructions de palissades, routes, etc., etc. Ils ne se marient point aux Birmans, mais seulement entre eux; leur manière de s'habiller diffère de celle de tous les autres habitants du même pays; leurs armes sont la lance, l'épée et le bouclier, l'arc et les flèches; mais ces armes dans leurs mains ne sont dangereuses que pour les seuls habitants des forêts. Contre la coutume générale de l'Orient, leurs femmes ne se cachent point le visage. Dans la soirée, trente habitants du village se présentèrent au camp, portant avec eux, comme un présent pour le général anglais, quelques volailles, des œufs, des canards et du riz. Ils se chargèrent volontiers de porter les lettres et de maintenir les communications ouvertes d'un corps d'armée à l'autre.

Le 17, la colonne anglaise se présenta devant le fort de Mophee, où l'on s'attendait à trouver quelque résistance. On savait qu'un des chefs des Birmans, Maha-Silwa, s'y était retiré avec environ 2,000 hommes; les préparatifs étaient déjà faits pour l'assaut : ils furent inutiles, le fort se trouva évacué. Contemporain des beaux jours du Pegu, ce fort a été bâti sur un emplacement fort bien choisi; il commande à tout le pays d'alentour. Quelques semaines de travail l'auraient rendu d'une capture fort difficile. A côté du fort se trouvait la splendide maison de Maha-Bandoolach : elle avait été bâtie pour lui quand il se rendait à Rangoon dans tout l'éclat de son rang; il se flattait alors

de la voir avant peu remplie de captifs étrangers ; elle était au contraire déserte, et déjà l'herbe croissait dans les cours. La maison de Maha-Silwa, homme de haut rang aussi, n'en était pas éloignée. La forme et l'élévation de chacune de ces maisons indiquaient la position sociale de leurs propriétaires. Chez les Birmans, les rangs sont en effet marqués par l'architecture des maisons ; les différentes classes de la société, les dignités civiles et militaires donnent droit à une maison de forme et de dimension déterminées. Sous peine de mort, aucun Birman ne saurait habiter une maison au-dessus de son rang ; il regarde comme déshonneur d'habiter une maison au-dessous : aussi, quand un personnage important voyage dans l'empire, il faut qu'on lui élève une nouvelle maison à chacune de ses stations. Les villageois sont mis en réquisition pour ce travail ; malheur à eux si un seul bambou est oublié de l'ordre particulier d'architecture auquel le voyageur se trouve avoir droit.

Le 19 avril, le corps d'armée marcha à Meondaga, distant de huit milles de la station précédente. La route, tolérablement bonne, circulait encore, comme les jours précédents, à travers des jungles épais. On traversa plusieurs villages cariens, mais absolument déserts ; le passage de l'armée de Bandoolach les avait fait abandonner de leurs habitants. La ligne suivie par cette armée, les lieux de ses divers campements étaient facilement visibles ; on les discernait comme au milieu

d'une plaine de blé on le ferait des endroits où se serait successivement abattue une nuée de sauterelles. Après une marche de vingt milles, l'armée campa le 20 sur les bords d'un petit ruisseau, poussant une forte avant-garde jusqu'à Lain; le 21 à Keysagain. Ce village, en ruines, comptait pour seuls habitants quelques familles qui s'y étaient réfugiées; chassées de Rangoon, elles avaient long-temps erré dans les bois, en proie à la misère et au dénûment. Le 22, le corps d'armée joignit l'avant-garde et arriva à Lain. Le terrain jusque là était toujours un jungle entrecoupé çà et là de culture de riz; les arbres de haute futaie ne s'y montraient qu'en petit nombre; la plupart des plaines, quoique d'un sol éminemment riche et fécond, étaient incultes et désertes. La contrée ne semblait pas devoir être très peuplée. Lain est dans une situation agréable, sur les bords de la rivière du même nom; ses habitants l'avaient abandonnée, mais ses maisons nullement endommagées. Capitale d'un assez grand district, il fournissait un millier de combattants pour le service de l'État; station habituelle des bateaux de guerre, et bien situé pour un établissement de ce genre, il communiquait avec l'Irrawaddy par plusieurs canaux. De Rangoon à Lain on ne rencontra ni vaches ni bœufs; en revanche le pays abondait en buffles. Par malheur on ne pouvait guère tirer de service de ces derniers animaux; la lenteur excessive de leur allure aurait retardé, ralenti outre

mesure la marche de l'armée; d'un autre côté, la chaleur du soleil les abattait très promptement. Le 24, un partie du corps d'armée se remit en route; mais deux bataillons de Cipayes demeurèrent à Lain pour remplir les chariots vides des approvisionnements qui ce même jour venaient d'arriver par la rivière.

Le 25, le corps d'armée arriva à Outcan, à quatre milles et demi. Durant ces deux dernières marches, les Anglais avaient cheminé sur la lisière d'une grande forêt appelée Sarrawaddy; ses nobles arbres, se balançant au-dessus de leurs têtes, formaient un dais impénétrable aux rayons du soleil. De temps à autre la forêt faisait place à de vastes et fertiles plaines; çà et là se rencontraient des cottages ruinés, maintenant déserts, peu de jours auparavant habités par d'industrieux Carians. Outcan est un grand et long village habité tout à la fois par des Birmans et des Carians; les premiers avaient fui dans les bois en apprenant la marche de l'armée anglaise; mais les seconds étaient demeurés dans leurs habitations, vendant aussi cher que possible leurs œufs et leur volaille. Ils aimaient l'argent, mais plus encore les liqueurs spiritueuses; un verre d'eau-de-vie en tirait plus de service que plusieurs pièces de monnaie. Le 26, l'armée atteignit Soomza, abandonné la veille par son gouverneur; avant de se retirer, celui-ci, employant un singulier stratagème, avait fait jouer pendant quelques instants, quoiqu'il ne parût pas un seul An-

glais, toute son artillerie et sa mousqueterie; il voulait faire croire, soit à Bandoolach, soit à l'empereur, qu'il ne s'était retiré qu'après une défense obstinée. La découverte de cette ruse lui donna lieu de craindre que sa conduite ne fût punie. Entrant dès lors en communication avec les Anglais, il exprima à différentes reprises le désir de se placer sous leur protection. Entouré d'espions, gardé à vue, il ne put cependant trouver l'occasion de tromper leur vigilance. Sur ces entrefaites, se présenta un messager de la part du gouverneur de Sarrawaddy, son supérieur immédiat; il portait une lettre devant, selon lui, contenir un plein pardon. Mais il n'était lui-même qu'un assassin déguisé; profitant du moment où le gouverneur de Soomza lisait cette dépêche, il tira son sabre, et d'un seul coup lui abattit la tête. L'armée anglaise s'arrêta deux jours à Soomza, pour donner aux deux bataillons indigènes laissés en arrière le temps de rejoindre. Quelques prisonniers faits en ce lieu donnèrent la nouvelle de l'entière dispersion de la dernière armée de Maha-Silwah. Les soldats des provinces inférieures s'étaient retirés chez eux en grand nombre. Mais ceux des provinces supérieures s'assemblèrent en bandes de maraudeurs, brûlant les villages, dévastant le pays, se livrant aux plus affreuses cruautés. Ils venaient exercer leurs ravages jusque dans le voisinage de l'armée anglaise, mais grâce à leur adresse savaient échapper à toute poursuite.

Le 1er mars, l'armée se remit en marche en se

dirigeant sur Theeboon. Cette marche, bien qu'elle ne fût que de douze milles, s'exécuta en grande partie la nuit. Au moment même où le corps d'armée se trouvait engagé dans une épaisse forêt, que n'auraient pénétrée qu'avec difficulté les rayons les plus perçants du soleil, la lune se cacha tout-à-coup; la colonne, arrêtée à chaque instant par des obstacles naturels, n'avançait qu'avec une extrême lenteur; les soldats étaient obligés de se tenir par la main pour ne pas perdre l'étroit sentier sur lequel ils cheminaient. Grâce à l'infatigable activité de l'officier chargé de la flottille, des vivres avaient été transportés jusque sur ce point; les chariots de transport de l'armée furent encore une fois remplis. Là on reçut une note du brigadier-général Cotton : il annonçait la capture de Panlaing et l'immédiate arrivée du détachement embarqué sur la rivière. Le 2 mars, le corps d'armée arriva à Sarrawah; là on vit pour la première fois le majestueux Irrawaddy qui se précipitait dans l'Océan. Sarrawah était une grande et populeuse ville, le quartier ou dépôt général des bateaux de guerre de l'empereur birman dans le Pegu. Sa population tout entière, hommes, femmes et enfants, avait déjà gagné l'autre côté de la rivière. De là ils considéraient avec une muette frayeur, un indicible étonnement, l'envahissement de leur ville par des étrangers. Dix vieux prêtres étaient seuls demeurés au milieu des rues désertes. Ces derniers furent aussitôt dépêchés vers les fugitifs pour leur porter des paroles de paix; les An-

glais tentèrent tous les autres moyens dont ils purent s'aviser pour les engager à rentrer en ville; tous échouèrent devant la crainte de leurs chefs. On les vit considérer quelques instants avec l'attitude de la douleur, leurs maisons, leurs propriétés, puis leur tourner le dos pour s'acheminer vers une vaste forêt qui se trouvait à quelques milles de là. Ils ne tardèrent pas à disparaître : seulement on en voyait de temps à autre quelques uns apparaître encore de nouveau, comme pour donner un dernier regard à la patrie qu'ils quittaient. Le corps d'armée séjourna dans ce lieu pendant quelques jours ; pas un coup de fusil ne fut entendu pendant ce temps-là. Sur ces entrefaites, Bandoolach avait opéré sa retraite de Donoobew : suivant les uns, il avait marché dans la direction de Bassein, suivant d'autres, il s'était jeté dans les montagnes d'Arracan ; nulle part, au dire des uns et des autres, il n'avait attendu l'arrivée des troupes anglaises. La distance de Sarrawah à Donoobew, en ligne directe, peut être de trente milles. A Sarrawah le corps d'armée, dans une position fort avantageuse, se trouvait à même de couper aux ennemis toute retraite par eau, et de les empêcher de se rallier sur le rivage. A la vérité, il fallait pour cela passer la rivière, ce qui n'était nullement aisé ; à peine pouvait-on disposer pour cette opération d'une demi-douzaine de mauvais canots rassemblés des villages voisins ; le passage, avec de semblables moyens, ne pouvait demander moins d'une se-

maine. Le général sir Archibald résolut en conséquence d'attendre là des nouvelles exactes de Donoobew. Les choses s'y étaient passées comme nous allons le dire.

Après avoir quitté Rangoon, le brigadier-général Cotton, avec sa division, marcha le long de la rivière de Panlang; il arriva dans le voisinage de cette ville le 20. Trois palissades récemment construites commandaient le passage de la rivière; elles furent toutefois abandonnées dès les premiers coups de fusil. Le brigadier-général se présenta devant Donoobew le 4 mars; il somma Bandoolach; la réponse de ce dernier fut conforme à la fierté de son caractère : Jusque là, dit-il, les Anglais n'avaient eu à combattre que des paysans; à compter de ce moment, ils allaient se trouver en face des guerriers birmans. L'ouvrage principal de Donoobew était un carré long, bien palissadé et garni d'abatis d'arbres; à cinq cents verges, se trouvait sur la rivière un petit ouvrage assez mal construit; au-delà, une forte palissade entourant la pagode de Donoobew. Le général Cotton se résolut, après avoir reconnu ces ouvrages, à attaquer les trois palissades à la fois; mais changeant d'avis, dans la crainte de ne pouvoir dans ce cas laisser assez de monde pour défendre la flottille, il prit le parti définitif de les attaquer l'une après l'autre. Le lendemain, c'est-à-dire le 7, à la tête de 500 hommes, il attaqua la palissade de la pagode, qui fut emportée, mais non sans avoir été vivement

défendue; l'ennemi perdit 400 hommes, tués, blessés ou faits prisonniers. Le général fit attaquer alors la seconde palissade; mais le détachement qui donnait l'assaut fut repoussé après avoir essuyé une perte assez considérable; l'ennemi pointait aussi quelques canons sur la pagode, où il causa d'assez grands ravages parmi les troupes anglaises: il était plus fort que le général Cotton ne l'avait d'abord supposé. Ne se croyant pas en mesure d'attaquer la grande palissade, quand bien même il aurait réussi sur la seconde, il fit rembarquer toute son artillerie, puis évacua l'ouvrage dont il venait de s'emparer. La perte des Anglais avait été de 5 officiers tués, et 130 hommes tués ou blessés. Les Birmans ne montaient pas à moins de 15,000 hommes; ils avaient 150 pièces de canon et 300 jingals.

Le canon de Donoobew avait été entendu dans la division de sir Archibald; le bruit cessa sur les deux heures après midi; soldats et officiers ne doutèrent pas qu'elle ne fût tombée au pouvoir des Anglais. Quelques indigènes, échappés des environs de la place, le croyaient également et confirmèrent cette espérance. D'après tout cela, le général anglais prit le parti de continuer sa marche vers le but définitif de sa campagne; il voulait surtout empêcher l'ennemi de se rallier en avant de Prome. Le jour suivant, il marcha effectivement dans cette direction, à travers des jungles épais, des terrains incultes, semés çà et là de ruines de quel-

ques villages. Mais le 11, il reçut la nouvelle de l'échec éprouvé par les troupes anglaises ; il apprit que Donoobew ne pouvait être emportée sans de grands renforts. Sir Archibald se décida à se porter au secours du général Cotton et à aller achever l'entreprise commencée par celui-ci. Projet bien calculé. L'armée de Bandoolach était la principale, ou pour mieux dire la seule force qui restât aux ennemis pour continuer la guerre ; la nation mettait en lui son dernier espoir. La colonne commença en conséquence sa marche rétrograde, et le 13 se trouvait de nouveau de retour à Sarrawah. Mais ici se présenta un obstacle de nature sérieuse : pour atteindre Donoobew, il fallait passer l'Irrawaddy, une des plus larges et des plus rapides rivières de l'Orient ; il fallait la faire passer à l'artillerie, aux bagages, aux équipages de l'armée : or, l'armée ne possédait pourtant qu'un fort petit nombre de bateaux, qu'elle ne s'était même procurés qu'avec la plus extrême difficulté. L'ardeur des soldats, leur bonne volonté, suppléèrent toutefois, en partie du moins, à ce qui manquait d'ailleurs. Dans le courant du même jour, l'infanterie de la division de Madras traversa la rivière, et, poussant jusqu'à Henzedah, vint occuper une position un peu au-delà. Le lendemain, des radeaux furent construits, et en moins de cinq jours, l'artillerie, les vivres et les bagages de l'armée furent portés de l'autre côté. Le 18, le quartier-général avait rejoint l'avant-garde à Hensedah. Ce même jour des nouvelles furent reçues de l'offi-

cier commandant à Bassein : il faisait part de son intention d'opérer sa jonction en se transportant sur des bateaux à Lamina, situé à environ vingt milles au-delà, sur la rivière de Bassein; de là, dans le cas où la chose serait possible de se procurer des bateaux, il devrait pousser jusqu'à Henzedah.

Kee-Wonghee, principal ministre du lotoo ou conseil d'État, était venu pendant ce temps prendre position sur la route conduisant de Lamina à Henzedah, à environ quinze milles de distance. Son corps d'armée encore peu nombreux s'accroissait, disait-on, de jour en jour. Le général Campbell, l'ayant appris, détacha aussitôt dans cette direction un fort détachement sous les ordres du lieutenant-colonel Godwin, avec ordre de tenter de surprendre ce corps. La vigilance de l'ennemi ne permit pas d'exécuter ce projet. Des signaux lumineux avertirent les Birmans de l'approche des Anglais. En proie à une sorte de terreur panique, le wonghee ne songea même pas à la résistance. Indifférent à l'honneur, au devoir, au sort de ses soldats, il ne fit pas le plus petit effort pour rétablir quelque ordre parmi ses troupes, ou seulement pour mettre à profit sa connaissance des lieux; il ne songea qu'à sa propre sûreté. S'étant dépouillé à la hâte des habits qui auraient pu le faire reconnaître, il s'enfuit dans le jungle sous le costume d'un simple villageois; exemple suivi avec grande ardeur par le reste de ses soldats. Deux se-

crétaires du ministre furent les seuls morts qui demeurèrent sur la place.

Le 25, l'armée arriva devant Donoobew; elle fit l'investissement du fort à la distance d'une portée de canon, ou du moins elle essaya cet investissement. L'étendue de la place se trouva trop considérable pour l'entourer par une chaîne de postes détachés. En conséquence, l'armée se contenta de prendre position dans le voisinage, la gauche appuyée à la rivière au-dessus de la palissade, et la droite s'étendant dans une direction circulaire, vis-à-vis le centre de la face de derrière du fort. Pendant l'exécution de ce mouvement, l'ennemi, ne perdant pas son temps, fortifiait ses ouvrages et faisait feu de toute son artillerie. De nombreux parasols dorés brillaient au soleil, indiquant que dans l'intérieur des forts les chefs veillaient aux préparatifs de défense; au dehors la cavalerie suivait pas à pas les mouvements de l'armée anglaise. La palissade de Donoobew formait un carré long de mille verges de longueur sur cinq cents de large; elle était bâtie sur les ruines d'un vieux fort. Le pays d'alentour, parfaitement nivelé, avait été soigneusement préparé sur l'étendue d'un demi-mille de long. La rivière baignait le côté est du fort, défendu en outre par une formidable batterie. Des ravelins ou demi-lunes formaient une excellente défense de flanc en avant de chaque porte. Un peu au-dessus, la rivière était divisée par une petite île: là les bateaux de guerre, dont le nombre montait

à 70, prirent place. Tout le fort présentait un ensemble de fortifications régulières; aux quatre coins se trouvaient des petits édifices avec des escaliers en spirale. Les remparts étaient couverts d'une multitude d'hommes armés de lances, de mousquets et de fusils à baïonnette. Au milieu, s'élevait la maison occupée par Bandoolach, parfaitement visible du camp des Anglais; auprès d'elle, à l'extrémité d'un mât élevé, flottait l'étendard des Birmans. La palissade était composée d'énormes poutres en bois de fer de quinze à vingt pieds de hauteur, enfoncées en terre et serrées autant que possible les unes contre les autres. Derrière cette muraille de bois se trouvait un vieux rempart en briques s'élevant à une hauteur considérable et fournissant à ses défenseurs un champ de bataille solide. 150 pièces d'artillerie garnissaient ces ouvrages. Un grand nombre de traverses et d'excavations fort bien distribuées mettaient la garnison à l'abri de la bombe.

L'armée de Bandoolach, en ce moment, ne montait probablement pas au-delà de 15,000 hommes; en revanche, c'étaient pour la plupart de vieux soldats ayant appartenu à l'armée d'Arracan, en général très supérieurs par leur habitude de la guerre aux nouvelles levées que les Anglais avaient eu jusque là à combattre. Un fossé d'une profondeur considérable entourait tout le système de défense; le passage en était rendu difficile par des fers de lances et de piques, fichés en terre, par plusieurs

rangées d'épieux; enfin, en avant de tout cela, un vaste abatis de 30 verges de large, s'étendait autour de la place, excepté du côté baigné par le profond et rapide Irrawaddy, qui présentait une barrière suffisante. Le camp anglais une fois assis, l'ennemi cessa le feu bien nourri qu'il entretenait depuis le matin. Les assiégés, qui jusque là avaient bordé les remparts, en disparurent tout-à-coup; les petits détachements de cavalerie qui battaient la campagne rentrèrent dans la place; mais en même temps, on voyait de temps à autre quelque chef venir examiner du haut d'une tour élevée la situation de l'armée anglaise. De cette circonstance et de quelques autres, on pouvait conclure que le calme momentané dont on jouissait ne serait pas de longue durée. Le soldat ne se trompe pas plus à ces sortes de choses que le matelot aux signes précurseurs de l'orage. La nuit venue, les soldats semblaient en effet compter sur une attaque de l'ennemi : on les voyait examiner d'un air attentif toute la campagne, écouter les moindres bruits avec une sorte d'anxiété. La cloche venait de sonner dix heures; la lune allait monter sur l'horizon; en ce moment, éclata tout-à-coup le cri de guerre de l'ennemi, mêlé au feu de la mousqueterie. Les soldats, fatigués des travaux de la journée, commençaient à se relâcher de leur surveillance; quelques uns dormaient déjà. Bientôt tous sont debout, se saisissent de leurs armes, reprennent leur rang. Les Birmans s'avancèrent sur plu-

sieurs colonnes dans une direction oblique à celle de la ligne anglaise, et se dirigèrent vers la droite, avec l'intention de la tourner; ils faisaient en même temps, quoiqu'à distance, un feu très vif sur la gauche et le centre, dans le but de masquer cette intention. Mais les deux régiments de droite, faisant un changement de front, les accueillirent avec un feu roulant et si bien nourri que leurs colonnes s'arrêtèrent à l'instant. Ils se présentèrent plusieurs fois encore à l'attaque, mais chaque tentative devint toujours plus faible que la précédente, jusqu'à ce qu'enfin ils y renonçassent. L'obscurité de la nuit leur permit d'enlever leurs morts et leurs blessés, qu'on peut supposer toutefois avoir été fort nombreux. La perte des Anglais se borna à 3 hommes hors de combat.

Le 26 mars, aucune communication n'existait encore entre le corps d'armée de sir Archibald et la flottille; celle-ci se trouvait au-dessous de Donoobew. Un détachement, composé d'infanterie et de cavalerie, fut chargé de l'atteindre. Ce détachement tournant les ouvrages de l'ennemi, tout en s'en tenant à une assez grande distance, réussit à atteindre cet objet sans avoir tiré un seul coup de fusil. En revanche, les Birmans s'assemblèrent en grand nombre sur ses derrières; ce qui l'obligea à remettre son retour au jour suivant. Un peu au-dessus de Donoobew la rivière forme une île qui servait d'abri aux bateaux de guerre de l'ennemi; de là, ils tiraient fréquemment sur le camp an-

glais. Ordre fut donné à un détachement de s'emparer de ce point. D'abord les bateaux parurent vouloir maintenir leur station, mais une pluie de fusées à la Congrève les en dégoûta; ils l'abandonnèrent. Une vieille pagode, à trois cents verges des ouvrages de l'ennemi, fut choisie comme le point le plus favorable pour ouvrir la tranchée; les travailleurs se mirent à l'œuvre. Le lendemain 27, la flottille anglaise se montra sur la rivière; un corps d'infanterie, de cavalerie, et 17 éléphants, portant chacun cinq ou six hommes armés de mousquets et de jingals, sortirent en même temps de la place. Comme celles du jour précédent, leur attaque fut dirigée sur la droite des Anglais. Ceux-ci ne l'attendirent pas; leur flottille vint se placer devant le fort; pendant ce temps, la cavalerie chargea les éléphants. Ces derniers, ainsi que leurs conducteurs, soutinrent cette charge avec un courage que les uns et les autres ne montrent que rarement; les conducteurs furent tués pour le plus grand nombre; mais alors, se sentant abandonnés à eux-mêmes, ils s'en retournèrent en toute hâte vers la place. La flottille anglaise, après avoir essuyé un feu qui ne lui fit éprouver qu'une perte insignifiante, vint se placer à la gauche de la ligne anglaise. Durant ce combat, Bandoolach s'occupait particulièrement du service de son artillerie. Un officier birman ayant été tué pendant qu'il pointait un canon contre la flotte, les canonniers de sa batterie abandonnèrent aussitôt ce poste dange-

reux ; le général, qui se trouvait sur ce point, abattit de sa propre main la tête de deux des fuyards. Il ordonna que ces têtes, séparées du corps, fussent exposées au bout de deux piques pour effrayer les autres.

Les travaux du siége continuèrent les jours suivants. Le bateau à vapeur de la flottille anglaise, parvenant à remonter la rivière, s'empara de neuf des bâtiments de guerre ennemis. Le 2 avril, à la pointe du jour, les batteries de brèche commencèrent leur feu. Peu d'instants après, deux lascars (matelots natifs du Bengale), depuis peu faits prisonniers par les Birmans, s'échappèrent du fort; ils arrivèrent en toute hâte aux lignes anglaises, et donnèrent la nouvelle de la mort de Bandoolach, tué, selon eux, le jour précédent. Aussitôt après sa mort, la garnison, disaient-ils encore, s'était dispersée; aucun autre chef n'avait eu assez d'influence sur les soldats pour leur persuader de rester à leurs postes, assez de pouvoir pour les y contraindre; dès la nuit précédente la place se trouvait évacuée. L'armée anglaise en prit effectivement possession sans difficulté. L'intérieur offrait de nombreuses preuves du désordre et de la confusion de la retraite de l'ennemi; pas un seul canon n'avait été mis hors de service; un immense magasin de grains se trouvait tout-à-fait intact; la peur de donner l'éveil à l'armée anglaise empêcha les fuyards d'y mettre le feu, quelque précieuse que dût être cette acquisition pour leurs ennemis. Dans l'intérieur du fort

on trouva un grand nombre de blessés ; tous confirmèrent le bruit de la mort de Bandoolach ; un d'eux, privé des deux pieds par un boulet de canon, raconta avec quelques détails la manière dont la chose était arrivée : « J'appartenais, dit-il, à la maison de Menghi-Maha-Bandoolach ; mes fonctions consistaient à battre le grand tambour pendu devant la maison du Woonghee. Avant-hier matin, entre neuf et dix heures, tandis qu'on préparait son dîner, il sortit pour faire sa ronde ordinaire des remparts ; il se rendit à son observatoire : c'est une tour élevée, sur laquelle se trouvait un lit de repos ; on ne tirait pas ; il s'assit et donna des ordres à quelques chefs. Tout-à-coup une bombe vint tomber dans son voisinage, et le tua roide d'un de ses éclats. Son cadavre fut aussitôt emporté et réduit en cendres. » Le bruit de cette mort ne tarda pas à se répandre parmi les soldats ; ils refusèrent d'obéir à un autre chef et de combattre davantage ; bientôt chacun ne songea plus qu'à sa propre sûreté.

Bandoolach présentait dans son caractère un étrange assemblage de cruauté et de générosité, de talent naturel et de manque de jugement. Les actes de cruauté qu'il fit commettre sont innombrables : il paraissait jouir d'un plaisir sauvage à assister à l'exécution de ses ordres sanglants ; souvent il faisait voler de sa propre main les têtes de ceux qui avaient manqué de zèle dans l'exécution de ses ordres. Cependant, ceux qui l'approchaient lui

étaient sincèrement dévoués; il leur permettait le pillage et l'oppression, en dédommagement de leur propre servitude. La formation de l'armée des Birmans, au milieu des circonstances les plus défavorables, témoignait d'un grand talent et d'une grande force de caractère; la défense de Donoobew, telle qu'il la préparait, ferait honneur aux meilleurs ingénieurs de l'Europe. D'un autre côté, il abandonna les bords des rivières étroites de Paulaing et de Lain, où il pouvait combattre avantageusement; il accepta le combat sur les bords de l'Irrawaddy, dont les larges plaines étaient favorables aux manœuvres des troupes régulières. Aux batailles de Rangoon et de Kokein, il se tint presque constamment hors de portée, mais lorsque les circonstances l'exigèrent, il donna l'exemple de la plus extrême intrépidité; il déclara hautement qu'il voulait vaincre ou mourir à Donoobew, et toute sa conduite fut en harmonie avec la hardiesse de ce langage. Au reste, c'était le seul homme qui dans ces graves circonstances pût tenir sur pied une armée birmane; il était l'âme de cette guerre. Sa conduite vis-à-vis les habitants des campagnes fut souvent cruelle, mais en même temps il traitait les prisonniers beaucoup mieux qu'aucun de ses compatriotes ne le fit jamais. La nouvelle de la mort de Bandoolach et de la chute de Donoobew étant parvenue à l'empereur, l'affecta singulièrement; il s'enferma dans l'intérieur de son palais et se refusa pendant quelques jours à toute communication; ses serviteurs

les plus dévoués ne parvenaient point à l'approcher.

L'armée anglaise, après s'être assurée de la réalité de la mort de Bandoolach, se remit en mouvement dans la direction de Prome; elle atteignit de nouveau U-Au-Deet, point d'où elle avait commencé sa marche rétrograde un mois auparavant. Des bandes de fugitifs échappés de Donoobew se montrèrent çà et là pendant cette marche, mais se tenant constamment à une grande distance des colonnes : la plupart ne s'occupaient que de leur sûreté personnelle; d'autres, dont la guerre était comme l'état naturel, voyaient dans le triste état des affaires publiques une bonne occasion de faire les leurs; ni les uns ni les autres ne montraient l'envie de tenter de nouveau la chance des combats. Le 19, l'armée arrivée à Huddadoon campa au milieu d'un paysage dont la beauté pittoresque la frappa; officiers et soldats en conservèrent long-temps le souvenir. Elle planta ses tentes au centre d'une vaste plaine; d'un côté s'élevaient en demi-cercle un grand nombre de petites collines, toutes couvertes d'arbres aux larges feuilles élégamment découpées; de l'autre, les montagnes d'Arracan s'élevaient majestueusement aux extrémités de l'horizon; sur la rivière, tous les navires et bateaux de la flottille ornés de pavillons de toutes couleurs, remontaient ou descendaient le courant. Entre celle-ci et le campement, c'étaient des détachements de soldats, de marins, de gens de service,

de nation et de costumes divers. Enfin, les cendres de quelques villages, récemment brûlés, qui fumaient encore çà et là dans la plaine, jetaient aussi quelques sombres et mélancoliques teintes sur toute cette grande scène. Dans la soirée, un messager arriva de Prome : c'était un homme d'un certain âge ; il apportait des propositions assez pacifiques de la part des autorités de la ville. Après lui avoir fait la meilleure réception possible, on le fit mettre à table ; le bonhomme trouvant le vin bon, en but un peu trop que de raison pour un diplomate. Aussi oublia-t-il quelque peu son rôle, pour se laisser aller à ses bonnes intentions envers des hôtes qui le traitaient si bien. Se levant de table, il leur dit en parlant de ceux qui l'avaient envoyé : « Croyez-moi, la peur leur a fait perdre la tête, vous en ferez ce que vous voudrez. » Les signataires de la lettre se représentaient comme des conseillers de l'empereur, ayant le pouvoir de conclure un arrangement. La réponse du général exprimait la bonne volonté du gouvernement anglais à conclure la paix ; il ajoutait que, dès l'arrivée de l'armée anglaise à Prome, toute facilité serait donnée à la cour d'Ava pour entrer en négociations.

L'armée, continuant sa marche, atteignit le 24 un village nommé Daringa-Bog. Là, les montagnes voisines de Prome se montrèrent pour la première fois à l'horizon. La flottille mouillait déjà à peu de distance de la ville. Après la dispersion de l'armée de Bandoolach à Donoobew, la cour d'Ava regarda

Prome comme le seul lieu où il y eût quelque chance d'arrêter l'ennemi. De nombreuses levées, un train considérable d'artillerie, de nouveaux généraux furent dirigés sur cette ville. Les autorités locales déployaient le plus grand zèle pour la fortifier. Elles essayaient, en outre, de gagner du temps par des négociations, et dans ce but elles adressèrent à sir Archibald Campbell une nouvelle lettre en réponse à celle envoyée peu de jours auparavant par lui, par l'occasion du vieux messager. Cette dernière dépêche se trouvait conçue en termes à la fois équivoques et quelque peu insolents. Les chefs des Birmans invitaient les Anglais à s'abstenir d'aller jusqu'à Prome; on pouvait traiter de la paix sans qu'ils se donnassent la peine d'aller si loin. « Les Birmans, ajoutaient-ils, avaient des armes tout aussi bien que les Anglais; l'espace était vaste entre la ville et le camp de ceux-ci, on pouvait se rencontrer au milieu, etc. » Tout cela, dit d'ailleurs en termes ambigus, laissait des doutes sur les véritables intentions des auteurs de la lettre. Le général anglais répondit qu'il ne pouvait renoncer à occuper Prome, mais qu'il serait heureux de rencontrer des députés birmans le jour et au lieu qu'ils voudraient fixer. Le lendemain l'armée anglaise, en ordre de bataille, se mit en mouvement avant le jour; au lever du soleil elle atteignait le pied des éminences qui bordent Prome au midi. Chacune de ces éminences était fortifiée à son sommet; leur ensemble formait une

des dispositions les plus formidables qu'il fût possible de rencontrer. L'ennemi, intimidé par des précédents revers, n'en avait pas moins évacué tous les postes extérieurs et Prome elle-même. L'armée, poussant en avant, arriva dans l'intérieur de celle-ci qu'elle trouva tout en flammes; la moitié de la ville était déjà consumée avant qu'il fût possible de les éteindre. La rapidité de la marche des Anglais avait déjoué tout plan de défense. Les Birmans se retirèrent, brûlant tous les villages qu'ils rencontrèrent sur leur route, ravageant, dévastant tout le pays qu'ils traversèrent.

Les débris de l'armée birmane se rassemblèrent à Melloone; des ordres du lottoo, ou grand conseil, furent envoyés pour la levée et l'équipement de 30,000 hommes destinés à la renforcer. Mais les temps n'étaient plus où les moindres ordres tombés du trône étaient scrupuleusement obéis. On ne voyait plus les habitants des provinces les plus éloignées du royaume accourir en foule autour de l'étendard national. Alors, les moindres ordres du chef, la seule espérance du pillage ou les récompenses suffisaient pour créer des armées. Mais en ce moment la cour d'Ava ne parvenait à se procurer de soldats qu'à force d'argent, et encore en fort petit nombre. La résolution de l'empereur ne fléchissait d'ailleurs nullement; il se montrait décidé à rencontrer de nouveau sur le champ de bataille les envahisseurs de son royaume. Aucun sacrifice, aucun danger ne semblait devoir le faire reculer. Tout

annonçait donc que la guerre ne pouvait manquer de se prolonger bien au-delà du terme qu'on lui avait d'abord assigné. L'armée se trouvait heureusement dans un pays fertile en riz, en légumes de toutes sortes. Prome, jadis le théâtre de grands événements dans les anciennes guerres qui amenèrent la conquête du Pegu, était bien déchue de son ancienne splendeur. Elle se trouvait déserte à l'entrée des Anglais; mais comme ceux-ci campaient dans le voisinage, les habitants ne tardèrent pas à s'enhardir, et revinrent bientôt occuper leurs maisons. Les Anglais profitèrent du peu de temps qui restait encore avant la saison des pluies pour tirer parti de toutes les ressources qu'elle renfermait. A l'aide de petites colonnes mobiles, ils purgèrent encore de brigands et de bandes de malfaiteurs qui parcouraient tous les environs de la ville; enfin, un corps d'armée légèrement équipé s'avança dans la direction de Tonghoo, ville située à cent milles de l'est de Prome, séparée de cette province par la montagne de Galadzet.

Ce corps d'armée marcha d'abord pendant les deux premiers jours dans un pays riche et fertile, abondant en riz et en légumes. Mais ces signes de richesse et d'industrie ne tardèrent pas à s'effacer; la population diminua; à peine apercevait-on çà et là quelques rares villages disséminés dans la plaine; le pays était couvert de hautes forêts, de plantes sauvages, de jungles épais, impraticables; c'était un contraste étrange avec les bords populeux et

cultivés de l'Irrawaddy. Les chefs du détachement prenaient de grandes précautions pour empêcher les habitants de s'effrayer de leur approche; quelques Birmans gagnés les précédaient d'ordinaire, avec mission de faire connaître à leurs compatriotes les dispositions amicales des étrangers qui allaient se montrer. Ce moyen réussit; dans plusieurs villages, les habitants ne quittèrent pas leurs maisons. On les voyait alors se livrer à un étonnement sans mesure; les vêtements, les armes, les manœuvres des soldats anglais, tout cela était, en effet, pour eux un spectacle aussi nouveau qu'étrange. Toutefois peu d'instants suffisaient en général à leur inspirer la confiance, même la familiarité. A peine le camp se trouvait-il établi qu'ils accouraient vendre leurs volailles et leurs légumes. Ils acceptaient sans se faire prier un verre de *brandy*, et considéraient avec une indicible curiosité toute la scène qui les entourait. Les habitations ne présentaient aucune trace de luxe; loin de là, elles paraissaient même dénuées des objets les plus nécessaires à la vie. L'habitude ne leur en faisait pas moins trouver leur genre de vie fort supportable. Partout où un détachement de Birmans avait précédé le corps d'armée anglais, l'état misérable et désolé du pays ne montrait que trop le chemin suivi par eux. Pillés, rançonnés, maltraités, les malheureux habitants s'étaient d'ordinaire vus contraints d'aller chercher un asile dans les bois du voisinage. A peine apercevait-on de temps à autre,

à travers les premiers arbres, quelques sentinelles isolées, qui, à l'aspect du corps d'armée anglais, s'enfuyaient sans doute pour donner l'alarme. Le traitement qu'ils avaient reçu de leurs compatriotes ne leur permettait pas de croire à la pitié chez des étrangers.

Le détachement chemina dans la direction de Tonghoo, jusqu'à quarante milles à l'est de Prome, à un lieu nommé Tagoondine, à l'entrée des montagnes de Galadzet. L'époque avancée de la saison ne lui permit plus d'aller au-delà : les pluies venaient de commencer; les nombreux ruisseaux dont le terrain est entrecoupé menaçaient de se changer d'un moment à l'autre en larges rivières, en rapides torrents. On se contenta de pousser une reconnaissance dans les défilés de ces montagnes, qui se présentèrent comme susceptibles d'offrir de grands obstacles au passage d'une armée. Ces montagnes de Galadzet sont habitées par une race de paisibles mais hideux montagnards; les hommes et les femmes se tatouent le visage avec les dessins les plus horribles. Au-delà de ces montagnes se trouve Tonghoo, au dire des indigènes la seconde ville de l'empire, mais alors tout-à-fait inconnue des Européens: aucun ne l'avait visitée. Une forte muraille en briques, un large et profond fossé l'entouraient. Jadis capitale d'un puissant royaume, elle était devenue la jaghire (apanage) du frère du roi, qui portait aussi le nom de prince de Tonghoo. La colonne dut commencer sa marche de

retraite sur Prome, donnant sur son passage des assurances des dispositions amicales des Anglais, dans tous les villages qui se trouvaient encore habités ; elle arriva enfin à Prome, et put s'étonner de l'aspect nouveau que présentait alors la ville. Dès le milieu de juin, l'armée entière était confortablement établie dans de spacieux bâtiments construits dans le style birman ; les officiers s'étaient bâti un grand nombre de petites maisons ; naguère encore déserte, la ville avait repris toute l'apparence d'une populeuse et florissante cité. Les rues, nettoyées de toute immondice, étaient macadamisées ; des maisons s'élevaient dans toutes les directions ; un large et long bazar avait été bâti, et toute la population féminine s'empressait d'y porter des fruits, du poisson, du riz, des légumes ; des étoffes, des vêtements de soie, d'autres objets de luxe ornaient la devanture d'un grand nombre de boutiques. Les temples avaient été rouverts. En un mot, la ville de Prome paraissait plus florissante et plus paisible que jamais. Ses environs changèrent bientôt également d'aspect.

Un des premiers soins du général fut la formation d'un dépôt à Prome ; sans cette mesure, l'armée se serait trouvée dans l'impossibilité de se porter en avant, ou même de conserver plus longtemps sa position actuelle. Un paiement libéral est l'appel le plus éloquent aux ressources locales, mais cela devait être surtout vrai dans cette occasion ; habitués qu'ils étaient à ne reeevoir aucun

prix de leur travail, ce moyen ne pouvait manquer d'avoir plus d'efficacité sur les Birmans que sur tout autre peuple. De nombreuses flottilles de canots, dont la construction permettait de remonter les torrents de l'Irrawaddy, furent placées à la disposition de l'administration. Bientôt de vastes magasins de tous les genres furent assemblés à Prome, assez considérables pour pouvoir subvenir aux besoins de l'armée pendant une longue campagne. On s'occupa encore de rassembler assez de chariots et de bétail pour le transport des magasins de l'armée. On savait que le district de Prome et les autres districts plus élevés du Pegu abondaient en bétail de toute espèce; la religion des Birmans leur interdisant de mettre à mort aucun animal domestique, les vaches et les bœufs sont uniquement employés au labourage et ne meurent que de vieillesse ou de maladie. Aussi les habitants furent à peine établis dans leurs maisons, qu'on vit bientôt sortir de toutes les forêts, qui dans ce pays usurpent plus de la moitié du sol, de nombreux troupeaux des plus beaux bœufs. La même contrée qu'on avait traversée déserte peu de semaines auparavant, qui semblait tout-à-fait dénuée de moyens de nourrir et d'approvisionner l'armée, se trouva tout-à-coup changée en un riche et fertile pays. Les troupes reçurent régulièrement une ration de bœufs vendus par les indigènes.

Le général anglais ne borna pas là ses soins : il s'occupait de garantir contre le désordre et l'anar-

chie cette ville nouvelle qui, en quelque sorte, se fondait sous leurs auspices; il s'occupait, en un mot, de créer un nouveau système de gouvernement indigène pour les provinces récemment conquises. L'empire des Birmans est divisé en provinces et districts de grandeur et d'importance diverses: chacune de ces subdivisions est gouvernée par un chef militaire ou vice-roi, nommé Maywoon, lequel est assisté dans ses fonctions par plusieurs chefs ses surbordonnés, appelés Raywoon; le nombre de ces derniers se trouvant proportionné à l'étendue du territoire à administrer. La réunion de ces fonctionnaires forme une sorte de conseil, ou, dans le langage du pays, de lottoo provincial, conseil ayant droit de vie et de mort dans toute l'étendue de sa juridiction. Les lois permettent bien, à la vérité, l'appel de ces sentences au grand conseil ou lottoo siégeant à Ava; mais les difficultés et les dépenses de cet appel sont telles que cette faculté demeure purement nominale. Le Maywoon et les Raywoons ne reçoivent aucun salaire de la couronne; leurs émoluments consistent en amendes qui se paient à leur profit, en prélèvements sur diverses taxes. D'ailleurs ils frappent à leur gré des contributions ou réquisitions, dans toute l'étendue de leur juridiction. Quand l'empereur fait la guerre, assemble des armées, ou quand le royaume est envahi, les Maywoons lèvent la quantité d'hommes que la province est appelée à fournir; ils lèvent aussi autant d'argent que faire se peut, pour l'entretien et l'é-

quipement de ces troupes; et ce sont de précieuses occasions pour leur avidité. En général, ils enrôlent le double d'hommes qu'il n'est nécessaire, puis permettent à une moitié de se libérer moyennant finance. Ils mettent, en outre, dans leurs poches la moitié de la somme nécessaire à l'équipement de l'autre moitié.

L'intérêt de ces sortes de fonctionnaires les liant étroitement au chef de l'empire, il n'était pas possible de songer à les en détacher. Mais il existe encore, pour l'administration des provinces birmanes, une autre classe de fonctionnaires qui ne manquent pas d'importance : ce sont des chefs civils, nommés Menthogees; et dont les fonctions consistent à lever les taxes, à mettre à exécution les ordres des vice-rois ou gouverneurs de provinces, à rendre la justice dans un certain nombre de cas déterminés. Ils ne suivent point les armées; ils remplacent, au contraire, les vice-rois et les autres chefs militaires, quand ceux-ci sont en campagne. Leur tâche alors est de faire parvenir à l'armée tous les secours en hommes, en argent, en approvisionnements, qu'ils réussissent à se procurer. Inférieurs en situation aux vice-rois ou gouverneurs, ils en sont naturellement envieux; appelés à les remplacer, ils en saisissent volontiers l'occasion. Aussi, sur les instances des généraux anglais, instruits de ces particularités, ils se laissèrent facilement persuader de reprendre les rênes de l'administration, en l'absence de leurs supérieurs. On les vit donc sortir

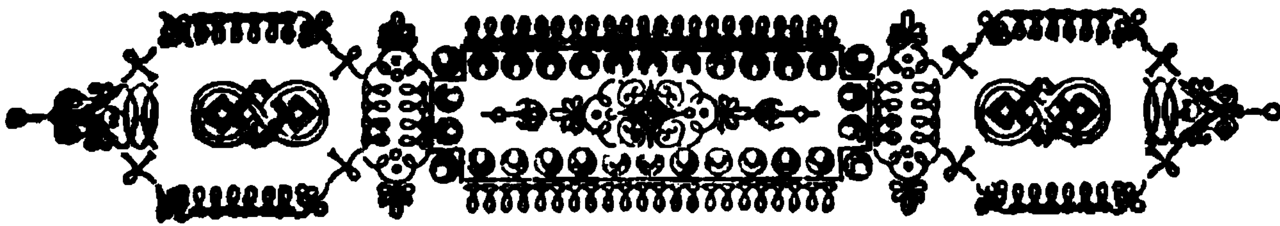
des bois les uns après les autres, et reprendre les fonctions qu'on s'empressait de leur restituer. Ils devinrent ainsi comme un moyen terme, un intermédiaire nécessaire entre les conquérants et la population conquise. Grâce à eux, les choses ne tardèrent pas à se trouver remises sur l'ancien pied. Sous l'épée de la conquête, le peuple continua de vivre sous la même administration que précédemment, mais dépouillée cependant de la faculté de l'opprimer et de le piller impunément.

LIVRE XXIV.

SOMMAIRE.

Affaire de Bhurtpoor. — Le rajah de Bhurtpoor. — Il sollicite la protection britannique pour son héritier. — Le gouvernement soutient les droits de ce dernier. — Proclamation du résident anglais. — Mort de sir David Ochterlony. — Proclamation du résident anglais. — Le siége de Bhurtpoor est résolu. — Rassemblement de l'armée sous les ordres du général lord Combermere. — Investissement de la place. — Premières opérations du siége. — L'assaut. — Prise de Bhurtpoor. — Nouveau traité conclu avec le rajah. — Le rajah de Colapore. — Reprise des hostilités avec les Birmans. — Préparatifs et dispositions de la cour d'Ava. — De nouvelles négociations sont entamées. — Détails sur le cérémonial suivi par les Birmans, leurs costumes, etc. — Les conférences n'amènent aucun résultat. — Situations respectives des deux armées. — Combat de Pembiekee. — Défaite et fuite de l'armée birmane. — Nouveau combat sur les hauteurs de Napodee. — La route demeure libre jusqu'à la capitale par l'armée anglaise. — Plan de campagne de sir Archibald Campbell. — L'armée birmane prend une nouvelle position à Melloone. — Difficultés de sa retraite. — Nouvelle ouverture de paix. — Les négociateurs birmans ne veulent pas croire à la sincérité des Anglais. — Ils refusent de payer d'avance la somme exigée par ceux-ci, et répugnent à la cession d'Arracan. — Les négociations sont de nouveau rompues. — Bataille de Pagohemnew. — Le roi de l'Enfer. — Sa mort. — Conclusion de la paix. — Une députation d'officiers anglais se rend à la cour d'Ava. — Audience de l'empereur. — Avantages et inconvénients du traité de paix. — Situation politique de lord Arnhout au commencement de cette guerre. — Son retour en Angleterre. — Mort de sir Thomas Munro, gouverneur de Madras. — Nomination de sir William Bentinck aux fonctions de gouverneur-général. — Situation des finances de l'Inde. — Nécessité où se trouve lord William d'opérer de grands retranchements. — Esprit général de son administration. — Ses voyages sur la Sutlur. — Conférence entre lui et Runjet-Singh. — Exploration des bancs de l'Indus et des pays au nord de ce fleuve, par le lieutenant Burnes. — Situation de la famille impériale à Delhi. — Diverses nuances dans l'administration de lord William. — Modification dans l'organisation judiciaire qui permet d'employer un plus grand nombre d'indigènes. — Abolition des suttées. — Modification dans le système suivi pour la collection des revenus. — Établissement de la navigation à vapeur, soit dans l'Inde, soit dans ses communications avec l'Europe. — Acquisition du territoire de Koorg. — Affaire de Mysore. — Caractère général de l'administration de lord William. — Quelque analogie entre sa situation et celle de Warren Hastings. — Son retour en Europe. — Conférence du président de la cour des directeurs et du duc de Wellington, alors ministre, au sujet du renouvellement de la charte de la Compagnie. — Révolution de juillet, et changement du ministère anglais. — Nouveau parlement. — Abolition du privilége commercial de la Compagnie, également voulue par le ministère et le parlement. — Négociations à ce sujet entre la cour des directeurs et le ministère. — Arrangement définitif. — La Compagnie transfère ses propriétés au gouvernement en échange d'une annuité, d'un fonds commun, et conserve le gouvernement de l'Inde. — Une nouvelle époque commence dès lors pour l'histoire de l'Inde. — Conclusion.

(1825—1834.)



LIVRE XXIV.



Dès le commencement des hostilités contre les Birmans, l'attention du gouvernement du Bengale fut sollicitée d'un autre côté. Le rajah de Bhurtpoor, comme nous l'avons déjà dit, était un des chefs principaux de la tribu des Jhauts; il possédait un territoire considérable et plusieurs forts dans son voisinage. Lord Lake, peu d'années auparavant, décrivait la ville de Bhurtpoor dans les termes suivants : « Bhurtpoor est une ville d'une étendue considérable, très bien fortifiée. Une muraille de terre fort élevée et d'une considérable épaisseur, accompagnée d'un fossé large et profond, l'entoure complétement. Le fort, situé à l'extrémité orientale de la ville, est d'une forme carrée; un des côtés regarde la campagne, les trois autres sont

au-dedans de la ville. Il occupe un terrain plus élevé que celle-ci; ses murailles sont plus élevées, son fossé plus large et plus profond. La circonférence du fort et de la ville est de huit milles; leurs murailles, dans toute leur étendue, sont flanquées de bastions de distance en distance; ceux-ci défendus par une nombreuse artillerie. Cette place tire aussi une grande force de la quantité considérable d'eau que sa situation la met à même de commander; son fossé, quand il en est rempli, présente un obstacle très difficile à franchir. Une grande nappe d'eau, qui se trouvait au nord-ouest de Bhurtpoor, disparut soudainement à l'arrivée de mon armée; je découvris, peu de temps après, qu'on l'avait fait couler dans les fossés qui entourent la ville. » Depuis cette époque, Bhurtpoor s'était beaucoup agrandie. Une partie du terrain, alors occupé par les batteries anglaises, y avait été réuni; d'un autre côté, les fortifications avaient reçu des augmentations considérables. Quant à sa population, il est difficile de l'évaluer avec justesse : il est probable qu'elle montait à peu près à 100,000 âmes, peut-être les dépassait-elle.

Par le premier traité, daté du 9 octobre 1803, conclu entre lord Lake et le rajah, ce dernier se trouvait exempt du tribut qu'il avait payé jusqu'à ce jour aux États mahrattes. Par la suite, le gouvernement anglais céda une étendue de terrain assez considérable, conquis sur Dowlut-Row-Scindiah, étendue de terrain qu'on pouvait évaluer, quant au

produit, au tiers des anciennes possessions du rajah. La reconnaissance devait ainsi s'ajouter à la bonne foi, pour maintenir le rajah dans la fidélité au gouvernement britannique. Dès 1804, il devint néanmoins fort apparent qu'en dépit de ce traité il se trouvait en liaison intime avec les ennemis de ce dernier. C'est alors (1805) que lord Lake commença ce siége dont l'issue ne fut point heureuse, et qui conduisit à une cessation d'hostilités terminées par un nouveau traité de paix. Ce traité, conclu le 17 avril 1805, reposait sur les mêmes bases que le précédent; seulement, quelques précautions nouvelles étaient prises pour en assurer l'exécution de la part du rajah. Celui-ci devait laisser son fils en otage dans les mains de l'officier anglais qui commandait les provinces supérieures de l'Indostan, jusqu'au moment où le gouvernement britannique demeurerait enfin convaincu de sa bonne foi, de sa sincérité. Le gouvernement promettait de lui restituer dans ce cas la forteresse de Deeg. De son côté, le rajah promettait, à la vérité, de prêter secours au gouvernement anglais contre toute attaque, et de ne recevoir aucun Européen à son service sans l'autorisation de ce dernier. Par un autre article, le gouvernement anglais garantissait au rajah la possession de son territoire contre tout ennemi extérieur ou intérieur. Il était stipulé qu'en cas de mésintelligence entre le rajah et ses feudataires, le point de la difficulté serait soumis à la décision des autorités britanniques; mais que, si la négociation échouait,

le rajah pourrait demander du secours à son allié européen. Telle était la teneur générale de cet engagement, qui subsista vingt années sans altération.

Dans le mois d'août 1824, Buldeo-Sing, alors rajah, se sentait au moment de mourir; jaloux de laisser une succession pacifique à son fils Bulwunt-Sing, dont la jeunesse l'exposait à être la victime des intrigues de ses parents, il sollicita du gouvernement anglais, pour celui-ci, un khelaut, ou vêtement d'investiture. C'était, en d'autres termes, réclamer en sa faveur la protection et la garantie du gouvernement anglais. Sir David Ochterlony, agent politique dans cette partie de l'Inde, appuya fortement cette demande. La cérémonie entraînait bien quelque dépense, mais ce n'était là qu'un bien petit inconvénient, comparée aux avantages immenses qu'elle devait produire. Elle ne pouvait manquer de prévenir certains désordres qui s'étaient quelque peu manifestés à l'époque de l'arrivée au trône de Buldeo-Singh; enfin, elle se trouvait autorisée par des précédents. Le gouverneur-général goûta les raisons alléguées par Ochterlony; il ordonna une enquête destinée à s'assurer des droits réels du successeur désigné par le rajah. Le résultat de l'enquête, favorable au jeune prince, fit voir en lui le fils et l'héritier présomptif de Buldeo-Sing. La cérémonie de l'investiture fut en conséquence ordonnée par le gouverneur-général, puis accomplie par sir David Ochterlony, dans le mois d'août 1824. Après la mort de Buldeo-Sing, arrivée

peu après, les choses demeurèrent quelque temps sur le même pied. Mais, dès les premiers mois de l'année suivante, une révolution complète éclata tout-à-coup à Bhurtpoor. L'oncle et la mère du rajah furent attaqués par un certain Doorjun-Saul, leur parent éloigné ; un conflit s'ensuivit qui coûta la vie à un grand nombre de personnes, puis l'enfant tomba au pouvoir du rebelle. Tout cela s'était fait avec adresse, secret, diligence, sans le secours d'aucune manifestation populaire contre le rajah. Mais les droits de ce dernier avaient été solennellement proclamés par le gouvernement britannique ; sir David se disposa en conséquence à les soutenir. Il se hâta de rassembler tout ce qu'il avait de troupes disponibles sous la main, et tenta quelques démarches politiques. D'un côté il adressa une proclamation aux partisans du jeune rajah, qu'il encourageait à soutenir ses droits. De l'autre, il sollicitait Doorjun-Saul ; il le somma en quelque sorte de déclarer sous serment qu'il serait fidèle au jeune rajah, qu'il n'était pour rien dans le meurtre de l'oncle de ce dernier, qu'il renonçait à tout projet d'intervenir dans le gouvernement. En réponse à ce message un wackel de Doorjun se rendit auprès du général. Doorjun, suivant la déclaration positive portée par le messager, n'avait aucune répugnance à faire ce qu'on lui demandait, il sollicitait un sauf-conduit, proposant de se rendre dans le camp du général, avec le jeune rajah. Sir David eut des doutes sur la sincérité de ces offres ;

il affecta de se montrer fort indifférent sur l'arrivée dans le camp de Doorjun-Saul; toutefois, comme il était d'une grande importance de mettre en sûreté la personne de Bulwun-Sing, il donna un sauf-conduit à Doorjun. Sir David savait d'ailleurs qu'un jeune frère de Doorjun, nommé Ma-d'hoo-Sing, avait la forteresse en sa possession. Il ajouta, en conséquence, qu'en cas que la négociation ne finît pas à l'amiable, Doorjun-Saul, après avoir mis en sûreté la personne du jeune rajah, demeurerait libre de rentrer en ville si bon lui semblait. Il promettait encore, en considération de cet acte de condescendance, de le recommander au gouverneur. C'était étendre d'un seul coup la protection britannique sur l'usurpateur et sur le prince légitime.

A cette époque, sir David reçut la nouvelle que le peuple d'Alwar était fort effrayé des préparatifs du siége faits contre Bhurtpoor. On lui écrivait que, bien loin de vouloir assister les rebelles, il se montrait fort disposé à accéder à toutes les demandes de sir David; qu'il se dispôsait à fournir des vivres en abondance aux troupes anglaises. Mais le corps d'armée de sir David fut alors rappelé; il se vit obligé de renoncer à toute hostilité contre Bhurtpoor. Peu de mois après, et dans une courte période de tranquillité qui succéda, il succomba à une de ces nombreuses maladies engendrées par le climat. C'était un homme également doué des qualités militaires et diplomatiques;

également propre à briller sur un champ de bataille et dans le cabinet; en lui se trouvaient réunis à un degré rare la fermeté, la modération, le jugement et l'activité. Tous ceux qui l'avaient suivi au milieu des scènes agitées de l'Inde professaient pour sa personne le plus entier dévouement. Ce fut une grande perte pour le gouvernement de l'Inde. Tout impassible que doive être sa plume, l'historien lui-même ne saurait voir sans quelque émotion disparaître de la scène les acteurs dont il raconte depuis long-temps la vie et les travaux.

A la fin de l'année 1825, le gouvernement britannique, cédant en cela aux conseils, aux inspirations de sir David, prit la résolution de protéger efficacement le droit du légitime héritier de Bhurtpoor. Il se prépara, en conséquence, au siége de cette ville. A toutes les raisons politiques, tirées des circonstances que nous venons de raconter, il s'en joignait sans doute quelques autres. Les souvenirs de l'échec éprouvé au premier siége n'étaient point encore oubliés. Partout les armes anglaises avaient triomphé; mais Bhurtpoor n'en demeurait pas moins comme une sorte de vague espérance offerte aux idées de nationalité indoue, de révolte contre l'étranger; c'était comme un boulevard derrière lequel s'abritaient volontiers tous ces sentiments, toutes ces pensées. Cédant à toutes ces considérations, sir David Metcalfe, successeur d'Octerlony, fit paraître la proclamation suivante : « Rajah-Runjet-Singh, rajah de Bhurtpoor, à sa mort, a laissé quatre fils :

1° Rhundeer-Singh ; 2° Buldeo-Singh ; 3° Luchmun-Sing ; 4° Perti-Singh. Rundheer-Singh succéda, comme rajah, et mourut sans postérité ; le second frère lui succéda, suivant son droit et sans opposition. Il laissa un seul fils, Maha-Rajah-Bulwunt-Singh, le rajah actuel, qui succéda à son père, et qui, pendant la vie de son père, fut investi du khelaut de succession en présence de feu sir David Ochterlony, représentant du gouvernement britannique. Après la mort de Maha-Rajah-Buldeo-Singh, Kour-Doorjun-Saul, le fils de Luchmun-Singh, a usurpé la principauté, et pris le pouvoir, le rang et le titre de rajah. L'intervention du gouvernement anglais est donc devenue nécessaire et indispensable pour la protection des droits du rajah légitime Maha-Rajah-Bulwunt-Singh. « Kour-Doorjun-Saul prétend injustement que la principauté lui appartient, sur le fondement que c'était l'intention du rajah Rundheer-Sing de l'adopter pour fils ; mais comme le rajah Rundheer-Singh ne l'a pas réellement adopté, l'intention alléguée, soit qu'elle ait ou n'ait pas existé, ne saurait lui conférer aucun droit légitime. En conséquence, le gouvernement britannique a sommé Doorjun-Saul de rendre la principauté au rajah légitime, et de se retirer, avec une pension convenable, dans les limites de la domination anglaise, avec la garantie du gouvernement britannique pour tous ses droits, tant dans le présent que dans l'avenir. S'il persiste dans le refus de ses propositions, les Anglais sauront faire leur devoir. »

A l'époque où un corps d'armée avait été rassemblé sous les ordres de sir David Ochterlony, sir Edward Paget était commandant en chef des forces militaires de l'Inde. Dans l'intervalle de la dispersion de cette force et de son retour dans ses quartiers, sir Edward Paget fut remplacé par lord Combermere, personnellement chargé du siége de la ville. Il atteignit Agra le 1er janvier 1825; il trouva là la 1re brigade de cavalerie et la 2e division d'infanterie, sous le commandement du major-général Reynell. Il demeura quatre jours à Agra, et se rendit avec son état-major à Mutra. Il inspecta la 2e division de cavalerie, la 3e division de cavalerie, une brigade d'artillerie à cheval, et de la cavalerie irrégulière, le tout sous les ordres du brigadier-général Sleigh; le jour suivant, il inspecta la 1re division d'infanterie, consistant en trois brigades. Toutes ses troupes parurent dans le meilleur état possible; l'ensemble montait au-delà de 20,000 hommes. Le 10 décembre, lord Combermere envoya un fort détachement, sous les ordres du major-général Reynell et du brigadier-général Sleigh, pour prendre possession d'un poste très fort occupé par l'ennemi au nord-est du fort. L'objet de ce mouvement était de couper l'eau qui devait entrer dans les fossés : on sait qu'il y avait de ce côté une grande pièce d'eau destinée à les remplir au besoin. Cet objet fut atteint; le lieutenant du génie qui en fut chargé parvint à arrêter l'inondation, qui non seulement

aurait rempli les fossés extérieurs de la place, mais aurait couvert une grande partie du terrain d'alentour. L'ennemi fut complétement dispersé. Le général Reynell continua d'exécuter un mouvement par sa gauche. Pendant ce temps on vit les habitants des villages voisins s'empresser de les quitter pour aller chercher un refuge dans Bhurtpoor.

Le général lord Combermere disposa aussitôt les troupes pour l'investissement de la place; mais, quoiqu'il eût 18 bataillons d'infanterie, 8 régiments de cavalerie, et de la cavalerie irrégulière, cet investissement, en raison des derniers agrandissements de la ville, était à peine praticable. Il résolut de commencer les opérations aussitôt que l'équipage de siége serait arrivé d'Agra et de Mutra. En effet, le moment était venu d'agir; l'ennemi ne perdait pas de temps à réparer ses fortifications ou à y ajouter de nouveaux ouvrages. Sir David Metcalfe s'était mis en marche d'Agra avec le quartier-général; des waekels lui furent envoyés de la part des assiégés, avec le projet de faire différer l'ouverture du siége en commençant des négociations. Mais cette démarche n'eut aucun succès; lord Combermere et les officiers généraux commandant les divisions firent la reconnaissance du fort, dans le but de fixer le point d'attaque. Le 11, le 33e d'infanterie indigène reçut l'ordre d'aller occuper Mallye; l'ennemi l'évacua à l'arrivée des Anglais. Ce point était important, en ce qu'il commandait une bonne vue du fort. Il le fit assurer pendant cette nuit et le

jour suivant, par une tranchée creusée du côté nord du village, puis en faisant palissader les trois autres côtés par des troncs et des branches d'arbres. L'armée campait à environ cinq milles en arrière de ce point; elle poussait des patrouilles tout le long de la lisière du bois, où l'on apercevait çà et là quelques soldats, qui ne manifestaient d'ailleurs aucune intention hostile. Le 13 et le 14, l'équipage de siége arriva, composé de 112 pièces d'ordonnance. On s'empressa de rassembler et de confectionner le nombre nécessaire de gabions et de fascines. La force réelle de la garnison ne laissait pas que d'être difficile à connaître; tous les renseignements obtenus par les espions étaient évidemment faux ou du moins exagérés. On peut croire cependant qu'elle se montait à 20,000 hommes d'infanterie, dont 8 ou 10,000 de troupes régulières; le reste armé à la hâte pour les besoins de la défense. Le système de l'ennemi paraissait consister à offrir fort peu de résistance hors des portes, à réserver ses forces pour la défense du corps de place. Du moins apercevait-on les assiégés occupés par milliers à creuser les fossés, à augmenter autant que possible les fortifications de la place; en même temps qu'ils ne tentaient aucun effort pour maintenir de leurs troupes hors de Bhurtpoor.

Les partis anglais chargés des reconnaissances s'étant approchés jusqu'à trois cents verges de la place, les remparts commencèrent un grand feu, mais qui fut sans résultat; à peine y eut-il 40 ou

50 hommes hors de combat. Des détachements de cavalerie ennemie, sortis des forts voisins, se montrèrent çà et là aux environs du camp anglais. Ils réussirent à enlever quelques bestiaux; mais trouvant les Anglais toujours sur leurs gardes, ils renoncèrent à tenter quelque entreprise. Le 21, lord Combermere, désireux d'épargner aux femmes et aux enfants renfermés dans Bhurtpoor les horreurs d'un siége, adressa une lettre à Dorjun-Saul; il donnait vingt-quatre heures d'armistice pour leur sortie. Une réplique évasive ayant été donnée, lord Combermere étendit ce délai; mais aucune réponse ne fut faite à cette seconde communication. Des partis d'Européens et d'indigènes étaient continuellement employés aux travaux préparatoires du siége. La forteresse, sortie de son inaction prolongée, ne cessait de tirer sur tout ce qu'elle apercevait. La cavalerie, avec quelques partis d'infanterie, faisait un grand nombre de démonstrations ayant pour but de détourner l'attention de l'ennemi du point réel de l'attaque. Le 23, tout se trouva prêt pour commencer les opérations. L'angle nord-est de la forteresse avait été choisi comme le point d'attaque. Les assiégeants, malgré un feu d'artillerie très bien nourri, prirent possession d'un village ruiné appelé Kuddune-Kundee, et du jardin de Buldeo-Singh; ils complétèrent leur première parallèle à la distance d'environ huit cents verges du fort. Le 24, deux batteries construites sur ce point ouvrirent leur feu contre

celui-ci. Le 27, on s'aperçut que l'artillerie du fort tirait avec une précision qui ne lui était pas ordinaire, et la raison ne tarda pas à en être connue. Un soldat d'artillerie, nommé Herbert, avait déserté le jour précédent; on le vit sur les remparts dirigeant le feu de l'ennemi à droite et à gauche, s'exposant froidement et délibérément à tous les périls. Ayant remarqué l'endroit où se tenait lord Combermere, il tira constamment de ce côté, avec une justesse remarquable. Un domestique du noble lord eut la cuisse emportée, tout auprès de lui, pendant qu'il éloignait une chaise de la table. On ne put deviner ni conjecturer d'aucune façon ce qui porta Herbert à ce parti. Il avait combattu à Waterloo dans les rangs de l'artillerie; son caractère était honorable, tous ceux de ses camarades et de ses chefs qui le connaissaient en parlaient favorablement; il faisait passer de fréquents secours à sa mère vieille et infirme. Deux autres soldats, aussi de l'artillerie, le rejoignirent les jours suivants.

Le reste du mois de décembre fut employé de la même façon à renforcer les batteries déjà faites, à en élever de nouvelles. En peu de jours, il n'y eut plus dans toute la ville une seule maison qui ne fût endommagée. L'ennemi fit à peine deux ou trois sorties, ou, pour mieux dire, tentatives de sortie, mais sans résultat; il semblait vouloir, comme nous l'avons dit, réserver toute son énergie pour le dernier moment. Le 3 janvier, l'artillerie commença à battre en brèche les courtines. Les

fossés étaient secs, la contrescarpe en mauvais état; les abords du rempart présentaient donc beaucoup moins d'obstacles que précédemment. Le 5, trois détachements furent commandés pour l'assaut. Mais un nouvel examen de la brèche les fit contremander; on reconnut que les murailles en terre avaient résisté beaucoup plus que n'aurait pu le faire de la maçonnerie; on reconnut encore que les batteries ne seraient pas suffisantes pour faire une brèche convenable. On pratiqua dans ce but une mine vis-à-vis la face nord de l'ouvrage attaqué. Craignant que ce travail ne fût découvert en le poursuivant pendant le jour, les mineurs en renvoyèrent la continuation à la nuit suivante. Ils reprirent alors leur œuvre, mais s'aperçurent qu'ils étaient découverts. Une contre-mine marchait à leur rencontre. Ils en recommencèrent une autre, le 14, sous l'un des bastions. Celle-ci avait réussi, mais on y mit le feu trop précipitamment, ce qui lui fit manquer son effet. Deux autres mines, qui jouèrent le 16, puis une troisième le lendemain, achevèrent cependant de rendre la brèche très accessible. L'assaut fut ordonné pour le jour suivant.

Dès le point du jour du 18, les divers détachements commencés pour ce service s'établirent dans les tranchées avancées, sans que l'ennemi s'en aperçût. Deux colonnes d'attaque furent formées : l'une dirigée par le major-général Reynell, l'autre par le major-général Nicolls; la première devait assaillir la brèche par la droite, la seconde par la gauche.

Trois autres colonnes étaient sous les ordres d'officiers de moindre grade : l'une, sous le lieutenant-colonel Delourain, devait assaillir la brèche par la porte de Jungenah ; l'autre, sous le lieutenant-colonel Wilson, escalader l'angle rentrant du bastion ; la troisième s'emparer de la porte d'Agra. La cavalerie se déploya le long et en face du côté ouest de la forteresse. L'explosion d'une mine pratiquée sous l'angle du bastion nord était le signal convenu pour l'attaque. A huit heures elle éclata, en effet, avec de terribles résultats. L'angle saillant tout entier et un cavalier en pierre furent renversés ; d'épaisses ténèbres couvrirent pendant quelques minutes assiégeants et assiégés ; des masses de terres et de grosses pierres volèrent çà et là. La compagnie faisant la tête de la colonne perdit plusieurs hommes, eut 3 officiers grièvement blessés ; le brigadier général Mac Combe reçut une grave blessure à côté de lord Combermere, et à quelques pas deux Cipayes furent tués sur place. Les troupes se trouvaient, suivant toute probabilité, trop rapprochées de l'endroit où la mine éclata ; peut-être aussi celle-ci produisit-elle son effet dans une direction différente de celle prévue. Les ténèbres étant un peu dissipées, les troupes se présentèrent à l'assaut avec ardeur et fermeté, et, malgré la vigoureuse défense des assiégés, emportèrent les deux brèches. Celle de gauche fut la plus difficile à enlever, l'accès en était fort difficile ; mais les troupes, loin de se rebuter, redoublèrent d'ardeur. Les

grenadiers la gravirent lentement, en bon ordre, sans riposter un seul coup aux nombreuses volées de balles, de boulets et de mitraille qui pleuvaient sur eux. Les assiégés se défendirent quelques instants avec grande résolution; mais l'explosion de la mine ayant mis hors de combat 300 des leurs, ils lâchèrent pied; se répandant le long des remparts, ils essaient alors de tourner plusieurs pièces contre les assaillants, mais ceux-ci les poursuivent, les sabrent sur leurs canons, sans leur donner le temps d'en faire usage. En moins de deux heures, la totalité des remparts se trouvait en possession des assaillants. La citadelle elle-même ne tarda pas à se rendre. La cavalerie, sous les ordres du brigadier-général Sleigh, manœuvrait autour de la ville pour empêcher la fuite des assiégés. Elle atteignit ce but: des masses de fuyards se sauvant en désordre, et se croyant déjà en sûreté après avoir franchi les portes de la ville, tombèrent entre ses mains. Doorjun-Saul, avec sa femme, deux de ses fils et 160 cavaliers, essaya de se frayer un passage à travers le 8e régiment d'infanterie légère; mais aucun d'eux n'échappa.

La perte de l'ennemi ne monta pas à moins de 4,000 hommes tués ou blessés, et, en raison de la surveillance de la cavalerie, c'est tout au plus si quelques hommes parvinrent çà et là à s'échapper: ses magasins, ses armes, ses munitions devinrent la proie du vainqueur. Ce fut un coup dont la principauté de Bhurtpoor ne devait plus se relever. Les

fortifications furent rasées, les principaux bastions et plusieurs courtines renversés par la mine le 6 février ; le bastion de la Victoire, comme les habitants de Bhurtpoor l'appelaient, ce bastion qu'ils se vantaient d'avoir bâti des os, de la chair, et du sang des Anglais qui succombèrent dans les assauts livrés jadis par lord Lake, ce bastion gisait maintenant au niveau de l'herbe qui l'entourait. Parmi ceux qui le détruisirent se trouvaient encore çà et là quelques vétérans qui en avaient été repoussés à quatre reprises différentes, une vingtaine d'années auparavant, ou, pour employer le langage des indigènes, « à qui il avait été permis de fuir de ces remparts éternels. » Le lendemain, lord Combermere fit son entrée solennelle dans Bhurtpoor. Deux régiments d'infanterie indigène furent désignés pour composer la garnison de la ville. Le brigadier-général Mac Combe en fut nommé gouverneur. Le 20, lord Combermere et sir Charles Metcalfe procédèrent solennellement à l'installation du jeune rajah. Les déserteurs de l'artillerie tombèrent dans les mains des vainqueurs ; mais Herbert seul subit la mort. Comme les témoignages ou preuves matérielles manquaient contre ses deux compagnons, le conseil se borna à les condamner à la déportation pendant quatorze ans, à les déclarer incapables du service militaire. L'interrogatoire de Herbert ne jeta aucune lumière sur son étrange conduite. Les motifs qui entraînèrent ce vétéran de Waterloo à chercher un refuge parmi les ennemis de l'Angleterre,

sont encore inconnus. Condamné à être pendu, il subit sa sentence avec un courage stoïque ; elle fut exécutée sur le même bastion où plus d'une fois il s'était montré dirigeant les boulets de l'ennemi contre ses frères d'armes. Des remerciements furent votés par le Parlement et par la cour des propriétaires à l'armée victorieuse de Bhurtpoor. Le butin qui se trouvait dans la place lui fut distribué par ordre de la cour des directeurs.

En janvier 1826, la présidence de Bombay se trouva entraînée dans une discussion avec le rajah de Colapore, petit État mahratte situé dans la province de Beejapoor. Le gouvernement britannique voulait autant que possible éviter une rupture ; il s'efforça, par l'organe de son résident, d'ajuster les différends qui venaient d'éclore sans avoir recours à des mesures extrêmes. Sourd à toutes les remontrances, le rajah continua de mépriser tous ces moyens d'accommodement, fit de nombreuses levées de troupes, et se plaça, en définitive, dans une attitude hostile au gouvernement anglais. Ce dernier dut se mettre en mesure de repousser une agression. Les remontrances faites au rajah demeurèrent inutiles : à la tête d'un corps assez considérable, il commença à piller les territoires ou de ses propres chefs dépendant de lui, ou de ses voisins sous la protection spéciale du gouvernement anglais ; il enlevait de l'argent aux habitants par les mesures d'oppression les plus cruelles. Le colonel Welsh se mit en campagne, à la tête des troupes dispo-

nibles dans ce quartier. Après les avoir rassemblées à Belgaum, il passa la rivière Gutpurba vers le milieu de septembre, et prit aussitôt position sur le territoire de Colapore, dans le voisinage de Katabughee. Les habitants de ce dernier lieu accoururent aussitôt dans le camp anglais; ils sollicitaient la protection du colonel. Cette démarche eut l'effet désiré : les questions pendantes entre l'État de Colapore et le gouvernement britannique reçurent une solution immédiate, sans qu'il fût nécessaire d'avoir recours à des hostilités positives. Des précautions furent prises pour maintenir à l'avenir la paix du pays et prévenir toute violation ultérieure des engagements que prenait le rajah. Le gouverneur-général approuva tout ce qui fut fait à cette occasion. Mais il est temps de revenir à la guerre des Birmans, autre scène de notre histoire, bien éloignée du lieu où nous sommes en ce moment.

La cour d'Ava n'avait point perdu la saison d'inactivité qui comprend les mois de mai, de juin, de juillet; loin de se livrer à un désespoir inutile, en raison de ses revers précédents, elle tourna toute son activité à tirer le meilleur parti possible des ressources qui lui restaient. Le chef de l'empire et ses conseillers ne se montraient jusqu'à ce moment ni effrayés, ni découragés. Les ouvertures de paix que hasardait de temps à autre sir Archibald Cambell ne rencontraient encore là que silence ou mépris; aucune réponse sérieuse ne leur était faite. La cour prenait, au contraire, journel-

lement les plus vigoureuses mesures de défense; elle faisait de nombreuses levées dans toutes les parties de l'empire; répandait de grandes largesses parmi les soldats; faisait fabriquer dans les arsenaux une immense quantité de poudre; réparer les anciennes armes, en confectionner de nouvelles par milliers, surtout des jingals et des pièces de rempart, où excellaient les ouvriers birmans. Grâce à ces efforts, une nouvelle armée ne tarda pas à être sur pied; elle montait à 66,666 hommes, nombre choisi comme renfermant les combinaisons cabalistiques les plus favorables. Une partie de la population demeurée jusque-là étrangère à cette guerre, à son tour fournit aussi son contingent. Nous voulons parler des Shaans qui occupent toute l'étendue de terrain située entre Siam, la Chine et Ava. Le plus grand nombre des Shaans sont sujets du roi de Siam. Toutefois, il est aussi quelques tribus dont les chefs, ou chowahs (comme ils les appellent), paient un tribut à l'empire birman, et sont obligés, en cas de guerre, de lui fournir un contingent de troupes. Enfin, par leur apparence, leurs traits et leurs vêtements, les Shaans diffèrent essentiellement des Birmans : les traits de leur visage sont exactement ceux des Chinois; d'une petite stature, ils sont bien proportionnés et d'une force musculaire remarquable. Au nombre de 15,000, ils se montraient impatients de se mesurer avec les étrangers, qu'ils n'avaient pas encore rencontrés sur le champ de bataille, et dont

la défaite leur paraissait assurée. Trois magiciennes, appartenant aux premières familles de cette tribu, accompagnaient aussi l'armée : elles étaient renommées dans tout l'empire par la profondeur de leur art et la force de leurs enchantements. Au moyen d'une eau consacrée par certaines prières, elles promettaient de guérir toute blessure provenant du fer ou du feu; la même eau versée par surprise sur les balles ou boulets de l'ennemi, devait encore les faire tomber sans force aux pieds des soldats birmans.

Le recrutement et l'équipement de cette grande armée une fois complétés, l'empereur et la cour achevèrent de reprendre toute leur confiance. Alors aussi l'empereur se montra disposé à entrer de nouveau en négociation avec les Anglais si l'occasion s'en présentait. Il donna l'ordre à ses généraux d'écouter toutes les propositions qui pourraient leur être adressées par les chefs ennemis. Il leur avait défendu, disait-il dans de nouvelles instructions, de traiter en représentants d'une nation vaincue et humiliée, prête à toutes les concessions; mais il leur permettait de se montrer en chefs d'une puissante armée, en délégués d'une grande nation, qui consentaient à s'assurer si l'ennemi se trouvait réellement fatigué du combat; il était, par conséquent, disposé à le faire cesser à des conditions également honorables pour les deux partis, ménageant également leurs intérêts mutuels. Au commencement d'octobre, le quartier-général de l'ar-

mée birmane occupait encore Meadag, où des corps considérables se concentraient journellement. Les chefs birmans envoyèrent à Prome une députation chargée de remettre au général anglais une réponse à la dernière dépêche. Dans cette lettre, sir Archibald s'était efforcé de représenter au chef de l'armée birmane la conséquence désastreuse pour la cour d'Ava d'une prolongation de la guerre; il le conjurait de mieux apprécier, de mieux servir qu'il ne l'avait fait jusque là l'intérêt de son souverain, c'est-à-dire d'écouter les conditions d'une paix devenue indispensable. Les ambassadeurs birmans accouraient, suivant leur expression, échanger de bonnes paroles avec les Anglais; ils venaient leur exprimer, de la part de l'empereur et des principaux personnages de l'empire, le désir de voir la paix enfin rétablie entre les deux grandes nations alors en guerre. Ils demandaient ensuite, d'abord une trêve de quarante jours, puis, en témoignage des intentions pacifiques du général anglais, qu'il envoyât deux de ses officiers au camp birman. Sir Archibald Campbell accéda volontiers à ces demandes. Deux officiers, le lieutenant-colonel Tidy et le lieutenant Smith, furent aussitôt désignés pour cette mission; un bateau de guerre, désarmé, dut les porter au lieu de leur destination. Avant de quitter Prome, les Birmans se rendirent à la pagode de Shoē-Shandoh; ils y firent leurs dévotions; puis, en attendant l'heure fixée pour le départ, se promenèrent dans la ville, dans le camp, visitèrent les

postes anglais, sans donner le moindre signe de crainte ou de défiance. L'un des négociateurs reçut, comme récompense de cette mission, un parasol doré; le second, le commandement d'un bateau de guerre de 100 hommes.

Le 8 septembre au matin, les officiers anglais et les envoyés birmans se mirent en route. Le 12, ils arrivèrent à Meedevag; là ils rencontrèrent plusieurs bateaux de guerre qui les escortèrent jusqu'au fort, où 2,000 hommes bien habillés, armés de fusils à baïonnettes, se mirent sous les armes pour les recevoir. Plusieurs bandes de musiciens les accompagnèrent d'airs bruyants tandis qu'ils se rendaient à la maison préparée pour les recevoir. Une conférence eut lieu aussitôt avec le kee-wonghee (le chef des wonghees) qui commandait en ce lieu. Un armistice, résultat de la conférence, fut conclu aux conditions suivantes : 1° qu'une cessation d'hostilités commencerait à compter de ce jour pour durer jusqu'au 17 octobre; 2° que le premier ministre de l'empereur, muni de pleins pouvoirs, entrerait en conférence avec les autorités britanniques, également munies des pouvoirs nécessaires; que cette conférence, où se traiteraient des mesures propres à rétablir la paix, aurait lieu le 2 octobre, à moitié chemin des deux armées; 3° qu'une ligne de démarcation serait tirée entre celles-ci, à partir de Comma, sur la rive ouest de l'Irrawaddy, jusqu'à Tonghoo; que les parties contractantes s'engageaient à empêcher leurs troupes

de franchir cette ligne ; qu'aucun mouvement ne serait fait par l'une ou l'autre des deux armées jusqu'au 17 octobre ; 4° que deux officiers de chacune des deux armées se rencontreraient le 23 septembre pour désigner les campements des chefs respectifs, et faire les arrangements préparatoires pour la conférence qui devait avoir lieu ; 5° que la dignité du premier ministre requérant qu'il ne se mît en mouvement qu'accompagné de 500 hommes avec des armes à feu, et de 500 hommes armés de sabres, le commandant anglais pourrait se faire accompagner d'un détachement de force égale. Le village de Neougbenzeick, sur la rive gauche de l'Irrawaddy, à vingt-cinq milles au-dessus de Prome, fut le lieu choisi pour la conférence ; et un champ à égale distance des lieux de campement des deux chefs, désigné pour la construction du lottoo ou salle d'audience. Le 23 septembre, en attendant le moment de la conférence, toute communication ultérieure cessa entre les Anglais et les Birmans.

Sir Archibald Campbell s'embarqua sur la flottille à la fin de septembre, pour se rendre au lieu du rendez-vous. Le paysage des deux rives de l'Irrawaddy était des plus pittoresques ; bordé à l'horizon par des montagnes, semé çà et là de pagodes et de villages abandonnés. Neougbenzeick, lieu où devaient se rencontrer les plénipotentiaires, semblait à peine avoir été un lieu habité. Le lieu destiné aux conférences avait été soigneusement nettoyé de jungle et de plantes sauvages ; c'était une petite

plaine d'un demi-mille de long, d'un quart de mille de large, ombragée des deux côtés par de beaux arbres. A l'une des extrémités de la plaine, quelques huttes provisoires avaient été élevées à la hâte; au centre se trouvait la maison des chefs, puis une sorte de toiture supportée par des piliers. où devait avoir lieu la conférence. A l'arrivée des Anglais, l'emplacement destiné au camp des Birmans était encore inoccupé; ils ne s'en renfermèrent pas moins dans l'intérieur de leurs limites. L'un des deux premiers négociateurs, Lameinzerai, arriva peu après; il était porteur d'une dépêche du kee-wonghee, relative à l'heure de la rencontre pour le lendemain; chargé, en outre, d'en régler l'heure, le cérémonial, etc. On tomba d'accord qu'elle aurait lieu à midi, et que chacun des négociateurs s'y ferait accompagner de 14 officiers, et d'un détachement de 100 hommes. Le lendemain, le wonghee demanda par un nouveau message un délai de deux heures, ne pouvant, disait-il, se trouver prêt plus tôt. Sir Archibald ne fit aucune objection. Peu avant l'heure, deux chefs birmans de distinction se rendirent dans le camp anglais, dans le but d'escorter le général au lieu du lottoo; sir Archibald voulant rendre cette politesse, se hâta de députer le lieutenant-colonel Tidy et le lieutenant Smith pour accompagner le kee-wonghee. Les troupes anglaises prirent les armes, et sir Archibald et les principaux officiers de son état-major, tous en grande tenue, et précédés par les

envoyés birmans, quittèrent le camp et se dirigèrent vers le lottoo. L'ambassadeur birman s'avançait alors dans le même lieu par le côté opposé.

Anglais et Birmans arrivèrent ensemble à l'heure et à l'endroit convenu pour la rencontre. Le lieutenant-colonel Tidy et le lieutenant Smith donnaient le bras à deux personnages couverts, de la tête aux pieds, d'ornements d'or et de broderies, habillés d'ailleurs de la façon la plus singulière. Derrière eux venaient quatorze autres personnages tout aussi magnifiquement costumés; plus loin, grand nombre portant des ombrelles dorées et tout l'attirail d'un noble birman. Tout ce groupe s'avança à pas lents et mesurés; la magnificence de leurs costumes faisant un contraste bizarre avec l'aspect sauvage et solitaire du lieu de la scène. Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas, sir Archibald s'avança vers le kee-wonghee, lui prit amicalement la main, et tous deux entrèrent dans le lottoo. On s'assit sur deux rangées de chaises, se faisant face, placées sur deux lignes parallèles, se faisant symétriquement face les unes aux autres. Plusieurs chefs de haut rang, nommés pour assister le wonghee dans ces négociations, s'assirent à ses côtés; derrière, et en demi-cercle, leurs serviteurs, c'est-à-dire la fleur de l'aristocratie birmane. Tous montrèrent beaucoup de grâce, d'élégance, et la plus extrême politesse dans leurs manières. Le khee-wonghee paraissait âgé d'environ quarante ans; ses traits étaient beaux, mais sa barbe rare, et ses dents abî-

mées par un constant usage du bétel. Il promenait avec curiosité ses regards sur tout ce qui se passait autour de lui; rien ne semblait échapper à ses observations. Sa coiffure consistait en un chapeau rond à larges bords, surmonté d'une aigrette dorée, ornée de rubis et de petites feuilles d'or qui vibraient au moindre mouvement et paraissaient fort délicatement travaillées; une couronne de feuilles d'or, de 4 pouces de haut, ornée de deux rangées de rubis, surmontait la partie supérieure de cette coiffure; des deux côtés descendaient des morceaux d'étoffe richement brodée, servant à protéger les oreilles contre la pluie et le soleil. Il portait sur ses épaules une espèce de palatine ressemblant à une cuirasse; un justaucorps de velours gris, entrelacé de lacets d'or et descendant jusqu'aux genoux; puis en dessous une veste de soie bleue et or, touchant ses hanches. Une magnifique chaîne à douze rangs (signe de son rang) allait d'une épaule à l'autre. Il tenait à la main une épée à poignée d'or, enrichie de rubis. Tout riche qu'il fût, ce vêtement n'était pourtant que l'habit de guerre ou d'uniforme; celui de cour le surpassait, dit-on, en élégance et en magnificence. Un officier de sa maison portait sa boîte à bétel; un second, des confitures; un troisième, un vase contenant de l'eau fraîche, ainsi qu'une magnifique coupe d'or ciselé, où se trouvaient gravés les douze signes du zodiaque. Ses serviteurs rampaient en quelque sorte à ses pieds pour lui présenter ces différents objets. Les autres

chefs portaient des costumes de même sorte que le khee-wonghee, toutefois moins riches et moins ornés.

Ce dernier, en commençant la conversation, s'excusa d'avoir porté son épée; mais il avait ouï dire que les Anglais ne quittaient jamais les leurs. Sir Archibald Campbell s'empressa de répondre que l'épée faisait tellement partie du costume militaire anglais qu'on ne pouvait s'en séparer. Il jeta un œil de soupçon sur les soldats de la suite de sir Archibald, qui tous étaient armés, tandis que les siens ne l'étaient point; il en fit l'observation. Sir Archibald fit retirer son escorte, et demeura seul avec quelques officiers. Après une profusion de compliments, les commissaires birmans demandèrent le renvoi au lendemain de toute discussion d'affaires; ce premier jour devant, disaient-ils, être tout entier consacré à l'amitié, à l'hospitalité. Ils s'informèrent de la santé du roi d'Angleterre, ils demandèrent les nouvelles de ce pays, puis après avoir complimenté sir Archibald Campbell, le khee-wonghee lui dit naïvement : « Avez-vous jamais vu deux personnages aussi considérables que vous et moi? » Le khee-wonghee exprima à plusieurs reprises son désir qu'une amitié solide s'établît entre les Birmans et les Anglais, que les officiers des deux armées ne se quittassent point sans avoir fait connaissance. La conférence fut alors rompue, un des négociateurs s'était soudainement trouvé mal par l'effet de la chaleur; elle dut être reprise le

jour suivant, à la même heure. Dans la soirée, plusieurs de leurs chefs vinrent se promener dans le camp anglais ; à leur arrivée et à leur départ, ils serrèrent la main des officiers anglais, et se montrèrent empressés d'adopter ces usages étrangers. En toutes choses ils laissaient voir une aisance et une politesse de manières singulièrement remarquables. De leur côté, quelques officiers anglais se rendirent au camp ennemi, accompagnés d'un interprète ; les chefs birmans s'empressèrent d'entrer en conversation avec eux, et leur firent l'accueil le plus hospitalier. Un de ces visiteurs ayant fait cette observation, que les femmes qu'ils avaient rencontrées jusque là ne brillaient pas par les agréments du visage, un de ses auditeurs répondit : « Sans doute, mais c'est qu'en ce moment tous les gens comme il faut sont où ils doivent être en temps de troubles, auprès de l'empereur. »

Le lendemain, les commissaires s'assemblèrent avec le même cérémonial ; seulement sept personnes de chaque côté furent admises à écouter la discussion sur les articles de paix. Les députés birmans étaient les sept personnages les plus éminents en dignités parmi tous ceux qui accompagnaient le wonghee. Les autres demeuraient en dehors du lotoo, toutefois de manière à pouvoir entendre et voir ce qui s'y disait ou faisait. Il est de principe chez les Birmans que les négociations diplomatiques se passent toujours en public. Sir Archibald, prenant le premier la parole, protesta de son désir de voir la

paix rétablie entre les deux nations; il exposa ensuite à quelles conditions : c'étaient la cession aux Anglais d'Arracan, Mergey et Tavoy; la reconnaissance d'Assaam et Munnipoor, comme États indépendants, mais sous la protection des Anglais; le paiement aux Anglais de 2 crores de roupies, c'est-à-dire 2 millions de livres sterling pour les frais de la guerre. A peine eut-il cessé de parler, que de grandes réclamations s'élevèrent du côté des Birmans. Ils s'avouaient bien les agresseurs, mais objectant que deux petits chefs sans importance étaient les seuls coupables; que c'était vraiment pitié que de voir deux nations puissantes s'égorger pour de semblables bagatelles, etc., etc. Ils se montrèrent surtout révoltés de la proposition de céder Arracan; c'était, selon eux, l'apanage d'un prince de la famille royale; on ne pouvait l'aliéner de la couronne sans déshonneur. Quant au paiement d'une somme aussi énorme que 2 crores de roupies, ils le déclaraient absolument impossible. Sir Archibald demeura inflexible dans ses exigences. Les Birmans se laissèrent alors aller à des plaintes amères sur l'exigence des Anglais. Dans la guerre des Chinois, toutes choses s'étaient passées, selon eux, bien différemment; tout s'était terminé à la gloire et à l'avantage des deux grandes nations, sans aucun sacrifice ni exaction d'un côté ou de l'autre. Comme preuve de leur bonne foi, ils offrirent de relâcher les Anglais et les Américains qui se trouvaient prisonniers; ils offrirent même d'en signer la promesse

par écrit. Sir Archibald s'empressa de répondre que la promesse verbale de personnages aussi éminents suffisait. Il promit de son côté de relâcher les chefs birmans de Tavoy, Mergey et Cheduba, faits prisonniers et alors à Calcutta. En définitive, les négociateurs birmans, alléguant leur manque d'instructions par rapport à une demande à laquelle ils étaient si peu préparés, se déclarèrent obligés d'en référer à la cour d'Ava. Ils conclurent en demandant la prolongation de l'armistice jusqu'au 3 novembre, pour avoir la réponse de celle-ci. Sir Archibald accorda d'autant plus volontiers ce délai, qu'il ne devait nullement retarder le commencement des opérations de la guerre. L'inondation qui couvrait encore le pays rendait impossible tout mouvement de troupes avant la fin de novembre.

Sir Archibald Campbell avait précédemment invité le kee-wonghee et les autres négociateurs birmans à dîner avec lui, à l'européenne. Ce dîner devait avoir lieu dans la salle même du lotoo, et le jour en avait été fixé au lendemain de la conférence. Malgré l'issue de celle-ci, les Birmans n'en furent pas moins exacts à l'invitation; ils se montrèrent fort à l'aise, burent du vin, mangèrent de tout ce qui leur fut offert. « La rencontre des chefs de deux nations en guerre, dit l'un d'eux, à un divertissement commun, au milieu d'une guerre acharnée, est chose remarquable; c'est une preuve extraordinaire de confiance et de bonne foi réciproque; c'est un procédé vraiment digne de représentants

de deux grands peuples civilisés. Espérons, d'ailleurs, dit-il en terminant, qu'ils ne se rencontreront plus les armes à la main. » Un autre fut poétique dans son langage; il dit : « Le soleil et la lune subissent une éclipse, mais que la paix soit rétablie, et bientôt ils brilleront sur le monde étonné avec une splendeur et une lumière nouvelles. » A la fin du repas, après de nouvelles protestations d'amitié, les convives birmans se retirèrent. En prenant congé du général anglais, ils demandèrent que deux officiers fussent envoyés à Melloon pour faire une visite au prince Memiacoo; de leur côté, ils voulaient envoyer deux chefs pour accompagner sir Archibald à Prome. Les deux officiers furent effectivement désignés; mais au moment de partir, quelques points d'étiquette qu'on ne put régler empêchèrent ce départ. Les Birmans retournèrent à Melloon, les Anglais à Prome; ces derniers ignoraient si le résultat de la conférence serait la paix ou la guerre.

Après la conférence de Neoungbenzeik, plusieurs jours s'écoulèrent sans amener d'incident nouveau; mais bientôt le général anglais reçut de nombreuses plaintes des habitants de la campagne. De petits détachements de l'armée birmane, franchissant la ligne de démarcation convenue, venaient piller les malheureux paysans qui se trouvaient du côté des Anglais. Sir Archibald en écrivit aussitôt au keewonghee : il demandait que ces maraudeurs fussent rappelés; il parlait de prendre lui-même, dans le cas contraire, des mesures énergiques. Le kee-won-

ghee s'empressa de répondre. Selon lui, il s'agissait seulement de bandes de malfaiteurs, sans rapport avec l'armée; lui-même avait donné l'ordre qu'un terme fût mis à leurs déprédations. Comme il n'en fut rien, sir Archibald envoya deux détachements pour les chasser du territoire anglais; il écrivit en même temps au kee-wonghee pour lui expliquer la cause de ce mouvement. Il lui donnait en outre l'assurance que les détachements s'abstiendraient de franchir les limites convenues. Le kee-wonghee fit la réponse la plus amicale. Le moment de la crise n'en approchait pas moins. D'après les nouvelles rapportées par les espions, on ne pouvait douter que la guerre ne fût sur le point de se renouveler; les bandes dont s'était d'abord plaint sir Archibald grossissant à vue d'œil, se trouvaient évidemment en connexion avec le gros de l'armée. Le bruit, probablement habilement semé par les négociateurs, s'était répandu qu'une flotte nombreuse de Cochinchinois venait de se présenter à l'embouchure de la rivière; qu'elle coupait la retraite aux Anglais; que ceux-ci désiraient vivement finir la guerre à tout prix. Ces bruits parvinrent aux oreilles de l'empereur; celui-ci, qui d'ailleurs ne se montrait nullement disposé à céder quelque partie de son territoire, envoyait des ordres répétés à ses généraux d'attaquer immédiatement. Il leur enjoignait d'anéantir les étrangers, de les jeter à la mer, comme si c'eût été la chose la plus facile du monde. Les choses en étaient là lors-

que 7,000 Birmans, sous la conduite d'un de leurs chefs, franchirent la ligne de démarcation et brûlèrent quelques villages. Sir Archibald, en l'apprenant, s'adressa encore une fois au kee-wonghee; il le sommait de faire cesser ces désordres, lui protestant toutefois de son propre désir de conserver la paix. Mais la réponse du wonghee ne lui permit plus de conserver d'illusion à cet égard. Le wonghee reprochait amèrement aux Anglais de n'avoir point été de bonne foi dans leurs démarches pacifiques; il en donnait pour preuve l'exagération de leurs demandes. Il finissait en disant : « Si vous désirez sincèrement la paix et le rétablissement de l'amitié entre vous et l'empire birman, videz vos mains de ce que vous nous avez pris. Alors, si vous le désirez, nous demeurerons sur un pied amical avec vous. Nous enverrons une demande au roi pour le relâchement de vos prisonniers, puis nous nous hâterons de vous les renvoyer. Mais l'armistice expiré, si vous montrez quelque velléité de renouveler vos demandes d'argent pour le paiement de vos dépenses pendant la guerre, ou bien pour obtenir de nous un territoire quelconque, alors regardez notre amitié comme finie : telle est la coutume des Birmans. »

En obéissance aux ordres péremptoires de la cour d'Ava, les troupes birmanes se mirent en marche sur Prome en trois divisions. La droite, sous les ordres d'un chef nommé Suddo-Woon, consistait en 15,000 hommes; elle traversa l'Irrawaddy, se

mit en mouvement sur la rive occidentale, détachant un corps sur son front dans le but d'intercepter les communications de l'armée anglaise avec ses derrières. Le centre montait à 25 ou 30,000 hommes sous les ordres du kee-wonghee en personne ; il se mit en mouvement sur la rive orientale ou gauche de la rivière, accompagné par une flotte considérable de bateaux de guerre. La division de gauche, montant à 15,000 hommes environ, était commandée par Maha-Nemiow, vieux et expérimenté général, naguère arrivé d'Ava avec des ordres exprès pour diriger les opérations générales de l'armée ; elle marchait sur une route distante de la rivière d'environ vingt milles. Entre cette route et la rivière se trouvait une vaste forêt courant parallèlement à celle-ci pendant la distance de vingt milles, et tellement épaisse qu'elle ne laissait aucune communication possible entre la gauche et le centre. Outre ces trois corps d'armée, il y avait une réserve d'une dizaine de mille hommes, commandée par un frère de l'empereur, appelé le prince Memeaboo ; ce corps occupait un poste fortifié à Melloone. Un autre corps d'armée se tenait prêt à s'opposer à toute démonstration qui serait faite dans la direction d'Arracan, D'un autre côté, la guerre continuait dans le Pegu, à la vérité d'une façon peu dangereuse.

L'armée anglaise assemblée à Prome consistait en huit régiments anglais dont l'effectif était fort réduit, six bataillons de l'infanterie indigène de Madras, un détachement de dragons et un train

assez considérable d'artillerie à pied et à cheval; tout cela, la garnison déduite, donnait pour tenir la campagne un corps d'armée de 5,000 hommes, dont 3,000 Anglais. Trois bataillons d'infanterie indigène et un régiment européen de la Compagnie étaient opposés à Sykie-wonghee dans le Pegu; ils avaient l'ordre de sir Archibald Campbell d'exécuter, dans le cas où la chose deviendrait possible, un mouvement sur Tonghoo. Un régiment anglais et un détachement considérable d'infanterie indigène occupaient Rangoon.

Le 10 novembre, l'avant-garde du corps d'armée de Maha-Nemiow prit position à Watty-Goon, distant de Prome de seize milles; il menaçait de tourner par la droite la position des Anglais, et d'aller prendre position en arrière. Le succès de cette manœuvre eût rendu la situation des Anglais extrêmement embarrassante; leurs communications une fois coupées avec leurs derrières, tout mouvement offensif devenait extrêmement périlleux. Sir Archibald se décida à tout tenter pour prévenir le succès de cette manœuvre; deux brigades d'infanterie indigène, sous les ordres du colonel M' Dowall, de l'armée de Madras, reçurent l'ordre de déloger l'ennemi de Watty-Goon; une brigade se dirigea vers cet endroit par une route centrale, l'autre marcha par des routes détournées; celle-ci devant d'ailleurs arriver sur le théâtre de l'action en même temps que la première, puis attaquer en flanc et en queue l'ennemi déjà menacé de face.

Mais les Birmans eurent connaissance de ce mouvement; au lieu d'attendre les Anglais, ils marchèrent à leur rencontre et commencèrent à moitié chemin un feu de tirailleurs fort animé. Le pays, difficile et entrecoupé, se prêtait à ce genre de guerre; çà et là, toutes les fois que les chemins débouchaient des jungles dans la plaine, apparaissaient de nombreux corps de cavalerie cassay. L'arrivée simultanée des troupes manqua complétement. La colonne qui avait marché par la grande route, chassant l'ennemi devant elle, arriva jusqu'à Watty-Goon qu'elle trouva palissadée; le colonel M'Dowall fut tué en exécutant une reconnaissance de la place. Les autres troupes anglaises qui devaient arriver ne se montrant point, et l'ennemi paraissant trop nombreux pour être délogé avec les seules troupes arrivées, la retraite fut ordonnée, puis exécutée avec calme et régularité; toutefois la perte des Anglais fut considérable. Les Birmans ne les perdirent point de vue, et les accompagnèrent d'un feu continuel et meurtrier. Enhardi par ce succès, Maha-Nemiow changea sa ligne d'opérations et marcha directement sur Prome. Le succès ne lui fit point au reste abandonner la tactique prudente des Birmans : il continua de se mouvoir fort lentement, et d'élever des palissades de mille en mille; les autres corps de l'armée exécutèrent des mouvements correspondants à celui-là.

Du haut des remparts de Prome les Anglais as-

sistaient à un grand spectacle. Ils voyaient le corps d'armée ennemi du centre fortifier les hauteurs de Napadee, au-dessus de la rivière, à environ cinq milles de distance; le corps de Sudda-Woon exécuta la même manœuvre sur la rive opposée; enfin un fort détachement se porta fort rapidement sur Padoung-Mow; c'était la ville située sur la rive occidentale de l'Irrawaddy, à environ dix milles au-dessous de Prome, en ce moment occupée par un corps anglais; mais grâce à celui-ci la tentative échoua; et dès lors les Birmans ne s'occupèrent plus qu'à ajouter à la force de leurs lignes; ils y travaillaient sans relâche jour et nuit, mais surtout la nuit. Il n'était pas de jour où les sentinelles de la garnison ne découvrissent, au lever du soleil, quelque nouvel avant-poste, un peu au-delà de ceux qui la veille au soir se trouvaient encore les plus avancés. Le vétéran qui commandait l'armée birmane renchérissait en effet sur la tactique propre à sa nation. Il ne voulait pas risquer sa réputation, et peut-être sa tête, dans quelque brusque attaque dont le succès lui eût paru douteux. D'ailleurs les astrologues avaient prédit une prochaine éclipse de lune, et fixé ce jour-là même comme devant être éminemment favorable aux armes des Birmans.

Sir Archibald désirait vivement une action générale. Dans le but d'encourager l'ennemi à en courir la chance, il tenait ses propres troupes soigneusement renfermées dans l'intérieur de son camp, les occupait à construire des batteries, à

élever des retranchements, feignant de se croire au moment d'avoir à repousser une vive attaque de la part de l'ennemi, et d'en être tout effrayé. Sir Archibald fit plus encore : il replia ses avant-postes, fit répandre le bruit de son départ parmi les habitants de la campagne, en simula les préparatifs. Toutes ces ruses de guerre échouèrent devant l'impassibilité du général birman. Il semblait même n'en tenir que plus obstinément à son système de retranchement et de palissades, ne songeant à autre chose qu'à remuer ou creuser de la terre. Le corps d'armée de Maha-Nemiow, demeuré stationnaire à une journée de Prome, employait son temps de la même façon ; il s'occupait de renforcer, de fortifier une position fort bien choisie et qui s'appuyait à la fois à la rivière Nawine, et aux deux villages de Sembikee et de Kaylay. Maha-Nemiow savait tout à la fois se garder exactement et s'entourer d'un grand secret. Les Anglais ne pouvaient se procurer le moindre renseignement sur l'effectif de ses forces, la nature et l'étendue des ouvrages qu'il occupait, encore moins sur ses intentions ultérieures. 8,000 Shaans faisaient partie de ce corps d'armée. Là se trouvaient encore les trois magiciennes dont nous avons déjà parlé, et dont les enchantements devaient charmer les balles anglaises. Elles étaient toutes trois belles, jeunes, de grande naissance. D'après les usages des Shaans, les femmes des chefs jouissent à l'armée d'une autorité égale à celle de leurs maris ; aussi voyait-on

ces trois guerrières parcourir sans cesse les rangs des soldats, exciter leur courage, leur inspirer le désir d'en venir promptement à une bataille décisive. Pleins de confiance en la puissance de ces femmes, méprisant déjà les Anglais par les récits mensongers des Birmans, il n'était aucun de ces Shaans qui ne fût plein d'impatience de les rencontrer sur le champ de bataille.

Pendant l'immobilité du corps d'armée birman, de nombreux détachements pillaient les bords de la rivière, enlevaient les convois anglais. La saison propre aux expéditions de la guerre est fort courte; ces considérations décidèrent sir Archibald à sortir d'inaction. Dans la journée du 30 novembre, il fit toutes ses dispositions pour prendre l'offensive dès le lendemain. Le 1er décembre, l'armée se mit donc en mouvement. Il s'agissait d'attaquer d'abord la gauche, puis le centre, puis la droite de l'ennemi, de manière à le combattre en détail. Deux fausses attaques devaient être faites pour favoriser l'exécution de ce plan : l'une sur les postes ennemis garnissant la rivière, par le commodore James Brisbane à la tête de la flottille; l'autre sur le centre, de manière à attirer de ce côté toute l'attention de l'ennemi. Quatre régiments d'infanterie indigène étant laissés à la garde du camp, le reste de l'armée fut formé sur deux colonnes : l'une, sous les ordres du brigadier-général Cotton, marcha sur la route directe de Sembikee; l'autre, sous les ordres de sir Archibald, traversa la rivière de Nawine,

manœuvrant sur la rive droite de cette rivière, de manière à attaquer ce corps d'armée en queue et à couper sa retraite sur celui du kee-wonghee. Les colonnes étaient à peine en mouvement, qu'une furieuse canonnade annonça le commencement des opérations sur la rivière; elle trompa si complétement le chef birman, qu'il dégarnit le village de Sembikee pour renforcer le point qu'il croyait réellement attaqué. La colonne du brigadier-général Cotton atteignit la première la position de l'ennemi : elle consistait en une succession de palissades érigées dans un espace ouvert dans le centre du jungle où les villages de Sembikee et de Kyalay avaient existé; ayant la rivière Nawine en arrière, des bois épais sur ses flancs, abordable seulement par son front, mais sur un étroit espace, défendue de plus par les feux croisés des palissades. Le brigadier-général ayant fait promptement ses dispositions, attaqua avec une grande vigueur. Au centre de la colonce était le 41e régiment d'infanterie du roi, et sur les flancs, le 89e régiment du roi et le 18e de l'infanterie indigène de Madras. Les troupes anglaises firent éclater leur intrépidité ordinaire. Les Shaans firent une longue et courageuse résistance. Incapable de marcher, le vieux général se faisait porter dans une litière dorée sur les points les plus menacés. De leur côté, les trois magiciennes ne quittaient pas les endroits les plus périlleux. On les voyait au milieu des balles et de la mitraille encourager leurs soldats en récitant

à haute voix certaines formules cabalistiques.
Malgré ces courageux efforts, les Anglais pénétrèrent dans la palissade; les Shaans et les Birmans essayèrent de se former sur les remparts, mais n'ayant plus aucun abri contre un feu meurtrier, leur ligne fut aussitôt brisée. Morts et mourants s'entassèrent en peu d'instants auprès des portes, dont ils obstruèrent le passage; les uns s'efforcèrent alors de faire une brèche par l'intérieur de leurs défenses, de manière à pouvoir gagner la campagne; d'autres couraient çà et là pour échapper à un feu qui devenait plus terrible de moment en moment; quelques uns devenus furieux se précipitaient sur l'ennemi afin de recevoir une mort glorieuse, mais inutile. Les chefs des Shaans, se faisant remarquer entre tous, maintinrent longtemps une lutte inégale; le sabre et le poignard à la main, ils attaquaient sans hésiter des ennemis dix fois, vingt fois plus nombreux. Aucune promesse de protection, aucune offre de clémence, ne purent leur persuader de cesser le combat. N'ayant plus l'espoir de vaincre, ils cherchaient évidemment la mort, que le plus grand nombre trouva. Maha-Nemiow fut tué au milieu d'un groupe qu'il exhortait à ne pas lâcher pied; ses plus braves soldats tombèrent à ses côtés; on le retrouva le lendemain sous un monceau de cadavres, couvert de sang, défiguré par de nombreuses blessures; il n'était reconnaissable qu'à sa chaîne d'or, indice de son rang. L'une des magiciennes reçut dans

la mêlée une balle dans le sein, et tomba dans les mains de quelques Anglais. L'ayant reconnue, ils s'empressèrent de la transporter en arrière, à quelque distance du champ de bataille, pour la faire panser; ces soins furent inutiles, elle rendit peu après le dernier soupir. Revêtue d'une tunique de velours, la tête couverte d'une espèce de casque, elle paraissait, dit-on, d'une admirable beauté. On vit de vieux soldats pleurer la mort prématurée qu'ils avaient donnée à cette belle et jeune créature.

Cependant, pendant que cela se passait dans l'intérieur de la palissade, la colonne de sir Archibald Campbell gagnait promptement les derrières de la position. Elle rencontra les fuyards, frappés de terreur et s'efforçant de traverser la rivière Nawine; l'artillerie à cheval fut aussitôt mise en batterie, et ouvrit un feu très vif sur le gué où se pressait la foule. Là encore se trouvait une des trois magiciennes, montée sur un cheval noir, qui la rendait facile à reconnaître; on la voyait s'efforcer de rétablir quelque ordre parmi les siens. Mais au milieu du gué, sur le point d'atteindre la rive opposée, elle fut renversée par un éclat d'obus qui l'atteignit à la tête; les Anglais l'aperçurent chanceler et tomber. A cette vue, les soldats qui l'entouraient oubliant leur propre danger, se hâtèrent de l'enlever; ils l'emportèrent du champ de bataille, ou morte ou seulement blessée. L'aile gauche des Birmans, dès ce moment complétement défaite,

ne chercha même plus à se rallier à la droite. Menacés dans leur retraite par le mouvement de l'infanterie anglaise, ils se dispersèrent promptement et se cachèrent dans les jungles voisins, qui les mirent à l'abri de la poursuite des Anglais ; le soir, ils désertèrent par troupes, cherchant à s'éloigner le plus possible du théâtre de la guerre, fuyant surtout leurs chefs, dans la crainte d'être contraints par eux à rejoindre l'armée. Les Shaans demeurèrent seuls sous les armes ; mais trop inférieurs en force pour renouveler le combat, ils se virent obligés d'opérer leur retraite à travers des marais infects et d'insalubres forêts. Un grand nombre de ceux épargnés par le fer et le feu de l'ennemi succombèrent par la faim, la fatigue et la maladie.

Deux heures de repos furent accordées aux troupes ; sir Archibald Campbell et ses lieutenants employèrent ce temps à tout préparer pour leur mouvement rétrograde. Ce délai expiré, le corps d'armée se remit effectivèment en marche, se dirigeant sur le point où la première division avait passé la rivière dans la matinée. Un sentier conduisait de ce lieu à celui occupé par le centre de l'armée ennemie ; sir Archibald était résolu de l'attaquer dès le lendemain au lever du soleil. Il espérait que la nouvelle de l'entière défaite de l'aile gauche n'aurait pas encore été reçue par le keo-wonghee. Le jour était fini depuis long-temps lorsque les troupes atteignirent le lieu où elles devaient attendre le jour. Pendant la nuit, les événements de la jour-

née furent communiqués à la garnison de Prome et à sir James Brisbane, le commodore. Il était enjoint à ce dernier de se tenir prêt à se mettre en mouvement avec la flottille, aussitôt qu'il verrait les troupes déboucher du jungle en face de Napadee, dans le but de coopérer à une attaque sur la position de l'ennemi.

Le 2 décembre, l'armée se mit en mouvement avant le lever du soleil. La première division, sous les ordres de sir Archibald Campbell, suivait un étroit sentier, menant de la rivière à travers la forêt à la position de l'ennemi. Le brigadier-général Cotton, à la tête de la division de Madras, avait pour instruction de se frayer un passage à travers la forêt, puis parvenu en face de la ligne ennemie, de l'attaquer sur-le-champ. Ce devait être le signal d'une attaque générale sur le front. Après deux heures d'une marche pénible, sir Archibald atteignit la rivière et se mit en communication avec la flottille; il se trouvait en face des hauteurs palissadées de Napadee; dont les collines, à partir des bords de l'Irrawaddy, allaient en s'élevant graduellement; le second rang commandait le premier, et le troisième le second; le pied de ce premier rang, d'un côté, était baigné par la rivière, et de l'autre, touchait à une épaisse forêt. La seule route qui y conduisait suivait les sinuosités de la rivière jusqu'au moment où elle aboutissait au pied de la colline; celui qui le suivait se trouvait pendant ce temps exposé au feu de l'artillerie et de la mous-

queterie du sommet des collines. Mais ce n'est pas tout : le long du chemin boisé aboutissant au pied de la première rangée des collines, de nombreuses palissades avaient été élevées de distance en distance, pendant l'espace d'environ un mille ; or, toutes ces palissades devaient être enlevées avant qu'il fût possible d'exécuter l'attaque principale. Elles le furent rapidement. Six compagnies du 87e, cheminant à travers le jungle, atteignirent vivement ces ouvrages par leur gorge ; l'ennemi surpris les évacua ; tous ses avant-postes se replièrent rapidement sur le centre, et le chemin se trouva de la sorte absolument libre jusqu'au pied d'une colline défendue par deux redoutes. La flottille se portant en avant, commença une vive canonnade sur les deux côtés de la rivière ; les troupes firent halte jusqu'à ce qu'elles entendissent le feu de la division de Madras sur leur droite. Mais les efforts de celle-ci pour pénétrer à travers la forêt jusqu'à la position de l'ennemi avaient été inutiles ; sir Archibald se décida à n'exécuter que la seule attaque de front ; toutefois il envoya un détachement sous les ordres du colonel Erlington tenter d'opérer une diversion sur la droite. D'après ses ordres, trois régiments s'avancent en même temps, lentement, délibérément à l'attaque du front. Malgré de nombreuses décharges de l'ennemi, auxquelles ils ne ripostent pas un seul coup, ils parviennent au pied de la colline et s'emparent des deux redoutes qui la défendent. La mitraille et la mousqueterie

pleuvent du haut des collines ; ils les gravissent cependant, abordent leurs défenseurs à la baïonnette, les poursuivent vivement de colline en colline ; en une heure, toute la position, qui n'avait pas moins de trois milles d'étendue, fut en la possession des Anglais. Pendant cette attaque, la flottille dépassant rapidement les ouvrages des Birmans, c'est-à-dire remontant la rivière au-delà, réussit à s'emparer de leurs bateaux et magasins. Les Birmans perdirent quarante à cinquante pièces d'artillerie, tout le matériel de l'armée ; leur perte en tués et en blessés fut considérable ; de plus, la désertion leur enleva un tiers de leur monde. Après cette défaite du centre, la droite des Birmans, commandée par Sudda-Won, demeurait seule, encore unie et sous les armes. En revanche, elle se tint soigneusement renfermée dans ses palissades.

Le 5 au matin, le brigadier-général Cotton s'embarqua avec une partie de la brigade sur la flottille ; il traversa la rivière, et prit terre à quelque distance des palissades et en dessus d'elles. Il commença son attaque de flanc et en queue, tandis que la flottille canonnait de front ces mêmes ouvrages. L'ennemi, qui, en raison de ses récentes défaites, avait perdu toute confiance, toute force morale, après une faible résistance évacua ses ouvrages sur la rivière ; il se retira dans une seconde ligne de palissades situées dans le jungle en arrière de la première. Le repos qu'il y trouva ne fut pas de longue durée. Poursuivant leurs premiers

succès, ignorant l'existence de cette seconde ligne fortifiée, les Anglais arrivèrent sur la multitude en désordre qui cherchait à s'y mettre à l'abri, et ce dernier retranchement devint la conquête fort facile des assaillants. Quelques centaines de Birmans succombèrent, tout en faisant des efforts désespérés pour échapper. La nature du pays, tout couvert de jungles, de broussailles et de forêts, empêcha seul la destruction complète de ce dernier corps d'armée, qui d'ailleurs se dispersa immédiatement.

La route étant maintenant ouverte jusqu'à la capitale de l'empire, sir Archibald se décida à s'y porter au moyen des dispositions suivantes. A la tête de la première division, il prit position dans la plaine de Natalain, à huit milles environ en avant de Prome. Le général Cotton s'établit avec la seconde division sur une route parallèle à la rivière, et aboutissant à Meaday, tout en marchant sur cette route pour se maintenir en communication journalière avec sir James Brisbane et la flottille. La première division devait avoir trois jours d'avance, afin de pouvoir faire une démonstration sur le flanc de fortes positions qu'on savait occupées par l'ennemi, entre Neounbeinzeick et Meaday; les débris des diverses armées successivement vaincues s'y étaient rassemblés. La route de la première division passait par Watty-Goon et Scindoup; elle faisait un circuit considérable à l'est, tournait toute la défense de l'ennemi sur la rivière jusqu'à la hau-

teur de Meaday. Le corps d'armée tout entier devait se concentrer en face de cette dernière place. Dans le Pegu, le colonel Pepper, de l'armée de Madras, qui commandait le corps d'armée en campagne, devait s'avancer jusqu'à Tonghoo et s'emparer de cette ville, puis de là menacer la capitale de ce côté. Enfin le général Morisson, après avoir soumis la province d'Arracan, avait ordre de se mettre en mesure de coopérer avec les troupes qui manœuvraient sur l'Irrawaddy ; en d'autres termes, de descendre dans la province d'Ava, à travers les passes de montagnes qui la bornent de ce côté. Alors, suivant que les circonstances l'exigeraient, il devait opérer sa jonction avec sir Archibald Campbell, ou bien marcher directement sur la capitale par la rive gauche de l'Irrawaddy. L'ennemi employa de son côté le temps qui lui restait à tirer le meilleur parti de ses dernières ressources. Les palissades de Meaday étaient aussi redoutables qu'aucune de celles que les Anglais eussent encore rencontrées. C'était là que l'ennemi comptait se réfugier en cas de revers. Le corps de réserve, sous les ordres du prince Memiaboo, montait à 15,000 hommes ; il se trouvait à Melloone, place qui passait pour le chef-d'œuvre de la fortification birmane. Une rapide et profonde rivière l'entourait par le côté par où les Anglais devaient en approcher. La distance de Prome à Ava peut être évaluée à trois cents milles environ. L'état, le nombre des routes, la nature du pays, étaient en général plus favorables aux opérations

militaires que ne l'avaient été les provinces inférieures, jusque là le théâtre de la guerre. Les approvisionnements étaient déjà faits pour deux mois de vivres, à l'exception du bœuf qu'on savait d'ailleurs fort abondant dans le pays. Les officiers de l'armée, qui au début de la campagne allaient à pied, avaient trouvé le moyen de se monter avec de petits chevaux du Pegu. Le luxe habituel aux armées européennes dans l'Inde était encore banni de celle-ci; mais du moins quelque comfort (c'est le cas d'employer une expression anglaise) commençait à s'y introduire.

Le 9 décembre, la première division, accompagnée par le quartier-général, se mit en marche; elle avança cinq milles dans la direction de Wattigoon. La nature du pays, couvert de bois et de clôtures diverses, rendit difficile de trouver un espace découvert assez considérable pour le campement des troupes. Sur toute la route, on n'avait aperçu ni hommes, ni animaux, ni maisons. Les palissades de Waltipoor, précédemment attaquées, et où l'armée arriva le 1er, venaient d'être abandonnées par l'ennemi. Leur emplacement avait été choisi avec le talent habituel aux Birmans: un jungle épais en défendait les flancs, en avant se trouvait un profond marais; elle n'était accessible que par derrière. Çà et là le terrain était jonché des ossements blanchis des Cipayes, tués dans l'attaque infructueuse tentée peu auparavant sur ce point. Dans la nuit du 11 au 12, il tomba une pluie ter-

rible ; la route devint impraticable à l'artillerie et aux équipages de l'armée. La tête du corps d'armée avait déjà atteint le lieu du campement pour la soirée, avant que l'arrière-garde et les bagages eussent quitté le campement de la nuit précédente. Quantité de biscuit et de riz furent endommagés. Les soldats firent cette marche à travers un jungle de quinze ou vingt pieds de haut ; pendant que la pluie ne cessait de tomber par torrents. Pour comble de contrariété, aucun terrain ouvert ne se présentait dans ce jungle qui fût assez étendu pour permettre d'y planter le camp ; le lit desséché d'une rivière fut le seul endroit où l'on put piquer les tentes. La quantité de pluie qui tomba pendant un de ces orages surpassa tout ce que l'on avait vu, tout ce que l'on peut imaginer en ce genre. Le choléra, éclatant alors parmi les troupes avec une grande violence, fit de nombreuses victimes ; en peu d'heures, deux régiments européens se trouvèrent hors de service. Trois jours se passèrent dans ce jungle au milieu de toutes ces misères. Le 17, sir Archibald Campbell atteignit Taobob, à sept milles de Meaday, que l'on supposait évacué par les Birmans ; là, la première division se mit en communication avec la flottille, de plus elle fut rejointe par la seconde division, commandée par le général Cotton. Cette division avait aussi beaucoup souffert du choléra. De Taobob une reconnaissance fut poussée sur Meaday. Il s'agissait de s'assurer si la forteresse se trouvait ou non occupée par l'ennemi. Au moment où ce ré-

giment y arriva, l'arrière-garde de l'ennemi évacuait la dernière palissade; il le suivit quelque temps et lui fit quelques prisonniers. La vue de l'intérieur de la forteresse montrait que les ravages du choléra avaient été plus considérables encore parmi les Birmans que dans les rangs anglais : on ne voyait à chaque pas que des fosses récemment creusées; les huttes étaient remplies de morts et de mourants entassés pêle-mêle; quelques uns, à l'arrivée des Anglais, rendirent le dernier soupir; à côté d'eux se trouvaient des cadavres en pourriture depuis plusieurs jours. Des vautours affamés, dont les cris sinistres ajoutaient à l'horreur de la scène, couvraient les rives du fleuve et les jungles voisins. Çà et là, quelques chiens fidèles demeuraient, tristes et pensifs, auprès de la tombe récemment fermée sur leurs maîtres; d'autres, privés de la main qui les nourrissait, disputaient aux vautours les cadavres dont la chair corrompue devait leur devenir mortelle. Comme si toutes ces horreurs ne suffisaient pas, plusieurs gibets étaient élevés dans l'intérieur des retranchements : chacun portait les membres et les débris de plusieurs soldats exécutés récemment; les uns pour avoir quitté un moment leur poste afin d'essayer de satisfaire à la faim qui les dévorait; les autres pour avoir imité l'exemple de leurs chefs et fui devant l'ennemi. Pressée de s'éloigner de ce champ de mort et de ce spectacle terrible, l'armée continua sa marche; mais pendant quinze milles le long de la rivière, puis

tout le long de la route que l'ennemi avait suivie dans sa retraite, le même spectacle devait se représenter. Sur la plupart des endroits de campement, on ne pouvait piquer les tentes avant d'avoir d'abord dégagé le terrain des cadavres qui, à demi putréfiés, gisaient çà et là.

Le 21, le corps d'armée se mit en mouvement vers Melloone, où l'armée birmane se concentrait. La route, à mesure qu'on avançait, devenait de plus en plus mauvaise; elle exigeait des efforts constants des pionniers pour mettre l'armée à même de parcourir une distance de sept à huit milles par jour. L'armée cheminait à travers une contrée tout-à-fait dépeuplée; des ruines de villages, récemment détruits et brûlés, se montraient de temps à autre; mais aucun animal domestique ou sauvage. A peine çà et là quelques traînards de l'armée birmane, forcés de s'arrêter pour rendre le dernier soupir. La vie elle-même semblait pour ainsi dire bannie des vastes solitudes que traversait l'armée. La petite troupe des Anglais, leur chétif campement, semblaient comme perdus au sein de cette immensité; c'était pourtant cette poignée d'hommes qui se proposait de conquérir tout un vaste empire. La faiblesse des moyens faisait singulièrement ressortir la hardiesse de l'entreprise. L'ennemi les surpassait en nombre dans la proportion de dix à un; trois cents milles les séparaient encore de la capitale; toute communication, en raison de la distance, était déjà interrompue entre les vais-

seaux et les dépôts déjà formés; enfin toutes les ressources avaient été employées à fortifier Melloone, par laquelle il leur fallait passer de toute nécessité. En attendant l'arrivée devant cette place, autour des Anglais tout était solitude et silence; la flotte birmane qui remontait la rivière était le seul objet qui se fît voir, son canon le seul bruit qui se fît entendre. On atteignit ainsi Longhee, petite ville située sur les bords de l'Irrawaddy, dans une situation qui parut charmante; puis, le lendemain, après une marche de dix milles, on vit arriver tout-à-coup un parlementaire; il apportait la nouvelle de l'arrivée à Melloone d'un commissaire muni de pleins pouvoirs pour traiter de la paix. Le général anglais répondit en exprimant son désir d'en venir à un arrangement. Le jour suivant, la division, continuant sa marche, vint camper sur les bancs de l'Irrawaddy, à environ quatre milles au-dessous de Melloone, où la flottille rejoignit. De ce lieu on discernait parfaitement le camp retranché de l'ennemi. L'armée anglaise se trouvait alors à cent quarante milles de Prome. Les bords de l'Irrawaddy, d'ordinaire fort peuplés, continuaient à demeurer déserts. Toutes les ressources du pays avaient été soigneusement détruites par les Birmans. L'armée n'aurait pu s'y nourrir un seul jour.

Un armistice de quelques heures ayant été conclu, deux officiers anglais se rendirent à Melloone. Ils avaient mission de convenir d'une conférence entre le général et les nouveaux négociateurs. Mais

les chefs birmans laissèrent voir tout d'abord l'intention de traîner les choses en longueur; selon eux, il fallait avant tout que le jour fixé pour la conférence fût au nombre de ceux favorables. Or, cela ne pouvait être avant la pleine lune, qui se trouvait encore passablement éloignée. Voyant l'impossibilité de s'entendre, les envoyés anglais se hâtèrent de quitter Melloone, et à leur départ l'armistice cessa. Le lendemain 29, la division se mettant effectivement en mouvement, vint camper à Patanagoh, ville située sur le rivage opposé à Melloone. A cet endroit, l'Irrawaddy était de 600 verges de largeur; les fortifications de Melloone, situé sur une colline en face, se laissaient voir dans toute leur étendue; on en discernait jusqu'aux moindres détails. Elles consistaient en un certain nombre de palissades qui bordaient la rivière sur une étendue d'environ deux milles. La plus considérable, de forme rectangulaire, n'avait pas moins d'un mille carré; une nombreuse artillerie en défendait les remparts, surtout par le côté qui regardait la rivière. Une belle pagode, nouvellement dorée, s'élevait du milieu de Melloone, toute resplendissante aux rayons du soleil. C'était un hommage de l'empereur à la mémoire de Maha-Bandoolach, en reconnaissance des services de ce chef distingué. Elle était fort admirée, fort enviée même, dit-on, des officiers Birmans; un grand nombre se montraient disposés à la payer au besoin du même prix que Bandoolach.

Comme d'ordinaire, les Birmans travaillaient encore à ajouter aux défenses de la place toute forte qu'elle fût déjà; toutefois, ils cessèrent le travail à l'apparition des Anglais. Groupés sur le rivage, montés sur les remparts, on les vit suivre des yeux les mouvements de ces derniers. Bientôt le gong, le tamtam, d'autres instruments de guerre firent entendre, dans l'intérieur des fortifications, leurs sons éclatants. Des troupes de marins, à ce signal, se précipitèrent vers le rivage portant leurs courtes rames sur leurs épaules. De nombreux bateaux de guerre formant une flottille à l'ancre au pied des fortifications furent montés en un instant; ils levèrent l'ancre pour remonter la rivière. Mais l'artillerie anglaise commença aussitôt un feu qui arrêta ce mouvement; les bateaux rejoignirent promptement leur première station. La flottille anglaise se présenta devant les ouvrages de Melloone, mais pas un seul coup ne fut tiré : c'était une marque non équivoque du désir de l'ennemi de prévenir le renouvellement des hostilités. Effectivement, un nouvel armistice fut conclu dans l'après-midi, et dans le courant de la journée des arrangements furent pris pour l'ouverture des négociations le jour suivant.

Le lendemain, un large bateau vint jeter l'ancre au milieu de la rivière; c'est là que les négociateurs durent se rencontrer. A deux heures, ils quittèrent les rivages opposés, les Birmans dans un bateau de guerre, les Anglais dans un canot de vaisseau de

ligne; les commissaires des deux parties abordèrent en même temps, de côté opposé, le lieu de la conférence. Le khe-wonghee, plusieurs des chefs birmans ayant déjà paru à Neoungbenzeick et quelques autres accompagnèrent l'envoyé royal Kolein-Menghie. Toute la contenance de ce dernier personnage exprimait l'habitude de la ruse et de la dissimulation. Au premier abord il semblait un homme de soixante-dix ans; pourtant la vivacité de ses yeux et de ses gestes forçait à rabattre de ce calcul : il n'en comptait guère, en effet, que cinquante à cinquante-cinq. Un costume de velours, couvert de broderies, dissimulait mal, en dépit de sa richesse, les manières et la contenance vulgaire de celui qui le portait. Le kee-wonghee, l'ancien négociateur de Neoungbenzeick, triste et soucieux, gardait le silence; sans doute il comparait, à part lui, l'état où se trouvaient alors les affaires, à celui du moment actuel. Arrivé dans le bateau, Kolein-Menghie fut quelques instants sans pouvoir articuler un mot, tant il avait la bouche pleine de bétel; à la fin la conférence commença. Les différents articles d'un arrangement proposé par les commissaires anglais furent tour-à-tour examinés et discutés par les chefs birmans. La demande d'un crore de roupies (un million de livres sterling) fut celle qui les révolta davantage. Kolein-Menghie dit : « La dépense de la guerre ne peut pas être tout entière d'un seul côté; nous aussi nous avons dépensé des sommes immenses; en ce moment notre trésor est

desséché, épuisé. Il est évident que nos dépenses ont de beaucoup excédé les vôtres. Nous avons eu à lever et à équiper quatre ou cinq armées différentes, l'une après l'autre; de plus, depuis votre arrivée, nous avons constamment eu à nourrir, aux dépens du roi, une multitude dont les moyens de subsistance se trouvaient avoir été supprimés; tandis que vous, en raison de votre discipline et de votre bonne administration, vous n'avez jamais eu à nourrir et à payer qu'un fort petit nombre d'hommes. » On lui répondit qu'un soldat anglais coûtait au roi d'Angleterre 200 livres sterling avant qu'il eût atteint le lieu où l'on était; on lui dit aussi que chacun des nombreux vaisseaux qui se rendaient journellement à Rangoon coûtait 8 à 10,000 roupies par mois. Il répondit : « J'ai été moi-même marchand, et engagé dans un commerce très étendu; jamais un de mes vaisseaux ne m'a coûté une somme approchant de celle que vous venez de dire. Quoi qu'il en soit, il est cruel à vous de vouloir tirer de nous une somme que nous ne pouvons payer. Nos forêts contiennent de beaux arbres, libre à vous de les couper. En agissant avec beaucoup d'économie, il nous sera peut-être possible de vous donner dans le courant d'une année un million de mesures de riz. Mais des roupies, nous n'en avons pas, et nous ne possédons aucun moyen de nous en procurer. »

Le commissaire anglais demandant la cession d'Arracan et la restitution de Cassay à son légitime

possesseur Gumbheer-Singh. Kolein-Menghie répondit : « Nous répugnons à céder Arracan, non à cause de sa valeur, mais parce que l'honneur national est en quelque sorte intéressé à ce que nous le conservions. Le peuple est fier et orgueilleux de cette conquête. Il considérerait cette cession comme une injure faite à ceux de ses ancêtres qui l'ont glorieusement conquise. Cette province nous appartient depuis bien des années. Les princes qui tour à tour l'ont possédée ont toujours vécu avec éclat et splendeur dans notre capitale; c'est à peine si les revenus suffisent aux dépenses. Toutefois, nous y tenons, et nous préférons vous donner quelque autre chose en place. Quant à Cassay, c'est un véritable désert, qui ne nous sert pas à grand'chose. Le roi y a envoyé des troupes à la requête du rajah, qui demandait sa protection, en qualité de vassal, contre une faction qui voulait le renverser. Nos troupes ont chassé de Munnipoor les chefs des rebelles; le rajah vit maintenant à Ava; c'est lui, non Gumbheer-Singh, le légitime possesseur de Cassay. Il préfère vivre à notre cour ; mais, si vous voulez donner l'indépendance à ce pays, c'est lui qu'il faudra en nommer le roi. »

Trois autres conférences eurent encore lieu ; chacun des articles de l'arrangement en question donna lieu à d'interminables discussions. Les négociateurs birmans firent souvent preuve de finesse et d'habileté; ils savaient descendre, en outre, quand l'occasion l'exigeait, jusqu'aux prières les plus

humbles. Arrivés au point de ne plus obtenir de concessions, ils signèrent enfin le traité, et quinze jours leur furent accordés, soit pour obtenir la ratification de l'empereur, soit pour l'accomplissement des préliminaires convenus; c'est-à-dire pour la reddition des prisonniers et le paiement du premier terme de la somme stipulée. Des relations amicales s'établirent aussitôt entre les deux camps; et chefs et soldats des deux nations se mêlèrent familièrement. Toutefois, les Anglais ne tardèrent pas à concevoir quelques soupçons sur la bonne foi de leurs nouveaux alliés. Ceux-ci, malgré la cessation des hostilités, ne cessaient de travailler à leurs fortifications, non seulement toute la journée, mais aussi pendant la nuit. Cette conduite fut l'objet de nombreuses observations adressées par les généraux anglais aux chefs ennemis; mais ceux-ci savaient se défendre avec leur dextérité ordinaire; tantôt ce motif, tantôt celui-là, toujours impossible à vérifier, les contraignait à ce travail. D'ailleurs, jamais un jour ne se passait sans que le camp anglais ne reçût la visite de quelque chef ennemi de haut rang; jamais non plus celui-ci ne manquait de prendre pour texte de la conversation le bonheur de voir incessamment la paix rétablie entre deux grandes nations qui s'étaient fait une guerre si acharnée. A les entendre, le traité ratifié et l'arrivée des prisonniers devaient immanquablement précéder l'expiration du terme fixé au 18 du mois. La veille de ce jour, les choses commen-

cèrent toutefois à changer quelque peu de face. Une députation, composée de trois grands fonctionnaires birmans, se rendit chez le général anglais. Après des circonlocutions sans nombre, ceux-ci donnèrent à entendre, à travers le langage le plus ambigu, que quelque accident, quelque circonstance dont ils ignoraient entièrement la nature, avait retardé l'arrivée du traité ratifié ainsi que des prisonniers. Ils déclarèrent en même temps que depuis l'envoi du traité aucune nouvelle ne leur était parvenue de la cour d'Ava. Cette dernière allégation était d'une fausseté manifeste; Melloone n'avait jamais cessé d'être en communication avec Ava; les postes anglais, placés sur les bords de la rivière, voyaient chaque jour grand nombre de bateaux allant de l'une à l'autre de ces deux villes. Aussi le général anglais se tint-il dès lors comme assuré de la mauvaise foi des négociateurs birmans. Ces derniers, malgré la ratification, offraient pourtant de solder sur-le-champ un premier terme de la somme stipulée, c'est-à-dire 4 lacs de tickals (le tickal valant un peu plus que la roupie); ils offraient en outre des otages comme garantie de l'exécution des autres clauses du traité. Ils demandaient en revanche la retraite de l'armée anglaise sur Prome, jusqu'à l'arrivée de la ratification. Le général anglais repoussa cette proposition. Les Birmans demandèrent alors que l'armée anglaise conservât jusqu'à cette même ratification la position qu'elle occupait alors; proposition également rejetée. Ils se bornèrent

donc à solliciter, mais sans plus de succès, une prolongation de l'armistice, de cinq ou six jours. Les commissaires anglais prenant l'initiative des propositions, leur offrirent d'évacuer Melloone dans les trente-six heures, de rétrograder sur Ava à mesure que l'armée anglaise en approcherait, leur promettant de ne point recommencer les hostilités; ils promettaient en outre que l'armée anglaise s'arrêterait sans faire un seul pas en avant, aussitôt la réception du traité ratifiée. Ce fut le tour des négociateurs birmans de rejeter tout accommodement; ils le firent péremptoirement. Le 18, à l'expiration de l'armistice, trois officiers anglais se rendirent à Melloone. Amenés en présence du wonghee, ils donnèrent l'avis officiel que, en conséquence de la mauvaise foi et du manque de parole des négociateurs birmans dans ces dernières transactions, aucune autre concession ne serait plus faite de la part des Anglais; enfin qu'à minuit la trêve expirait.

A l'heure indiquée, un grand mouvement régna dans le camp anglais; les soldats travaillèrent avec une grande ardeur à élever des batteries. Les points de la fortification ennemie choisie pour l'attaque se trouvaient précisément à une portée de canon du rivage occupé par les Anglais. La grosse artillerie fut débarquée pendant la nuit; et à dix heures du matin 28 pièces se trouvaient en batterie et prêtes à jouer. Leur feu commencé à dix heures ne tarda pas à causer de grands ravages parmi

les Birmans. Protégées par cette canonnade, les troupes s'embarquèrent sur la flottille pour aller attaquer la palissade; elles étaient divisées en quatre colonnes : la première, composée de deux régiments d'infanterie (13e et 38e royaux), avaient ordre d'attaquer l'angle sud-est de Melloone, après avoir débarqué un peu au-dessous de la place; les trois autres colonnes, sous les ordres du général Cotton, devaient pendant ce temps débarquer au-dessus de la ville, emporter quelques nouveaux ouvrages extérieurs, puis attaquer par le côté opposé. Les choses se passèrent tout différemment. La force du courant emporta la première colonne sous le feu de la place, avant que les trois autres eussent pu atteindre le point d'attaque. Alors cette colonne, sans attendre plus long-temps la coopération des autres troupes, se forma avec un ordre, une régularité admirable, et se dirigea aussitôt vers la palissade; elle en gagna rapidement le pied et donna l'escalade. Le gros de l'armée, demeuré sur la rive opposée, devint témoin d'une action de guerre des plus hardies, des plus téméraires. Un petit nombre, une poignée d'Anglais, mit en fuite une multitude de Birmans, c'est-à-dire 12 ou 15,000 hommes, retranchés derrière des palissades d'une grande force. Pendant ce temps, les autres brigades avaient tourné la position de l'ennemi ; elles lui coupèrent toute retraite, ce qui acheva sa déroute; son artillerie et ses munitions tombèrent entre les mains des Anglais. Le prince

Memiaboo, après avoir bravement payé de sa personne, ne consentit à se retirer qu'à la dernière extrémité. Il laissa derrière lui une cassette contenant 30 à 40,000 roupies; on trouva en outre au même endroit le traité signé le 3, et que les commissaires s'étaient engagés à envoyer à la cour d'Ava, preuve évidente de leur mauvaise foi ainsi que de celle de leur gouvernement. Il est toutefois fort difficile de comprendre les motifs qui purent déterminer la cour d'Ava à commencer les négociations sans avoir l'intention de les terminer. Ce n'était pas elle, mais les Anglais qui profitaient du délai à la reprise des hostilités; c'étaient bien eux qu'il mettait à même de guérir leurs malades, de s'acclimater, de s'approvisionner de vivres, etc. Kolein-Menghi, suivant toute probabilité, était donc d'abord de bonne foi dans son désir de conclure la paix; ce désir le porta à dépasser ses pouvoirs dans le traité qu'il signa, se flattant de le faire agréer à l'empereur. Mais en apprenant la nature des exigences des Anglais, ce dernier entra en fureur et blessa d'un coup de lance le messager porteur de cette nouvelle, puis envoya à Melloone l'ordre de tenter immédiatement la fortune d'une autre bataille. Le prince Memiaboo, qui se croyait invincible dans sa position de Melloone, poussait lui-même à ce parti.

Le général anglais renvoya, par un messager, au prince Mamiaboo le traité non ratifié, tel qu'il s'était trouvé chez lui; soit qu'il voulût lui donner

la preuve de la découverte de sa perfidie, ou bien lui offrir une nouvelle occasion de tenir ses engagements. Il ajoutait à ce message quelque peu de persiflage : « Le prince, disait-il, dans la hâte de son départ de Melloone, a oublié un certain document ne manquant pas d'intérêt..... un traité qui peut-être lui semblerait devenu plus acceptable en ce moment par la cour d'Ava qu'il ne l'avait supposé quelques jours auparavant. » Le wonghee et Kolein-Menghi répondirent en gens d'esprit et qui entendent la plaisanterie : ils firent tous les remerciements au général anglais du papier qu'il leur envoyait ; puis ils ajoutaient : « que cette même précipitation, cause de l'oubli du traité, l'avait été aussi d'une forte somme d'argent. Or, l'empressement du général à leur renvoyer ce papier ne leur permettait pas de douter qu'il n'en mît bien davantage à leur renvoyer l'argent. » Sir Archibald ne jugea pas à propos de continuer cette guerre d'épigrammes qui menaçait de tourner plus mal pour lui que celle du champ de bataille.

Le 25, l'armée anglaise se mit de nouveau en marche. On se flattait que la prise de Melloone aurait pour résultat d'abattre à la cour d'Ava le crédit du parti qui jusque là avait voulu la guerre ; ces espérances ne tardèrent pas à se réaliser. Peu de mois avant cette époque, le docteur Price, missionnaire américain, un aide-chirurgien d'un régiment d'infanterie nommé Sandford, avaient été faits prisonniers de guerre. A la nouvelle de la prise

de Melloone, l'empereur les envoya chercher. On leur demanda s'ils consentiraient à se charger d'un message auprès de leurs compatriotes. Sur leur réponse affirmative, et sur leur promesse de revenir à Ava, l'empereur les chargea de porter au général anglais des paroles de paix. Leur mission consistait à s'assurer de l'état réel des affaires entre les Anglais et les négociateurs birmans; enfin à rapporter la minute des conditions exigées par les Anglais. Quatre prisonniers de guerre envoyés par l'empereur au général anglais, en témoignage de ses bonnes intentions, les accompagnaient. Ces pauvres diables portaient des cheveux et des barbes que depuis leur captivité ciseaux ni rasoirs n'avaient approché. Sir Archibald remit au docteur Price un projet de traité à peu de choses près semblable à celui dont nous avons déjà parlé. A la requête des envoyés, dans l'intention de ne laisser aucun doute sur la sincérité de son désir de la paix, le général anglais s'engageait en outre à ne pas marcher au-delà de Pagahemmew pendant l'espace d'une douzaine de jours. Le lendemain, les deux envoyés se remirent en route pour Ava. Le docteur Price semblait assuré de revenir avant peu de jours avec la certitude de la paix. On apprit par lui qu'un nombre assez considérable de prisonniers de guerre se trouvait encore à Ava. Leur existence se composait d'étranges vicissitudes. A la nouvelle de quelque succès des armées birmanes, ils se voyaient insultés, maltraités, menacés de mort; à celle de

quelque défaite, ou de quelque revers, tout au contraire, choyés, caressés, considérés comme des instruments de salut.

L'armée se remit en marche pour se rapprocher de Pagahammew, le point qu'elle ne devait pas dépasser. Le 3 février, elle atteignit Pakangyeh, ce point considéré comme fort important; c'était là, en effet, que sir Archibald comptait opérer sa jonction avec l'armée d'Arracan, dans le cas où celle-ci eût réussi à pénétrer jusqu'à l'Irrawaddy. Mais à peine y fut-il parvenu qu'il apprit qu'il fallait renoncer à ce projet. L'état de santé des troupes, la difficulté de la marche à travers les montagnes, le rendaient impraticable. Au reste, l'absence du concours de ce corps d'armée ne présentait aucune fâcheuse conséquence. La guerre ne pouvait plus se prolonger encore long-temps. Le corps d'armée qui seul avait agi jusqu'à ce moment semblait fort à même de suffire aux premiers événements. Fidèle jusqu'au dernier moment au génie national, Memiaboo avait commencé à Pakangyeh une série de retranchements que la marche rapide des Anglais le contraignit à abandonner. Il rétrograda jusqu'à Pagahammew, où son corps d'armée fut renforcé par un autre. Une grande révolution s'opéra en outre à cette même époque dans les dispositions de la cour d'Ava. Un moment, l'empereur avait voulu bien sincèrement la paix; c'est alors que le docteur Price fut envoyé aux Anglais; mais au retour du docteur, ces dispositions pacifiques n'existaient déjà plus. La

cour et l'empereur, revenus à leur fierté première, ne respiraient que guerre et menaces. A cette époque, un homme du nom de Tageah-Soogean, qui avait l'emploi d'attweynwoon, ne désespéra pas du salut de l'empire; il s'offrit pour marcher sur Pagahammew à la tête de 30,000 hommes, de délivrer l'empire de ces rebelles étrangers, ainsi qu'il était d'usage de signaler les Anglais à la cour d'Ava. L'empereur accepta promptement cette offre; il concéda le titre de naiwoon-barein, c'est-à-dire *roi de l'Enfer*, à Tageah-Soogean; il ordonna de nouvelles levées d'hommes et d'argent. L'empereur s'adressa à la même époque à son puissant voisin l'empereur de la Chine; mais sa majesté du Milieu déclina toute promesse de secours; elle se bornait à offrir à la cour d'Ava un refuge dans ses États s'il arrivait que celle-ci se trouvât réduite à cette extrémité. Le *roi de l'Enfer* s'occupait pendant tout ce temps de ses préparatifs d'entrée en campagne. Après avoir laissé 8,000 hommes dans les murs de Pagahammew, il alla prendre position à la tête du reste de son armée, auprès de la pagode de Lodagunga; le terrain d'alentour, semé de vieilles pagodes en ruines, fournissait une foule de postes faciles à fortifier; il rangea ses troupes en croissant, c'est-à-dire les deux ailes en avant, le centre un peu en arrière, et, ces dispositions prises, attendit l'arrivée des Anglais. Pour la première fois une armée birmane se montrait ainsi disposée à livrer bataille en rase campagne; il semblait que la fierté de cette race bel-

liqueuse n'eût fait que s'accroître au milieu des revers et des défaites.

Sir Archibald Campbell, apprenant cette disposition, se hâta d'envoyer l'ordre au brigadier-général Cotton de le rejoindre à la tête du 41e et du 89e régiment d'infanterie. Le 9, sir Archibald se porta en avant; mais il n'avait encore fait que fort peu de chemin lorsqu'on aperçut l'armée birmane. Celle-ci se mit aussitôt en mouvement; elle manœuvrait pour déborder le corps d'armée anglais par les ailes. Sir Archibald, à la tête du 30e régiment d'infanterie légère, charge la gauche de l'ennemi et la disperse; au même instant il est lui-même assailli par un corps de 600 chevaux de la cavalerie cassay; ceux-ci lui tuent un grand nombre d'hommes, mais sont eux-mêmes repoussés par le feu de l'artillerie légère. Pendant ce temps, la gauche des Anglais, conduite par le général Cotton, disperse la droite des ennemis à la pointe de la baïonnette, les poursuit vivement, et ne leur donne pas le temps de se rallier. Une palissade protégeant l'ennemi et située sur le bord de la rivière fut rapidement enlevée; une partie de la garnison fut passée au fil de la baïonnette, environ 300 hommes se précipitèrent dans la rivière, où ils se noyèrent. Les Birmans dirigèrent alors tous leurs efforts sur le centre des Anglais, mais sans succès. Ces derniers atteignirent Pagahammew, qu'ils enlevèrent sans difficulté, ce qui leur ouvrit le chemin de la capitale. On trouva dans la ville 55 pièces de ca-

non et une grande quantité de munitions; on y trouva aussi plusieurs pièces d'artillerie légère, montées de manière à être traînées par des bœufs, arrangement nouveau parmi les Birmans, et qui montrait en eux le désir d'imiter l'artillerie légère anglaise. Pagahammew, dont les Anglais venaient de prendre possession, avait été autrefois la capitale de l'empire birman. Elle déclina rapidement dès qu'Ava fut devenue la ville favorite des empereurs. Toutefois la ville n'avait pas perdu toute trace de sa splendeur passée : les restes d'une muraille en briques, qui avait dû être fort haute et fort épaisse, l'entouraient encore; elle renfermait un assez grand nombre de pagodes; d'autres plus nombreuses, mais en ruines, se montraient çà et là dans les environs, témoignant encore jusqu'à un certain point de la vérité de ce proverbe birman qui, pour exprimer une chose impossible, disait: « Il serait plus aisé de compter les pagodes de Pagahammew. »

Les restes de l'armée de Pagahammew, au nombre d'environ 15,000 hommes, se retirèrent à Yeppaudine, à vingt-cinq milles de la capitale; là ils prirent position. Le prince Memiaboo, le keewonghee et Kolein-Menghie, tous en disgrâce à la cour, les y joignirent. Le 13, le docteur Price se présenta de nouveau au camp anglais, accompagné du docteur Sandford : selon eux, les chefs birmans ne pouvaient se décider encore à payer l'argent demandé; ils s'imaginaient qu'après l'avoir

reçu, les Anglais n'en marcheraient pas moins sur la capitale. Au sortir du champ de bataille de Pagahammew, le *roi de l'Enfer* se présenta hardiment à la cour; il demandait quelques milliers d'hommes de plus pour tenter encore une fois le sort des combats; son audace avait survécu à la fortune. L'empereur l'écouta quelques instants; mais à peine ce discours terminé, il fit de sa javeline un signe trop bien connu de ceux qui l'entouraient : ils se saisirent du *roi de l'Enfer* et se dirigèrent vers une place consacrée aux exécutions capitales. Pendant le trajet, il souffrit tous les mauvais traitements dont une populace et une soldatesque furieuses purent s'aviser à son égard. Il s'y montra constamment insensible. On ne vit se démentir ni son courage, ni la fidélité qui l'avait poussé le dernier sur la brèche; au moment de perdre de vue le palais du roi, il inclina soudainement la tête et fléchit les genoux en disant : « Que du moins il me soit permis de prendre un congé respectueux de la demeure de mon souverain. » Peu de moments après, les éléphants le foulaient aux pieds. Telles furent la fin et la récompense du seul homme qui par son courage indomptable se montra au niveau des malheurs de sa patrie, qui au milieu des revers et des défaites fut le seul à ne pas désespérer du salut de l'empire.

Le 16, l'armée anglaise se remit de nouveau en marche, après un séjour de cinq jours à Pagahammew, et prit position sur les bords de la rivière Pau-

lin. La contrée voisine était entièrement déserte et stérile. Le 18, elle s'arrêta à un village nommé Yebbay, où l'on trouva une députation venue d'Ava. Une heure après, six grands bateaux de guerre, pavoisés des couleurs royales, parurent sur la rivière ; ils portaient le docteur Price et un certain nombre de prisonniers de guerre, et s'arrêtèrent vis-à-vis la tente de sir Archibald. Le docteur Price se trouvait muni de 6 lacs de roupies, qui étaient envoyés à la condition que les Anglais s'arrêteraient sur-le-champ. Le général anglais refusa péremptoirement : il demandait la remise immédiate de 35 lacs, du traité bien et dûment ratifié, enfin celle des prisonniers ; et dans le cas où ces conditions ne seraient pas acceptées dans le délai de cinq jours, menaçait d'en faire de plus dures encore. Il exprima sa résolution de marcher sur la capitale sans écouter de proposition d'aucune sorte. Les habitants d'Ava, alors en grande alarme, se hâtèrent de quitter la ville ; plus d'un tiers de la population avait déjà fui, la frayeur était extrême. Ce qui ajoutait surtout aux craintes du gouvernement birman, c'était son incrédulité à l'égard des Anglais ; il ne pouvait croire que ces derniers, maîtres de s'emparer de la capitale, s'en tinssent aux conditions déjà énoncées ; il ne doutait pas que les Anglais, l'argent une fois livré, n'en conservassent pas moins le pays conquis. Le docteur Price s'étant remis en marche pour Ava avec l'ultimatum du général anglais, l'armée se dirigea vers

la ville de Toundwain, qu'elle trouva entièrement abandonnée par les habitants. Le 21, elle atteignit Tirroup-Mew, c'est-à-dire la ville chinoise. On l'appelait de ce nom en commémoration de l'anéantissement d'une armée chinoise en ce lieu par les Birmans, à l'époque où Pagahm-Mew était encore la capitale de l'empire. Les Chinois qui survécurent à la bataille eurent l'autorisation de s'établir au lieu où elle s'était livrée.

Le 22, l'armée prit position à Yandaboo, sur les bords de la rivière, à trois marches seulement d'Ava. Le délai donné par le général anglais pour l'acceptation des conditions était sur le point d'expirer; l'armée désirait ardemment qu'il s'écoulât sans apporter rien de nouveau; elle se montrait impatiente d'atteindre enfin cette capitale de l'empire birman, qui depuis long-temps occupait toutes les imaginations, faisait le sujet de toutes les conversations. Le camp était à peine assis qu'on vit un bateau de guerre descendre la rivière et venir prendre terre un peu au-dessus du terrain occupé par l'armée; le docteur Price, qui le montait, mit pied à terre et se rendit à la tente de sir Archibald Campbell. Il apportait 25 lacs de roupies, contenues dans sept grands bateaux de guerre, manœuvrés par des équipages d'élite. Deux plénipotentiaires, munis de pleins pouvoirs, l'accompagnaient; mais ces derniers, au lieu de descendre à terre avec le docteur, étaient demeurés à vingt-cinq milles en arrière; ils voulaient voir si, après avoir touché l'argent, les

Anglais ne se porteraient pas immédiatement en avant. Deux tentes furent élevées pour la réception des négociateurs birmans, aussitôt qu'ils jugeraient convenable de se présenter. Ces derniers se rendant enfin aux assurances du docteur Price, vinrent effectivement occuper ces tentes. Après avoir pris quelques rafraîchissements, ils se dirigèrent vers celle du général. Quatre hommes, la tête couverte de casques peints en rouge, et armés de bâtons, leur frayaient le chemin en écartant la foule; tout wonghee ou attweynwoon a droit à deux serviteurs de cette sorte. D'ailleurs, la manière dont ils se présentèrent à cette conférence était bien différente de la splendeur qu'ils se plaisaient à déployer à Neounbenzeick et à Melloone: leurs habits de simple soie ou de mousseline blanche, n'avaient ni ornements ni broderies; ils ne portaient même pas le tsaloeh, ou chaîne d'or, signe de leur rang, mais un simple cordon en coton blanc. Le wonghee était un vieillard d'une taille mince et élancée, silencieux et réservé; son collègue l'attweynwoon, profondément marqué de petite vérole, paraissait d'un caractère plus décidé. Un troisième personnage qui les accompagnait était le plus ancien woonock du lotoo, dont il avait été membre pendant quarante années; d'ailleurs, il ne pouvait que paraître à la conférence, et n'avait pas le droit d'ouvrir un avis.

Après être entré dans la tente de sir Archibald Campbell, les Birmans prirent place à l'un des côtés d'une table préparée pour la conférence; sir

Archibald, M. Robertson, le commandant de la marine, s'assirent en face et de l'autre côté. La conférence ouverte, sir Archibald Campbell voulut d'abord s'assurer que les Birmans fussent munis de pouvoirs suffisants pour conclure. Les négociateurs, après avoir répondu affirmativement, s'offrirent à présenter l'édit royal : un chef qui en était porteur le présenta, presque couché par terre, à l'attweynwoon qui défit avec le plus grand soin les différentes couvertures dont il était enveloppé. Un sac de velours rouge, portant le cachet du roi, renfermait un étui d'ivoire de forme cylindrique ; dans celui-ci se trouvait un autre petit sac de drap, lequel en contenait un autre de moindre dimension, mais de même étoffe, lequel contenait enfin les instructions de l'empereur, écrites sur de magnifiques feuilles de vélin, encadrées d'une bordure dorée. Fort brièvement conçues, elle se bornaient à charger l'attweynwoon d'arranger toutes choses à la satisfaction des Anglais. Sir Archibald Campbell fit alors donner lecture de son ultimatum. Les Birmans en acceptèrent toutes les conditions sans objection ni discussion. A cela près de quelques modifications qui n'en altéraient en rien la substance, le traité était d'ailleurs le même que celui déjà proposé à Melloone. Une des clauses portait que chacune des deux puissances pourrait envoyer un ambassadeur à la cour de l'autre ; les Birmans objectèrent à cela qu'il y avait si loin d'Ava à Londres, qu'ils ne savaient pas comment envoyer un

représentant; on leur répondit que le traité concernait non le roi d'Angleterre, mais la Compagnie des Indes; qu'en conséquence c'était auprès du gouverneur-général que leur envoyé aurait à se rendre. Cette répugnance à traiter avec le gouverneur-général sur le même pied qu'avec un prince souverain avait toujours caractérisé les délibérations des Birmans; d'ailleurs, dans l'abaissement où ils se trouvaient, aucune objection n'était plus possible. Le lendemain, l'argent fut donné d'une part et reçu de l'autre, et le jour suivant le traité définitivement signé. L'un des Birmans, au moment où il venait d'apposer sa signature, cédant aux sentiments belliqueux de sa nation, s'écria : « Et maintenant que nous sommes en paix avec les Anglais, si les Chinois osent nous insulter, qu'ils prennent garde à eux ! » Mot vraiment caractéristique chez un peuple que la guerre venait de mettre à deux doigts de sa perte.

Une députation de trois officiers anglais fut désignée pour accompagner les négociateurs birmans à leur retour à Ava. Le général anglais envoyait en outre à l'empereur quelques présents en témoignage de bonne amitié. L'empereur hésita d'abord à recevoir ces envoyés; déjà ils étaient au moment de rétrograder; toutefois, de nouveaux conseils l'y décidèrent. Ils continuèrent donc leur route et arrivèrent bientôt à Ava. Ils durent être admis dès le lendemain à l'audience impériale. Une difficulté se présenta ce jour-là, au moment même de leur

introduction; il s'agissait de leurs épées, qu'il était contre l'étiquette de conserver à la cour; le cérémonial birman céda pourtant sur ce point. Les officiers traversèrent la porte extérieure du palais, précédés par les présents destinés à l'empereur; marchant à travers une ligne de soldats, ils traversèrent trois autres portes intérieures, dont la dernière était défendue par plusieurs pièces de canon; en face de cette dernière était le péristyle de la salle d'audience, et au fond de cette salle le trône. L'étiquette ne permettant à personne de s'avancer en ligne directe vers la salle du trône, les officiers anglais s'en approchèrent en décrivant un demi-cercle, en faisant face aux troupes qui formaient le croissant à partir de l'entrée de la salle; ils quittèrent leurs chaussures sur le seuil; des musiciens jouaient des airs bruyants, des danseuses étalaient leurs grâces aux yeux des étrangers. Entrés dans la salle, ils s'assirent à quelques pas du trône, qui demeurait vacant; plusieurs membres de la famille impériale en occupaient le voisinage; les grands officiers de la couronne, tous habillés de mousseline blanche, formaient le reste de l'assemblée. Des esclaves présentèrent des fruits, du thé, du bétel, dans des coupes de cristal. Bientôt la musique cessa, un profond silence régna dans l'assemblée, à peine entendait-on un bruit lointain qui s'approchait de moment en moment; une porte s'ouvrit tout-à-coup, comme poussée par une main invisible, et l'on vit alors l'empereur qui s'achemi-

nait vers le trône à pas mesurés. Il portait une tunique et un turban blancs; une magnifique chaîne d'or lui allait d'une épaule à l'autre. Une fois sur le trône, il y demeura dans la plus parfaite immobilité, ou du moins ne faisant de mouvement que celui de recourir à sa boîte de bétel. Un héraut donna lecture de la liste des présents apportés par les Anglais; cette énumération terminée, un second héraut proclama à haute voix des titres honorifiques accordés à ceux-ci par l'empereur; un anneau garni de rubis, une pièce de soie, deux boîtes de lack et quelques coupes furent en outre présentées à chacun d'eux. Un dignitaire du palais s'écria à haute voix : « Les étrangers ont-ils quelque supplique à présenter au monarque? » Un des officiers, le capitaine Lumsden, s'écria : « Fasse le ciel que la paix soit durable entre les deux grandes nations! » Puis l'empereur termina l'audience en se retirant de la même façon qu'il était arrivé.

Le 4 mars, les officiers anglais quittèrent Ava. Tout en les traitant avec politesse, on ne leur permettait guère de s'éloigner des maisons qui leur étaient été assignées. Ils rapportaient au général sir Archibald, de la part de l'empereur, deux anneaux garnis de rubis, quelques pièces de soie et quelques boîtes, le tout d'une extrême mesquinerie et peu digne de la magnificence orientale. Le 5 mars, une grande partie des bateaux nécessaires pour le transport des troupes à Rangoon étant arrivée, l'armée commença son mouvement

rétrograde; le trésor fut embarqué. Le 6, le 80e d'infanterie de Madras, avec les dépêches de l'armée, se dirigea sur Pakangyeh; le 1er, le 13e, le 38e, le 41e, le 47e et le 89e régiments se préparèrent à s'embarquer dans les bateaux; le 87e, le 26e, le 28e, le 38e et le 43e régiments d'infanterie de Madras, les gardes-du-corps du gouverneur-général et l'artillerie formèrent un détachement commandé par le colonel Hunter Blair, et marchèrent sur Prome. Le 8, sir Archibald Campbell et l'état-major général quittèrent Yandaboo. Ainsi finit cette guerre des Birmans, guerre dans laquelle le gouvernement britannique eut à soutenir une lutte plus obstinée qu'il ne l'avait fait depuis une longue suite d'années; une foule d'obstacles, de difficultés, de privations jusque là inconnues dans les guerres de l'Inde, la signalèrent. Elle fut surtout remarquable par l'intrépidité et la constance de l'ennemi qu'il fallait combattre.

Le traité de Yandabao fut, sous certains rapports, profitable aux Anglais. La cession d'un tiers environ du territoire birman, et le paiement d'une forte somme d'argent, firent éclater la supériorité britannique; elles ne pouvaient manquer en outre de consolider l'influence des Anglais parmi les nations voisines. Toutefois, il est singulier qu'une aussi grande acquisition de territoire n'ait produit que des avantages aussi restreints. Assam, placé nominativement sous le gouvernement de princes indigènes, mais en définitive sous celui des Anglais, n'a

ni population, ni ressources; c'est pour ainsi dire un fantôme de royauté, dépourvu de corps et de consistance. La princicipauté de Munipoor, sous la domination d'un prince qui doit tout aux Anglais, n'est qu'un véritable désert. Peut-être pourrait-il présenter quelques obstacles à une attaque contre les possessions anglaises dirigée de ce côté. Sous tous les autres rapports, elle est dépourvue de toute utilité. La province d'Arracan, par son insalubrité, avait dévoré la plus grande partie du corps d'armée du général Morrisson; aussi ne pouvait-on songer à y tenir une garnison quelconque. Toute couverte d'impénétrables jungles et d'épaisses forêts, cette province est tellement entrecoupée de rivières, de baies, qu'elle paraît ne former qu'un groupe d'îles; au moindre orage, la communication entre les villages ne peut se faire que par eau; sa population est fort peu considérable; à l'exception du sel, elle ne produit aucun article de commerce. A la vérité, les montagnes qui la terminent du côté d'Ava constituent une frontière bien définie entre cette province et ce dernier royaume. Le véritable bénéfice à retirer du traité provenait ainsi uniquement de Tenasserim, Yeh, et d'une portion du territoire de Martaban. Ces provinces permettaient en effet d'établir avec facilité une communication entre Siam et Malaca, d'ouvrir un commerce avec ces deux provinces. La rivière de Thalagen est bordée de belles forêts, abondantes en toutes sortes d'arbres, surtout en arbres propres aux construc-

tions navales. Le gouvernement anglais cessait dès lors de dépendre pour cet article, pour lui d'une importance majeure, des dispositions toujours précaires et variables de l'empire birman. Les territoires nouvellement acquis n'apportaient d'ailleurs avec eux aucun accroissement de revenus, ils étaient plutôt de nature à augmenter les dépenses; ils avaient en outre l'inconvénient d'aggraver le mal, dès lors profondément senti, d'une domination territoriale par trop étendue. Au reste, la guerre qui venait de se terminer avait été une de ces nécessités auxquelles les gouvernements sont souvent contraints de se soumettre. Il était devenu nécessaire de ne plus souffrir plus long-temps les procédés hautains de la cour d'Ava. Le pays des Birmans, appauvri, ne pouvait donner d'indemnité suffisante pour couvrir les frais de la guerre; force était donc de s'indemniser de ces dépenses au moyen d'une prise de possession de certains territoires. Le bénéfice à en retirer n'était là qu'une considération secondaire; la principale consistait à avoir réduit le pouvoir de la cour d'Ava, à l'avoir resserré pour l'avenir dans certaines limites.

Cette dernière considération faisait même désirer à quelques uns la conquête de la capitale des Birmans. L'armée éprouva, quant à elle, un sentiment d'amer désappointement en se voyant arrêtée à trois marches de cette capitale fameuse dont aucun obstacle ne la séparait plus. Suivant toute probabilité, cette conquête, loin d'assurer la paix, l'eût retardée,

peut-être rendue impossible. Les Birmans, dans tous les sacrifices auxquels ils se résignaient, avaient principalement pour but la conservation de cette ville. A l'approche des Anglais, l'empereur et la cour auraient été chercher un refuge dans quelque province éloignée. Le gouvernement britannique se serait dès lors trouvé réduit au stérile honneur d'avoir conquis un pays impossible à garder, dont la nécessité de se retirer promptement n'eût pas manqué de se faire bientôt sentir. Dans ce cas, non seulement toutes les dépenses de la guerre eussent porté sur le gouvernement anglais, mais aucun des avantages assurés par le traité précédent ne lui eût été acquis. Ava ne pouvait présenter aucune résistance ; elle aurait sans doute fourni aux vainqueurs un butin considérable ; d'ailleurs cet avantage se serait trouvé plus que compensé par de grands inconvénients politiques ; elle eût entraîné, suivant toutes probabilités, le sacrifice de tous les objets pour lesquels le gouvernement britannique avait lutté si long-temps. Le souverain et ses ministres ayant évacué la capitale, personne ne se serait trouvé avec qui conclure un traité ; l'armée y aurait été au milieu d'une solitude complète. Le gouvernement birman, comme il a été facile de le voir par tout ce récit, possédait éminemment l'art de faire évacuer les villes qu'il laissait à l'ennemi ; il savait en arracher jusqu'au dernier habitant. L'armée n'aurait pu songer à demeurer à Ava pendant la saison pluvieuse, sans courir le risque de se voir couper

les vivres. A la distance de six cents milles de Rangoon, où se trouvaient ses dépôts, elle n'aurait pu s'assurer un service régulier d'approvisionnement; les bateaux qui eussent remonté la rivière ne pouvaient manquer d'être attaqués et enlevés par des partis ennemis. Il eût fallu, pour les en préserver, les faire accompagner par des détachements, ce que le petit nombre de troupes anglaises rendait inexécutable : l'effectif de la petite armée anglaise, à Yandaboo, montait à peine à 4 ou 5,000 hommes.

La guerre qui venait de se terminer avait d'abord placé le gouverneur dans une position difficile : lord Amherst venait d'arriver dans l'Inde; il ne s'était jamais occupé des affaires de ce pays ; de plus il avait été appelé pour ainsi dire à l'improviste à ces hautes fonctions. C'était une résolution périlleuse que d'entreprendre une guerre importante dans cette situation. Le gouvernement de Calcutta ne possédait lui-même que de fausses ou incomplètes notions sur l'empire des Birmans; leurs forces militaires, leurs ressources, leurs manières de faire la guerre, la population des provinces, rien de tout cela n'était connu avec quelque exactitude. Cependant, comme la guerre devenait inévitable sous peine de voir l'influence anglaise s'annuler, lord Amherst s'y décida. Le mauvais succès des premières campagnes indisposa d'abord contre lui l'opinion publique; mais le moment arriva où cette même opinion lui rendit enfin pleine justice. On lui sut gré de la fermeté de caractère, de l'énergie

qui lui fit d'abord entreprendre et continuer cette entreprise, malgré de fâcheux commencements. Il est vrai que lord Amherst trouva dans ses subordonnés tout l'appui, tout le secours qu'il pouvait désirer. Ils étaient heureusement passés pour jamais ces temps où les dissensions intestines annulaient au-dedans l'autorité du gouvernement et la compromettaient au-dehors. Une grande puissance, une autorité incontestée, concentrée alors dans les mains du gouverneur-général, le mettaient à même de faire concourir à son but tous les talents, tous les efforts, toutes les ambitions. La conduite des troupes indigènes fut encore singulièrement remarquable pendant toute la durée de cette guerre, et ne contribua pas peu à en assurer le succès. Elles ne cessèrent de se faire remarquer par leur dévouement, leur bravoure, leur patience au milieu des plus rudes travaux. Pour la première fois, on les vit s'embarquer sans répugnance, même avec une sorte de gaieté. La cour des directeurs ne se montra pas ingrate; elle accorda, en 1825, le batta ou indemnité de campagne à l'armée du Bengale. A la fin de la guerre, des remercîments publics furent votés, sur sa demande, par le parlement, aux armées de terre et de mer employées contre les Birmans.

Sir Thomas Munro, gouverneur de Madras, avait demandé dès 1824 à être remplacé dans ces hautes fonctions. La guerre des Birmans ayant éclaté à cette époque, le détermina à demeurer à son poste. Peut-être fut-il victime de ce dévouement; peut-être

fût-ce seulement le cours naturel des choses. Quoi qu'il en soit, il rendait le dernier soupir au moment où le succès le plus complet couronnait cette guerre. Plus d'une fois nous avons eu occasion d'exprimer les opinions de sir Thomas Munro ; c'était alors un des plus anciens officiers ou fonctionnaires qui se trouvassent dans l'Inde. Déjà quarante-sept années s'étaient écoulées depuis qu'il débarquait comme simple cadet dans cette même ville de Madras, dont il mourait alors gouverneur ; aussi l'histoire que nous venons de raconter le comptait-elle au nombre de ses principaux acteurs. Il avait vu l'invasion du Carnatique, qui mit la présidence de Madras à deux doigts de sa perte ; la défaite du colonel Bailly, un des revers les plus sanglants qu'eussent encore éprouvés les Anglais. Il avait assisté aux batailles de Porto-Novo, de Trepassore, de Polliloor, de Sholingure. Il assista au siége de Cuddalore, dernière tentative des Français pour reprendre la prépondérance qu'ils avaient perdue à Pondichéry. Il fit la plus grande partie des guerres contre Tippoo, puis fut employé plusieurs années à la collection de l'impôt. Enfin, dans la dernière guerre des Mahrattes, il fut l'un des chef qui amenèrent par l'activité de leur poursuite la capture du peschwah. Toute sa carrière s'était ainsi écoulée dans l'Inde ; l'un des premiers il comprit cette nécessité de conquête et d'agrandissement à laquelle force était de se résigner sous peine de mort ; il comprit encore tout le danger dont Tippoo, appuyé

sur les Français, pouvait menacer les Anglais, et cela à une époque où le plus grand nombre ne voyaient d'ennemis vraiment redoutables que dans les seuls Mahrattes. Nous devons dire que le système adopté par Munro pour la collection de l'impôt, remfermait de nombreux défauts, que l'expérience ne tarda pas à démontrer. Toutefois ce ne pouvait être qu'un homme fort distingué que celui dont un autre homme, qui lui-même l'était éminemment, dont M. Canning a pu dire : « L'Europe n'a jamais produit un homme d'État plus accompli, l'Inde un si fertile héros, un plus habile soldat. »

Le très honorable sir R. Luhsigton fut appelé dans le mois de janvier 1827 à remplacer sir Thomas Munro. Sir John Malcolm était en même temps désigné pour succéder à Elphinston à Madras. Tous deux ne tardèrent pas à s'embarquer pour leur destination. A leur arrivée dans ce pays, un changement fort important venait de s'effectuer dans les relations jusqu'alors subsistantes entre l'empereur mogol à Delhi et le gouvernement de la Compagnie. Ce dernier s'était tenu vis-à-vis la cour de Delhi, dans tout ce qui concernait leurs rapports officiels, sur un pied d'infériorité et de vasselage. Mais l'indépendance du gouvernement britannique fut alors hautement déclarée; cette mesure, insignifiante en elle-même, en ce qu'elle se bornait à exprimer un état de choses existant depuis longtemps, n'en affecta pas moins les membres de la famille impériale ainsi que leurs alentours. Sous

la domination des Mahrattes, ils avaient souffert de cruels traitements, de poignantes humiliations; ils avaient connu la misère, les privations de toutes sortes; mais leur souveraineté nominale n'en demeurait pas moins respectée de leurs vainqueurs, comme du reste elle l'avait été jusque là par les Anglais. Mais alors, et pour la première fois, cette souveraineté se trouvait méconnue, contestée, annulée; ils s'en voyaient dépouillés par les successeurs de ces marchands qui, moins de deux siècles auparavant, s'étaient comme glissés au sein de leur immense empire. Il leur sembla se voir tout-à-coup dépouillés de la couronne de l'Indostan. Cette dernière révolution ne provoqua pas d'ailleurs la moindre sensation dans le plus petit coin de la péninsule.

Lord Amherst se trouvait à cette époque à Delhi; retourné à la résidence, il s'embarqua pour l'Angleterre à la fin de mars, laissant provisoirement le gouvernement aux mains de William Bayley. A l'époque de la nomination de lord Amherst, lord William Bentinck s'était mis sur les rangs pour le poste de gouverneur-général. Il pouvait se croire quelque droit à ces fonctions. Dès 1809, la cour des directeurs avait émis ce vœu « qu'elle désirait sincèrement que les grandes qualités et le caractère honorable de lord William Bentinck pussent être employés comme ils le méritaient pour le bien du pays ». Depuis lors, lord William s'était montré avec grande distinction et dans de hauts emplois, en

Portugal, en Espagne, en Sicile, ailleurs encore. En 1824, lord Amherst lui avait été préféré, mais cette fois ce fut lord William qui l'emporta sur ses concurrents. Appelé aux fonctions de gouverneur-général par le vœu des propriétaires et des directeurs, il s'embarqua à Plymouth, en février 1828, pour se rendre à son poste. Il atteignit le cap en mai. Lord Amherst, qui de son côté se hâtait de retourner en Angleterre, venait lui-même d'y arriver; lord William profita avec empressement de cette rencontre pour se mettre au courant des affaires; puis, arrivé à Calcutta, prit les rênes du gouvernement. Dès le mois de juillet de la même année, de nombreuses difficultés se rencontrèrent. Le gouvernement britannique se trouvait alors assis dans l'Inde sur une base plus large, plus solide que jamais; mais en même temps ses dépenses excédaient de beaucoup les revenus. Des mesures d'économie étaient devenues nécessaires. A la fin de la guerre des Pindarries et des Mahrattes, de grandes réductions avaient été faites dans l'état militaire; mais comme à la même époque de grandes augmentations devinrent nécessaires dans l'état civil, aucune économie ne s'ensuivit. Depuis lors, la guerre avec les Birmans, celle avec le rajah à Bhurtpoor, le siége de cette capitale, étaient devenus l'occasion de nouvelles dépenses fort considérables; elles avaient ajouté 13,007,823 livres sterling au déficit déjà existant. La nécessité de grands retranchements devenait donc évidente. Le moment

était venu de les exécuter. Lord William était parti de Londres convaincu de cette urgence et de cette nécessité; certains projets d'économie que la cour des directeurs mettait beaucoup de prix à réaliser, lui avaient été communiqués. Toutefois, il voulait d'abord voir toutes choses de ses propres yeux et les juger par lui-même.

A peine arrivé, lord William fit en effet tous ses efforts pour s'entourer de renseignements positifs et d'avis éclairés. Il leur permit de se produire par la presse avec la plus entière liberté. Il institua deux comités de finances, l'un chargé de contrôler les dépenses du service militaire, l'autre celles du service civil; il eut soin de les composer des employés les plus distingués parmi ceux des trois présidences. Le comité civil s'occupa de l'établissement judiciaire de la collection des revenus de la marine; le comité militaire de tout ce qui concernait l'armée, solde, fournitures, casernement, etc. Les deux comités, siégeant à Calcutta, se livraient depuis quelques semaines à ces travaux; mais les réformes dont l'armée se trouvait menacée excitèrent une clameur, un mécontentement général; le commandant militaire se servit de la voie de la presse pour adresser au gouverneur d'impérieuses réclamations. Des personnages fort puissants, soit dans l'Inde, soit en Angleterre, étaient les premiers à souffrir de ces réductions, circonstances qui les rendaient éminemment difficiles à exécuter. Les injonctions les plus directes arrivaient

pourtant d'Europe, pressant journellement lord William de mettre à exécution les mesures proposées. Ce dernier s'occupait en même temps de perfectionner l'établissement de Posiee, c'est-à-dire de mettre un terme, ou du moins de nouveaux obstacles, à ces crimes de Décoit ou de vols par bandes dont nous avons souvent parlé; il donna plus de fixité aux établissements des provinces de l'ouest, et chercha surtout à perfectionner le système d'administration anglaise nouvellement établi à Malwa, Hyderabad et Nagpoor. C'était chose fort importante pour la Compagnie que d'obtenir des renseignements positifs sur l'Inde centrale; pour atteindre ce but, lord William créa en Malwa une nouvelle résidence anglaise. Les résidents de Delhi et de Lucknow, les collections de Dinagpoor, du Bundelcund, reçurent de nouvelles instructions de nature à simplifier leur travail et leurs relations avec le gouvernement général. Les choix de lord William furent en général heureux; il est vrai qu'il eut le bon esprit de se laisser souvent guider par sir John Malcolm, un des hommes les plus éminents qui eussent joué un rôle dans l'Inde. En 1829, lord William visita les provinces de l'ouest par Malwa, Purneah, Dinagpoor et Rungpoor; il s'embarqua ensuite pour les provinces de l'ouest et l'île du Prince-de-Galles. Le résultat de ce voyage fut, dans l'esprit de lord William, la nécessité de réunir l'île du Prince-de-Galles à la présidence de Madras ou à

celle du Bengale, tout en lui imposant des formes d'administration moins coûteuses. La cour des directeurs, par un singulier hasard, adoptait au même moment la même idée. L'île fut annexée au Bengale.

Lord William, dès son arrivée dans l'Inde, s'était occupé de l'abolition des suttee : c'est le nom du sacrifice de la veuve indoue qui monte toute vivante sur le bûcher de son époux. Depuis longtemps la cour des directeurs, obéissant en cela aux impulsions de l'opinion publique en Europe, songeait à abolir cette coutume. Quelques années précédemment elle avait consulté le gouvernement du Bengale sur la possibilité de cette abolition. Ce gouvernement recula devant les dangers, les inconvénients de toute nature que pourrait présenter la mise à exécution de cette mesure. Les Anglais, on le sait, s'étaient fait un devoir de n'intervenir en aucune façon dans les opinions, les pratiques religieuses des Indous. C'était en effet le seul moyen de parvenir, comme ils le faisaient, à gouverner, à l'extrémité du monde, des millions d'hommes, de mœurs et de croyances différentes des leurs, à l'aide de quelques milliers d'employés européens. Toutefois, dans cette circonstance, l'humanité faisait une sorte de devoir de se mettre en opposition avec la raison d'État; lord William le comprit, et dès son arrivée dans l'Inde, se mit en recherche des moyens de parvenir à l'abolition de cette coutume. Il se consulta, dans le secret du cabinet, avec les em-

ployés civils ou les officiers de l'armée qui avaient la connaissance la plus approfondie de l'Inde, sur la possibilité de cette abolition, ensuite sur les moyens de son exécution; l'avis général fut de tenter immédiatement cette noble entreprise. On agita ensuite s'il fallait la tenter par une voie détournée, c'est-à-dire s'opposer à ces sacrifices tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, jusqu'à ce qu'ils fussent tombés en désuétude, ou bien les proscrire ouvertement; ce dernier parti fut adopté. « Nous sommes décidément de l'avis, dit en propres termes le conseil, d'une prohibition ouverte, générale, absolue, appuyée d'un côté sur la moralité de l'acte, de l'autre sur notre pouvoir pour mettre la mesure en exécution. » La surprise et le mécontentement furent d'abord généraux dans l'Inde: jamais acte du gouvernement anglais n'avait attaqué aussi directement les coutumes antiques et les croyances religieuses. Dans la seule année 1815, 310 femmes avaient accompli ce grand sacrifice. D'innombrables pétitions au nom d'Indous de toutes les castes protestèrent contre la nouvelle mesure; les suttee leur étaient chères en raison de leur antiquité et de leur liaison avec leurs croyances. Lord William ne se laissa pas émouvoir; il ne dédaigna pas d'avoir recours au raisonnement pour justifier sa résolution, mais parut inébranlable à la maintenir. A cette occasion lord William écrivait ces belles paroles, où respirent les nobles sentiments qui l'animaient à l'égard des innombrables

populations confiées à ses soins : « L'Inde ressemble à ce qu'était l'Europe dans les temps reculés ; c'est la même ignorance, la même superstition, la même croyance dans la magie, les charmes et les enchantements, etc. C'est la même foi dans les présages et dans l'astrologie; dans les sacrifices sanglants d'hommes, de femmes et d'enfants; dans plusieurs autres coutumes également opposées à la véritable sagesse, répugnant aux plus doux sentiments implantés par la Providence dans le cœur de l'homme. Or, l'influence graduelle des Européens sur la masse immense de la population indigène peut seule abolir peu à peu ces coutumes barbares et idolâtres, puis y substituer graduellement le comfort domestique, la sécurité des personnes et des propriétés, le développement des lumières et de l'éducation morale. » L'immense pouvoir d'un gouverneur-général était bien placé dans la main qui a tracé ce peu de lignes.

Plusieurs questions ayant trait au revenu, à la police, au système judiciaire, etc., demandaient la décision du gouverneur-général. L'application de certaines règles prescrites de Calcutta ne se faisait pas sans difficulté dans les provinces. Lord William prit le parti de les aller étudier sur les lieux; il partit en conséquence de Calcutta, avec l'intention de parcourir les provinces supérieures. Plusieurs membres du gouvernement et plusieurs secrétaires l'accompagnaient; car il voulait se trouver en mesure d'improviser pour ainsi dire un gouver-

nement sur place, de résoudre toutes difficultés au fur et à mesure qu'elles se présenteraient. Cependant des doutes s'élevèrent sur la légalité de cette façon d'agir; on contesta au gouverneur-général le droit de déplacer de la sorte le siége du gouvernement; la majorité des membres du conseil décida que le gouvernement ne pouvait exister qu'à Calcutta. Lord William se vit ainsi obligé de procéder seul à son voyage. Il devait se faire son opinion sur les mesures à prendre, puis en référer au gouvernement demeuré à Calcutta pour ce qu'il ne pouvait décider par lui-même. Dans le mois d'octobre (1830), l'itinéraire adopté par le gouverneur fut publié à la présidence, afin que les personnes qui auraient quelque affaire à lui soumettre pussent savoir où lui adresser leurs dépêches; la route qu'il devait suivre embrassait Allahabad, Bundelcund, Cawnpsor, Luknow, Barcilley, Mooadabad et Meerut. A l'arrivée de lord Bentinck à Buxar, le rajah Gopaul-Singh lui adressa de publics remerciements, en son propre nom et en celui de ses sujets indous, sur l'abolition des suttee. Traversant Landour et Massourei, il s'achemina par le Dhoon, puis gravit les montagnes de Sabathoo au commencement d'avril. Il quitta Simlah en octobre, puis se rendit sur les bords de la Suttleje, à Roopur, où le 23 de ce mois, une importante entrevue eut lieu entre lui et Runjeet-Sing; les bonnes relations jusque là subsistantes entre ce dernier et les Anglais furent cimentées par

de nouvelles et réciproques protestations. Ces conférences duraient encore à l'arrivée d'un officier anglais, le lieutenant Burnes. Cet officier, récemment parti de Bombay, avait eu mission de présenter au rajah une lettre du roi d'Angleterre, accompagnée d'un présent de quelques beaux chevaux. Il avait remonté et soigneusement étudié le cours de l'Indus. Entreprenant et résolu, il se montrait désireux d'étendre le champ de ses explorations; il se proposait d'étudier avec soin les États de l'Asie centrale, intermédiaires entre l'Indus et la Caspienne. Instruit de ce hardi projet, le gouverneur-général en encouragea l'exécution. Le lieutenant Burnes, se remettant promptement en route, étudia fort soigneusement la situation politique, les relations commerciales, les ressources militaires de tous ces États. Ces observations, présentées plus tard au gouverneur-général, furent aussitôt envoyées par celui-ci en Angleterre : elles ne sauraient manquer d'avoir un jour une fort grande importance. A la même époque, le colonel Pottinger se rendait en mission auprès des chefs du Scind avec des instructions analogues. Runjeet, qui devina l'importance de ces différentes démarches, s'en montra quelque peu alarmé. Le capitaine Wads s'étant rendu auprès de lui par ordre du gouverneur-général, parvint toutefois à le rassurer; bien plus, il sut lui persuader d'ouvrir de lui-même les autres rivières du Penjaub au commerce anglais.

Les choses en étaient là lorsque le gouverneur-général se décida à se rendre à Delhi. Certaines circonstances relatives à la famille impériale à Delhi étaient la cause primitive de ce retour. Nous avons dit les modifications apportées en 1827, sous l'administration de lord Amherst, à la situation de cette famille. Les dernières traces de toutes dépendances de la Compagnie à l'égard de l'empereur avaient été alors effacées. Froissé alors par certains détails dans ses nouvelles relations avec le gouvernement britannique, l'empereur imagina d'en appeler au roi d'Angleterre ; il députa vers ce dernier un de ses agents de confiance, nommé Ram-Mohun-Roy. Cette démarche reposait, en outre, sur certains projets politiques qui n'étaient pas sans importance. En se mettant ainsi directement en rapport avec le roi d'Angleterre, l'empereur voulait tenter de se soustraire jusqu'à un certain point à l'autorité du gouverneur-général. Il aurait voulu arriver à ne considérer celui-ci que comme le wackel ou le représentant, l'envoyé du roi, se soustraire à son influence et traiter directement par ses propres agents, c'est-à-dire comme de souverain à souverain, avec le roi d'Angleterre. C'était renouveler à Delhi les prétentions déjà mises en avant, à Madras, par le nabob du Carnatique. Par elle-même la tentative ne pouvait manquer de trouver faveur parmi les habitants de Delhi ; mais à cette époque plus qu'à aucune autre, les procédés violents du résident anglais avaient produit à

Delhi beaucoup de mécontentement et d'irritation : on lui reprochait plusieurs actes d'injustice et de brutalité ; il choquait, blessait comme à plaisir les préjugés religieux ou politiques des indigènes ; c'était à peine si l'empereur lui-même se trouvait à l'abri de ces insultants procédés. Poussé à bout, il se plaignit au gouverneur-général, et celui-ci, reconnaissant la justice de ces plaintes, éloigna le résident. Cette mesure, toute nécessaire qu'elle fût, eut aussi ce mauvais côté d'inspirer au peuple de Delhi une opinion exagérée du pouvoir que conservait l'empereur ; il s'étonna de le voir s'être fait prompte justice d'un officier d'un grade aussi élevé. Le seul remède à ce mal, c'était d'achever de rendre manifeste, visible à tous les yeux la dépendance de l'empereur vis-à-vis l'agent anglais, la plus extrême circonspection étant d'ailleurs recommandée à ce dernier. C'est dans ce sens que se proposait d'agir lord William. D'ailleurs, sa santé l'obligea de retourner immédiatement à Calcutta ; il ne visita pas Delhi, ainsi qu'il l'avait annoncé.

La situation intérieure de l'État de Mysore attira vers cette époque son attention. La famille des anciens rajahs, remontée depuis peu sur le trône, se montra peu digne de l'occuper ; les difficultés d'administration et de gouvernement ne tardèrent pas à se multiplier outre mesure. Mais en raison de la situation où se trouvait alors dans toute l'Inde le gouvernement anglais, c'était chose facile que d'y remédier ; pour rétablir l'ordre et le calme, il lui

suffit d'une simple proclamation dans laquelle il déclarait se charger immédiatement à l'avenir de l'administration du royaume. L'État de Oude se trouvait de son côté dans une situation à peu près semblable : la faiblesse de l'ancien visir, qui se faisait alors appeler le roi de Oude, laissait s'introduire, dominer en tous lieux le désordre et l'anarchie, et le gouverneur-général fut au moment d'y appliquer le même remède qu'à Mysore; il se contenta pourtant de promesses du roi, de promptes, d'énergiques réformes dans son administration. Le gouvernement anglais était depuis long-temps parvenu à une situation telle, qu'il évitait plutôt qu'il ne recherchait toute extension de pouvoir. Des troubles assez considérables, prenant leur source dans des refus d'impôts, s'élevèrent dans l'État de Nagpoor; ils furent promptement réprimés. A Malaca, une tentative d'insurrection ayant pour but de rejeter le joug britannique, fut de même arrêtée et punie assitôt que manifestée.

Au milieu de tous ces soins, lord William Bentinck ne s'occupait pas moins de toutes les questions se rapportant à l'administration intérieure. Il établit dans la collection des revenus certaines réformes nouvelles ayant pour but de séparer plus qu'elles ne l'étaient la collection de son contrôle : c'était par conséquent augmenter la surveillance, la rendre plus efficace. Il nomma encore certains inspecteurs du revenu, chargés chacun de la surveillance d'une étendue de terrain limitée, et qu

devinrent les intermédiaires entre les collecteurs de district et le bureau du contrôle. En tout ce qui avait rapport aux revenus, lord William se proposa toujours d'établir partout les choses sur le même pied qu'au Bengale. A son arrivée dans l'Inde, le nombre des procès arriérés se trouvait fort considérable, il parut impossible de parvenir à les faire juger sans un accroissement dans le nombre des juges : le gouverneur-général était d'avis de confier ces fonctions à des indigènes; il voulait qu'on leur donnât des preuves de confiance en les employant dans les différents degrés de l'administration, partout où la chose était faisable. Il sollicitait en conséquence de l'autorité supérieure la faculté de les introduire dans l'administration de la justice. Il suggéra une mesure ayant pour but d'accroître le pouvoir des moonsiffs et des sudder-aumeen quant au jugement des causes civiles : d'autoriser l'appointement des principaux sudder-aumeen dans les villes et les zillahs, pour modifier le pouvoir des cours de zillahs de province; enfin d'augmenter la sphère des choix pour les offices de monssiff et de wackel. Un règlement établi sur ces bases fut en effet mis en pratique dans le mois de novembre 1831. En 1833, lord William fut appelé au commandement général des troupes. C'était la troisième fois que ces deux offices importants se trouvaient réunis dans les mêmes mains.

Dès l'année 1821, le gouvernement général s'occupa de l'introduction de la navigation à va-

pour dans les rapports de l'Inde avec l'Europe. La possibilité d'établir par le moyen de paquebots à vapeur une communication mensuelle avec l'Angleterre fut dès lors mise hors de doute. Bien qu'aucune donnée n'existât sur ce qu'elle pouvait coûter, l'expérience valait du moins d'être tentée. Cette facilité de communication était susceptible d'exercer une influence d'une importance immense sur l'avenir de l'Inde; elle n'allait à rien moins qu'à en changer entièrement les relations avec la mère-patrie. Plusieurs meetings furent tenus peu après à Calcutta dans le but d'étudier la question et de la soumettre au public; un comité fut formé, une souscription ouverte pour suivre cet objet. Le gouvernement ne se prononçait qu'avec quelque tiédeur pour un projet qui semblait de nature à entraîner des dangers pour ceux qui l'exécuteraient. Il souscrivit pour une somme de 20,000 roupies, effort peu considérable, comparé au but qu'il s'agissait d'atteindre. La cour des directeurs approuva d'ailleurs cette démarche; elle témoigna en même temps toute sa satisfaction de la façon dont l'esprit public s'était prononcé dans cette circonstance. D'après le projet alors en question, les communications entre l'Europe et l'Inde devaient être établies par ces trois routes : 1° par le cap de Bonne-Espérance; 2° par l'Euphrate jusqu'à Bassora, et de là au golfe Persique; 3° par la Méditerranée, c'est-à-dire par Alexandrie, le Caire, Suez et la mer Rouge. Un certain nombre de li-

gnes secondaires devaient en outre lier soit la navigation intérieure, soit les principaux points du littoral de l'Inde à ces lignes extérieures. Des voyages furent peu après exécutés pour l'établissement des plus grandes lignes.

Le premier voyage exécuté eut lieu par le cap de Bonne-Espérance ; il le fut par le capitaine Johnson, commandant un paquebot de 460 tonneaux ; la machine était de 120 chevaux. Il mit à la voile de Falmouth pour l'Inde, le 16 août 1825 ; il atteignit le Bengale le 7 décembre, après une navigation de trois mois et vingt-trois jours. La nouveauté de ce mode de navigation, certaines circonstances de mer défavorables, avaient retardé ce premier voyage ; mais laissèrent espérer que ceux qui suivraient gagneraient en vitesse. On calcula déjà que les plus longs ne pourraient dépasser quatre-vingts à quatre-vingt-dix jours. *L'Entreprise*, c'était le nom du vaisseau, immédiatement acheté par le gouvernement, fut employé dans la guerre avec les Birmans. Les voyages qui suivirent celui-là furent exécutés sur le Gange ; les huit cents milles qui séparent Calcutta de Allahabad furent parcourus en huit jours : un vaisseau à la voile y employait d'ordinaire trois mois, à quelques jours près en plus ou en moins. D'ailleurs les paquebots marchaient seulement pendant la journée ; les difficultés de la navigation de cette rivière les contraignaient de jeter l'ancre tous les soirs. Ces deux vaisseaux se nommaient *le Hooghly* et *le Berham-*

poota; le premier jaugeait 150 tonneaux; il avait deux machines de 25 chevaux, et tirait quatre pieds d'eau. Ces navires furent plus tard remplacés par deux autres bateaux en fer, qui parurent infiniment plus propres à ce genre de service; le fer n'avait rien à craindre de la multitude d'insectes qui abondent dans ce climat; d'un autre côté, ces navires ne tiraient que deux pieds d'eau, avantage essentiel pour ce genre de navigation. *Le Hugh Lindsay* fut chargé peu de temps après de tenter les voies par la mer Rouge; c'était un bâtiment de 411 tonneaux, construit en excellent bois avec une machine de la force de 82 chevaux. Il partit de Bombay le 20 mars 1830. Des dépôts de charbon avaient été formés à Aden, Juddah, Cosseir et Suez. Il atteignit Aden, situé à la distance de seize cent quarante et un milles, en dix jours et dix-neuf heures; il employa cinq jours à Aden, pour faire un meilleur emménagement quant à son charbon, et aussi en réparation de petites avaries; il la quitta enfin pour Moka le 6 avril, et toucha dans cette dernière ville le 7 à midi. Le 8, il laissa Moka à cinq heures et demie du soir, et jeta l'ancre à Juddah le 12 à six heures; il avait parcouru cinq cent cinquante-sept milles en quatre jours et douze heures; retenu quelques jours dans cette dernière ville pour se procurer du charbon qui manquait, il n'en partit que le 17, puis enfin atteignait Suez le 22 avril. Le voyage avait duré vingt et un jours et six heures de navigation, et

trente et un jours et six heures de relâche. En dépit de tous les délais inséparables des premières tentatives, les nouvelles avaient été portées en Angleterre en soixante et un jours. Le second voyage du *Hugh Lindsay* eut lieu dans l'année 1830; sir John Malcolm se trouvait au nombre des passagers. Il partit de Bombay le 5 décembre 1830, arriva à Cossein le 27 du même mois, ayant employé par conséquent vingt-deux jours à cette traversée, en comptant les relâches. S'il était arrivé qu'un autre bateau à vapeur se fût trouvé en ce moment à Alexandrie prêt à partir, les passagers du premier paquebot eussent atteint l'Angleterre en cinquante-trois jours de Clare. Les troisième et quatrième voyages présentèrent des résultats à peu près semblables au précédent.

Les circonstances de ces différents voyages furent examinés devant la chambre des communes dans le mois de juin 1834. La chambre adopta la résolution d'établir entre l'Angleterre et l'Inde de permanentes communications au moyen de la navigation à la vapeur; elle résolut encore que la route entre Bombay et Suez serait immédiatement pourvue de ces moyens de communication. La question de savoir par quels moyens les charges seraient supportées par portions égales entre le gouvernement du roi et la Compagnie, en y comprenant les dépenses relatives aux transports par terre, de la mer Rouge à la Méditerranée, dut être examinée plus tard. On s'était aussi occupé de la

navigation sur l'Euphrate, et les mêmes résolutions furent prises à son égard. Les résultats de l'expédition du colonel Chesney sur l'Euphrate à cette époque étaient déjà communiqués au public. Après avoir surmonté de grandes difficultés, bravé d'innombrables périls, cet officier s'était assuré de la possibilité de la navigation d'une grande partie de cette rivière, de plus de celle de nouer avec les Arabes des relations commerciales, ou du moins de les amener à n'apporter aucun obstacle aux bateaux qui remonteraient le fleuve. On s'occupa tout aussitôt de poser les termes d'un arrangement où fussent déterminées les conditions auxquelles le gouvernement du roi et celui de la Compagnie s'entendraient pour achever cette affaire. Lord William Bentinck appuya avec une extrême chaleur tous les projets qui se rapportaient à l'établissement de ce genre de communications.

La tranquillité de l'Inde se trouvait alors momentanément troublée. Le rajah de Koorg avait conçu une passion violente pour une de ses sœurs mariée à un des dignitaires de sa cour. Jaloux de ce dernier, il avait depuis long-temps à son égard les plus mauvais procédés. Celui-ci, après avoir gardé long-temps le silence, prit le parti de la fuite, emmenant avec lui sa femme et trois enfants; il vint chercher un asile à Mysore, dans le mois de décembre 1832. Le rajah se mit aussitôt en mesure de poursuivre les fugitifs. Enflammé par sa passion, dédaignant toute considération politique, il

envahit le territoire de Mysore, et se montra disposé à parvenir à ses fins par tous les moyens en son pouvoir. Ces circonstances déterminèrent le résident anglais à lui demander une entrevue. Il se rendit à Mukarra dans ce but. Là, il apprit une multitude d'actes de cruauté du rajah; il découvrit encore un grand nombre d'intrigues mises en jeu par les agents de celui-ci, dans le but d'éloigner du gouvernement de la Compagnie les employés mysoréens. Il s'efforçait de leur persuader de renoncer à la protection britannique. Dès lors, en effet, ceux-ci l'auraient laissé s'emparer de sa sœur sans y mettre d'obstacles; la protection des Anglais était la seule sauve-garde de celle-ci. A la même époque, le polygard de Terrikerry fut mandé à Mysore; on le soupçonnait d'avoir pris part à certains mouvements insurrectionnels qui venaient d'éclater récemment dans les districts à l'ouest de Mysore. Injonction lui fut faite de se rendre à Bangalore; au lieu d'obéir, il alla se cacher, ainsi que sa famille, sur le territoire du rajah de Koorg. Le résident anglais à Mysore s'empressa, dès qu'il en fut instruit, de solliciter son extradition.

Le rajah se borna d'abord à nier le fait. On apprit cependant peu après que le fugitif avait été reçu avec beaucoup d'égards dans le territoire de Koorg : le rajah s'était mis, dit-on, à son égard, en frais de bons procédés; on parlait d'honneurs publics qu'il se serait empressé de lui rendre, etc.

Un corps de troupes assez considérable, parti de Bellary, se trouvait alors en chemin pour aller soutenir la révolte. Le rajah de Koorg, ayant appris sur ses entrefaites le départ de sa sœur, qui, abandonnant Mysore, s'était réfugiée à Bengalore, semblait n'avoir plus de difficulté à faire pour abandonner le fugitif. Le résident lui adressa, en conséquence, une demande à cet égard; mais cette demande n'eut pour tout résultat qu'une lettre du rajah conçue en termes peu respectueux pour la Compagnie. Il se plaignait qu'un asile eût été donné sur le territoire de Mysore à quelques uns de ses sujets fugitifs; il finissait par la dénégation la plus complète que Naïck eût jamais paru sur son propre territoire. Ces circonstances, en raison de l'état de troubles où se trouvait le royaume de Mysore, parurent graves au gouverneur de Madras; il député, dans le mois de septembre, un envoyé au rajah, dans le but d'amener une solution pacifique. De son côté, le gouverneur-général, redoutant que ces événements ne prissent tout-à-coup une grande importance, se rendit à Madras pour se trouver en mesure de les suivre de plus près. A peine arrivé il écrivit au rajah par l'intermédiaire de l'envoyé; il lui annonçait l'intention de se rendre très prochainement à Mysore dans le but de l'y rencontrer. Cette lettre demeura sans réponse. A son arrivée à Madras, le gouverneur-général en envoya une autre, celle-ci ayant pour objet principal de sommer le rajah de remettre en liberté l'agent anglais qu'il

avait fait séquestrer. Elle demeura sans réponse aussi bien que la précédente. Le gouverneur-général se décida alors à recourir à la force. Le brigadier-général Lindsay, à la tête d'un détachement considérable, entra immédiatement en campagne, et se porta sur la capitale du rajah, qui se rendit dès les premières démonstrations. Étonné de cette première chute, le rajah se rendit peu de jours après. Il n'avait pas d'enfants; irrité des mauvais procédés qu'il s'était permis peu auparavant, le gouvernement britannique, n'osant lui restituer une autorité qui ne pouvait manquer d'être immédiatement tournée contre lui-même, prit le parti de le faire descendre du trône; il déclara, par une décision du 10 avril 1834, le territoire de Koorg réuni au territoire de la Compagnie. Ce fut la dernière acquisition territoriale de celle-ci. Tout en cessant de s'étendre au dehors, l'empire anglais subissait d'ailleurs à cette époque une sorte de révolution intérieure; la force qu'il avait jusque là employée à s'étendre au-dehors revenait pour ainsi dire sur elle-même, et il en résultait une transformation complète dans le gouvernement. Nous voulons parler des importantes modifications apportées à la charte de la Compagnie.

La santé de lord William l'obligea bientôt à songer à son départ. Les négociants et sujets anglais à Londres, quand ce projet de départ fut connu, se hâtèrent de lui faire parvenir une adresse. « Les signataires de l'adresse se sentaient, di-

saient-ils, comme entraînés à exprimer au gouverneur-général leur humble approbation des diverses mesures signalant son administration. Toutes ces mesures avaient en effet pour but les progrès de la civilisation dans les vastes contrées qui s'étaient trouvées sous son administration. Elles ne pouvaient manquer de profiter au commerce, à l'agriculture, en un mot de concourir à l'accroissement du bien-être de la nombreuse population de l'Inde. L'administration de lord William s'était écoulée, continuaient les signataires, au milieu des circonstances différentes de celles de ses prédécesseurs; ces derniers avaient eu à soutenir des guerres et des expéditions de toutes sortes, glorieuses, sans doute, mais périlleuses aussi, et fatales aux finances; sa tâche, à lui, lord William, plus pénible et moins brillante en apparence, n'en était pourtant pas moins importante. Il lui avait été réservé de consolider les conquêtes faites par d'autres; de réorganiser les services publics, de lutter contre un déficit toujours croissant, etc., etc. » Diverses autres corporations suivirent l'exemple des marchands et rédigèrent de leur côté des adresses analogues; enfin, dans une nombreuse assemblée, convoquée à cet effet, la résolution fut adoptée de solliciter de lord William l'autorisation de faire exécuter sa statue, pour en faire l'ornement d'une des places publiques de Calcutta. La cour des directeurs, à son retour en Angleterre, adopta de son côté la résolution suivante : « La cour regrette amèrement

que l'état de santé de lord William Bentinck soit de nature à priver la Compagnie de ses éminents services. La cour croit convenable, à l'occasion de la retraite de Sa Seigneurie, d'exprimer publiquement sa haute opinion de l'habileté, du zèle, de l'intégrité et de l'énergie qu'elle a déployée pendant la durée de son administration. »

L'administration de lord William Bentinck se distingua par quelques traits qui lui sont propres de celles qui l'ont précédée. Les administrations de Clive, de Wellesley, du marquis de Hastings, sont signalées par quelque événement important qui en est comme le fondement; il n'en est pas de même sous lord William. Le mouvement d'accroissement de l'empire a touché ses dernières limites, mais il s'agit de gouverner et d'administrer cet empire nouvellement formé. Il s'agit de gouverner sans les moyens extraordinaires que la guerre permet d'employer, et, chose plus difficile, sans cette exaltation, sans cette énergie intellectuelle qu'elle amène d'ordinaire. Les difficultés de son administration n'en furent que plus considérables; il fallut songer à des réformes, à des économies, à des réorganisations intérieures, toutes choses qui, pour n'avoir ni éclat ni popularité, n'en sont que plus difficiles à exécuter. Cette administration se fit remarquer, de ce côté, par quelques traits qui méritent d'être rappelés. Lord William abolit les suttees; il favorisa le système des communications par la vapeur, dont les conséquences durent être

immenses; il appela les indigènes en beaucoup plus grand nombre qu'ils ne l'avaient encore été à remplir les fonctions judiciaires; il délivra la presse d'une partie des entraves qui jusque là avaient enchaîné sa liberté sur le sol de l'Inde; il transporta à vrai dire cette liberté tout entière à Londres, à Calcutta, quoiqu'il dût être le premier à en souffrir. Obligé de faire des réductions considérables dans les services publics, il ne pouvait manquer d'être le premier objet d'attaques violentes. Sous ce rapport, il faudrait louer l'élévation de son caractère, quand bien même on ne serait pas disposé à croire avec lui aux bienfaits de cette liberté, en d'autres termes, de cette puissance conférée tout-à-coup à des journaux. Par ces côtés, par quelques autres encore le gouvernement de lord William ne manque pas d'analogie avec celui de Warren Hastings. La tâche de ce dernier était d'affermir, d'organiser à l'intérieur l'empire tout nouvellement conquis par Clive; il avait à en rapprocher, à en lier, à en mettre fortement en contact les parties diverses. C'est quelque chose d'analogue que lord William eut à exécuter; lui aussi n'eut pas à accroître l'empire, mais seulement à l'asseoir plus solidement sur ses vastes fondements, pour ainsi dire, encore tout humides. C'est contre des difficultés d'intérieur qu'il eut de même à lutter. Les réformes et les économies dont il fut l'instrument jetèrent de même parmi ses subordonnés un mécontentement, un esprit d'hostilité qui ne pouvait manquer de gêner, d'entraver

l'action du gouverneur. Comme son illustre prédécesseur, lui aussi atteignit pourtant le but; d'ailleurs hâtons-nous d'ajouter que le parallèle ne saurait aller au-delà. L'autorité d'un gouverneur-général, encore toute nouvelle, encore toute chancelante dans les mains de Warren Hastings, consacrée par le temps dans celles de lord William, se trouvait affermie. Or, s'il est vrai de dire que les difficultés qui signalèrent les deux époques furent de même nature, il faudrait ajouter qu'elles ne pouvaient avoir la même portée, dans la seconde que dans la première. Aussi Warren Hastings, à l'heure qu'il est, demeure-t-il encore l'esprit le plus vaste, le plus ferme, le plus éminemment apte au gouvernement qui ait encore paru dans l'Inde anglaise.

Le territoire de Koorg fut la dernière acquisition territoriale que devait faire la Compagnie ; elle avait alors atteint son apogée. En revanche, d'importants événements d'intérieur signalèrent cette époque. Le moment approchait où expiraient les vingt années du renouvellement de privilége accordé à la Compagnie par l'acte du parlement de 1813. Dans le mois de février 1830, lord Ellenborough fit à la chambre des lords la motion de nommer un comité spécial, chargé de l'examen des affaires de l'Inde et de l'état des relations commerciales alors existantes entre l'Angleterre et la Chine. Ces dernières relations avaient en effet pris, depuis quelques années surtout, une

grande importance, et qui devait pourtant s'accroître encore. Lord Ellenborough appelait encore l'attention de la chambre sur la nécessité de réductions considérables dans les différentes branches du service de l'Inde; il terminait sa motion en annonçant que la chambre aurait à se prononcer prochainement sur ces deux questions : 1° de décider si l'Inde devait être gouvernée avec ou sans l'assistance de la Compagnie; 2° s'il était à propos que cette assistance s'exerçât dans la forme précédemment adoptée, ou sous une forme nouvelle. Le même jour, sir Robert Peel fit une motion analogue aux communes. Deux comités furent en conséquence nommés dans l'une et l'autre chambre, et se livrèrent à cet examen. Déjà ils avaient exposé quelques uns des résultats de leurs recherches; mais, sur ces entrefaites, le roi Georges IV vint à mourir, ce qui amena la prorogation, puis peu après la dissolution du parlement.

Lord Wellington se trouvait à la tête du ministère. Une entrevue eut lieu dans le mois d'octobre 1830 entre lui, lord Ellenborough et le président de la cour des directeurs, dans sa maison de Aspley-House. Le terme était arrivé, disait le duc, où signification pouvait être faite à la Compagnie de la cessation de son privilége, qui expirait effectivement dans l'année 1834. Il avait voulu savoir l'intention de la cour des directeurs, dans la supposition où le gouvernement prendrait ces mesures : 1° d'abolir le privilége ou le monopole de la Com-

pagnie; 2° de laisser aux directeurs, dans ce nouvel ordre de choses, les fonctions qu'ils avaient exercées jusqu'alors. Les directeurs, parlant en leur propre nom, n'avaient, à ce qu'ils dirent, aucune objection à ce dernier parti; ils se trouveraient toujours prêts à continuer leurs fonctions, dans le cas où ils pourraient se flatter de rendre au pays les mêmes services que par le passé. Un déficit considérable existait, selon eux, dans les finances de la Compagnie, déficit à peine et difficilement couvert par les bénéfices du commerce de l'opium avec la Chine. Ils observèrent enfin que le territoire de l'Inde tout entier donnait accès au capital commercial de la Compagnie, et qu'il en résultait un bénéfice de 10 1/2 pour 100. Ils ajoutèrent qu'en qualité de directeurs leur premier devoir était de demander toute sécurité dans l'avenir pour la conservation soit des propriétés, soit des différents avantages dont jouissaient leurs mandataires. Le duc de Wellington et lord Ellenborough répondirent que les propriétaires ne pouvaient manquer d'avoir pleinement cette sécurité, quant à la conservation de leur capital commercial, et quant à leur dividende, à son taux actuel; que les valeurs laissées par la Compagnie, et celles des propriétés qu'elle possédait dans l'Inde, considérée comme compagnie commerçante, étaient plus que suffisantes pour remplir cet objet. D'autres points essentiels, toutefois d'une importance moindre que celui-là, furent encore discutés dans cette

conférence. Les directeurs durent en faire part au comité de correspondance, prendre son avis, et le communiquer au duc de Wellington ainsi qu'à lord Ellenborough.

Le nouveau parlement s'assembla le 26 octobre 1831. La révolution de juillet, éclatée peu de mois auparavant, avait eu dans toute l'Europe un contre-coup qui se fit d'abord sentir en Angleterre. Lord Wellington, renversé du ministère, fut remplacé par lord Grey, qui venait commencer ce mouvement réformiste que nous voyons se prolonger sous nos yeux. De nombreuses questions d'une immense gravité occupèrent d'abord le ministère dont le noble lord était le chef; la chambre des communes, sur la motion de M. Grant, nomme cependant un comité d'enquête, chargé de constater la situation des affaires de l'Inde. A peine ce comité avait-il eu le temps de se réunir deux ou trois fois, que le parlement fut prorogé, puis dissous. Le nouveau parlement nomma dans le même but un second comité; il le chargea de pénétrer à fond l'état des affaires de la Compagnie, d'écouter les adversaires et les partisans de son privilége; enfin de présenter le projet d'un nouvel arrangement pour l'administration et le gouvernement de l'Inde. Les adversaires de la Compagnie, constituée telle qu'elle était, c'est-à-dire du privilége exclusif, se trouvaient dans le parlement plus nombreux que ses partisans; la situation était sous plusieurs rapports absolument nouvelle. Le ministère, qui, dans des

circonstances analogues, n'avait jamais manqué de se prononcer en faveur de la Compagnie, au moins tant qu'à la teneur générale de son mandat, lui était maintenant opposé. Ainsi soutenus par l'opinion publique, les adversaires du monopole, se servant de l'arme ordinaire dans ces sortes de combats, adressèrent de nombreuses pétitions au parlement. La cour des directeurs s'interdit cette arme, dont elle-même s'était jadis bien souvent servie; elle se résolut, d'un autre côté, à ne rien cacher de ses affaires les plus secrètes, à jouer, comme on dit, carte sur table. Ne cherchant point à lutter pour le maintien intégral de l'institution alors existante, elle se bornait à se ménager les moyens d'obtenir la transaction la plus favorable vers le nouvel ordre de choses. Elle repoussait néanmoins avec une extrême énergie toute allégation tendant à jeter du doute tant sur la bonne foi que sur l'habileté de son administration passée. Une des pétitions dirigées contre elle contenait cette expression : « L'ignorance ou la mauvaise foi a nécessairement présidé à la rédaction des comptes de la Compagnie. » Le signataire de cette pétition fut mis en présence de deux employés des finances de la Compagnie, devant le comité du parlement; un débat contradictoire s'engagea, où l'avantage resta tout entier, dit-on, à la Compagnie. Le comité spécial se subdivisait en six comités secondaires : — pour les affaires générales; — pour les finances et le commerce; — pour les revenus; — pour l'admi-

nistration de la justice; — pour l'armée; — pour les affaires politiques. Le comité, après avoir entendu le rapport de ces diverses commissions, devait faire un rapport général et proposer au ministère les bases du nouvel arrangement.

Les négociations entre le ministère et les directeurs reprirent dès lors leur cours. Le président et le vice-président de la cour eurent une entrevue à ce sujet, le 10 décembre, avec le comte Grey et M. Grant. Le ministre communiqua la minute des nouveaux arrangements qu'il se proposait d'effectuer. La question consistait à régler les conditions du transfert à la couronne de toutes les propriétés territoriales et commerciales de la Compagnie, puis à déterminer les modifications à faire subir au mode d'administration et de gouvernement de celle-ci, tant en Angleterre que dans l'Inde. Pour atteindre ce but il fallait, d'un côté, assurer les intérêts des propriétaires, de l'autre mettre la Compagnie à même de continuer les fonctions politiques qui demeureraient dans ses mains. Quant au premier point, le ministère se proposait d'y aviser au moyen de ces deux mesures : une annuité payable pendant un certain nombre d'années; un capital placé dans les fonds d'Angleterre, et qui devait être partagé entre eux au bout d'un certain espace de temps. Il fixait à 630,000 livres sterling le montant de l'annuité, à 1,200,000 celui du fonds commun. Cette somme de 600,000 livres représentait le dividende touché par les propriétaires dans les dernières

années, c'est-à-dire l'intéret de leurs capitaux à à 10 1/2 pour 100. La cour des directeurs approuvait au fond les propositions faites par le gouvernement : aussi se bornait-elle à solliciter certaines modifications de médiocre importance.

Elle demandait que la durée de l'annuité ne pût pas être moindre de quarante ans; que le montant du fonds commun fût calculé de manière à suffire à l'expiration de ce terme au rachat des annuités; que dans le cas où les revenus de l'Inde ne seraient pas suffisants à solder l'annuité aux époques fixées, ce déficit fût suppléé par le fonds commun; chaque somme qui en serait détournée par ce moyen devant être remplacée aussitôt que possible sur les fonds qui arriveraient plus tard de l'Inde; 2° que la Compagnie, jouissant des mêmes pouvoirs qui lui étaient alors confiés, continuerait d'administrer l'Inde pour une période fixée d'avance, mais qui ne pourrait pas être moindre de vingt années; que, dans le cas où elle en serait privée à cette époque, ou après cette époque, elle aurait le droit de demander le remboursement de ses annuités, sur le pied de 5 1/4 pour 100; 3° que pendant toute la durée du gouvernement de la Compagnie, toutes mesures entraînant des dépenses soit directes, soit indirectes, découleraient de la cour des directeurs et seraient sujettes au contrôle des commissaires, comme cela était alors, avec les restrictions déjà existantes; 4° que la faculté serait réservée à la Compagnie d'en appeler, par la voie de la publicité, aux deux chambres du parlement de

tout acte du bureau du contrôle que la cour des directeurs jugerait inconstitutionnel, en contradiction avec les principes d'un bon gouvernement, de nature à compromettre la sûreté des dividendes, etc.; 5° que la cour des directeurs aurait la faculté de proposer à l'assemblée des propriétaires, et plus tard au bureau du contrôle, un plan propre à remplir les obligations commerciales de la Compagnie, à régler la situation et l'avenir de ceux de ses employés dont la situation serait modifiée par les arrangements actuels.

La cour des directeurs ayant soumis cette décision à la cour générale des propriétaires, celle-ci l'approuva à une majorité de 477 voix contre 52. L'objet en délibération était sans doute d'une fort grande importance : il s'agissait d'une propriété évaluée à 21,000,000 de livres sterling, de forteresses, de factoreries, de vastes territoires possédés au même titre que peut l'être toute autre propriété. Depuis l'arrangement actuel et la communication à la cour des propriétaires, à peine un mois s'était-il écoulé, et déjà ceux-ci l'adoptèrent à une immense majorité. On ne saurait trouver une meilleure preuve de l'opportunité de la mesure en question. Les ministres s'empressèrent de témoigner à la cour des directeurs leur satisfaction de ce résultat; ils témoignèrent aussi leur bonne volonté de faire la concession sollicitée par ceux-ci. En conséquence, ils consentirent à élever le fonds commun à la somme de 2,000,000,

chiffre indiqué par elle; à donner au paiement du dividende la prééminence sur tout autre; à assurer le gouvernement de l'Inde à la Compagnie pour une période de vingt années. Ces conditions parurent satisfaisantes aux directeurs; ils s'empressèrent de faire connaître au ministère l'expression de leur reconnaissance et de celle des actionnaires, de l'esprit de franchise et de conciliation qu'il venait de montrer. Quant à la garantie de publicité demandée par la cour des directeurs, le ministère objectait que la publicité était chose de règle, de droit général; qu'elle ne pouvait par conséquent pas plus, dans ce cas que dans tout autre, être considérée comme un privilége. La cour des directeurs, après quelques objections, finit par se rendre à ces raisons.

Jusque là toutes les choses s'étaient passées entre le ministère et la cour des directeurs; il s'agissait de faire sanctionner par le parlement, sous forme de bill, l'ensemble des mesures projetées. M. Grant, à qui échut cette tâche, expose aux communes la nécessité, alors généralement sentie, d'une modification dans la constitution de la Compagnie. Sur sa motion, la chambre adopta ces trois résolutions: « 1° Il est expédient que les sujets de Sa Majesté soient mis en liberté d'aborder dans tous les ports de l'empire de la Chine, et d'y faire le commerce, soit de thé, soit des autres produits de cet empire, à charge à eux d'ailleurs de se soumettre à telles mesures réglementaires que le par-

lement jugerait convenable pour la protection des intérêts politiques et commerciaux du pays ; 2° il est expédient que la Compagnie des Indes orientales transmette à la couronne les possessions territoriales, les capitaux, créances, etc., qui lui appartiennent à titre quelconque, à la charge à la couronne de prendre à son compte toutes les obligations de la Compagnie ; ladite Compagnie recevant des revenus dudit territoire telles sommes et de telle façon qui seraient déterminées par le parlement ; 3° il est expédient que le gouvernement des provinces britanniques dans l'Inde continue d'être confié à ladite Compagnie, sous telles conditions et règlements qu'il plaira au parlement d'établir, dans le but d'étendre le commerce de ce pays, d'en assurer le bon gouvernement, de pourvoir à l'amélioration morale et religieuse des peuples de l'Inde. » L'auteur de ces différentes motions fit dès lors connaître une partie des modifications que le ministère se proposait d'apporter à la gestion des affaires de l'Inde. Il s'agissait d'établir une quatrième présidence, d'instituer un conseil suprême chargé de faire des lois et règlements pour l'Inde, de rendre plus dépendantes que par le passé du gouverneur-général les présidences de Madras et de Bombay, etc., etc. Les trois résolutions des communes furent communiquées le 17 juin à un comité de la chambre des lords, qui les prit en considération peu de jours près ; après ordonna qu'une nouvelle conférence eût lieu à ce sujet avec

les communes. Pendant ce temps, M. Grant avait présenté à la chambre des communes, le 28 juin, un bill établissant les bases que nous avons indiquées.

Ce bill embrassait le gouvernement tout entier de la Compagnie, ainsi que les questions de nature à s'y rattacher, soit dans le présent, soit dans l'avenir; il disait : « Les territoires possédés dans l'Inde par l'Angleterre demeurent sous le gouvernement de la Compagnie jusqu'au 30 avril 1854. Les propriétés de la Compagnie sont acquises à la couronne pour l'acquittement des dépenses de l'Inde. Les priviléges, droits, pouvoirs, immunités de la Compagnie continuent d'être en force jusqu'à la même époque. A compter du 22 avril, le commerce du thé cessera d'appartenir à la Compagnie. Il est loisible à celle-ci de vendre de ce qui lui appartient la partie qui n'en est pas acquise au gouvernement. Le bureau du contrôle devra surveiller cette vente, de même que la réduction de l'établissement de la Compagnie, et accorder des compensations à ceux des employés qui se trouvaient supprimés. Les dettes de la Compagnie seront liquidées à une époque déterminée, sur les bénéfices et les revenus territoriaux de l'Inde. Un dividende de 10 et demi p. 100 est accordé aux propriétaires du capital de la Compagnie, mais rachetable par le parlement dans certaines proportions fixées d'avance. La Compagnie est autorisée à demander ce remboursement dans le cas où le gouvernement de

l'Inde lui serait enlevé. Un fonds social de deux millions de livres sterling est formé pour le remboursement de l'annuité accordée aux propriétaires du capital social de la Compagnie; jusque là, l'intérêt de ce fonds commun s'ajoutera au capital. En cas de non-paiement de l'annuité ou d'une partie de l'annuité par le gouvernement, la cour des directeurs est autorisée à prendre sur le fonds commun la somme nécessaire pour compléter ce paiement. Le dividende sera payé sur les revenus de l'Inde de préférence à toute autre dépense.

» Le roi nomme un certain nombre de commissaires pour les affaires de l'Inde, et ceux-ci forment un conseil appelé comme précédemment bureau du contrôle; le lord président du conseil, le lord du sceau privé, en font nécessairement partie. Les uns et les autres recevront un salaire fixé par la couronne, et auront le droit de nommer deux secrétaires et un certain nombre d'employés. Ce bureau commencera ses fonctions le 22 avril 1834. La cour des directeurs lui adressera copie de toutes les instructions, dépêches, lettres, etc., envoyées par elle dans l'Inde; aucune communication officielle ne sera reçue par le gouvernement de l'Inde, si elle ne se trouve pourvue de cette formalité préalable; s'il arrivait qu'elle fût négligée par la cour des directeurs, il appartiendra au bureau du contrôle de prendre de lui-même l'initiative des communications avec l'Inde. La cour des directeurs, dans le cas où elle croirait illégales, en contradic-

tion avec les lois et ordonnances du royaume les instructions du bureau du contrôle, aura la faculté d'en déférer à la cour du banc du roi, qui en donnera son avis. Le bureau du contrôle n'a aucune surveillance à exercer sur les employés de la Compagnie en Angleterre. La cour des directeurs peut nommer deux comités, engagés sous serment au secret à son égard. Le bureau du contrôle, dans le cas où il croirait le secret nécessaire à ses communications avec la cour des directeurs, les fera passer par ces comités. La cour des directeurs soumettra au bureau du contrôle un état estimatif des sommes nécessaires au salaire des directeurs, de leurs employés, et autres dépenses; elle rendra compte des sommes qui lui seront allouées pour cet objet. Les restrictions mises à jour aux conditions d'éligibilité pour la cour des directeurs sont écartées; les propriétaires auront le droit de voter à l'avenir par procuration.

» Comme par le passé, le gouvernement de l'Inde est confié à un gouverneur-général en conseil : conseil composé de quatre membres, dont les fonctions commenceront le 22 avril 1834. La nomination aux fonctions de gouverneur-général appartient à la cour des directeurs, sous l'approbation du roi. Le gouverneur-général en conseil a le droit de prendre, quant à l'Inde, toutes mesures, toutes dispositions législatives qu'il jugerait convenable; à cela près de quelques cas exceptionnels indiqués d'avance, ces mesures, dispositions législatives, etc.,

devront avoir dans l'Inde la même force qu'aucun acte du parlement. Toutefois, la cour des directeurs demeure juge de l'opportunité ou du mérite de ces diverses mesures. Il lui appartiendra, le cas échéant, de les désapprouver, et le gouverneur-général les rapportera immédiatement. La cour des directeurs soumettra au bureau du contrôle les règles de procédure à suivre par le gouverneur-général en conseil. Les instructions de la cour des directeurs à ce dernier seront communiquées au parlement toutes les fois qu'elles auront trait à la paix ou à la sûreté de l'Inde. Le conseil peut s'assembler où bon lui semble dans l'Inde entière. Une commission législative sera chargée de déterminer les divers ordres de juridiction des cours de justice, tribunaux, etc., leur compétence, etc. Cette commission suivra les instructions du gouverneur-général, et chacun de ses membres recevra un salaire.

» La présidence du fort William est subdivisée en deux autres; l'une continuera d'être appelée présidence du fort William; l'autre sera nommée présidence d'Agra. Leurs limites respectives seront de temps à autre soumises à révision. Le gouvernement de chacune de ces présidences réside aux mains d'un gouverneur et de trois conseillers; la cour des directeurs conserve le droit de réduire le nombre de ces derniers ou de réduire leurs appointements. La nomination des gouverneurs-généraux ou gouverneurs appartient à la cour des

directeurs, mais sous l'approbation du roi ; en cas de négligence de sa part à remplir les fonctions vacantes pendant un laps de deux mois, le roi peut y nommer lui-même. Toute place qui devient vacante est provisoirement remplie par ordre d'ancienneté. Dans certains cas, la cour des directeurs peut créer quelques employés et en fixer les émoluments. Le gouverneur-général en conseil est tenu de prendre en considération toute mesure proposée par les gouverneurs des présidences subordonnées. Il peut se transporter de sa personne où bon lui semble et sans le conseil. Il prend en conseil toute mesure de législation militaire qu'il juge convenable. Le roi et la cour des directeurs congédient du service de l'Inde, et sans formalités préliminaires, celui-là les officiers de l'armée, celle-ci ses propres employés. Les émoluments du gouverneur-général sont fixés par le présent bill à 240,000 roupies, ceux des membres du conseil à 96,000, ceux des gouverneurs de présidence à 120,000. Toute réception de présents, sous un titre ou une forme quelconque, demeure aussi formellement interdite que par le passé. Les gouverneurs-généraux ou particuliers devront en outre renoncer, pendant la durée de leurs fonctions, à tous autres salaire, pension, etc.

» Le patronage de l'Inde, c'est-à-dire la nomination aux différents emplois de l'Inde, demeure comme par le passé, et sauf les restrictions énoncées, aux mains de la cour des directeurs ; toute

désobéissance à ses ordres est considérée, suivant l'occurrence, comme crime, délit, etc. Les sujets de Sa Majesté britannique ont le droit d'aborder et de résider dans certains lieux de l'Inde, lieux dont le gouverneur-général aura la faculté d'augmenter le nombre dans certains cas. La permission des directeurs continue à être nécessaire pour le séjour dans certaines autres localités ; des dispositions législatives, appuyées d'une sanction pénale, seront prises contre toute résidence illicite. Tout sujet anglais, sans différence de religion, devient apte à acquérir des propriétés territoriales ou autres, mais dans certaines localités qui seront désignées plus tard. La liberté, la propriété des indigènes, seront assurées par de nouvelles dispositions législatives ; l'esclavage, d'abord adouci, aussitôt que possible devra être aboli. Le roi a la faculté de créer des évêques à Calcutta, Madras, Bombay, avec des appointements qui commencent à courir du jour de leur nomination, 500 livres sterling pour leurs frais de voyage, etc. L'évêque de Calcutta est le métropolitain de l'Inde. La nomination des évêques par le roi doit être contresignée par le président du bureau du contrôle. Les salaires des archidiacres dans l'Inde ne pourront dépasser 3,000 roupies. Deux chapelains de l'église d'Écosse seront désignés pour chaque présidence. Les emplois dans l'Inde appartiennent de droit aux élèves du collége de Hailesbury. Ceux-ci passent un examen d'après lequel ils sont respectivement clas-

sés ; ils sont ensuite appelés aux places vacantes, d'après leur rang sur cette liste, au fur et à mesure des vacances, dont une liste est annuellement dressée par le gouverneur-général. Les actes de la cour des directeurs, à l'exception de ceux qui ont pour but l'exercice de son droit de nomination aux divers emplois, ne peuvent se passer de la sanction du bureau du contrôle. D'un autre côté, celui-ci n'a le droit d'accorder ni émoluments ni salaires à titre quelconque. La Compagnie continue d'être appelée Compagnie des Indes orientales. Sainte-Hélène, jusque là sous sa domination, passe à la couronne; ses comptes seront présentés tous les ans au parlement. Enfin, l'acte actuel devra commencer à être mis en vigueur le 22 avril suivant (1834). »

La seconde lecture de ce bill se fit le 11, et la troisième le 26 juillet à la chambre des communes. Il y fut adopté ce même jour. Il le fut le 16 août à la chambre des lords, après les deux autres lectures d'usage, puis reçut le 28 du même mois la sanction royale. Ce bill est le dernier terme d'une époque de l'histoire de l'Inde, dont la première *charte accordée aux marchands unis pour le commerce des Indes orientales* est le point de départ. Ces deux actes forment en effet les deux extrémités de la carrière parcourue par la Compagnie des Indes. Le premier marque son point de départ. L'ayant obtenu, elle prend pied à Bombay, à Madras, à Calcutta ; elle acquiert les trois provinces du Bengale, Bahar et Orissa; alors survient la lutte avec la

France qui lui dispute la prépondérance ; Hyder et Tippoo se présentent dans la lice, puis ils sont vaincus ; les Mahrattes, auxquels se sont ralliés les États indépendants de la péninsule, leur succèdent et subissent le même sort. La Compagnie demeure souveraine, maîtresse absolue de l'Inde entière. Du cap Comorin au pied de l'Hymalaya, des bouches du Gange à celles de l'Indus, l'empire qu'elle a fondé touche alors à son apogée. Aucun nouvel ennemi ne se présente pour combattre ; aucun obstacle n'apparaît plus à l'horizon, de quelque côté que les yeux se tournent. Alors la force qui a servi jusque là à ce développement revient en quelque sorte sur elle-même. L'empire se transforme, se métamorphose. Il commence de nouvelles destinées. Les événements actuels du Caboul et de la Chine marquent le début de cette période ; leur importance est grande dès à présent, elle le sera davantage encore dans l'avenir ; mais trop rapprochés de nous, ils ne sont point encore du domaine de l'histoire. L'instant est donc arrivé de déposer la plume qui nous a servi à retracer, dans la mesure de nos forces, l'HISTOIRE DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS DANS L'INDE.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.